

Respn 9262

LES MVSSES FRANCOISES RALLIEES DE DIVERSES PARS.

DEDIEES A MONSIEVR

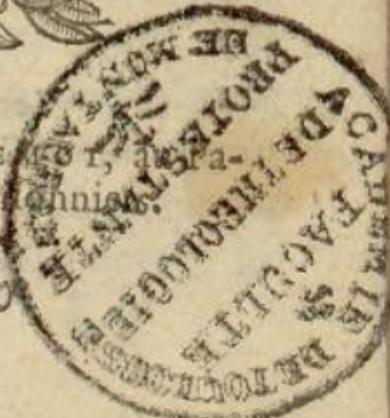
le Comte de Soissons.



A PARIS,
Chez MATHIEV GVILLE,
lais, en la gallerie des prisonniers.

M. D. XCIX

Avec privilége du Roy.



Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à MATHIEV GUILLEMOT, Marchant Libraire demourant à Paris, d'imprimer ou faire imprimer & exposer en vente vn liure intitulé *Les Muses Françoises raliées de diverses pars*. Et sont faites deffenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres de quelque estat & condition qu'ils soyent d'imprimer, ou faire imprimer, vendre ny distribuer ledit liure d'autre impression, que de ceux dudit Guillemot, & ce iusques au temps & terme de six ans finis & accomplis, sur peine de Cōfiscation desdits liures par eux imprimés ou vendus, & de deux cens escus d'amende. Voulons en outre que mettant en brief au commencement ou à la fin de chascun desdits liures l'extrait dudit priuilege, il soit tenu pour signifié & venu à la cognoissance de tous, comme plus amplemēt est declaré audit priuilege : donné à Paris sixiesme iour de Nouembre mil cinq cens quatre vingt dix-huit.

Par le Roy en son Conseil.
PERRON.

Verifié & intheriné par Arrest de
la Cour de Parlement.

A T R E S H A V L T
T R E S - I L L V S T R E E T
G E N E R E V X P R I N C E C H A R -
l e s d e B o u r b o , C ô t e d e S o i s s o n s
P a i r & g r a n d M a i s t r e d e F r a n c e .

MONSEIGNEVR

Mes Muses dispersées par l'effroy de noz derniers remuemens en tous les endroits de la France, & comme enseuelies dans les tenebres d'vn profonde nuit commencent de voir le iour au leuer de cette Aurore & bien-heureuse Paix. Mais ne pouuans se r'allier que soubs leur Apollon chef & grand protecteur de leur sacré College, i'ay pris la hardiesse de les faire voir au public soubs la splendeur de vostre nom, veu que durant le

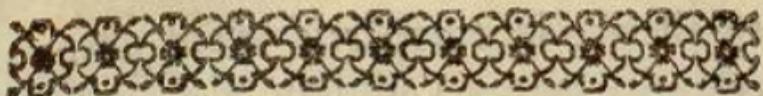
furieux cours des armes elles n'ont eu
cours que celuy que vous leur avez
donné. Vostre valeur exercée parmy les
exercices de Mars nous rend toutes les
preuves qu'il est possible, d'vn plus que
genereux courage, & vostre sage pru-
dence esprouuée au milieu des affaires
les plus importantes du Royaume, ont
estroitement obligé la France au me-
rite de vostre bras & de vostre beau iu-
gément: mais les heures d'vn honneste
loisir que vous avez souuent employé à
l'estude des sciences plus esleuées, ont
beaucoup plus obligé les Muses des-
quelles vous avez autant que le fais des
affaires vous l'a permis, toufiours main-
tenu l'autorité contre la violence d'vn
siecle de fer. C'est pourquoy Monseigneur,
vous recognoissant comme le
cœur du sanct chœur de ces amiabes
hostesses, ayant fait vn ramas de tout ce
qu'elles auoyent peu produire de plus
beau durant ces dernieres années, i'ay
creu qu'elles ne pourroyent prendre
vie que par celle qu'il plairoit à vostre

excellence leur departir ayant encore
esté sollicité par l'aduis de Monseigneur de
Villeboi vn de leurs plus fauoris, soubs
l'aisle duquel & l'assurance qu'il ma-
donnée que vous prédriez ce ralliemēt
à bon Augure, ie les vouē & consacre à
la grandeur de vostre remommée, la-
quelle ie supplie le tout puissāt vouloir
vous conseruer accroistre & rendre
florissante dans l'eternité, avec vne tres-
heureuse & tres-longue vie que vous
desire de tous ses vœux

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur

DESPINELLE.



LECTEVR.

A troupppe des Muses Fran-
çaises rompuë par l'orage
de noz tempestes ciuiles, e-
stant venue de diuers les pars
& de diuers vens surgir vne à vne à ce
port pour attendre le calme; enfin voyat
la mer bonasse, & leur compagnie tan-
tost remise sus , elles commencent à
regaigner leur Parnasse chamestre
que le peu de seureté leur auoit fait ab-
andonner. La violence des guerres
leur estoit contraire: la douceur de la
Paix leur est fauorable. Bellonne avec
ses armes les auoit mises en desordre:
Minerue armée de son costé commence
à les rallier. Lvn[e] les auoit troublées de
leur possession: l'autre les y remet ou
plusstoft les fait entrer en la tienne.
Leurs diuins Oracles rendus la plus part
sur les plus douteux eueuemens du pe-
ril, ressentoyent quelque chose du trou-

ble en leur premiere cōfusion: ce meilleur temps les a reduits en ce meilleur ordre. Ce n'estoient qu'escris esgarez çà & là dans le mestlange de diuerses feilles errantes à la mercy des vens: depuis quelque préuoyante Sybille, par la priere de son Aenée, ou plustost quelque Aenée pour satisfaire à sa Didon se disposant à son seruice, les disposa au tien de la sorte. Le temps leger qui au moindre souffler de son aile pouuoit les dissiper, les trouuerra maintenant plus stables contre la violence de son vol, & l'enuieux, moins subiects aux poinctes de sa plus legere langue. Cesse donc la venteuse calomnie de vouloir souffler contre elles les blasmes de sa mesdisance ordinaire: ces feilles & ces Muses reliées & raliées en ce liure comme en vn ferme quarré, touſiours demoureront entieres pour resister à tels soufflemens. & si d'aduenture quelques vnes plus legeres redoutoyent l'effort de ces contraires vens; aussi pour ne leur ceder en gros, se voyent elles sout-

tenuës d'autres qui ont de la force & du
poix davantage. Mais qui seroit le tem-
éraire si desprouue de iugement qui
osast attaquer ceste troupe, veu le fa-
meux Apollon quelle à pour chef, & le
sacré nom des neuf Sœurs qu'elle porte
pour enseigné? Or en face reueüe qui
voudra, ie me fay forf qu'on trouuera
plus de quoy s'y contenter qu'ennuyer.
Pour toy, Lecteur, ie te priray considé-
rer le tout plus attentiuement, & gra-
cieux, voir ces Muses d'un œil fauora-
ble, ou ie croiray qu'elles ne t'ont ja-
mais regardé que de trauers à ta naif-
fance.

M. F.

VERS APOLOGIQUE

AV LECTEUR DE BONNAIRE, contre le mesdisant.

SOIT que plein de respect tu recherches
d'apprendre
Squel glorieux honneur aux plus grands se
peut rendre:
Soit qu'esleuant ton cœur d'un vol déuotieux,
De la gloire du Ciel tu sois ambitieux;
Soit qu'un plus bas desir fragile te rameine
Au gracieux penser d'une beauté humaine;
Soit qu'il te plaise ouïr le vers & diuers son
Dont s'anime la dance à l'air d'une chanson,
Ou qu'il te plaise voir en âge florissante
La beauté qui peut rendre une ame languissante;
Brief si tu veux ouïr mille chants enchanteurs
Dans les escris diuers de cent diuers auteurs;
Tu trouueras icy de mesme compagnie
L'honorabile Clío, la celeste Vranie,
Calliope en beauté fameuse entre ses sœurs,
Terpsichore en esbas agreable aux danseurs,
Thallie au teint vermeil par le temps raienue,
Celle pour diuers chants qu'on dit Polyhymnie,
Quoy plus? tout le saint chœur des chastes deitez
Par qui sont les sommets de Parnasse habitez,
L'une en graue discours paroistra remarquable,
L'autre en mignards deuis doucement agreable,

L'une à chanter l'honneur, l'autre à peindre & prier,
L'yne à descrire Ameur, l'autre à le descrirer,
Et des riches couleurs d'une sable inuentée
Peindre en mille façons la forme d'un Prothée,
A fin que noz espris par leurs chans excitez
Se plaisent davantage en ces dînersitez,
Et qu'entre tant de mets dont leur table nous tente,
Selon nostre appetit nostre goust se contente.
Quiconque sois tu donc qui, peut estre arresté
Sur quelqu'un des plus froids & plus mal appresté,
D'une entorse de bouche en maint desdigneux geste
Sembles ja desgousté mespriser tout le reste;
Regarde aupres de toy, tourne autre part tes yeux,
Voy bien ce qu'on te donne, & tu trouueras mieux.
Quoy! ton goust de praué rebute l'Ambrosie
Et, sans taster de rien, de tout se refasie;
Ce sucre, ce Nectar, present rare du Ciel,
Qui des diuins esprits est la manne & le miel,
N'est qu'amertume au tien en qui toutes les Muses
Ont toutes leurs douceurs plus largement infuses,
Et qui presomptueux s'estime auoir compris
Ce que les plus sçauans de leur doctrine ont pris,
Esuyant ces honneurs soubs ie ne sçay quel ombre
Des Lauriers de Parnasse où tu te dis du nombre
De ceux qui d'un esprit plus subtil & plus prompt
Atteignirent iamais pour en ceindre leur front:
Et certes ie le pense, & pense davantage
Qu'Apollon de ses biens te feit quelque partage:
Mais comme ton orgueil cessa de le priser,
Il cessa pour iamais de t'en fauoriser.
Misérable depuis, d'une inutile peine

Te courbant au labeur pour boire en leur fontaine,
Tu as beau t'efforcer & las de travailler,
Sur ce mont double-chefte mettre à sommeiller,
Plus bois tu de cette eau, plus elle te fait yure
Dormir dessus Parnasse & resuer sur celure.

M. F.

ARGUMENT DE CE LIVRE.

TRiomphe, Amour, espoir, absence, dueil,
rigueur,
Mespris, congé, recherche, esperance perdue,
Châgemēt, liberté, blasme, propos moqueur,
Les mesfāges, Tōbeaux, louāge au Ciel réduē,
C'est toute la matiere en ce liure espandue.



... et non quod non possit non habere
... et non quod non possit non habere

L . M.

... et non quod non possit non habere

T... et non quod non possit non habere
... et non quod non possit non habere



LES MVSSES FRANCOISES.

RALLIEES DE DIVER-
ses pars.

AV ROY.
POVR SES ESTRENNES.

STANCES.

Par le S. D. P.

RANDROY, dont les malheurs este-
uent la vertus,
Et servent de dogrez à l'autel de ta gloire,
Qui plus as d'ennemis, moins te vois
abattu,
Aussi fier au peril que douce à la victoire.

Prince en tout accident par l'effort esprouté,
Juste ornement futur des histoires fideles,
Qui par vn art Royal à toy seul reserué
Pardonnes aux vaincus, & domptes les rebelles.

Ores que le Soleil recommence son cours,
Pour marquer les saisons que sa lumiere change,
le veux de ta valleur commençer le discours;
Pour avec l'an croissant accroistre tes louanges.

A.

Dès l'heure que le Ciel touché de noz douleurs,
Iettant l'œil sur la France au sang des siens trempée,
Te choisit pour trancher par le fer ses malheurs,
Il maria dès lors ma plume à ton espée.

Vn plus ieune que moy n'auroit veu tes combats
Pour en tracer la suyte & l'ordonnance entiere,
Vn plus aage que moy ne les escriroit pas:
Car les ans luy faudroyent plustost que la matiere.

Toutes les qualitez que le Ciel pent donner
Pour vaincre par la force, ou gaigner par les charmes,
L'Astre qui luit aux Roys eut soing de t'en orner,
Afin de dompter tout par Amour ou par armes.

La Clemence & la Foy sont peinées en ton front,
Au feu de tes propos, au rais de tes sentences
Luit vn clair iugement, vn esprit vif & pront,
Qui se souvient de tout, excepté des offences.

D'aucun empeschement ton cours n'est arresté,
Tu brises des Destins la contrainte inuincible,
Et ne cedes pas mesme à la necessité,
Rendant par ta vertu l'impossible possible.

Quand au fort des exploëts pleuvent mille hazars,
Chascun pour s'assurer regarde ton visage,
Et ton œil flamboyant est l'ëtoile de Mars,
Dont les tiens au peril empruntent le courage.

Les seuls traictés eslancez par la main de l'Enfant,
Qui fait la guerre aux coeurs, trouuent le tien sensible,
Et ton Royal démon des autres triomphant,
Perd en ce seul combat le tiltre d'inuincible.

Heureuse mille fois l'Angelique beauté
Qui void dessous ses pieds tant de gloire captive,
Et dompte avec les yeux ton esprit indompté,

Qui pour cherir ses fers de liberté se priue.

Les Lauriers immortels, dont Marston chef estrainct,
Coronne, que Venus de son Myrthe seconde,
N'ete preseruent point, que tu ne sois attaint,
De ce foudre d'Amour qui brusle tout le monde.

L'or de ses blonds cheveux, filets semez d'appas,
Des peuples prisonniers tient les ames rauies,
Tous les traicts de ses yeux sont autant de trespass,
Et tous ses doux soupirs donnent autant de vies.

Puissent tes fiers subiects distraictz de leur deuoir,
Qu'un esprit factieux aux reuoltes inspire,
Recognoistre aussi bien les loix de ton pouvoir,
Comme tu recognois celles de son Empire.

Ou s'il faut qu'à l'Amour la force ouvre le pas,
Et que sur le Laurier l'Olive soit entée,
Sil faut qu'un Sort armé decide noz desbats,
Et qu'aucques le sang la Paix soit cimentée:

Oy ces ardents souhaits en ta faueur escrits,
Prince, dont les vertus promettent des miracles,
Pour qui nous esleuons noz voix & noz esprits,
Afin que les Destins les changent en Oracles.

Puisse de leurs conseils sans effect proposer
Se dissipler en l'air la prudence perfide,
Et dans l'injuste main des peuples abuséz
Trembler & reboucher le glaive parricide.

Puissent de leurs citex & de leurs forts encor
Tresbuchier devant toy les rebelles murailles,
Et l'allaire Victoire avec ses aisles d'or
Voler dessur ton chef au milieu des batailles.

Puisse ton ample Estat sauve de tous dangers
Affermir tellement le pied de ses colonnes,

*Que ton fer s'aille teindre au sang des Estrangers,
Et que tous tes combats soyent autant de coronnes.*

*Puisses-tu d'une mer insqu'à l'autre courant
Marquer & consacrer par l'acier de ta lancee,
Seul absolu Monarque & dernier Conquerant,
Les fins de l'Uriners pour borne de la France.*

*Puis lors puissent tes bras de trop vaincre laissez
Enchaîner pour iamais l'idole de la guerre,
Rendant par tes haults faictz l'un sur l'autre entassiez,
Ta gloire égale au Ciel, ton Empire à la Terre.*

STANCES AV ROY.

POVR SON ENTRE'E A OR-
leans apres sa reduction à
son obeissance.



*O M M E apres l'inclemence & rigueur
de l'huyer,
Apres le temps obscur, quand on void
arriuer
Le soleil rayonnant d'une plus belle flamme,
Le feu de noz desirs sent vn estre nonueau,
Ce bel Astre chassant par vn mesme flambeau
Et l'obscur de noz iours, & la nuit de nostre ame.
Ainsi quand nous voyons en nostre obscurité
Reluire de nouveau ta Royale clarté
Sur ce peuple eclipsé de ta douce presence,
Nous sentons vn Printemps qui reschauffe noz cœurs;
Et ton Astre benin repoussant noz malheurs
Rend le iour à noz iours, & la France à la France.*

Le nocher sur la mer par les flots agité
 Voyant dessus son mas comme vn Astre arresté,
 Change en vn doux espoir la crainte du naufrage:
 Dioscure luisant tute viens reposer
 Sur la Françoise nef, où l'on void s'accoiser
 Par ton heureux aspect la tourmente & l'orage.
 Entres donc, ô grand R oy tant de fois désiré,
 Entres pour establir vn repos assuré
 Dans le cœur des François & le cœur de la France:
 Et vous heureux subiects qu'il a tant honorez
 Recevez dans l'enceint de voz murs remparez
 Celuy qui vous reçoit en son obéissance.
 Remplissez aujourd'huy d'allegresse voz cœurs,
 Vox portes de Lauriers, & vox rues de fleurs:
 Tesmoinez vostre amour à ce R oy qui vous aime,
 Tracez mainte Coronne à ce braue vainqueur,
 Qui domptant vn chacun par force ou par douceur,
 Ne peut estre vaincu si ce n'est de luy-mesme.
 On dict qu'au temps passé de Chesne on coronoit
 Celuy qui des dangers de la guerre sauuoit
 Quelque bon citoyen: mais si tant de personnes
 Qu'a gardé ta douceur (ô Prince glorieux)
 Deuoient orner ainsi ton chef victorieux,
 Noz forets ne pourroient te fournir de coronnes.
 Aussi tous ces honneurs qui te sont preparez,
 Ces liarres, ces vers, ces portaux peinturez
 Sont trop peu pour ta gloire à nulle autre seconde:
 Sont pourtraictz racconrcis. car en si peu de vers
 Comprendre la grandeur qui remplit l'Uniuers,
 C'est dans vn petit rond depeindre tout le monde.
 Tu veois l'orgueil de Mars surmonté par ta Foy,

Tu vois noz cœurs vnis sous le ioung de ta loy,
 Et les plus fiers domptez par ta douce puissance;
 L'Espagne par sa guerre a trouble nostre paix,
 Mais d'un contraire sort tu rendras de formais
 Et la guerre à l'Espagne & la paix à la France.
 Parmy tant de perils qu'il a fallus passer
 Nous n'auions aucun bien sinon que de penser
 Que noz maux ne pouuoient plus auoir de croissance;
 Tant l'espoir estoit loing, tant proche le danger,
 Qu'il falloit noz tourmens par eux mesme allegier,
 Et chercher en noz maux de noz maux l'allegeance.
 Mais depuis que celuy qui gouerne les cœurs
 Des Princes & des Roys, regardant noz malheurs
 De son œil de pitié, t'inspira de ses graces:
 Nous cogneusmes dès lors qu'il te vouloit choisir
 Pour commander à ceux dont le plus beau desir
 Estoit qu'en t'honorant aussi tu les aimasses.
 Dès l'heure que tu as embrassé nostre foy
 On a veu les François t'embrassans pour leur Roy
 Se rendre tes captifs comme toy de l'Eglise:
 Mais que dy-ie captifs? c'est plutost liberté:
 Servir Dieu & son Roy de franche volonté,
 C'est ionir en servant d'une belle franchise.
 Ton peuple estoit captif durant sa liberté,
 Maintenant il est libre en sa captiuité,
 Et ressent les effets d'une double victoire:
 Dieu triomphe de toy, tu triomphes de nous,
 Et chascun des vainqueurs aux vaincus est si doux,
 Qu'ils prennent de leur ioug argument de leur gloire.
 C'est un ioug si plaisant, un fardeau si leger,
 D'ebreir à un Roy qui nous veult soulager,

Qui rend par doux moyens noz guerres estouffées,
 Qui attend plus d'honneur aux siecles à venir
 Quand aux siens il aura laissé le souuenir
 Plustost d'un seul bien-faict que de mille trophées.
 De tout ce que iadis aux dieux on presentoit
 Les desponilles tousiours sans refaire on laissoit,
 Pour esteindre la haine avecques son enseigne:
 Ta douceur nous fait voir qu'ayant mis en oubly
 Le discord du passé, tout estant aboly
 Tu veux que nous t'amiions & l'Espagne te craigne.
 L'Amour naist du regard qui nous donne un desir
 De iouir du repos esperé d'un plaisir,
 C'est bien l'ordre d'aimer pour les choses mortelles:
 Mais premier que te voir nous t'avons desire,
 Pour iouir puis apres d'un repos assuré;
 C'est la façon d'aimer les choses immortelles.
 Comme de nostre Amour l'obiect est immortel,
 Aussi t'amerons nous d'un Amour eternel,
 Mesmes apres la mort ton heureuse memoire
 N'aura point de tombeau: mais au fond de noz cœurs
 Reueudront tousiours arrosez de noz pleurs
 Nostre Amour, noz regrets, tes vertus, & ta gloire.

R. F.

A iiij


AV ROY.
POVR LE CONVIER
de reuenir à Paris.



O v s qui cōme Persée avec la sage ruse,
 Dont la vertu conduit ses genereux projets,
 Auez trenché la teste à l'horrible Meduse,
 Qui changeoit en rochers les cœurs de vos
 sujets:

GRAND ROY, venez revoir vostre belle Andromede,
 Qui n'aguere exposée aux monstres du malheur
 Ne doit sa deliurance à nul autre remedē,
 Qu'à vostre seule grace & prudence & valeur.
 Venez revoir Paris, ceste antique Nauire,
 Qu'un orage excité par la fureur du Sort
 Alloit ensouelir dans les flots de son ire
 Sais vostre heureux secours, son vray Phare & son port:
 Voyez comme le ciel l'en ayant preseruée
 Elle braue l'orgueil des vents plus inhumains,
 Et trouue moins de ioye au bien d'estre sauuee
 Que de gloire en l'honneur de l'estre par vos mains.
 Ceste ville sans pair, cet abregé de France
 Où repose & le throsne & le sceptre des Rois,
 Vous veid comme un esclair luire à sa deliurance,
 Quand elle recognent l'empire de vos loix:
 Semblable à ce feu sainct qui paroist en l'orage,
 Sauue les matelots de peril menacez

Puis soudain se retire en l'ombre du nuage,
Comme si pour sauver paroistre estoit assez.

Mais cela n'a causé qu'une publique enuie

De iouir plus long temps du regard de vos yeux,
Tant chacun aime à voir reniure en vostre vie
Les fameuses vertus des grands Rois vos ayeux:
Et bien doit elle aimer l'honneur de voir reluire
L'Astre qui luy faisant sa douceur esprouuer,
Aima mieux la sauuer & la pouuoir destruire,
Que non pas la destruire & la pouuoir sauuer.

Non, ceste ville auguste (invincible Monarque)

Nesçauroit desormais fleurir qu'à vostre honneur,
Sa grandeur n'estant plus qu'une eternelle marque
Et de vostre Clemence & de vostre Bonheur:

Qui vn autre l'ait fondée & ceinte de murailles,
Qui vn autre ait fait l'Empire en ses murs resider,
Vous, vous l'avez sauuee au milieu des batailles,
Et sauuer une ville est plus que la fonder.

Aussi m'est il aduis que ie voy son Genie

Tout coronné de tours & tout ceint de remparts

Detestant à vos pieds l'iniuste tyrannie,

Qui la donnoit en proye à la rage de Mars,

Vous dire incessamment, O grand ROY qui pardonnez

Dés que le Ciel a mis la vengeance en tes mains.

Il n'appartient qu'à toy de porter les couronnes

Qui on donnoit aux sauueurs des citoyens ROMAINS

Ce que fut vn Camille à sa ville captiue,

La celeste bonté fait que tu me le sois:

Qui, comme luy de Rome alors serue & plaintive,

As chassé de mon sein tant de mauuais François,

Donné la vie à ceux dont l'ingrate insolence

Dressoit contre ton cœur le poignard insensé,
Et fait voir au pardon de mainte griefue offense
Avec quelle injustice on t'auoit offensé.

De combien de mutins que les loix de l'espée
Condamnoient à sentir les rigueurs du trespass,
As-tu rendu la crainte heureusement trompée,
Les pouvant mettre en pouldre & ne le faisant pas?
Par quels traits de clemence, illustrans ta memoire,
De tes ennemis mesme as-tu gaigné le cœur,
Certain que qui sçait bien se vaincre en sa victoire,
Est vraiment innincible & doublement vainqueur.
Je ne sçauoiris plus voir la pompe de mes temples,
Ni l'aise de mon peuple en mon sein fourmillant,
Sans voir luire à mes yeux cent glorieux exemples
De la douceur qui regne en vn cœur si vaillant:
Mille murs foudroyez seruiront de trofée
A la juste fureur de ton bras indonté;
Mais les miens conseruez & mon Hydre estouffée
En seruiront sans cesse à ta rare bonté.
Le Ciel vneille assister la valeur de tes armes,
Grand Roy, qui conioignant la force au ingement
Sçais si vaillamment vaincre és plus sanglās allarmes,
Et puis de la victoire yser si doucement:
Bien monstreront tes effets (Prince nay pour esteindre
Les flammes qui souloient la France consumer)
Que ni ton ennemy ne peut assez te craindre,
Ni ton sujet loyal ne peut assez t'aimer.
Ainsi dit tous les iours soupirant vostre absence
Le Démon gardien des grands murs de Paris:
Ainsi dit mainte ville, en qui vostre Clemence
Du cours de ces malheurs les surgeons a taris:

Ainsi maints boute-feux de la flamme civile,
 Qu'un si doux traictement oblige à voz bontez
 Qu'estre dontez par vous leur est autant utile,
 Comme à vous glorieux de les auoir dontez.

SIRE, escoutez leur voix, & de vostre pensée
 Chassez le souuenir de leur fatale erreur,
 C'est asséz qu'un remords de la faulte passée
 Leur en cause dans l'ame vne secrete horreur:
 Il falloit que pour voir quel est vostre courrage,
 De ces tragiques maux vostre esprit fust battu;
 La peine de calmer un moins cruel orage
 N'estant pas un sujet digne de sa vertu.

Ne vous laissez donc point de voir la France armée.

Exercer si long temps vostre heureuse valeur:

Les Palmes, qui pour fruict portent la Renommée,
 Ne croissent qu'en des champs de peine & de douleur:
 Que si par des trauaux consacrans la memoire,
 Un nom se veid iamais fleurir en mille lieux,
 Ces malheurs fourniront d'aisles à vostre gloire
 Pour s'eslever de Terre & voler dans les Cieux.

STANCES SVR LA VENYE DV ROY A PARIS.



PRES tant de combats dignes d'autant
d'histoires,

Tout couvert de lauriers, tout chargé de
victoires,

Reuien voir, ô grand Roy, les haults murs de Paris,
Et toy qui pour l'honneur nul peril ne refuses,
Reuien tout plein d'honneur apres tant de perils
Cueillir les fruits de Mars dedans le champ des Muses.
Paris, l'amour du Ciel, des lettres le sejour,

Le temple de Pallas, t'attend à ce beau iour,

Dont nul obscur oubly n'esteindra la memoire,

Par mille doctes voix ton triomphe entonnant:

Paris œil des citex, theatre de la gloire,

A qui tout l'U niuers fert d'Echo resonnant.

Deuant toy tu verras cheminer mainte image

De ta vertu guerriere ornement de nostre âge:

Et le peuple attaché par l'ame & par les yeux,

Adorer tes exploits fertiles en conquestes;

Qui de l'Hydre ciuile, animal factieux,

Pour te rendre seul chef trenchent toutes les testes.

Diepe y sera pourtraitte, & les champs occupez

Par tes sujets mutins tost apres dissipez:

Champs dont la mer Angloise humecte le riage,

Où Neptune estonné de changer de couleur

Veid disputer la force avecques le courage

Et combattre le nombre avecques la valeur.

Tes ennemis alors enyurez d'esperance
Pensoient bien estre à bout du destin de la France,
Te laissans pour tout choix ou la fuite ou la mort.
Ils obseruoient des vents l'inconstance opportune,
Croyans que tes vaisseaux s'appareilloient au port,
Pour embarquer sur l'eau le bris de ta fortune.
Mais leur dessein sans plus fut des vents emporté,
Tu pris vne autre route, & ton bras redouté
S'onurit avec le fer mainte voye incognue,
Pour vniue salut tout salut negligeant,
Comme vn foudre enfermé se fait iour par la nue,
Et fend l'ombrage espais qui l'alloit assiegeant.
Tury suiura de pres, abbregé de la guerre,
Où tant de bataillons courrants d'armes la terre,
Par toy seul de rechef desconfits & perdus
Seront veus de frayeur tourner leurs fronts superbes,
Et sur la verte plaine à l'enuers estendus,
De less perlide sang souiller l'esmail des herbes.
Desja de leur costé la victoire inclinoit,
Et sur ton camp douteux la terreur dominoit,
Quand, seul, tu relevas l'Estat & la Coronne,
Transformant en Cyprés leurs funestes lauriers,
Et monstrant à l'essay combien en ta personne
Combatoient tout d'un coup d'inuisibles guerriers.
Dans vn autre tableau peint d'un pinceau tragique
Ce fameux Gouverneur de la riue Belgique
Tiendra des spectateurs les yeux tournez à soy,
Et bornant son malheur de l'heur d'une mort pronte,
Pour n'estre plus constraint de fuir devant toy,
Dedans son tombeau propre enterrerfa honte.
Quel honneur de le voir d'espoir abandonné

se sauuer à la fuite, en desordre, estonné,
N' allegend que ton nom pour toutes ses excuses?
De voir ce grand guerrier en son ame battu,
Cest Achille aux combats, & cest Ulysse aux ruses
Sacrifier sa gloire aux pieds de ta Vertu?
Apres dedans Paris paroistra Paris mesme
De tes heureux exploits le chef-d'œuvre suprême,
Avec l'art des couleurs tout tel representé
Que quand tiré des fers de l'Espagne seure
Admirant ta valeur & sentant ta bonté,
Il te recent pour maistre, & t'esprouua pour pere.
Astree & Mars ensemble en pompe y marcheront,
De peur les habitans leurs biens ne cacheront,
Sur eux tu feras l'ire un regne legitime,
Tenant par ta voix seule en leurs rangs enchainez
Tes gens à qui la guerre en guerre sera crime,
Non moins que de lauriers d'Oliniers coronnez.
Tout autour de Paris, à son exemple sages,
Mille illustres citex te rendront leurs hommages,
Autant au bien qu'au mal prontes à l'imiter,
Et celles que l'amour de tes vertus emprantes
Dans les coeurs les plus durs n'aura peu surmonter,
Denieront par la force à t'obeir contraintes.
Laon au front orgueilleux de loin s'y verra peint,
Et le camp estranger de rouge deux fois teint,
Qui monstre en cest effort sa foiblesse hypocrite,
Et de tant de combats vainement entrepris
Te laisse pour toy seul la gloire & le mérite,
Et remporte pour luy la perte & le mespris.
Laon le terme fatal de nos guerres civiles,
Qui fait ouvrir la porte au reste de tes villes,

Et dont toute l'Europe obserue le succès,
 Le dernier tribunal où la France & l'Espagne
 Sans reserver d'appel decident leur procés:
 Mais l'Espagne le perd & la France le gagne.
 Puis comme autour de toy tout le peuple à l'ensuy
 Sera de ce spectacle en extase rauy,
 Et plein du doux transport dont ta gloire le touche,
 Benjra ton Démon des vainqueurs le vainqueur,
 Te dediant ses yeux, sa pensée, & sa bouche,
 Et pour te receuoir t'onurant son propre cœur.

Les Anges qui de Dieu delectent les aureilles,
 Anges tuteurs des Rois, ministres des merveilles,
 Coulans d'un vol leger par l'air plus gracieux,
 Et deployans au vent l'or de leurs tresses molles,
 Prononceront ces mots en la langue des cieux,
 Laschans tous d'un accord le frein à leurs paroles.

PEUPLE, ce nouveau Roy que tant de pressé ceint,
 Aimé de ses sujets, de ses ennemis craint,
 Descend pour repurger de prodiges le monde:
 Il vient faire regner la Justice aux eitez,
 Et dans les champs deserts fleurir la Paix seconde,
 Thresors par luy du Ciel en Terre rapportez,
 Adore en sa splendeur de Dieu l'ombre inuisible,
 Celebre sa Clemence à tes vœux accessible,
 Reuevre sa valeur, qui pour toy s'immolant
 Rachette ton salut par des perils extrêmes,
 Et va son innocence aux siecles revelant,
 Vertus qui font les Rois, & non les diadèmes.
 Le Zèle & la Pieté ses desseins conduiront,
 Bien loin de son Estat les crimes s'enfuiront,
 Sous son auguste sceptre orné de fleurs diuines

La vigne du Seigneur se chargera de fruits,
Et plus loin que iamais estendant ses racines
Recolorra ses saints murs par le schisme destruits.
De l'onde où le Soleil peigne au matin sa tressé
Jusqu'à l'onde du soir où le sommeil le presse,
Comme un luisant esclair son fer resplendira,
Il teindra son espée au sang des Infideles,
Et vray Roy tres-Chrestien son regne agrandira
Des regnes & des Rois au nom de Christ rebelles.
Il changera, vainqueur, leur creance & leurs mœurs,
Addoucira par art leurs barbares humeurs,
Leur donnera des loix, des Pasteurs, & des Princes,
Et faisant refleurir l'heur du siecle innocent,
Remettra l'âge d'or par toutes les prouvinces:
Le iuste Ciel l'ordonne, & la Terre y consent.
Ainsi pour consacerer la foy de tes loiianges
Les esprits deputez de la troupe des Anges
Avec leur saint concert ton triomphe orneront,
De tes heureux Destins messagers authentiques,
Et ces mots prononcez aux Cieux retourneront
Laissant tout l'air remply d'oracles prophetiques.

DISCOVR S PRESEN-
TE' AV ROY ALLANT
en Picardie.

LE s malheurs que le Ciel a versex en so i're
sur les Belgiques champs soumis à vostre
Empire

Depuis que le Destin vous les fist esloigner
Pour aller autre part d'autres Palmes
gaigner,

Et les heureux succès dont les flots de la Saone
Vous ont revu sur leurs bords replanter vostre thrône,
Grand R o y, nous ont montré par des faicts plus
qu'humains

Que tout l'heur de la France est enclos en vos mains:

Que D I E V ne luy depart vne seule victoire
De qui vostre valeur ne s'acquiere la gloire:

Que sans vous les conseils plus sagement donnez
Produisent des effets du tout infortunez:

Et qu'aux lieux où reluit vostre auguste presence
La grace du bon-heur suit mesme l'imprudence.

Maint endroit que le sang & les pleurs ont baigné
Assez par cy devant nous l'auoit tesmoigné:
Mais ces derniers succès, où la chance des armes
A nos chants de triomphe a meslé quelques larmes,
Nous l'ont plus que iamais graué dedans le cœur
D'un traict dont nul oubly ne se rendra vainqueur.

Quelle ame n'admirâ l'heur de vostre fortune
 Quand Arques, & les champs qu'il oppose à Neptune
 Vous veirent d'un si braue & si vaillant effort
 Rompre tous les filets tendus pour vostre mort,
 Vous sautant d'un orage & d'un peril extrême
 Au trauers du peril & de l'orage mesme?

Ce traict-là de vaillance estonna nos esprits,
 Et depuis les destins à vos mains ont appris
 En tant d'heureux sujets d'eternelles histoires
 Le glorieux mestier qui gaigne les victoires,
 Rendant dessous vos pieds vostre ennemy deffaict,
 Qu'e vous, combattre & vaincre est presqu'un mesme effet.

Aussi tant de valeur reluit en vos armées,
 Quand de vostre présence elles sont animées,
 Et si peu de desseins ont l'heur d'y prosperer
 Lors que d'autres soucis vous en font separer,
 Qu'auSSI tost que l'effort de l'Espagnole audace
 Destruit quelque prouince, ou force quelque place,
 Nos vœux & nos desirs ne regardent que vous,
 Comme si vous, sans plus, nous teniez lieu de tous:
 Bien que le cœur tremblant nous batte en la poitrine
 Des lors tant seulement que nostre ame imagine
 Le moindre des perils où presqu'à tous propos
 Vous iette le désir de rendre le repos.
 A cest Estat trouble, voir ses ondes plus calmes,
 Et ses lis refleurir à l'ombre de vos Palmes.

Ah! qu'une froide peur n'aguiere s'espandit
 Dans le cœur des François, quand leur ame entendis
 Qu'en la dernière charge où l'orgueil de l'Espagne
 De son sang & du nostre abreua la campagne,
 Vostre seule valeur vous ayant emporté

Dans le lieu du combat le plus ensanglanté
Par les effets meurtriers du fer & de la flamme,
Le malheur auoit veu mainte trenchante lame
Assaillir vostre sein non à l'heure vestue
Que des armes d'un cœur armé de sa vertus,
L'air tout flamber d'esclairs sous le feu des pistoles
Dont la foudre esclatoit dans les mains Espagnoles;
Et vous en ceste flamme aux coups vous exposant
Ne voir point le peril ou l'aller mesprisant,
Comme si le trespass estant lors vostre envie
Vous eussiez en querelle à vostre propre vie.
Ah Dieu! (ce dismes nous troublez d'un tel discours),
Ce Prince en trop osant desolera nos jours:
Sa valeur nous perdra: de ce mesme courage
D'où vint nostre salut viendra nostre naufrage.
Que pense-il en son cœur? ne se souvient-il point
Que le bien de l'Europe à sa vie est conioint?
Il est R oy, non soldat: chef, non main de l'armée:
Il sieroit mal aux R ois d'auoir l'ame affamée
D'une gloire vulgaire, & du mesme laurier
Qui pent ceindre le front d'u simple auanturier.
Quel droit, ou quelle loy permet à sa vaillance
D'exposer aux dangers le salut de la France?
Ignore-il que souuent la cruauté du sort
Fait qu'en cherchant la gloire on rencontre la mort?
sa chair en l'eau de Styx n'a pas esté trempée
Pour estre inviolable au trenchant de l'espée,
Et de son vif esprit la bouillante vigueur
N'a pas le corps d'Achille aussi bien que le cœur.
Ainsi parlasmes nous pleins d'espoir & de crainte,
Accusant & loissant par une mesme plainte

La genereuse erreur qui vous fist trop oser
Et nostre vnde attente à la mort exposer:
Sans vous ressouvenir combien noz destinées
Sont d'un estroit lien à la vostre enchainées,
Quels gouffres de malheurs nous auroient engloutis,
Et quel monstre nouveau de contraires partis
Deschirant cest Estat feroit de ses prouinces
Vne Lerne de maux sous vne Hydre de Princes,
Si quelque plomb fatal, guidé par le malheur,
Auoit d'un coup mortel payé vostre valeur.

Et bien que nous douloir de ce branc courage
Qui pour nous garantir d'un indigne seruage
Aux plus mortels perils s'expose incessamment,
Ce soit ingratitude, ou peu de sentiment:
Si semble-il que l'horreur des maux inevitables,
Qui rendroient par sa mort nos siecles lamentables,
Excuse nostre plainte, & lui fait pardonner
Ce que la raison mesme y pourroit condamner.

Hé! qui n'eust excusé les habitans de Troye,
Si voyans leur Minerue abandonner en proye
A l'audace des Grecs son portrait bien-aimé,
Contre sa mal-vueillance ils eussent blasphemé,
Sçachant bien que perdant ceste fatale image,
La gloire d'Ilion alloit faire naufrage,
Et la flamme Gregeoise ondoyant jusqu'aux Cieux
Deuorer leurs maisons & les temples des Dieux?
Certes nous ne pouuons en si tristes allarmes
Nous imposer silence & contraindre noz larmes:
Nous meritons pardon blasphemans contre vous
De vous abandonner si librement aux coups,
Pour ce que vostre vie en ces flots agitée

Nous est ce qu'un tison estoit au fils d'Althée:
 Nous meritons pardon implorans tous les iours
 Au milieu des perils l'heure de vostre secours,
 Pource qu'en combatant ce monstre parricide
 Vostre seule vaillance en doit estre l'Alcide:
 Et merite pardon la publique douleur,
 Qui d'une main tremblante armant vostre valeur,
 A deux contraires vœux peut nôstre ame contraindre:
 Nous faisant desirer ce qu'elle nous fait craindre.
 Car qui vaincra pour nous si vous ne hazardez?
 Et qui nous sauvera si vous vous y perdez?
 Puis qu'en vostre vertu consiste, outre la gloire,
 Et le mal de la perte, & l'heure de la victoire?

Entre ces vieux Romains qui veirent la rondeur
 De l'Univers entier adorer leur grandeur,
 Et de qui la vertu surmontant la fortune
 Ne trouua rien d'égal sous le rond de la Lune,
 Florirent deux guerriers sagement valeureux,
 Et d'honneur & de gloire ardemment amoureux,
 Dont l'un qui ne reid onc sa prudence trompée
 Fut nommé leur bouclier, & l'autre leur espée.

SIRE, ces beaux surnoms entre eux deux départis
 Vous sont deuz des François par vous seul garantis:
 Vous estes l'un & l'autre à cest illustre Empire,
 Vous faites qu'il triomphe ayant faict qu'il respire:
 Vous estes son espée au milieu des combats,
 Quand vous iettez vainqueur ses ennemis à bas:
 Vous estes son bouclier, lors que pour sa défense
 Employant les effets de sa seule prudence
 Vous voyez leur fureur arruée à tel poinct
 Qu'il faut que pour les vaincre on ne combatte point,

Tandis que ceste espée aux conquestes apprise,
 Tandis que ce bouclier, qui genereux mesprise
 Les attaintes de Mars, nous armera les mains,
 La Victoire, qui porte és combats inhumains,
 De cerceaux inconstans les aisles emplumées,
 N'estendra point son vol plus loin que nos armées:
 Nous vaincrons ennemis, & fortune, & destin:
 Et foulant sous noz pieds le traistre, & le mutin,
 Nous verrons tous les iours nos camps s'emplir de proye,
 Et devant nos palais flamber des feux de ioye.

Heureux si ceste espée, heureux si ce bouclier
 Auoit la dureté de cest antique acier
 Que iadis quelque Nymphe endurcissoit par charmes
 Pour estre impenetrable aux attaintes des armes:
 Nous n'aurions point le sang dans les veines glacé,
 Quand des perils mortels le voyant menacé
 Nous scaurions que sur luy la cruelle insolence
 Des hazars de la guerre auroit tant de licence:
 Ains dirions comme Aenée alors qu'il veid en l'air
 De son fatal escu le lustre estinceler,
 O combien de douleurs & de morts assurées
 Sont à noz ennemis desormais préparées!
 Qu'ils seront rudement punis de leurs forfaits!
 Qu'on en verra tomber de regiments desfaits!
 Et que les rouges flots des riuires profondes
 En rouleront de corps & d'armes sous leurs ondes!
 Qu'ils viennent maintenant, & de sang alterez
 Violent les sermens si saintement iurez,
 Ils verront que le Ciel estant nostre défense
 Nous scauvons mieux punir, qu'exprimer leur offense.
 Ainsi parlerions-nous mesprisans tout danger

Maintenant que l'orgueil du barbare estranger
 R'allumant le flambeau d'une guerre mortelle
 A de nouveaux combats par force vous r'appelle:
 Mais vous n'estes basty ni de fer ni d'acier,
 Et le laict que huma dans le sein nourricier
 Vostre plus tendre enfance apres qu'elle fut née
 Ne se conuertit point en la chair d'un Cœnèe,
 Pour estre inuulnerables & resister aux coups
 De tant de couteaus mis au poing contre vous.
 Helas! l'effort d'un traistre, & vos autres blessures
 Ne nous en ont donné que des preuves trop seures:
 L'image ne s'en peut de nostre ame effacer,
 Et noz coeurs ne s'auroient sans horreur y penser!

C'est pourquoy tous tremblans de voir vostre courage
 Vous porter de rechef dans les flots d'un orage,
 Où tonnent cent canons arrangez flanc-à-flanc,
 Où greslent mille morts, où la pluye est de sang,
 Nous reconurons aux veux, & l'œil baigné de larmes
 Prions le Tout-puissant, qu'au plus fort des allarmes
 Sa faveur vous defende, & sauue en vous sauuant
 Cest Estat, dont l'espoir en vous seul est vivant.

Entens ceste requeste, ô Monarque suprême
 Des peuples, des Seigneurs, des Rois, & des Dieux mesme,
 Courre ce vaillant Roy de tes bras tout-puissans
 Contre tant de perils sans fin le menaçans:
 N'endure qu'aucun fer s'abreue en ses entrailles,
 Estens dessus son chef au milieu des batailles
 Cest inuisible escu d'immortel diamant
 Destiné pour courrir ceux qui te bien-aimant
 Et bien-amez de toy sont armez de ta garde:
 Et pour nostre bon-heur plus d'un siecle retarde

L'heure qui rauissant sa presence à noz yeux
Le doit, loin de la terre, emporter dans les Cieux.

Et vous Roy sans pareil, qui d'un cœur magnanime
Vous offrez tous les iours ainsi qu'une victime
En sacrifice à Mars parmy tant d'ennemis
Pour ceux qui un iuste regne à vox loise a soumis,
Si l'amour de nostre heur ardamment vous embraze,
Si vous n'ignorez point d'estre l'vnique baze
Sur qui fatalement nostre espoir est fondé
Par l'heur d'un priuilege à nul autre accordé,
Pour Dieu, Prince inuaincu, conceuez quelque enuie
D'embrasser desormais le soin de vostre vie,
Comme la seule mort des dessins insensez
Qui ne sçauoient fleurir si vous ne perissez.

Ne rucidez plus iamais l'exposer à l'outrage
D'un barbare soldat, ni souffrir que sa rage
Face encore trembler sous la fiere mercy
D'un mousquet sans pitié ce grand Empire icy,
Monstrant aux yeux du Ciel qu'il soit en sa puissance
De briser pour iamais le sceptre de la France:
C'est assez tenté Dieu parmy tant de perils:
Les traces de vox coups non à peine gueris,
Et saignans tous les iours dedans nostre pensée
Assez en vous blessant ont nostre ame blessée.
Quel honneur si fameux, quels lauriers si prisex
Cherchez-vous és hazars où vous vous exposerez,
Dont le gain se peut dire égal à nostre perte,
Si pour rendre la France à tout iamais deserte
La mort trenchedoit vox iours par vengeance de voir
Vostre heureuse vertu mespriser son pouvoir?
O grand Roy, ce desir de gloire perdurable

Qui

Qui de vostre pensée est l'hoste inseparable,
 Et par qui si souuent nostre teint a blesmy
 Est vostre plus mortel & plus fier ennemy:
 Ne prestez pas l'aureille au conseil qu'il vous donne,
 Il result en vous perdant perdre ceste Coronne,
 Et pour vn peu d'honneur destruire en vn moment
 De tout ce grand Estat le Royal bastiment,
 Comme dedans Argos il rmina l'empire
 Que bastissoit la main du vaillant Roy d'Epire.
 La valeur du soldat recognoist d'autres loix
 Que ne fait la puissance & maiesté des Rois:
 Le plus fameux laurier qui ceigne vn Diademe
 Se doit à la conduite: & la victoire mesme
 Acquise avec le fil du trenchant coustelas
 Se void naistre plustost, comme vn autre Pallas,
 Du chef en commandant, sans peril, & sans peine,
 Que des bras, dont l'effort ensanglante la plaine.

Bien nous fust-il besoin, peu de mois sont passez,
 Qu'en redressant l'honneur des beaux Lis terrassez
 A la sage conduite il vous pleust de conioindre
 La valeur de l'espée, & fait égal au moindre
 Des vulgaires soldats, exposer à la mort
 Ceste auguste grandeur d'où pend tout nostre sort.
 Mais puis que des François l'invincible Genie
 Par vous a surmonté la rebelle manie,
 Que les Lis ont repris leur première beauté,
 Et que nostre œil revoit l'antique Maiesté
 Du Royaume & des loix dedans son thronie assise,
 Il ne faut plus donner au mal-heur tant de prise
 Dessus vostre vertu: c'est assez maintenant
 Si par art & conseil vox troupes ordonnant

Vous rendez au peril leur vaillance allumée,
 Et servuez comme d'ame au corps de vostre armée:
 De la mesme façon qu' Archimede animoit
 Ses machines de guerre, au temps qu'il en armoit
 Contre le camp Romain les murs de Syracuse,
 Luy seul estant la vie en leurs membres infuse,
 Et lancant par leurs bras contre les assaillans
 Tant de traits & de dards le peuple esmerueillans,
 Qu'il sembloit d'une force & vertus plus qu'humaine
 Combattre luy tout seul la puissance Romaine.

Ainsi sans plus courir où l'audace du fer
 Pourroit de vostre vie à son gré triomfer,
 Devez-vous desormais par la seule prudence
 Faire à voz ennemis sentir vostre présence,
 Vous contentant de voir l'esprit de voz desseins
 En mille lieux divers mouvoir cent mille mains,
 Faire dessous vos loix trencher cent mille espées,
 Rendre des ennemis les forces dissipées:
 Et bref de tant d'effets la cause estant en luy
 Vaincre par sa conduite, & par les mains d'autrui.

SIRE, combattre ainsi, c'est combattre en Monarque,
 Pour laisser de ses faits une éternelle marque,
 Non aller à clos yeux dans le sang se plonger
 Où regne peu de gloire & beaucoup de danger.
 Il n'aduient pas touscours que l'ame auantureuse
 Coronne ses desseins d'une fin bien-heureuse;
 Et quand il aduendroit, peu durable est l'honneur
 Qui doit toute sa gloire aux effets du bon-heur.

Donc par ceste vaillance aux trauaux endurcie
 Qui vous fait désirer d'estre nostre Decie,
 Vous iettant aux perils pour nous en préseruer,

Et taschant à vous perdre afin de nous sauver,
 Par l'ennuy dont nos maux rendent vostre ame attainte,
 Par le triste sujet de nostre sage crainte,
 Conseruez vostre vie, en qui seule est compris
 Tant ce qu'on void d'espoir consoler nos esprits.
 Ne la hazardez plus au peril volontaire:
 Obligez de ce bien la France vostre mere,
 Qui plorant vous en prie, & qu'on void és combas
 Craindre plus vn mal-heur qui vous renverse à bas,
 Que desirer le gain de cent fieres batailles
 Sçachant bien vostre mort estre ses funerailles.
 DelivreZ son esprit de ce mortel effroy:
 Ottroyez au soucy qu'elle a d'un si bon Roy
 Que plus vostre valeur aux coups ne se hazarde,
 Mais se garde soy-mesme ainsi qu'elle nous garde:
 Souffrez qu'elle vous iure en touchant les Autels,
 Que vous estes celuy d'entre tous les mortels
 Qui l'obligerez plus vous conseruant pour elle,
 Que n'ont fait d'autres Rois mourans pour sa querelle:
 Et cedez au desir de voz humbles vassaux
 Qui pensent, vous voyant courir à tant d'assaux,
 Voirés plus grands perils dont la guerre est suinie
 Leurs femmes, leurs enfans, leur fortune, & leur vie.
 Mais les! à quel esprit sont ces vœux addressez,
 Ou quel Dieu me promet qu'ils seront exancez?
 Helas! i' espans en vain la voix de mes prières:
 Ce courage amoureux des bourrasques guerrieres
 Nous a trop tesmoigné par des faicts nompareils
 Que sa valeur est sourde aux timides conseils,
 Et son ame inuaincue a trop monstré de croire
 Que qui cherit sa vie il mesprise sa gloire.

Que fait-il donc enfin promettre à nos esprits
 D'un cœur qui tellement a la mort à mespris,
 Que le feu de sa ioye esclaire en son visage
 Quand il trouve un peril esgal à son courrage:
 Simon que le malheur tant de fois mesprisé
 Se sera peu vanter de l'anor maistrisé,
 Changeant nos cris de ioye en complaintes mortelles,
 Et nostre courte paix en guerres éternelles?

I'y pense avec horreur, & le dysouspirant;
 Mais quant à moy chetif, ie m'y vais préparant,
 Et ne puis sans fremir peindre dans ma pensée
 Le peril dont la France est en vous menacée
 Par le fier ennemy, que les armes au poing
 Vostre vaillant courroux s'en va chercher si loing.
 Je scay bien quelle rage en son ame bouillonne
 De voir la main d'enhault benir vostre Coronne,
 Et malgré ses efforts, & son trop espérer
 Le sceptre des François en vox mains s'asseurer:
 Je scay que nostre crainte est sa seule esperance,
 Et ie crains justement, qu'à l'impie arrogance
 De ses desirs trompez tout espoir defaillant,
 Vne plus grande peur ne le rende vaillant.
 Desia sent-on un bruit par les villes s'espandre
 Qu'à ce coup son armée osera vous attendre,
 Voyant le cœur des siens superbement enflé
 Du vent qu'en leur faveur la Fortune a soufflé:
 Ce que Dieu permettant, ie crains pour vostre teste,
 L'allant voir exposée aux coups de la tempeste
 Qui fait trembler le Ciel sous le bruit de deux camps
 D'une extreme fureur l'un l'autre se choquans.
 Mais seroit-il bien vray que l'ignoble courage

Du Loup qui n'est hardy ni vaillant qu'en sa rage
 Parmy les animaux desarmez & paoureux,
 Peult soustenir l'assault du Lion genereux?
 Non, non, ie me deçoy; la peur qui me commande
 Me peint de ce peril la figure trop grande:
 Non, SIRE, le cruel ne vous attendra pas,
 Il sçait trop qu'en vos mains demeure son trespass:
 Il recognoist trop bien ces armes redoutées
 Qu'il a dedans ses reins cent fois ensanglantées:
 Il fura, le Marran, si tost que dedans l'er
 Il verra seulement vos Enseignes branler,
 Et par sa suite encor d'un faux tiltre couverte
 Taschera d'amoindrir vostre gloire & sa perte:
 Ou bien s'il vous attend, ces champs-là tous ionchez
 De ses fiers Regiments en pieces detrachez
 Fourniront aux Corbeaux de mets espouvantables
 Rendus par sa desfaite à iamais memorables.
 I'oy dés ceste heure mesme, ou bien ie pense ouir
 Et Somme, & saint Quentin bruyans s'en esionir,
 Aises de voir vanger sur l'audace ennemie
 Du iour de saint Laurens la perte & l'infamie:
 Et pense voir Dourlens que ce Tygre estranger
 Dans le sang des François n'agueres fist nager,
 Essuyer de son cœur les miserables larmes
 Quoy qu'il gemisse encor sous l'orgueil de ses armes.
 Allez, SIRE, allez donc, Dieu luy-mesme est pour vous.
 La faveur de son bras vous courrira des coups:
 Allez l'vnique autheur de nostre deliurance,
 La terreur de l'Espagne, & l'espoir de la France,
 Le conquereur de Gaule entre mille hazars,
 Et, sinon le premier, le second des Cesars,

Allez, voyez, vainquez: dardez sur leur armée
 Les feux de la vengeance en vostre ame allumée:
 Soyez de ces cruels le fatal punisseur,
 Et pour d'autres vaincus gardez vostre douceur.
 Allez favorisé des publiques auspices,
 Assisté de l'effect des plus saints sacrifices,
 Secondé de vostre heur, & suivi de noz vœux
 Porter l'ire du Ciel & l'espandre sur eux:
 Qu'on ne vous conte point leurs pieces de campagne,
 Ni leurs doubles canons, ni leurs chevaux d'Espagne,
 Sinon pour vous monstrez combien l'heur du destin
 Appreste à vos soldats de proye & de butin:
 Car vous les desferez d'une fin memorabile
 Si vous ne cessez d'estre à vous-mesme semblable,
 Vous de qui les lauriers courent de toutes parts
 Le tragique eschafaut des sanglans ieux de Mars.

SVR LA BLESSVRE DV
 T R E S - C H R E S T I E N H E N R Y
 IIII. & le parricide attentat
 de Jean Chastel Escolier
 Iefuiste.


 'A N G E, qui destourna le tragique cousteau,
 Qui mettoit tout d'un coup tant d'hommes au tombeau
 Desa Mures d'Occident, ô horrible spectacle!
 Peur vous seul, ô grand Roy, n'a pas fait ce miracle.

Noz cœurs avec le vostre alloyent estre naurez,
Et l'heur en vous sauuant nous a tous diliurez.

Propice soing du Ciel assouuy de noz larmes,
Qui n'a voulu souffrir que l'exploict que les armes
Des plus fiers ennemis de vostre Royanté
Par cent diuers combats en vain auoyent tenté,
Vn monstre contrefaict, excrement de la terre
L'ait seul executé sans armes & sans guerre.
Quel alors des destins eust esté le reuers,
Quel aspect, quel theatre aux yeux de l'Uniuers
Alloyent fournir la France & ses citez mutines
S'enterrans pour t'amais dans leurs propres ruines?
Le frere de son frere eust le sang respandu,
Le pere de son fils le trespass eust vendu,
Spectres prodigieuse de noz siecles perfides,
Et la main des enfans experte aux parricides
Ayans en vostre mort tous les droicts rioletz,
Eust pour victime au Ciel ses parens immolez,
Au lieu que l'orizon de la France respire
Soubs l'heureux Orient de vostre doux empire,
Qu'un long rayon de Paix lüst au peuple affligé,
Qu'il commence à goustier l'espoir d'estre allégé
Des tributs excessifs & des fureurs impies
Des barbares soldats rauissantes Harpies,
Que les chemins depuis au traffic sont ouverts,
Que Cerés peint sans crainte en or ses cheueux verts,
Et que nostre valleur, qui les superbes brise,
Aux puissans sert de borne, aux simples de franchise,
Que les Temples sacrez pleins d'applaudissemens
Triomphant de reuoir leurs pompeuse ornemens,
Les Autels de reuoir leur celeste service,

*Et les Palais deserts de revoir leur Iustice.
Vn sac calamiteux les villes deuorant
Eust alle de prouince en prouince courant,
Eust souillé les Autels de meurtres execrables,
Eust demoly l'honneur des Temples venerables,
Eust des Vierges pollu les temples plus sacrez,
Et les Prestres diuins sans respect massacrez,
Rien n'eust seruy des loix l'impuissante tutele,
Rien n'eust peu de la foy l'asseurance fidele,
Le feu, le fer, l'acier regnans de toutes parts
Eussent faict de la France vn sacrifice à Mars.*

*S I R E, si quelque amour de voz peuples vous touche,
Si pour eux vous daignez au Ciel ouvrir la bouche,
Si de leurs accidens le bon ou mauvais sort
Apporte à vostre esprit ou douleur ou confort,
Iettez l'ame & les yeux sur ceste estrange histoire,
Grauez ce coup fatal dedans vostre memoire,
Et vous representez d'horreur encor tout blanc
Quel deluge inhumain de larmes & de sang
Alloit noyer la terre, où vostre nom preside,
Si Dieu n'eust dinerty ceste poincte homicide,
En quel chaos confus les choses retournoient,
Et quels cruels démons par l'air se deschaisnoyent.
C'est vn aduis sacré que le Ciel vous envoie,
Pour aux perils futurs clorre à iamais la voye,
Et par vn seul mal-heur, qui vous doit aduertir
De tous pareils mal-heurs vostre Chef garantir,
Rendez lui de ce soing l'hommage legitime,
Offrez sur ses Autels mainte pure victime,
Honorez le de vœux couverts & descouverts,
Authorisez les bons, punissez les peruers,*

Et ne mesprisex plus, de vous-mesme aduersaire,
 De vostre cher salut le soucy necessaire.
 Vous ne ressemblez pas, SIRE, aux autres humains
 Qui n'ont point pour regner les sceptres dans les mains,
 Dont la Parque à son gré peut passer son ennie,
 Sans que le monde sente ou leur mort ou leur vie.
 Tant de grandes Citex, qui vinent soubs voz loix,
 Tant d'hommes animex du vent de vostre voix,
 Regardans par voz yeux, ayans part à voz veilles,
 Parlans par vostre bouche, oyans par voz oreilles,
 Et par voz seuls poulmens l'air commun respirans,
 Sujuant vostre destin ou vivans ou mourans,
 Dieu ! combien de frayeurs & de tragiques craintes
 Depuis six ans entiers ont leurs ames attaintes ?
 Lors que parmy l'horreur d'un siecle ensanglanté,
 Faouy de Bellonne & de Mars adopté,
 Vous-mesme conqueriez vostre propre heritage,
 Et moins accompagné d'armes que de courage,
 Faisant peur aux dangers, & la mort menaçant
 Devant vous sans effroy vous les alliez chassant :
 Comme vne bonne mere, à quil l'âge debile
 Rend encor de son fils le support plus vtile,
 Lors que l'amour des biens & le soing d'amasser
 Luy fait de l'Ocean les plaines trauerser,
 Ionet de la fortune, & des ondes cruelles,
 Pour aller despouiller les moissons annuelles
 Des regnes de l'Aurore, & chargé de thresors
 Rapporte d'Orient l'Orient en noz ports,
 Soudain que dedans l'air quelque orage s'appreste,
 Que quelque vent s'esleue, ou que quelque tempeste
 Commence à murmurer, la paurette à l'instant

De l'ame & des genoux, craintue, tremblotant
 D'un deluge de pleurs fait offrande à Neptune,
 Et de ses longs souffris les vents sourds importune.
 Ainsi lors que la France, à qui vous tenez lieu
 De fils, d'espouxe, de Roy, de Dieu mesme apres Dieu,
 Oit quelque bruit leger, quelque obscure nouvelle,
 Que l'amour de la gloire aux perils vous appellé,
 Que pour quelque combat vous estes préparé,
 Que contre vostre chef quelqu'un a coniuré,
 Elle fond toute en pleurs, elle glace, elle tremble,
 Et perd d'estonnement l'ame & la voix ensemble.
 S I R E, ayez pitié d'elle, & ne permettez plus
 Qu'une si juste peur ses sens rende perclus,
 Que pour vous de ses yeux les larmes elle espuse,
 Et que vostre valleur au trespass la conduise;
 Donnez tressue aux hazards tant de fois esprouvez
 Et pour nostre repos le vostre conseruez.
 Assez de voz lauriers fleurist la renommée,
 Assez par l'Uniuers vostre gloire est semée,
 Assez de voz vertus l'heuron oit reciter,
 Que vous reste-il plus qui vous puisse exciter?
 Quand le grand Alexandre aux ruines de l'Asie,
 Plein du mesme desir dont vostre ame est saisisse,
 Fleuves, hommes, forests, & montagnes dontant,
 Loing des peuples cognus son fer alloit plantant,
 Un iour que la fureur des barbares cohortes
 Luy donnoit au combat des secousses plus fortes,
 Couvert de mille tracls, & de coupstout percé,
 Tantost se relevant, & tantost renuerisé
 Il lasche ceste voix: O citoyens d'Athenes,
 Si vous scauiez combien ie supporte de peines,

„ Et quels cruelz perils i'esprouue à tous les coups
 „ Pour cest vnique espoir d'estre loué de vous.
 Voix digne d'Alexandre, & du Phenix des Princes,
 Qui mesprisant la proye & le sac des prouvinces,
 Pour l'honneur seul sans plus les terres conqneroit,
 Et comme vous la gloire aux sceptres preferoit:
 Mais quel Temple sacré des Muses renaissantes,
 Quelles doctes Citez en style fleurissantes,
 Quel theatre facond les oreilles charmant
 Ne va de voz vertus l'histoire declamant?
 Quel Echo ne redit voz faicts-d'armes estranges?
 Quel Triomphe fameux ne cede à voz louanges?
 Vous avez plus tout seul de perils recognus,
 Vous avez plus tout seul de combats soustenus,
 Vous avez plus tout seul mis à fin d'entreprises,
 Vous avez plus tout seul de victoires acquises,
 Vous avez plus tout seul surmonté de guerriers,
 Vous avez plus tout seul remporté de lauriers,
 Ayant donté la France en armes si feconde,
 Qu'Alexandre & Cesar en dontant tout le Monde.
 Il n'est lieu tant soit-il du Monde reculé,
 Où vostre nom vainqueur par l'air ne soit volé;
 Il n'est gent belliqueuse, & dans le sang trempée
 Qui n'aille en ses sermens invant par vostre espée;
 Les peuples du Leuant & ceux de l'Occident,
 La region glacée & le Climat ardent
 Tremblent au bruit loingtain de voz fieres batailles,
 Vostre seule terreur assiege leurs murailles,
 Et dans des filets d'or du Ciel en l'air iettez
 La fortune pour vous pesche & prend des Citez.
 Seul vous enrichissez de despouilles noz Temples,

seul la posterité vous illustrez d'exemples,
Seul des François deschens l'honneur vous restaurerez,
Reparant les affronts qu'ils auoyent endurez,
Sans vous les arguments manqueroyent aux Poëtes,
Les histoires sans vous demeureroient muettes,
Sans vous de la valleur le lustre periroit,
Et sans vous d'Helicon la source tariroit.

O Royle plus grand Roy que l'œil du Ciel regarde,
Pour qui depuis tant d'ans les Anges font la garde,
Par merueille appellé, par merueille estenué,
Par merueille conduict, par merueille sauué,
Pour estre apres tant d'heurs & d'œuvres nompareilles
La merueille des Rois, & le Roy des merueilles,
Jusqu'à quand les destins & le sort despitant
Irez-vous aux perils vox heurs precipitant?
Jusqu'à quand tiendrez-vous noz ames esperdues
Entre la froide crainte & l'espoir suspendues?
Ne redoutez-vous point que le Ciel irrité
De se voir si souuent par les hazards tenté,
Et que de son secours vostre valleur abuse,
Sa faueur tutelaire à la fin vous refuse?
Et laissez les François aux mal-heurs reservez
Orphelins de leur Roy, d'ame & de Chef primez?
Encor s'il nous restoit quelque viuante image
Des traicts de vostre esprit & de vostre visage,
Qui peult à l'aduenir vostre Sceptre porter,
Et de vox lis sacrez apres vous heriter,
(Salutaire confort des miseres publiques,
Et d'un Roy tant aimé les plus cheres reliques)
Ceste esperance iroit postre dueil temperant,
Et nous respirerions au moins en souffrant;

Mais le puissant Démon, qui des sceptres dispose,
En vous seul de la France a la fortune enclose:
Vous mort, tous nos espoirs s'enterrent avec vous,
Et vous estant perdu, tout est perdu pour nous.

S I R E , prenez y garde, & si l'ardeur extrême,
Qui vous pousse aux perils malgré les perils même,
Par aucun de nos vœux ne se peut moderer,
Pour le moins ayez soing, ô grand R oy, d'assurer
Contre les flots sanglants des tempêtes ciuités
Vostre Empire apres vous, voz peuples & voz villes.
Donnez-nous vn Daulfin successeur destiné,
Un reietton de R oy pour regner ordonné,
Dont le Ciel & la Terre embrassent la naissance,
A qui les Elements iurent obeyssance,
Et qui puisse apres vous aux siecles à venir
Sous l'amour de voz loix l'Univers maintenir,
Trompant des faillieux l'attente en vain concené.
N'importe de quels R ois sa mere soit issuë,
Quel ordre d'Empereurs elle aille racontant,
Ni quels sceptres loingtains aux vostres adioustant,
Soit que de l'Orient son douaire elle apporte,
Ou que de l'Occident ergueillisse elle sorte,
Ou qu'au Midy bruslant vous la daigniez chercher,
Pourvu qu'il soit de vous nous l'aurons assez cher,
Qu'il porte sur le front voz franchises depaincées,
Qu'il porte voz Vertus dedans le cœur empraincées,
Qu'il s'cache comme vous les mutins estonner,
Qu'il s'cache comme vous donter & pardonner,
Qu'il s'cache comme vous de cent accueils propices
R appeller l'âge d'or naissant sous ses auspices,
Et rendre, pour venger les actes non permis.

Comme vous, la balance & l'espée à Themis.

Ainsi soient de vox Lis les fleurs tousiours nouuelles,

Ainsi tousiours le Ciel espouse vox querelles,

Ainsi lusse à jamais vostre honneur solemnel,

Ainsi soit vostre regne un Triomphe eternel,

Où la Fortune assise au throsne de la gloire

Auecque la Vertu dispute la victoire.

VOEUX POVR

LE ROY.

VEILLE, Eternel, tousiours conduire
Le Roy, de l'Uniuers l'honneur,
Maintiens en la paix son Empire,
Estincs la civile fureur.

Dissipe les desseins estranges
Que l'Enfer brasse sur ton Oinct,
Fay marcher à ses flancs les Anges,
Et qu'ils ne l'abandonnent point.

Conserue ce grand Prince au monde,
Qui est du monde les Amours,
Tousiours sur lui ta grace abonde,
D'un Siecle d'or comblant ses iours.



STANCES.

AV ROY.

IRE, tant de lauriers couronnans la val-
 leur
SDont vostre ame Royale a vaincu sous
 mal-heur,
 Et forcé le destin qui vous estoit contraire,
 Ont faict en tel degré vostre gloire monter,
 Que quiconque entreprend l'honneur de la chanter,
 S'il n'est bien eloquent, il est bien temeraire.

R ecognoscant aussi mon debile pouuoir
 (Bien que riche de zele) à faute de sçauoir
 Ne vien- ie pas tenter vn si penible ouurage:
 Ce seroit trop d'orgueil, que de tant presumer;
 I errerois sans pilote en vne estrange mer,
 Et ne m'embarquerois que pour faire naufrage.

Il faudroit que mon style eust acquis par les vers
 Le nom que vostre espée acquiert par l'Uniuers
 Pour auoir ceste audace, & pour tant entreprendre,
 N'appartenant à nul d'entre tous les humains,
 Simon à quelque Apelle, & non à d'autres mains,
 D'oser pourtraire au vif vn second Alexandre.

Car quand bien i oserois vox vertus raconter,
 Que sçauroit ma louange à leur gloire adiouster,
 Qui de vostre Grandeur accreust la cognoscance?

*Vn petit ruisselet naissant d'un petit clos
Enfieroit-il la mer s'abyssant en ses flots?
L'infiny pourroit-il receuoir accroissance?*

*Non (SIRE) le renom qui vous rend si fameux
Franchissant de noz mers les remparts escumeux,
A couru tout le rond de la Terre & de l'Onde,
Et pour trouuer encor quelque peuple icy bas,
Qui n'ait point entendu le bruit de vox combats,
Il faut aller ailleurs chercher vn autre monde.*

*Mais comme les tableaux exposans à noz yeux
Le pourraict raccourcy de la Terre & des Cieux,
Souuent marquent d'un poinct vne grande Prouince:
Ainsi legerement vox louanges touchant
Vexx-ie au petit tableau que ie peints en ce chant
Desseigner soubs vox traicts l'image d'un grand Prince.*

*Carsi les dons de grace en plusieurs dispersez
Furent onc par le Ciel en vn seul ramassez,
Il les ramasse en vous avec tant d'aduantage,
Que vous seul suffiriez au pinceau de Zeuxis,
Qui de plusieurs beaux faicts deçà delà choisit
Voudroit de la Vertu tracer le vif image.*

*Et comme au tēps que Rome estoit Rome en grādeur,
Vcyant du Pantheon la superbe rondeur
On voyoit la maison de tous les Dieux ensemble:
Ainsi qui vous regarde, il void tout à la fois
Le Temple de Vertus, le Palais des bons Rois,
Et le vivant pourraict qui le mieux leur ressemble.*

*Tout ce que saint Louys, ce Prince tant vanté
Eust onc de magnanime & Royale bonté,
Avec plus de merueille en vostre ame il abonde:
Car de ce saint autheur du clair Sang de Bourbon*

La bonté florisoit en vn siecle tout bon,
Et la vostre florist au plus meschant du monde.

Quel oeil n'eust pensé voir ce Cesar de noz Rois,
Ce Charles grand en tout, rendre es champs Navarrois
Du sang des Espagnols la campagne trempée,
S'il vous eust veu de prez le sanguant fer au poing
Monstrer aux champs d'Iury combien sert au besoing
A la juste querelle vne vaillante espée?

Vostre valleur cogneuē en cent mille dangers,
Aux yeux de voz subiects, aux yeux des estrangers,
Nous tourmente l'esprit d'eternelles alarmes,
Craignant que ce qui fait vostre cœur admirer,
Ne nous face à la fin iustement soupirer,
Et que vostre vertu n'éternise noz larmes.

Car qui nous garantit sion vostre valleur?
Nous seruirions desja de trophée au mal-heur,
N'estoit qu'à vostre bras le Destin mesme cede:
Vous seul en ce desastre estes nostre secours,
Et la peste Françoise estant née en voz iours,
Mesme siecle a produict le mal & le remede.

Quant à vostre parler, où luisit si clairement
Du grand François premier le rare entendement,
Et les autres Vertus en sa belle ame emprainctes,
Ce ne sont que beaux traicts armes de pointes d'or,
Qui rendroyent aux combats vn Thesee vn Hector,
Tant le cœur est touché de leurs viues attaintes.

Mais premier que mes chants mes ans s'acheueroient
Si les vers de cet Hymne en chantant honoroyent
Chascun de voz beaux faicts d'un digne tesmoignage:
C'est assez si ie dy, vostre Nom benissant,
Qu'en Royales vertus vous allez dehançant

Tous ceux qui plus fameux vous deuancent en âge.

Ah! que les fiers Destins, qui dominent sur nous,
Ne vous ont-ils faict naistre en vn siecle plus doux,
Et plus favorisé de la bonté celeste?

Helas! nous deuoit-il tant de mal arriver,

Que la rigueur du sort nous force ast d'esprouuer
Soubz vn R oy si parfaict, vn R egne si funeste?

Il ne fut onc en France vn R oy plus accompli,
Cependant le venin, dont l'Estat est remply,
Par son corps languissant plus que iamais pullule:
L'ame des loix vivante, on void mourir les loix,
Traian tient en sa main le Sceptre des François,
Et le peuple ressent les ans de Caligule.

En qui plus desormais nous faut-il esperer
Si ce mal douloureux ne cessant d'empirer,
A l'art de vostre main fait touscours resistance?
Bien pourrons nous alors nous resouldre à perir,
Et ce qu'avec le fer vous n'aurez scen guerir,
L'estimer incurable à l'humaine Prudence.

Mais nous ne serons point si long temps mal-heureux,
Non, rien n'empeschera qu'un R oy si generueux
Surmontant noz mal-heurs ces tempestes ne calme.
Vous les dompterez, SIRE, & la mesme vertu,
Qui pour rendre ce Monstre à voz pieds abbatu
Vous met l'Espée au poingt, vous y mettra la Palme.

Poursuyuez seulement d'un pied ferme, & constant,
A vous-mesme, aux plaisirs, aux peines resistant,
Tant qu'en fin ce poison sorte de noz entrailles:
Puis donnez au Seigneur le fruit de voz beaux faicts,
En faisant triompher au milieu de la Paix
Celuy qui vous fait vaincre au milieu des batailles.

AV ROY.

NI Q VE Amour du Ciel, lumiere
 de nostre âge,
 Theatre à la valleur des plus vaillans
 Guerriers,
L'Amour est en voz yeux, Mars en
 vostre courage,
La force & la douceur vous donnent ces lauriers.
 C'est vostre bras vainqueur qui nous met en franchise,
 Qui fait fleurir le Lis, qui rend l'ame à la Loy,
 C'est vostre Pieté qui a sauué l'Eglise,
 Pour n'adorer qu'un Dieu, & ne servir qu'un Roy.
 Respirez maintenant, grand Roy, prenez halaine,
 Qui portez comme Athlas le monde sur le dos.
 C'est assez travaillé pour nous mettre hors de peine:
 Travaillez desormais pour nous mettre en repos.



VERS DE MONSIEVR
BERTAVT. POUR MADAME
Sœur du Roy.



ENEZ, ô chere sœur, delices de no-
stre âge,
Voir vostre Frere assis dans le throsne
des Rois,
Venez voir ses subiects luy rendre un
iuste hommage,

Et goustier tous ravis la douceur de ses loix.

Venez voir ce grand Roy, cest ornement des Princes,
Reconquerir les coeurs de tant d'hommes divers,
Et ne sacrifier que villes & prouvinces
Au démon de s François, terreur de l'Uinivers.

Comme Diane esprouue vne secrete ioye
Quand son frere au matin de rayons se parant
Les Astres de la nuit soubs l'orizon enuoye,
Et du Ciel spacieux va tout seul s'emparant:

Ainsi mille plaisirs s'esclorront en vostre ame
Voyant le clair Soleil l'Olympe posseder,
Et tous ses ennemis, qu'un vain desir enflamme,
Offusquez de sa gloire, à l'enuy luy ceder.

Depuis que nostre Empire amoureux de la guerre
A par le fer luisant ses limites grauez,
Et depuis que les Lis ont fleury sur la terre,

Les beaux Lis de la main des Anges cultinez;
 Jamais d'aucun mortel la naissance opportune,
 Pour releuer l'Estat d'un celebre mal-heur,
 N'a ioint tant de Clemence avec tant de Fortune,
 Ni ioint tant de Fortune avec tant de Valeur.

Rien ne trompe l'espoir de ses armes fideles:
 La seule Renommee aux lieux plus indomptez
 Luy fait ouvrir la porte, & du vent de ses ailes
 Abbat les murs tremblans des superbes Citez.

Le Ciel rid à ses yeux, la Mer leur est propice,
 Les Elements muets vont pour lui conspirant:
 Les pierres & les bois embrassent son service,
 Et ses propres mal-heurs vont en fin prosperant.

Le sang de ses subiects ses triomphes ne souille,
 De l'amour de leurs biens ses yeux ne sont tentez.
 Il conquiert leurs desirs, & pour toute despoille
 A son sacré trofee append leurs volontez.

Quelles Palmes iamais furent plus renommées,
 Quelle conqueste esgale au gain de tant de coeurs?
 C'est vaincre les vaincus, que vaincre les armées,
 Mais se vaincre soy-mesme, est vaincre les vainqueurs.

Venez donc, chere sœur, assister à sa gloire,
 Pour qui les Anges mesme abandonnent les Cieux,
 Et cueillir avec lui les fructs de sa victoire
 Autresfois arrousez des larmes de voz yeux.

Venez voir de quel heur Dieu seul le fauorise,
 Des flots de son Estat la tourmente appasiant,
 Depuis qu'il est entré dans la nef de l'Eglise,
 Contre qui tonte vague en vain se va brisant.

Venez voir des Citez la presse nompareille
 Orner son nom vainqueur de titres immortels,

Et les peuples ravis d'Amour & de merueille,
A sa misericorde eriger des Autels.

Venez voir de sa foy les illustres exemples,
 Venez voir de ses loix l'incredible pouvoir,
 Venez voir les Lauriers enuironner ses temples,
 Et sur son chef Royal les Coronnes pleuvoir.

Et vous le plus grand Roy que le Ciel ait faict naistre,
 Des peuples delirez l'esperance & l'amour,
 Prince que l'Uriners desire auoir pour maistre,
 Tesmoignez luy combien vous est cher son retour.

Et puis que sa splendeur vient de vostre lumiere
 Et que de vox rayons son lustre est emprunte,
 Rendez à vox regards leur douceur constumiere,
 Et de vox plus beaux iours r'appellez la clarte.

Bannissez loing de vous l'ennui que vous apporte
 De vox sieureux accez le reflux inconstant,
 Vous souuenant combien vostre salut importe
Au salut de l'Estat, par vous seul subsistant.

Ainsi de vox Lauriers la cime toussiours verte
 Desdaigne impunément les menaces du temps;
 Ainsi de fleurs pour vous la campagne couverte
 Produisez sous vox pas un eternel Printemps.

Ainsi soit vostre nom escript sur tous les arbres,
 Croissant avec les ans dans l'escorce des bois;
 Ainsi soit vostre honneur graue sur tous les marbres,
 Sourds & muets tesmoings de tant de haults exploits.

Ainsi pour coronner de la gloire du stille
 Vox labours immortels, puissiez vous exciter
 Un Homere Francois digne d'un tel Achille,
 Et le sort d'Alexandre en se point surmonter.

STANCES.

A MADAME.

Moy par voz beaux yeux m'a faict
sentir ses flammes,
son traict blessa d'un coup vostre cœur
& le mien,

Et pour mieux assembler encore noz deux ames
Il fit de voz cheueux un beau nœud gordien.

O beaux feux, ô beau traict, beau lien de noz ames,
Liez nous, blessez nous, bruslez tousiours, beaux feux;
Que le temps, sainct lien, beau traict, diuines flammes,
N'estaigne, brise, coupe, & feux, & traict, & noeuds.

Quand loing de voz beaux yeux ie me trouue, Madame,
Mes pensers estoignez du plaisir de vous voir
Me troublent le repos, & combatent mon ame
D'horreur, d'ennuy, de mort, d'un cruel desespoir.

Mon Amour me poursuyt, & vostre Amour m'estoïne,
Le me pers dans le mien trouble de cest effroy,
Le m'effroye du tout, & l'horreur m'enuironne,
De me trouuer sans vous, & vous trouuer sans moy.

La mort au desespoir se ioint pour ma ruine,
Elle veult de mon cœur voir les derniers soupirs;
Mais mon esprit remply d'une image divine
Combat le desespoir & la mort de desirs.

Mes desirs sont diuins: car rien ie ne desire
Qu'estre tout en tout lieu, penser en voz pensers,

*Vous suyure en vous laissant, vous parler sans mot dire,
Et vous dire en mourant sans mourir que ie sers.*

*Ouy ie vous seruiray, heureux de ceste gloire
D'auoir pour ennemis mille & mille beautez,
Et de grauer, captif, au temple de memoire,
Que i ay souffert pour vous toutes ces cruaitez.*

*Ie donne à voz desdains pour rançon ma constance,
A vostre cœur ma foy, à voz yeux mes tourmens:
Mais d'auoir trop donné, ie fay ma repentance,
Et de me repenir, desia ie me repens.*

*Ferme & tout resolu ie veux mourir & viure
Dans l'enclos de voz yeux; ce seul viure m'est doux:
Ie veux mourir captif, ie hay de mourir libre,
Puisque la liberté me sépare de vous.*

STANCES A MA DÉESEE.



*E V L miroir de mes yeux, beauté dont
les attraitz
Me lancent dans le sein tant de feux &
de traictz,
Offrant à voz autels mon cœur en sacrifice
C'est trop peu recogneu le respect de voz yeux:
Mais faictei, ma Déesse, ainsi que font les Dieux,
Prenez l'oblation pour le deuct seruice.*

*Ie scay qu'en aspirant à la Diuinité
Un chascun parlera de ma temerité,
Que voz beaux yeux fondront la cire de mon aise;
Arrive qui pourra, ie ne m'en soucy' pas:*

Car

» Car il faut que ie meure. Heureux est le trespass
 » Qui nous donne en mourant vne gloire éternelle.

Je veux tout seul oser ce que n'ose pas vn,
 Que ferois-je d'un cœur s'il estoit du commun?
 Icare par sa cheute eternisa sa gloire;
 Moy, comme luy poussé de ceste ambition,
 Volant deuers voz yeux, c'est mon intention
 De laisser en mourant mon nom à la memoire.

Celuy qui sent son cœur espoingonné de Mars,
 Recherche, valeureux, les plus douteux hazards,
 Sgachant qu'un beau Laurier suyt la belle entreprise.
 Touché d'un plus grand Dieu, fuyray-je maintenant
 Ces palmes qui me vont rifer mort coronnant,
 Puisqu'Amour plus que Mars la memoire éternise?

Non non, ie ne crains pas: mon cœur audacieux
 Ose bien esbranler iusqu'au Ciel de voz yeux,
 Les cerceaux encirez de mon foible plumage,
 Si ie tombe en chemin un hault faict poursuyuant,
 Ce sera pour montrer qu'en voz beautes seruant,
 L'eu faulte de pounoir, & non pas de courage.

Tous ceux qui cognoistront vestre sainte beauté,
 Dont l'Amour a ses feux & ses traicts emprunté,
 Enuians mon trespass & ma belle adventure,
 Pleureront un Amant qui volant iusqu'aux Cieux
 Fust aux Cieux demeuré sans l'esclat de voz yeux,
 Et beniront chacun ma mort & ma blessure.

STANCES SVR VNE
PROMPTE OFFRE DE
seruice.

 ORS que le vif Amour, dont mon
cœur est attaict,
Perdit ma liberté au Ciel de vostre teinct
Esclavant soubs voz loix ma poitrine
asservie;

Le mal fut si soudain, & vostre oeil fut si prompt
A rayonner les feux, où mon ame se fond,
Que vivant ie ne scay si i ay perdu la vie.

Ie n'ay point offendre declarant mon ennuy,
Le temps n'y fert de rien, Amour plus viel que luy
A destié ma langue, & guidé mon courage,
Ne pensez pas qu'Amour, bien que fort ieune d'ans,
Pour se rendre parfaict, s'assubiectisse au temps;
Le Temps, les Dieux, les Cieux luy doient tous hommage.

On le pourraict enfant, & il l'est bien aussi,
Non pour estre indiscret ou exempt de soucy,
Mais sans iamais vieillir en son Printemps il dure:
Le Temps ruine tout d'une course qui fuyt,
Et l'Amour entretient ce que le Temps destruit;
Bref le Temps & l'Amour ont contrarie nature.

Le Temps n'est rien qu'attente, & que condition,
L'Amour gist en ardeur & en affection,
Et l'attente & l'ardeur ne sont iamais ensemble;
L'une va lentement, l'autre aduance le pas,

L'une donne la vie, & l'autre le trespass.

„ Attendre en bien aimant, c'est mourir, ce me semble.

Ne me dicte donc point que mon heureux tourment
Ne s'auroit estre vray venant si promptement,
Et qu'adorant ainsi i'adore à l'aduenture:

Rien n'est si prompt qu'Amour, il ressemble le feu,
Qui s'esprend tout à coup sans brusler peu à peu.

Mon Amour & le feu sont de mesme nature.

Le feu prouient du Ciel, & mon Amour aussi;
Il brusle sans cesser, ie brusle tout ainsi;
L'on le dict immortel, mon Amour est sans terme;
Il n'a point de repos, mon Amour n'en a point;
Ils sont tant seulement differens en vn poinct,
Le feu est inconstant, & mon Amour est ferme.

Alors que le Cahos confusément dimer
Mesloit deçà delà tout ce grand Vniuers,
Amour estoit ce Dieu, qui causoit telle guerre,
Ceste masse enfanta vn enfant non oiseux,
Mais vn enfant armé de fleiches & de feux,
Qui commanda naissant au Ciel & à la Terre.

Ceste masse confuse est mon cœur langoureux,
Et l'Amour qui le mesle est l'esclar de vox yeux,
Qui l'esteue aussi tost du centre de mon ame,
Il s'arme tout parfaict, de vertus & de foy,
Commande à mes pensers, & leur donne la loy,
Pour, constans, vous aimer, comme leur seule Dame.

Ne mesprisez donc point mon Amour vif & saint,
Ne croyez que mon cœur pour tout cela soit feinct,
S'il a dict promptement le travail qui le dompte:
D'un mesme naturel sort la cause & l'effect,
De voir & de penser le vray Amour se fait.

Penser & regarder, est-il chose plus prompte?

Ne iugez toutesfois si mon ame a receu
Le doux traict de voz yeux quand ie vous apperceus,
Qu'aucugle & sans raison Amour ait este maistre;
I'ay cogneu voz vertus, i'ay veu vostre beaute,
La beaute gist en vuées & la Diuinité
Il la faut adorer, & non pas la cognoistre.

STANCES DV SIEVR DE PORCHERES, SVR LES cheueux de Madame la Mar- quise de Monceaux.



O vx chesnons de mon Prince, agreables supplices,
Blöds cheueux, si ie louë icy vostre beaute,

On iugera mes vers, pour estre voz complices,

Criminels comme vous de leze-Maiesté.

I'ay marié ma faulce avec ma repentence,
Mais voyant les liens dont il est attaché,
Comme il aime son mal, ie cheris mon offence,
Et tiens le repentir pire que le peché.

Imitant voz rigueurs pour meriter ses gesnes
Le beniray mes vers, s'ils me font aujourd'huy
Fauteur de vostre crime & digne de ses chesnes,
Coulpable comme vous, & puny come luy.

Beaux Geoliers de mon R^eoy, son ame prisonniere
Desdaigne sa franchise & non pas sans raison:
Car si vous la tenez en voz rets de lumiere,
Au moins vous n'estes pas vne obscure prison.

Le tributaire Amant qui sortit du Dedale
Conduit par vn filet favorable à ses vœux,
Ne quitteroit iamais ceste Geolle Royale
Si l'on ne luy donnoit vn fil de ses cheueux.

Ce riche Labyrinthe œuvre de la nature
Dans ses dorez contours arresteroit ses pas,
Et quand vous luy rendriez mesmes avec vſure
Sa liberté premiere il ne la voudront pas.

Beau poil n'estes vous point la riviere Paclolle
Qui flote precieuse en riches ondes d'or?
Car cest or espandu flottant d'une onde molle
En a toute la forme & la couleur encor.

Vostre corps n'est pas d'air, d'eau, de terre, & de flame,
Mais de quelque element plus pur que tous ces corps,
Le Ciel vous a donné vne Amour pour vne ame
Qui vous rend tous vivans & qui nous rend tous morts.

Subtile trame d'ambre en cressillons semée
Qui deuisez d'Amour avecques les Zephirs,
Ils reçoivent de vous leur odeur embasmée,
Et vous receuez d'eux leurs amoureux soupirs.

Vous tremblez, beaux cheueux, vous par qui chascuns
tremble,
En pouvoir tous diuins, en douceur tous humains,
Et que pouuez vous craindre & tant & tous ensemble,
Et tous freres gementz aussi bien que germains?

O beaux rayons frisez, cressez frangeons de flanme,
Petits filets de feu qui iamais ne s'esteint,

Quoy? vous estes si pres du front de vostre Dame
Et vous ne fondez pas la neige de son teint?

Contraires qualitez, vous estes appasées
Pour faire aimer & craindre un si diuin pourpris,
L'une enflamme des Rois les ames embrasées,
L'autre glace de peur le reste des esprits.

SONNET SVR LES
YEVX DE MADAME LA
Marquise de Monceaux, du
Sieur de PORCHERES.



*F*ne sont pas des yeux, ce sont plustost des
Dieux,
Ils ont dessus les Rois la puissance absolue:
Dieux, non ; ce sont des Cieux, ils ont la
couleur blesse,

Et le meuvement prompt comme celuy des Cieux.

Cieux, non ; mais deux Soleils clairement radieux
Dont les rayons brillans nous effusquent la veue ;
Soleils, non ; mais esclairs de puissance incognue,
Des foudres de l'Amour signes presagieux.

Car s'ils estoient des Dieux, feroyent ils tant de mal ?
Si des Cieux, ils auroyent leur mouvement esgal :
Deux Soleils, ne se peut : le Soleil est unique.

Esclairs, non ; car ceux-cy durent trop & trop clairs :
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des Dieux, des Cieux, des Soleils, des esclairs.



STANCES SVR LA RESOLVTION D'AIMER.



V'ON ne m'accuse point d'aller idola-
trant
Les beaux yeux dont le traict en mon
cœur penetrant
D'une si douce attaincte a mon ame
meurtrie:

Car estans leurs rayons pleins de diuinité,
Ne les adorer point c'est plus d'impiété,
Que de les adorer ce n'est idolatrie.

He ! qui n'adoreroit aux traicts de ses beaux yeux,
L'eternelle beauté que reserrent les Cieuse,
Et qui de ce grand Tout animent la fabrique,
Dont ils sont aussi bien les images vivans,
Qu'és grands arbres d'Egypte en poincte s'esteuvans.
La figure d'un cil en est l'heroglyphique?

Tous les secrets qu'Amour enseigne à noz escripts
sont en lettres de feu en ces beaux yeux escripts,
Par qui ie vole au Ciel sur les aisles de flamme,
Sans eux tous beaux pensers au monde seroyent morts,
L'ame est un feu divin qui donne vie au corps,
Et leurs rayons un feu qui donne vie à l'ame.

Aussi sont-ze les yeux qu'Amour souloit porter,
Et qu'au front de ma Dame il fist luy-mesme enter,

*Quand les presens des Dieux la formerent si belle:
Car il eust tant d'espoir qu'aucque la vertu
Il iroit relevant son empire abbatu,
Que pour regner par elle il s'aueugla pour elle.*

*Rien ne defend vne ame encontre leurs attrictz,
La victoire est certaine au monde de leur straictz,
Fust ce aux plus grāds des dieux qu'ils menassēt la guerre,
La liberté s'enfuit de devant leurs regards,
Et croy que si par tout ils eslançoyent leurs dards,
Ils l'iroyent à la fin bannissant de la terre.*

*Mais les communs subiects leur estans à mespris,
Ils ne daignent blesser que les diuins esprits,
Ni brusler de leur feu que les ames R oyales,
Ressemblant au Soleil cest oeil de l'Uniuers,
Qui ne daigne allumer de tant d'objects diuers,
Que le licet du Phenix, & le feu des Vestales.*

*Et c'est pourquoi mon cœur se sent autant heureux,
Qu'indigne de se voir mis en cendre par eux,
Et pourquoi tant d'honneur à la mort l'accompagne,
Comme vn humble buisson se tiendroit honore,
Si de ce feu là mesme il estoit devoré,
Qui ne brusle le chef qu'aux grands Pins de montagne.*

*C'est peut estre follie aux yeux de mon penser
D'oser à leurs beautez mon Amour addresser,
Elevant mon desir vers vn bien impossible;
Mais ma follie est belle, & i'aime beaucoup mieux
Paroistre sans raison, que sans cœur & sans yeux,
Et plustost estre dict mal-sage qu'insensible.*

*Que ce m'eust esté d'heur, si leurs feux allumex,
Eussent de mon esprit les defaults consommez,
Purifiant le Temple où leur image habite,*

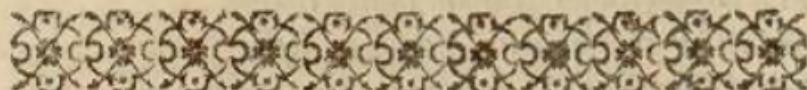
Et si lors que mon cœur oſa ſi bien choiſir,
Le Ciel qui me donnoit l'audace du deſir,
M'eufſt donné quant & quant la grace du mérite.

Las! ie ne ſcrois point maintenant tourmenté
Du ſecret ſentiment de mon indignité,
Qui fait que mon deſir void ſa ioye imparfaicté,
Dolent que la victoire acquise ſus mon cœur,
N'eſt auſſi glorieufe à celi mon vainqueur,
Qui eſt à moy ſon vaincu ma perte & ma defaicté.

Toutesfois ſi iadis les lieux du foul dre attaincēts
Eſtoyent des anciens reuerez comme ſaints,
Et decorez d'autels humans de ſacrifices;
Quelle Foy me defend d'aller ainsi eroyant
Que ces beaux & doux yeux ont en me foul dreoyant
Purifié mon cœur de defaults & de vices?

O parfaicté beauté, gloire de l'Uniuers,
Dont le Ciel m'a permis de faire par mes vers
Que iamais le renom ſoubs la tombe ne dormez;
C'eſt de vous deſormais que mon affection
Tient pour iamais ſon eſtre ou ſa perfection,
Elle eſt vostre matiere, & vous eſtes ſa forme.





STANCES.

NE vous offensez point, belle ame de mon
ame,
De ce qu'en vous aimant i'ose plus qu'il
ne faut,

Ce que trop hault voler; mais estant tout en flamme
Ce n'est rien de nouveau si ie m'esleue en hault.

Cemme l'on void qu'au Ciel le feu tend & s'elance,
Au Ciel de voz beaultez ie tens pareillement:
Mais luy c'est par nature, & moy par cognissance,
Luy par necessité, moy volontairement.

L'homme est biè mal-heureux dot l'amour indiscrete,
Ailleurs que dans voz mains va son ame enfermer:
C'est ou n'auoir point d'yeux pour vous voir si parfaicle,
Ou n'auoir point de cœur pour vous oser aimer.

Dieu ne vous a fait naistre, ô bel oeil qui m'anime
Que pour auoir des coeurs l'empire & royaute,
Qui ne suit point voz loix est coupable de crims
De leze maiesté d'Amour & de beauté.

Quant à moy ie ne puis, ma flamme est trop divine,
Rien aimer ne serun s'il n'est égal aux dieux;
Je veux qu'un bel oser honore ma ruine,
Et s'il me faut tomber ie veux tomber des Cieux.

I'aime qu'à mes desseins la fortune s'oppose,
Yn bien acquis sans peine est de peu de plaisir,
Pouvoir facilement obtenir quelque chose
M'est assez de suet d'en oster mon desir.



STANCES.

INCERTAIN.

N Amant qui s'embrase aux beaux yeux d'une Dame,
Qui de pareille ardeur se consume &
s'enflamme,
Que doux est son martyre en un si doux flambeau!

Mais s'il aspire aussi de vouloir faire voile
Priné de la clarté des yeux de son estoile,
Les ondes de l'Amour lui seruent de tombeau.

L'on ne scauroit aimer sans pleurs & sans allarmes,
Mais un traict de pitié vault mieux que mille larmes,
Que mille feux ardans où l'Amour est reduit:
Un seul plaisir vault mieux que cent mille ruines,
Une rose en Ameur vault mieux que mille espinnes,
Mais l'Amour sans plaisir est un arbre sans fruit.

Quand l'Amour a le traict d'une beauté choisie
Il tire droit aux yeux, puis à la fantasie,
Et puis au sens commun, dont il veult s'emparer:
Poursuivant la victoire, il dresse une surprise
En l'ame, où le brasier de nos desirs s'attise,
Aimer donc proprement ce n'est que desirer.

Le desir court toujours à la chose possible,
Afin qu'elle pouvant il s'en rende paisible,

De la puissance apres l'esperance nous poingt,
 Ceste esperance en fin quelque effect se propose,
 Si bien que ie concluds que ce n'est qu'une chose
 L'Amour, desir, puissance, esperance & le poinct.

L'Amour sans la faueur ce n'est rien que complaintes,
 Que courroux, que fureur, que masques & que feintes,
 Que doubtes, que soupçons, qu'une confusion,
 Un air plein de tempeste, une ialouse guerre,
 Et si l'on veult chasser l'orage & le tonnerre
 Qui on iouyssse sans plus, c'est la perfection.

C'est à tort que l'on dit que nous sommes muables,
 S'il est vray, croyez moy, vous en estes coupables,
 La faute en est à vous & vous trompez le bien:
 Un Cheualier errant cherche son aduenture,
 Le plaisir est le poinct qui fait que l'Amour dure,
 Ce n'est donc pas raison que l'on serue pour rien.

Le peintre qui osa le premier entreprendre
 De peindre Amour un Dieu, nous voulut faire entendre
 L'effect & le pouuoir de sa divinité:
 Les Dieux sont immortels, d'eternelle durée,
 Il faut qu'à tout iamais l'Amour soit assurée;
 Mais iouyr c'est le poinct de l'immortalité.

Ne vous plaisez donc plus à ma perte amoureuse,
 De me voir tourmenté, de m'estre rigoureuse,
 Vous rompez mes desseins qui me disent adieu,
 Et que pensez vous faire en vous montrant cruelles?
 Vous ostez à l'Amour sa nature immortelle,
 Las! quelle cruanté faire mourir un Dieu.

L'Amour sans le plaisir se nourrit d'esperance,
 L'esperance de peur, la peur d'impatience,
 L'impatience apres ameine un changement,

*Le changement soudain se suit d'incertitude,
Et puis de l'incertain se fait l'ingratitude,
Le plaisir luy doit donc seruir de fondement.*

*Peste d'ingratitude, il me plaist qu'on t'appelle
La poison de l'Amour, le glacon qui le gelle,
Semence de desdain, nourrice de douleur,
Mere de crhauté, fille d'outrecuidance,
R oyne de la discorde & source d'oubliance,
Ruine des amans, Enfer de leur mal-heur.*

*Je blasme infiniment vn erreur ordinaire
De croire, si l'on veult d'un Amour se desfaire,
Qu'il ne faut que donner seulement le plaisir:
Si l'Amour est desir, le desir qui demeure
Touſtours enraciné le garde qu'il ne meure,
Et l'Amour vit touſtours tant que vit le plaisir.*

*Je croy qu'il n'y a rien au monde qui nourrisse,
Qui retienne ſi fort l'Amant en ſon ſeruice
Que le bien esperé du plaisir quand il vient:
Toute beauté ne fert à un feu que d'amorce,
La iouyſſance apres la nourrit & l'enforee,
Et l'oftant vous oſtez le boi qui l'entretient.*

*Ainsi que les faisons touſtours ſe renouellent:
Mes desirs tout ainsi l'un l'autre ſe r'appellent,
Et reuennent touſtours en leur premier effort:
Mes yeux ſi pleins d'ardeur où mes desirs ſ'allument:
Font que mes chauds desirs iamais ne ſe conſument,
Si bien qu'ils ne mourront iamais que par ma mort.*

*Mes desirs allumez ſont les feux de mon ame,
Mon ame eſt immortelle, immortelle eſt ſa flamme,
Dont ie sens en mon cœur ces desirs me nourrir:
Oſtez donc ce ſoupson, c'eſte fascheufe crainte*

De voir vn iour ma flamme & mon ardeur estainte:
L'espoir & le plaisir la gardent de mourir.

Les mariniers batus des flots & de l'orage
Au plus fort du trauail, l'espoir qui les soulage
De revoir leurs maisons, les fait viure constans:
Le laboureur trauaille, & reçoit sur la plaine
En la belle saison l'ysure de sa peine:
Et les seuls amoureux seront-ils sans Printemps?

Ne vous donnez jamais tant d'honneur & de gloire
D'aimer rien en ce monde, il ne faut rien en croire,
Ou bien si vous aimez , l'Amour est imparfait:
Las ! comment voulez-vous que i'aye cognissance
Que vous me voulez bien, que par la iouissance?
Il faut bien que l'Amour se descouvre à l'effet.

Ies ay que vous n'etrez en ayant quelque excuse
L'honneur contre l'Amour , mais ce n'est qu'une ruse:
Car l'Amour & l'honneur ne sont point differens.
Les sages iugent bien que ce n'est qu'artifice,
Vn masque d'équité de vertu sous le vice,
Et vn lacet trompeur qu'en tend aux ignorans.

Ce mot d'honneur me plaist & m'est fort agreable
Si l'effet de ce mot n'en estoit miserable,
Cause de mille ennuis qui nous vont decenant:
C'est vn mot seulement qui se trouve en la bouche,
Mais le plaisir se vold, & se sent, & se touche,
Le plaisir est vn corps, & l'honneur n'est que vent.

Je fault, c'en'est pas vent, c'est quelque chose encore
Qui est moins que du vent, & ce moins vous deuore,
Perd vostre âge & vous trompe ennemy de tout bien:
Qu'est ce donc que l'honneur, vn rien qu'on imagine,
Vn rien qui a de rien sa premiere origine,

Bref, pour dire en vn mot, l'honneur est moins que rien.

Et ce rien moins que rien, vne chose incognue,
vn songe, vne chimere, vn fantosme, vne nuë,
vn ombre qui dans l'air sert d'espoumentement
Comme vn petit enfant qui dedans la nuit sombre
s'espoumente aussi tost qu'il regarde son ombre;
Mais la faute nous vient faute de iugement.

Je me sens trauailleé quelquefois de cognoistre
Que c'est, quel corps il a pour se faire paroistre,
D'où vient que ce pipeur trompe nostre bon heur:
A la fin i ay cogneus que l'honneur qu'on appelle
Est la discretion d'un seruiteur fidellez,
Se taire apres l'effect, voilà le poinct d'honneur.

La femme à mon aduis est simple & ignorante
De perdre & de laisser vn bien qui la contente
Sous vn espoir menteur de l'honneur simulé:
Qu'elle choisisse amy discret, fidele, & sage,
Et iamais ne perdra son premier aduantage,
Peché n'est plus peché quand il est bien célé,

Comme on void qu'un soldat timide de nature
Pour gaigner vn renom se iette à l'aventure,
A cheste par sa mort le peril des combats:
Vous bannissex aussi le plaisir & la vie
Pour vn pauvre renom, où l'honneur nous conuiet,
L'honneur se vend trop chers il cousté le trespass.

Que ie ne sois discret, que ie n'aye conduite
En l'ardeur qui me pousse à si belle poursuite
Mesme n'osant me plaindre en ma captuité:
Ie scay priser vn bien, iefcay ce qui regarde
Le poinct de vestre honneur, comme il faut qu'il se garde,
Qui scast garder vs bien il l'a bien mérité

Et si ie puis encor me donner la loüange
 Que ie ne hay rien tant en Amour que le change,
 Autant ferme en Amour comme ie suis discret:
 Ie ne suis point de ceux quand on les fauorise
 Qui s'en vont publier incontinent la prise,
 La coronne d'Amour ce n'est que le secret.

Ie scay bien comme il faut d'une façon discrète
 Feindre & dissimuler une amitié secrète,
 Ie scay faire le libre & auoir mille fers:
 Et lors que vous m'aurez conduit sur le riage,
 C'est lors que ie plaindray ma perte & mon naufrage,
 Et de mon Paradis s'en feray mille Enfers.

Me permettrez vous donc, Madame, que i'erite
 D'un loyer qu'en Amour iustement ie merite?
 C'est la seule esperance où l'Amour me conduit:
 Ceste beauté si grande, ardeur de ma pensée,
 Avec un repentir sera bientost passée,
 Il n'y a si beau iour qui n'arriue à sa nuict.

STANCES.



B E A V X yeux, qui scanez si doucement
 charmer,
 Qu'il faut ou viure aveugle ou mourir en
 seruage:
 O beaux yeux, qui m'avez appris à bien
 amer,
 Que vous m'en faites bien payer l'apprentissage.
 O beaux yeux, ie ne vois ni ne vis que par vous,
 Je suis un corps sans ame absent de rostre yeux;

F R A N C O I S E S.

5

Mais dès que ie les voy si rians & si doux
Amour pour s'y tenir en ame se transmuet.

O beaux yeux, qui pleuez des flambes & des traits,
Rien ne trompe voz coups, l'attante en est fatale,
Vous blessez aussi bien de loing comme de pres,
Et vostre doux regard est le dard de Cephale.

O beaux yeux, dont les rais donnent iour à mes iours,
Vous n'estes point des yeux comme le monde pense;
Mais vous estes des Cieux influans des Amours:
Aussi Amour luy-mesme est vostre intelligence.

O beaux yeux, que ie crains en aimant d'offenser,
Si ie pouuoys redire avecque les paroles,
Ce que m'enseigne l'ame avecque le penser,
Vous auriez des Autels, des feux, & des idoles.

O beaux yeux, ie vous offre ainsi qu'on fait aux Dieus,
Mon ame en sacrifice ardemment allumée,
L'offrande est bien petite : helas ! mais ô beaux yeux,
La faulte en est à vous qui l'avez consumée.



S T A N C E S.

NON esprit honoré de vostre obéissance
Ne doit point se doulouir de sa captiuité:
Vostre service estoit la fin de ma naissance,
Et la fin d'en chacun est la felicité.
Mon ame est de voz laq's si doucement pressée
Que hors de leur prison rien ne me semble doux,

Et ne m'estime heureux que lors que ma pensée
M'a faict mourir en moy, pour aller viure en vous.

C'est aussi dedans vous que la beauté resserre
Tout ce que les Cieux ont de plus delicieus,
Je suis vivant en moy comme l'on vit en terre,
Je suis vivant en vous comme l'on vit aux Cieux.

Le vis donc obligé de vous servir, ma Dame,
Et de suivre les loix que vostre œil me prescrit:
Car ie ne suis qu'un corps de qui vous estes l'ame,
Et le corps est tenu de servir à l'esprit.

Mais que dy-ie trouble de l'Amour qui m'enjures?
Vous nommant mon esprit, ie m'abuse bien fort,
C'est naturellement l'esprit qui nous fait viure,
Et vous tout au rebours vous me donnez la mort.

Non, vous estes ma vie, & par vous je respire;
Mais comme en un flambeau que l'on renverse en bas
La cire estiné le feu bien qu'il vine de cire,
Ainsi me vient de vous la vie & le trespass.

Or soit que me donniez, ou que m'ostiez la vie,
J'amais ce feu divin ne mourra dedans moy;
Si ie vy, ce sera pour vous rendre seruie,
Si ie meurs, ce sera pour vous prouuer ma foy.

Las! m'aduiendra-il point pour comble de mon aise,
Et pour me faire aller du pair avec les Dieux
Que vostre ame s'eschauffe en ceste mesme braise,
Qui s'allume en mon cœur du doux feu de voz yeux?

Si tant d'heur m'aduenoit, tel aise & telle gloire
De mes traualx passez addouciroit le fiel;
Et ie ne feroy plus difficulté de croire
Qu'il se boit du Nectar ailleurs que dans le Ciel.
Ains il suffit que Dieu d'yn œil doux & propice

Regarde la victime & le cœur qui se plaint,
Sans qu'il brusle luy-mesme au feu du sacrifice,
Mesme offrande embrasant & l'offrande & le Saint.

Aussi mon douxe espous tout ce que ie demande
Lors que de mes souhaits i importune les Cieux,
C'est que mon cœur ardent soit vne digne offrande
De vous qui le bruslez au feu de voz beaux yeux.

Bien sont-ce des souhaits que iamais ie n'estime
Par l'accomplissement deuoir estre finis:
Car pour d'un si beau feu faire digne victime,
A vous Soleil vnuque il faudroit un Phenice.

STANCES SVR LA DISCRETION ET L'AMOVR.



V V N Amant trop discret a de peine à se feindre!
Il pleure, il brusle, il meurt, & si n'ose se plaindre,
Des pleurs il fait des ris, des ris il fait des pleurs,

De son heur son mal-heur, de son bien son mal-aise,
De sa vie vne mort, de sa mort vne braise:
„ Amour est un Serpent que l'on conue de fleurs.
L'on feint que Iupiter, pour mieux rendre inconnue
L'ardeur de son desir, se courit d'une nuë:
Celuy qui n'est secret n'est pas digne d'aimer.
Je suis ce Iupiter, ma nuë c'est la feinche,
Dont i'use en publant que ma flamme est esteinche:

Mais ceste eau ne me sert que pour me r'allumer.
 Plus ie cache mon feu, plus ie le dissimule,
 Je sens plus en mon coeur de flamme qui me brusle.
 Qui veult sans peine aimer, son feu ne soit couvert.
 Ior enferme en mon coeur l'honneur que ie vous porte,
 La crainte & le respect le garde qu'il ne sorte.
 „ Le peril est plus grand d'un ennemy couvert.
 Comme l'on void un feu, qui soubs la ieune escorce
 D'un arbre se nourrit sans vigueur & sans force,
 Un vent à l'impourueu le fait estinceller,
 Le feu tout mutiné & de rage & d'audace
 Court au Ciel, & diriez à voir, qu'il le menace,
 Honteux & dédaigneux qu'on vueille le cellar.
 Mon Amour est le feu dont mon ame est bruslée;
 La crainte c'est l'escorce, où elle estoit cellée,
 La defense est le vent qui m'a tant martyré:
 Mais mon feu se decelle & reprend à l'enuie
 De ce vent obstiné plus de force & de vie.
 „ Moins un bien est permis, plus il est désiré.
 La valleur du soldat se rend plus admirable
 Quand il court au peril d'une mort honorable
 Sans espoir d'eschapper de la main du vainqueur:
 Je voy bien, je scay bien que ma perte est certaine,
 Et si ferme les yeux aux douleurs de ma peine:
 Mais si ie perds l'espoir, ie ne perds point le cœur.
 D'espoir ie n'en ay plus, que daigne-ie d'attendre?
 De loing ie voy le port, mais d'y vouloir pretendre,
 Un minste desdain me garde d'approcher,
 Je gaigne à mes regrets des forçats à la rame,
 L'approche à son courroux les soupirs de mon ame:
 Mais quand ie suis au port ie trouue yn grād rocher,

Mais de cœur i'en ay trop pour vous faire service,
 Et s'il est de besoing que pour vous ie perisse,
 Par ma mort esprouvez mon Amour si parfaict:
 Voyez, songez, pensez ce qu'il faut que ie face,
 Pour meriter l'honneur de rostre bonne grace.
 Faut-il pas que l'Amour se cognoisse à l'effect?

STANCES.



I de pleurs aujourd'huy ie ne noye la
 terre,
 Si mes souspirs contraincts ne vont faire
 la guerre
 Au vent, à l'air, au Ciel; si i'ay moins de douleurs,
 Que l'on ne pense pas que ma flamme allumée
 Soit vn phantome en l'air, qui se perd en fumée.
 La langue est vn pinceau qui peinct toutes couleurs.
 Le soupir d'un Amant ce n'est qu'une estincelle,
 Qu'un air tout enflammé que nostre cœur decelle,
 Que l'Amour puis apres eslance pen à peu;
 Mais i'aime tant mon feu, i'aime tant mon martyre,
 Que pour ne l'amoindrir jamais ie ne souspire:
 Car il me tarde assez que ie sois tout en feu.

Et si i'espans mes pleurs, i'espans ma nourriture,
 L'humeur & l'aliment du brasier que i'endure
 Ostant le bon qui peut le garder de perir:
 L'Amant donc en Amour qui tant souspire & pleure,
 Il luy tarde d'autant que sa flamme ne meure:
 Et si ma flamme meurt ie veux aussi mourir.

Ceux qui rompent les rocs de plainctes & querelles,
 Qui eschauffent le Ciel de leurs flammes cruelles,
 Je ne tiens pas ceux-là pour galands Amoureux;
 J'ay bien dessur les yeux vn peu moins d'apparence,
 Mais bien dedans le cœur vn peu plus de souffrance.
 „vn Soldat pour causer n'est pas plus valeureux.

SONNET.

LÀ belle dōt le front s'est armé de desdains
 Tristes executeurs de sa haulte Justice,
 Refrenant mes desirs, porte pour mon
 supplice
 Le feu dedans ses yeux & la glace en ses
 mains.

Ses beaux yeux vont bruslant de regards inhumains
 Mon cœur à leur rigueur offert en sacrifice,
 Ses mains, où veult Amour que captif ie languisse,
 Font geler mon espoir & mourir mes desseins.
 Ainsi les Elements l'un à l'autre contraire,
 S'accordent avec elle à fin de me desfaire,
 Le feu ayde à la glace, & la glace ayde au feu.
 O mains pleines de glace, ô beaux yeux pleins de flâme,
 Quels seront vox courroux, si vous prenez pour ieu
 Glacer ainsi le corps de qui vous bruslez l'ame?

STANCES D'VNE FIL-
LE QVI FVT MARIE'E PAR
force, & par le conseil de ce-
luy qui l'aimoit, à fin qu'il
en peult mieux
ioüir.

Q V I me donnez vous? vous, à qui je me
donne,
seul aimant de mon ame, où me repous-
sez vous?

Vn Enfer si cruel, vn Paradis si doux
Partageront-ils bien vne mesme personne?

Faut-il donc que l'Amour à la faintise cede?
Faut-il pour se sauuer que mon corps soit rauy,
Que pour estre bien libre, il soit mal afferuy,
Et pour vous posseder qu'un autre me possede?

Ce feu que ie couuois soubs vne chaste cendre,
Mon Zephyr, vous l'avez le premier animé,
Forcée de l'animer vous l'avez allumé;
Mais quoy? vous l'esteignez à force de l'espandre.

Vous perdez tout d'un coup le coup de vostre gloire,
Vous le perdez helas! encore sans debat,
La valleur aura pris la peine du combat,
Et les lasches prendront le fruit de la victoire.

Rigoureuse nature, execrables encombres,
Qui confondez ma vie en ces diuersitez,

N'auray-ie point de l'heur sans des aduersitez,
Du repos sans traueil, des Soleils sans des ombres?

O le corps desploré qui ne sçauroit attendre
Que du fer & du feu sa freste guerison,
Contraint de captiner le sens à la raison,
Et contre vn simple mal de cent maux se defendre.

L'impitoyable effort de ce remede extrême
Le pousse dans les bords d'un funeste cercueil,
Delaissant apres soy l'irreparable dueil,
Que tout autre remede est mort avec lui-mesme,

Et moy qui suis au port d'une vaine assurance,
Que ie graue vn Amour au front de la vertu,
Voulez-vous que ie cache vn courage abbatus
Sous le voile tremblant d'une fausse esperance?

N'est-il plus rien au monde encor qui nous delire,
Et tous noz maux cuisans ne sçauroyent-ils guerir,
Qu'en nous faisans ainsi cruellement mourir;
Mais mourir d'une mort, dont l'on ne peut reuivre?

Quelle mort, mon soucy, quand vous verrez rauie
Par l'outrageuse main d'un Vulcan ensismé
La belle tant aimée à son Mars tant aimé?
Quelle mort, mon soucy, de mille morts suyvie?

Quoy qu'un autre que vous recueille de sa bouche
Ce miel que mes Amours sur ma bouche ont esclos,
Qu'autre que vostre feu s'embrace dans mes os,
Et les lis de mon sein qu'un autre doigt les touche!

Qu'autre que vostre cœur de mes souffris s'embasme,
Affilant ses desirs sur mes douces rigueurs,
Qu'autre que vostre oreille entende mes langueurs,
Et que ie loge enfin deux ames dans mon ame!

Non non, il ne se peut, tant que viura ma vie,

Et

Et si le traict d'Amour dont ie vous ay frappé
Ne vous estoit desfa dedans l'air eschappé,
Vous me l'auriez rendu d'un traict de jaloufie.

L'Amour est un grand Roy, voyant ce qu'il desire
Pour le bien acquerir il est tout courageux;
Mais quand il est acquis, ses yeux sont ombrageux,
Et la peur de le perdre asseure son empire.

He ! ne me iettez point en proye à ce serunge,
Ne voyez point si tost festrir ma liberté:
Un bien que vous avez seul de moy remporté
Au lieu de le garder faut-il qu'on le rauige?

Mais helas! ie voy bien que ie suis destinée
Et du Ciel & de vous à ce triste mal-heur,
Ie rompts en vain les vents du vent de ma douleur,
Puisque mon bastiment est d'estre ruinée.

Trainez moy donc trainez à ce dernier supplice,
Ie ne sururay iamais par desir voz desirs,
Un seul plaisir me reste entre mes desplasirs,
Que vous prenez plaisir à voir mon sacrifice.

Au moins souuenez-vous que i obeys par force,
Et si vous en prenez tant soit peu de pitié,
Croyez que vous aurez la moiielle d'amitié,
Et que l'autre iamais n'en aura quel'escorce.



QUATRAINS.

PVISQVE ie n'ay qu'un cœur, ie n'en
veux aimer qu'une,
Et bannir loing de moy toute autre affectiō,
Le temps & le Destin, le change & la
fortune

N'auront iamais pouuoir sur mon eslection.

Depuis le iom heureux que ie vous veis si belle,
Je n'apperçoy plus rien qui contente mes yeux,
La plus rare beauté m'est commune au prix d'elle,
Et le plus grand plaisir m'est sans elle ennuieux.

O foy, poursuy tousiours dc viure avec mon ame,
Afin que mon Amour en soit moins inconstant,
Et lors qu'en te faussant ie changeray de Dame,
Fay, par punition, que ie meure à l'instant.

Tant d'assaults continuus qu'en aimant ie supporte
Ne pourront sur ma foy l'esbranler tant soit peu,
Plus ie suis traauillé, plus elle demeure forte,
S'esprounant par mes maux comme l'or par le feu.

Vn regret seulement me faisit quand ie pense
Que le change autresfois m'a faict faire vn erreur:
C'est pourquoy cognoissant l'autheur de mon offense,
Comme vnu crime mortel iele change en horreur.

EN FAVEVR DE
CUPIDON.

N ne se souvient que du mal,
L'ingratitude regne au monde,
L'inuile se graue en meta!,
Et le bien-faiet s'escrit en l'onde.

Amour en fert de preuve aux siens,
Luy qui ioinct la peine aux delices,
Nul ne luy sc'ait gré de ses biens,
Et tous accusent ses malices.

Et si le mal qu'il nous produict
N'est point cause par son essence;
Le soleil cause ainsi la nuiet
Non de soy, mais par son absence.

Il porte vn flambeau dans la main
Afin d'en esclairer nostre ame,
Et nous, d'un iugement peu fain
Nous allons brusler à sa flamme.



STANCES SVR VN POVRTRAICT.

Si le plaisir d'Amour, qui deçoit vn
Amant,

Nest qu'un esprit sans corps, qu'un vain
contentement,

Qu'une feinete fureur en vne ame faisie:

Que ie serois heureux, pourtraict, de vous baisier,

Vostre feinete pourroit cette feinete appaiser,

Mais mon Amour n'est point vn mal de fantaisie.

Que tu fus bien-heureux, & que le Ciel t'aima,

Amant Athenien, quand Venus transforma

En vray corps le corps feinect de ton image vainue.

Il importune le Ciel de plaintes & de cris,

Ie coniure l'Amour, i'innocque les esprits,

Que mon sort n'est pareil d'une pareille peine.

Impitoyable A nous, impitoyables dieux,

Pitié impitoyable, impitoyables Cieux,

Et plus que tout encor, pourtraict, impitoyable;

Que ne me responds-tu au moins quand ie te voy,

Quand tu m'ois soupirer, gemir aupres de toy;

Pour qui mon bien est feinect, & mon mal verita ble?

Si i'ay l'eil quelquesfois de sommeil enfermé,

Ie songe que ie voy ce pourtraict transformé,

Ie parle, il parle à moy, ie le baise, il me baise,

Ie me iette du lict apres auoir songé,

Ie cours à ce pourtraict, s'il seroit point changé,

Puis ic croy que ce n'est qu'un songe que mon aise.

Mais las! si ce cruel de pleurs & de souffirs,
De flammes & de feux eschauffe mes desirs
Au milieu des tourments & peines que i endure
Loing de rostre flambeau, & qu'aussi tost ie sens
se lager dedans moy mille feux violens,
Quels seroient les effecls au prix d'une peméture?

Doux souffirs, doux tourments, doux fais, douces fureurs,
Douce aermes, doux maux, doux pleurs, douces erreurs,
Doux saglots, doux baisers, doux cris & douces plaintes,
Doux desirs, doux plaisirs, & doux embrassemens,
Doux ennuy, douce playe, & douxe gemissemens,
Doux tableau, doux portrait, doux traist & doucesfeintes,

Tu n'es pas un pourraict: car un pourraict n'a pas,
Tableau sans sentiment, les effecls que tu as,
Et ta feimle n'a point si grande violence:
Mais n'est-ce point qu'Amour soy-mesme se bruslant
Le peignant & laissa son arc estincellant,
Et de l'ubly qu'il feit ie fay la penitence?

Mais ce cruel helas! seroit-il point ialouxe
Que ie ne l'aime point que pour l'amour de vous,
Que pource que c'est vous ie l'embrasse & ie l'aime?
Ie le voy quelquesfois tout despit se fascher,
Et diriez qu'à regret il se laisse toucher:
Mais si ce n'est pour vous, ie n'aime pas mo-mesme.

Pour vous mes yeux sont yeux, mes ennuis sot ennuis,
Mes pensers sont pensers, ie suis ce que ie suis
Pour vous mon cuer est cuer, mon enuie est enuie,
Mes desirs sont desirs, mes douleurs sont douleurs,
Mes souffris sont souffris, mes mal-heurs sont mal-heurs:
Pour vous mon Ame est Ame, & ma mort est ma vie.

Mais dy moy de quel traict assez industrieux,
Peintre, tu as vse pour peindre ces beaux yeux,
Tant de traicts, tant de feux luisans en son visage,
Si tu respire encor & tu puisses parler,
Respons moy: que fais tu pour me faire brusler,
Car ie suis tout en feu regardant ton ouurage.

Dy si c'est par hazard que tu fais ce pourtraict,
Ou bien si c'est Amour non pas toy qui l'afaict,
Ou si tu pris au Ciel quelque beaulte divine,
Ou si dessus mon coeur tu as pris ton tableau,
Ou si quelque Démon conduisoit ton pinceau,
Ou si c'est le pourtraict de ce qu'on imagine.

Si c'est hazard, dy moy comment est-il se bien?
Si c'est d'Amour, on dit quel l'Amour ne void rien;
Si c'est du Ciel, le Ciel ce n'est rien au priez d'elle;
Si de mon coeur, peinds donc ses ennuis douloureux;
Si d'un Démon, i'ay peur qu'il en soit amoureuse,
Et le parfaict encor est imparfaict pour elle.

Pourtraict, non pas pourtraict, mais le coeur de mon coeur,
Coeur, non pas, mais l'objet de ma serue langueur,
Objet, non, mais miroir qui me brusle & enflamme,
Miroir, non, mais un feu qui me va consumant,
Feu, non, mais un Soleil que ie vay adorant,
Soleil, non pas Soleil, mais le Ciel de mon ame.

Narcisse infortuné que ie pleure ton sort,
Toy qui pour ta beaulte mourus dessus le bord,
Adorant dedans l'eau ton image incertaine:
Mais si tu voyois vnu l'œil qui me va consumant,
Mais si tu auoies vnu son pourtraict seulement,
Que deuindroit ton corps, ton ombre & ta fontaine?
Le Soleil, que l'on void dans le Ciel se mouuoit,

Se leuer, se coucher, ce n'est que pour le voir,
 Et que pour l'adorer qu'il fait sa course ronde,
 Puis si tost qu'il l'a veu se iette dans la mer
 Pour estendre le feu qui le vient enflammer,
 Pour vous il fait le iour & la nuit en ce monde.

STANCES.

BE A V T E' viuāt pourtraict de la diuinité
 Puis qu'Amour prend de vous sa naissance & son estre:
 N'imitex point Medée en inhumanité:
 Ne faictes pas mourir ce que vous faites
 naistre.

C'est par vostre peché, doux tourment de noz cœurs,
 Que iamais les Amours ne sortent hors d'enfance:
 Car vous les estouffez avecque vox rigueurs
 Aussi tost que vox yeux leur ont donné naissance.

Si est-ce que l'Amour estant mort de tout poinct,
 Vous verrez de beaucoup vostre gloire amoindrie:
 Car la beauté seroit, si l'Amour n'estoit point,
 Comme ces petits Saincts que personne ne prie.

Que ce courage donc au meurtre accusumé
 On que ce beau visage à l'aduenir se change:
 Car l'ame d'un Lion ou d'un Tigre affamé
 Ne se doit point cacher sous un visage d'Ange.

QUATRAIN.

VN beau poil vn bel œil vn esprit vn propos
 Ondoyant flamboyant tout diuin animant
 Me force me meurrit me rauit va charmant
 La volonté le cœur tous mes ses mō repos.



CONFÉSSION D'A- MOYR. PAR M. D. P.



E me veux confesser ces iours deuotieuse,
Que chascun a le cœur attaché dans les
Cieux,

Et que mō Prince mesme exerce penitēce;
Le veux prier, ieusner, pleurer & m'accuser
Et veux en m'accusant sagement opposer
A l'eternelle mort ma vne repentance.

Je confesse, Seigneur, que dés que ie fus né
Je me suis laschement à tout vice addonné,
J'en conçois de regrets vne douleur amere;
Le ne m'excuse pas: mais, Seigneur, ce peché,
Qui par sa compagnie a mon cœur entaché,
Se feist mon compagnon au ventre de ma mere.

Car comme en vne robe, ou comme dans vn bois
De nature les vers s'engendrent quelquesfois,
Dans l'homme le peché de nature s'engendre:
Mais Dieu, qui peut dompter vn naturel peruers,
Nous donna la raison pour estouffer ces vers.
„L'homme est bien tost vaincu qui ne se veult defendre.

Le confesse, Seigneur, que de mes icunes ans
Suyuant tous ces plaisirs d'apparence plaisans,
I'ay tres-mal employé l'Orient de mon âge,
Et que depuis toussours approchant mon Midy,
Au lieu de m'embellir ie me suis enlaidy;
Qu'est-ce que le peché que l'ardeur de courage?

Mais sur tous les regrets que mon cœur empesché
 Sent eternellement maistre de mon peché,
 Celuy qui me cuit plus, celuy qui plus entame
 Mon esprit de regret, c'est d'auoir trop long temps,
 Vainquant de fermeté les esprits plus constans,
 Adoré constamment vne inconstante Dame.

Pour les vaines douceurs d'un vain contentement
 I'ay peché, i'ay parlé, i'ay faict iniustement;
 Mon penser, ma parole, & mon effect m'accuse:
 Mais las! tous ces pensers, ces propos, & ces faicts
 Procedent d'un subiect qui parmy mes forfaicts,
 Sans sa destroyauté me seruiroit d'excuse.

Je veux donc confesser qu'apres ce puissant R oy
 Dont l'Amour vit touſtours & brusle dedans moy,
 Et pour qui ſeulement mon ame eſt animée,
 Je brusle d'une ingrate, helas! qui fait touſtours
 Que ma conſtanſe au bruit de ſi laſches Amours
 Eſt par leur infamie à bon droict diffamée.

Le glorieux ſubiect ſubiect de mes douleurs,
 Comme un Cameleon reçoit toutes couleurs,
 Changeant & rechargeant d'impatience extreſme:
 Car le Ciel anima ſon ingrate beauté
 D'un cœur ſi deſloyal, que ſa deſtroyanté
 Ne trouue qui l'eſgalle au monde que ſoy-mefme.

O ſexe trop ingrat! un homme eſt mal-heureux,
 S'il ne ſçait & n'euite un mal ſi dangereux;
 O ſexe, non pas ſexe, ains pluſtoſt un orage!
 Qui la mer de ieunesſe eſmeut incessamment,
 Un ſlot, un tourbillon à qui le ſoufflement
 De tous les vents du monde eſuent le courage:
 Tu es mal neceſſaire à noſtre humaſité,

Pippeur obiect des sens, subiect de vanité,
 Ardeur bien tost esprise, & bien tost consommée.
 Monstre, qui transformé mille fois en vn iour,
 Sers de maticre au feu d'un miserable Amour,
 Ton corps en est la paille, & ton cœur la fumée.

Celuy qui te peut prendre ou tenir en l'arrest,
 Comme Flore surprend Zephyre dans un reth:
 Encores un tel vent est autre que Zephyre:
 Car l'un nourrit les fleurs ramenant le beau temps,
 Et l'autre estinct la fleur de mon ieune Printemps,
 L'un nous fert de plaisir, & l'autre de martyre.

Les plus sages esprits ont medict à l'envy
 De toy, sexe volage, à tout vice asservy;
 Mais n'en mesdisons plus, c'est en vain qu'on y pence:
 Le subiect est trop grand: car mesme si j'auoys
 Mille bouches de fer, mille flancs, mille voix,
 Je ne pourrois assez blasmer son inconstance.

Imite un bel esprit, qui dedans le tableau
 Ne pouvant exprimer des traits de son pinceau
 Le dueil de ce grand Roy, luy voila le visage;
 En me taissant aussi je voile tes forfaicts,
 Au lieu de mes discours il faut voir tes effectz,
 Ce qu'on peut essayer n'a besoing de langage.

Je m'en confesse donc, & me repens d'auoir
 Au giron de ce sexe endormy mon devoir,
 J'en demande pardon, & m'en voulant resoudre,
 Pour auoir en horreur les changemens soudains,
 Escoutez ma simplesse, ô generoux desdains,
 Qui brauez les beautes, & m'en vueillez absoultre
 Arriere donc Amour d'un sexe si maudit,
 Si me mesdisant celuy qui n'en mesdiut.

T'estime trop cruel celuy qui ne l'offense:
 Les humains offendre d'un sexe si peruers
 Deuroyent contre sa rage armer tout l'Univers:
 Car contre un mal commun commune est la defense.

Or ie couru fortune où ce sexe voulut;
 Mais maintenant entré dans le port de salut
 Je laisse ces trois vers au front de ce riusage:
 Un penitent d'Amour & de simplicité
 Ayant esté long temps sur ce flot agité,
 Est par sa repentance eschappé du naufrage.

ELEGIE DES FIEVRES.

AMOUREUSES.

Fne croiray iamais qu'on se passe d'aimer:
 Car si douce poison est si douce à charmer,
 C'est un mal si commun, qu'il faut, quoq'
 qu'on en die,
 Que chascun soit subiect à ceste maladie.
 Chascun en sent l'accerz plus cruel ou plus douxe,
 Selon que les humeurs se tiennent dedans nous,
 Que le sang chaud ou froid s'agite ou se repose,
 Bref la fièvre & l'Amour c'est vne mesme chose.
 L'on dict de nostre corps qu'il est toufiours si plain
 De mauuaises humeurs, que iamais il n'est sain,
 Que toufiours il languist de quelque fièvre lente,
 Qu'il est toufiours malade, ores qu'il ne le sente,
 Ou le flegme surpassé, ou le sang est trop chand,
 Ou l'humeur radicale ou la chaleur default:
 Que les quatre Elements, peres de la naissance
 Ne le tiennent iamais en egaile balance.

D 73

Ennemis diuisiez, qui d'un contraire effort
 Combatent à l'envy pour l'honneur de son fort,
 Et le traauaillet tant à force de combatre,
 Qu'il ne demeure en fin à pas vn de ces quatre:
 C'est ainsi de l'Amour, on n'est iamais sans luy,
 Sans quelque passion d'un si plaisant ennuy.
 Le cœur est comme vn corps, les humeurs noz pensees,
 Qui sont diuersement de sa flamme poussées.
 Vne guerre se fait: l'espoir & le desir,
 Le desdain, le despit, la crainte & le plaisir,
 Sur tous ces differens, la peur, la jalouſie
 Entrent dedans le camp de nostre fantasie,
 Et gaignans le dessus du combat tour à tour,
 Font que l'on n'est iamais sans la fiévre d'Amour.

Mais ainsi que l'on void que la fiévre s'engendre
 Des accidens du sang, selon qu'il les vient prendre
 Et qu'il est disposé: comme d'un sang infect,
 Grossier, melancholique vne quarte se faict:
 La tierce, d'une humeur qui est moins corrompuë:
 D'un sang chaud & subtil la fiévre continue:
 Les fiévres de l'Amour, selon leurs qualitez,
 Du naturel, ainsi font les diuersitez,
 Et ont diuers effets de diuerses matieres:
 Car s'il rencontre en nous quelques vapeurs grossieres,
 Il rend vn Amoureux triste, morne & pesant,
 Solitaire, pensif, resueur & mal-plaisant,
 Il se nourrit d'espoir, se repaist de vain songe,
 Et prend pour vérité quelquesfois le mensonge,
 Il forge des desseins, il bastit dedans l'air,
 Il est triste & muet, & ne scauroit parler,
 Ou bien, s'il veult parler, il denise en soy-mesme,

Il a le sourcil bas, la couleur palle & blesme,
 La mort dessus le front, la langueur dans les yeux,
 Triste & fasché de voir si quelqu'un est ioyeux:
 Seul il est son tesmoing, luy scul son secretaire,
 Et plus grand desplaisir on ne luy scauroit faire
 Que quand quelque importun d'un indiscret propos
 Interrompt ses pensers & trouble son repas;
 Il va contant ses pas, à tous pas il souspire:
 Si en plus gaye humeur quelques fois il vult rire,
 Il rid à ses pensers, à ses fantosmes vains,
 Comme l'impression se fait de ses desseins,
 Et que le traictement & les yeux de sa Dame
 Luy viennent eschauffer ou bien guarir son ame.
 Hors de soy, fantastique, il languist en danger,
 Craignant que ses Amours ne viennent à changer
 Comme vne fiévre quarte, en vne hydropisie,
 Ainsi son Amour quarte en vne frenesie.

Les autres, plus gaillards, qui sont moins trauaillez
 De tristesse & d'ennuy, volages esueillez,
 Qui ont dessus la face vne franchise peinte
 Et qui d'un fauex semblant s'auent courrir leur feinte
 Ont la tierce d'Amour, qui les tourmente autant
 Que le miroir d'Amour se va representant,
 Et souuent pour plaisir, & pour se donner gloire,
 Se faignent Amoureux, & se le font à croire,
 Et usent en aimant de ceste passion
 Comme un homme bien sain d'une purgation:
 Toute piece leur sert: la premiere trouuée
 Est touſtours à l'essay la premiere effrouuée.
 Si vne leur eschappe, aussi ſoudain apres
 En recouurent vne autre, & luy tendent des rets,
 Poursuyuans toute proye, & mettant tout en queste,

Tout le premier buisson volontiers les arrester,
 Aisé à contenter: car leur contentement,
 Ou bien leur guarison ne gist qu'au changement.
 Infideles Amants, qui portez au visage
 Vn mal, dont vous n'auez dans le cœur que l'ombrage,
 Indignes du plaisir qu'on reçoit en aimant,
 Puisque vous dédaignez vn si beau nom d'Amant,
 Et limitez le fruit de vostre récompence
 Non au pointé de l'Amour, ains de la iouissance.

Mais ceux qui sont attaçés d'une chaude langueur,
 Qui sentent non au front, mais au profond du cœur
 Le vray brasier d'Amour, dont la viue estincelle
 Fait dedans l'estomach une playe mortelle;
 Qui aimans, non aimez, en leur ieune saison
 Perdent mal-aduisez leur plus saine raison,
 Ceux-là ont en Amour la fièvre continue,
 Dont l'accessiue ardeur iamais ne diminue:
 Touſiours ils font en feu, & l'Amoureux flambeau,
 Qui luit dedans leurs yeux les conduit au tombeau,
 Ne les laisse iamais, maladie incurable,
 Qu'ils cherifſſent autant, qu'ils l'ont pour agreable,
 Qu'ils refusent conseil, hayſſent leur santé,
 Et aiment ce ſeul mal qui les a tourmenté:
 Ils fe paiffent de rien, d'esperance incertaine
 Et nourrifſent de vent leur doulourefſe peine,
 Contentz en leur ſouffrance, & par ſi belle mort:
 Vantent par l'Yniuers la gloire de leur ſort.
 Helas! i'en ſuis amſi, la douleur que ie porte,
 Que m'ont fait voz beaux yeux, eſt ſi dure & ſi forte,
 Eſt ſi gracieue eſt ma peine, & mon feu recelle.
 Eſt ſi vif & ſi chaud dont Amour m'a brûlé,
 Qu'une fièvre d'Amour m'a pris continuelle,

Qui dans moy tient le fort qui si fort me bourtelle,
Et me tourmente tant, qu'on me verra mourir;
Et bref, au parant qu'en me puisse guerir,
Trauaille sans repos, d'une Amoureuse braize,
Qui fait de ma poitrine une ardente fournaize,
De mes soupirs les vents qui viennent allumer
Les charbons dont ie sens mon cœur se consommer,
Une palle couleur sur ma face hydeuse
Te smoigne assez l'accez de ma fiévre amoureuse;
Le souspire sans cesse, & mon martyre enclos
Me fait à tous moments la seher mille sanglots
Actifs, chauds & ardents comme l'Amour me dompt:
Qui dedans moy se loge ardente, riue & prompte:
Un sang ieune me boult qui me rend furieux,
Perdu, desesperé, peignant dessus mes yeux
L'horreur & la terreur, & comme une ombre vaincre
Un fantosme d'Amour devant moy se promeine,
Et me trouuant surpris de si douce poison,
Il me fait perdre en fin les sens & la raison.
Fiéures d'Amour, helas! mon malheur & ma perle,
Mon enfer & ma mort trouuent la porte ouverte
En mon fier desespoir, ma faulte & mon erreur,
Ma gesne & ma prison, mon transport, ma fureur,
Ma follie & mes fers, ma rage & mon orage,
Et bref, en mon nauire un asciuré naufrage.

Si c'estoit une tierce, & qu'on peult esperer
Par la longueur du temps de la voir moderer,
L'espoir me nourroit: mais sa force enragee
Ne se verra iamais par le temps soulagee,
Pluslost le temps l'accroist, & semble que pour moy
Il force expressément sa constume & sa loy;

Car il deuoye tout, & rend tout perissable,
Fors mon Amour, qui est constant & immuable:
Si c'estoit vne quarte, & que pour hazarder
D'aimer en autre lieu ie me peusse garder
De ma prochaine mort, & pour aller au change
Que ie peusse addoucir ma peine si estrange,
Ie voudrois l'entreprendre, & par vn feu nouveau,
Comme vn cloud pousse l'autre, esteindre ce flambeau.
Mais que me fert cela ? car soudain ie compare
Voz beaux yeux, voz discours, vostre beaulte si rare
Aux beautez que ie voy ; & comparant ainsi
L'imparfait au parfait, ie deuiens tout trancy,
Insense, affolle de vostre beau visage,
Et viens à vous aimer & priser d'avantage:
Si bien que si ie veux eviter ce hazard,
Il me faut bien garder d'aimer en autre part.
Aussy serez vous seule en mon ame asservie,
Paradis de mon cœur, idole de ma vie,
Le dieu de mes pensers, la clarté de mes yeux,
Le sceptre de mes mains, le Soleil de mes Cieuse,
Le Ciel de mon Amour, le brandon de ma flamme,
L'objet de mes desirs, le miroir de mon ame.
O bien-heureux ie suis, bien-heureux ie seray,
Quand par vostre rigueur vous servant ie mourray!
Ceste fiévre me plaist, & veux tant que ie vine
Qu'elle viue en mon cœur, tousiours qu'elle me suyue.
Si vous voulez pourtant me soulager vn peu
D'vn Amour naturel le brazier de mon feu,
Et regarder ce mal, qui me rend miserable,
D'un oeil plein de douceur, piteux & favorable,
Le mourrois plus content, & ce faict si facsheux

Nous seroit plus aisē, supporté de nous deux.

Vne Amour sans compagnie est bien tost consommée,
Vous ne me deuez moins aimer qu'estes aimée:
Et c'est pourquoy l'on dict, que Venus prend à gré
Le Myrthe langoureux qui luy est consacré,
D'autant qu'il a touſtours les fueilles accouplées,
Aſſi noz volontez doiuent eſtre assemblées.



STANCES D' VNE DAME, QVI POVR AVOIR vn mary laid, blasmoit la beauté.

FO R C M O V R cherche le beau, c'est pourquoy
on l'appelle
Le desir de beaute, sa flamme auſſi plus
belle,
Pour loger dans vn cœur recherché la beauté:
Vous dicles que le beau ne peut rien sur vostre ame,
Qu'vn beau poil, qu'vn beau teint n'allume vostre flā.
Amour n'est donc ponit Roy de vostre liberté. (me,
Non, ce n'est point Amour qui affermit vostre ame,
Vous n'avez point fenty sa violente flamme;
Non, vous ne ſçavez pas que peut ſon traict diuin:
Vous parlez de l'Amour ignorant ſa puissance,
Mais de ceste erreur là & de vostre ignorance

Il vous faut excuser: car c'est vostre destin.

*Si doncques de l'Amour vous n'estes point blessée,
S'il ne s'est point logé dedans vostre pensée,
Si vous n'avez senty le feu de son flambeau,
Dicthes moy, qui vous rend d'une humeur si contrarie
A tout l'ordre commun, & ce qui vous fait plaisir
A rechercher le laid, & mespriser le beau?*

*Est-ce que recherchant ce qui est agreable
Vous ne prenez plaisir à avoir de semblables?
Car tout aime le beau, si ce n'est le sujet
Qui vous fait tant priser une laideur extreſme,
Pour n'auoir rien pareil à vous ſinon vous même.
Vous avez bien choisy prenant si laid obiect.*

*Si c'est à celle fin d'estre plus asſurée
Que ceste grand' laideur ne sera defirée,
Et que vous ſeullement la pouuez estimer,
Vous avez bien raison, & ſi deuez bien croire
Qu'un trophée ſi laid ne parera la gloire
D'un autre que de vous qui l'avez peu aimer.*

*Vous dicthes, la beauté qui ſe void au visage
Se paſſe avec le temps, ſe ride avecque l'âge,
Les cheueux feront gris, & ſes yeux ſans clarité:
Si donc avec le temps toute beauté ſ'efface,
Que doit il arriver à une laide face,
Sinon changer le laid à la deformité?*

*Aimez tousiours le laid, vous ſerez ſans enuie,
Vous riurez ſans ſujet d'aucune ialousie;
Seule vous ioüirez de voz laides Amours.
Quant à moy, ie ne ſuis à vostre humeur ſemblable:
Car vous aimez le laid, moy ce qui est aimable
Sur ceste verité ie finis mon diſcours.*

L A R M E S

A M O V R E V S E S .



MOVR, qui me blessant d'yne fleche immortelle
Tras au lieu de sang des larmes de mes yeux,
Presente les de grace en tout temps a ma belle,

Elle peut les changer en baulme precieux.

Amour, qui me fais voir ses beaux yeux tous en flamme,
Fay luy voir maintenant les miens tous en liqueur,
Et comme ces doux feux m'entrerent insqu'en l'ame,
Que mes larmes aussi luy touchent insqu'au coeur.

Amour, quand tu verras sa belle ame rauie
Des miracles du monde en leur beau si diuers,
En leur diuers si beau, dont toutesfois la vie,
Dont l'humide & le chaud s'estend en l'Uniuers.

Dy luy: dans cestuy-cy vous fait vn nouveau monde,
Il n'est dedans qu'ardeur, dehors qu'humidité,
Et n'aimerez vous point ceste flamme & ceste onde
Les ouurages sacrez de vostre Deité?

Amour, quand tu verras qu'allant par yne pris,
Elle regardera dessus le front des eaux
L'Iris d'or & de pourpre & d'azur diapree
Arroser de ses pleurs les flairans arbrisseaux:
Dy luy, le beau Soleil de voz yeux a peu rendre
Son ame un arc au Ciel des nuages d'autour.

ce soleil opposé luy fait des eaux espandre,
Puisquent elles en vous faire croistre l'Amour.

Amour, quand tu verras que pour se rendre heureuse
Elle aura devant soy quelque glace de prix,
Quand presques demeurant de soy-mesme amoureuse,
Elle admire en sa face & Minerue & Cyprie.

Dy luy, si vous voyez vestre diuin visage
Au cristal des ses pleurs, & que son cœur jaloux
Bien plus au vif encore ait peintre vestre image,
Ne cherchez vous point ce qui n'est que de vous?

Amour, quand tu verras verser de l'eau de roses
Sur ses beaux doigts de lis, dy luy, comment ces fleurs
Dedans vn alambic secrettement encloses
Par la force du feu distillerent en pleurs.

Puis dy luy, Cestuy-ey, que i'enflamme sans cesse,
Vous consacre des pleurs comme aux Diuinitez,
Les prenant pour encens, & vous pour sa Déesse:
Ne vous enuiez point ce que vous meritez.

Amour, quand tu verras de ses mains d'aventure,
De l'ambre dont les grains monstrerent vn esclat d'or
Portant vn flair de Musc, conte luy la nature
Du bel arbre qui fit de ses pleurs ce trésor.

Plus pures sont mes pleurs sinon si precieuses,
Si ie pleurois de l'or, ie le luy donnerois:
Mais si mes pleurs pouuoient luy estre gracieuses,
Pour de l'ambre & de l'or ie ne les changerois.

Amour, quoy qu'il en soit, say que mes pleurs des-
Au profond de son cœur: car comme en arrosant (cédent
Les piropes sacrez, mille flammes ils rendent,
Tu verras à mes pleurs son beau cœur s'embrasant.

Amour, pense à mes pleurs plus fortes que ta flamme,

Le sucre fond en l'eau, le feu le dureciroit,
Les roes ne scauroyent arde, & l'onde les entame,
Vn coeur de diamant de pleurs s'addouciroit.

Voyant d'ocques vn iour mes larmes d'un coeur tendre,
Ma Diuine dira loiant leur purete;
Il merite vrayement de iamais n'en respandre:
Ceste eau vive descend d'un roc de fermete.

Puis, comme le Soleil change la verte aigresse
De la grappe pamprée en moust delcieux:
Ainsi tournera-elle en larmes de liesse
Mes larmes de douleurs, pour m'egaler aux dieux.



A V T R E S S T A N C E S.

MA belle languissoit dans la funeste couche,
Où la mort ses beaux yeux de leurs traictz
desarmoit,
Et le feu de son mal allumé consumoit
Les Lis dessus son front, les Roses sur sa bouche.

L'air paroissoit autour tout noir d'ombres funebres
Qui des iours de La vie esteignent le flambeau,
Et deuilant desia son corps dans le tombeau,
Elle sauwoit au Ciel son ame des tenebres.

Toute la Terre estoit de tristesse couverte,
Et son reste de beau luy sembloit odieux,
L'ame mesme sans corps sembloit moins belle aux dieux,
Et ce qu'ils en gaignoyent leur estoit vne perte.

*Le le sens, & soudain mon cœur gela de crainte,
Que le rare thresor ne me fust tout rauy,
S'il l'eust esté, ie l'eusse incontinent suuy,
Ainsi que l'ombre suyt vne lumiere estemête.*

*Nostre fortune en fin de toutes parts pouffée
La force de mal-heur fut presté à renuerter,
Ma belle en se mourant, & moy, pour me presser
Moy-mesme de ce mal dont elle estoit pressée.*

*L'Amour, qui la voyoit cruellement rauie,
S'enflamme de colere à voir mourir son feu,
Accourt tout aussi tost, en trouue encor yn peu,
L'esuente de son aise, & lui donne la vie.*

*Mais l'Amour au voler le trouua tout estrange:
Car la douleur tenoit engourdis les Zephirs;
Lors ie les rauiray du vent de mes soupirs,
Et s'il a faict du bien i'ay part à sa louange.*

*O mort, dit-il alors, ta force est estouffée,
Tout ce que tu raus ce n'est rien que du vent:
Mais le feu dont ie fay ce corps ore vivant,
Ie te garderay bien d'en faire ton trophée.*

*Ma belle cependant commençoit à reprendre
Pour ses perdis esprits des esprits tous nouveaux,
Qui pourfillent son corps de traicts encor plus beaux,
Et renaist tout ainsi qu'un Phenix de sa cendre.*

*Au rapport bien-heureux de si douces nouvelles,
D'ennuy en mesme temps & de ioye esperdu
Pour voir plustost le bien que i'auois entendu,
D'Amour en mon Amour ie desiroy les aises.*

ELEGIE PLEINE D'U-
NE INFINITE DE BEAUX
traits de Philosophie.

 *Eux qui ont autresfois fainct qu'Amour est vn Dieu
Vagabond, estranger, courant de lieu en
lieu,
Honteux d'estre chassé du Ciel & de la Terre,
Ingenieux au mal, ne cherchant que la guerre,
Errant, hay, banny, fugitif, inconnu,
Sans maison, sans retraictre, aveugle enfant & nul,
Ceste fainete ce n'est que pour vous faire entendre
Que iamais nul Amant n'eust l'honneur d'entreprendre,
Nul ne s'est rendu digne encore de loger
Ce Dieu que par erreur ils nomment passager:
Car l'Amour dédaignant vne indigne demeure,
Tout fasché se reteint voulant attendre l'heure
Que ie fusse Amoureux, & qu'un triste soucy
Me fist de vox beaux yeux douloureux & trancy,
Reservant le bon-heur au mal dont ie souspire
D'establir en mon cœur la Cour de son Empire.*

*Vous qui avez aimé tous les siècles passez,
T'esmoins de vostre honte aujourd'hui paroissez,
Et n'ayans merité de sentir ses sagettes,
De brûler au flambeau de ses flammes subiectes,
De mourir au tourment d'un languissant ennuy,*

Indignes de l'honneur qu'il me fait aujourdhuy,
 Vous apprendrez de moy quelle est vne Amour viage,
 Que c'est que de languir d'une amoureuse playe,
 Que c'est de bien aimer, ce que c'est d'un regret,
 Que c'est fidelité, que c'est d'estre secret,
 Sur quoy se doit bastir vne amitié honnesté,
 Que c'est de la beauté, qui en fait la conquête,
 Que c'est que de ses traicts, ce que c'est de son feu,
 Que c'est souffrir beaucoup, & de s'en pleindre peu,
 Que c'est que du deuoir, du respect que l'on porte,
 D'honneur, de foy, de pleurs, d'une esperance morte,
 Non pas qu'en me plaignant d'un mal desespéré
 I'espere que mon mal puisse estre moderé:
 Mais c'est pour vous monstrer que ma peine endurée
 Du subiect que i'honore est assez honorée;
 Non que ie sois de ceux qui d'un leger discours
 Entretiennent chascun du faict de leurs Amours,
 Qui faschent leur Amy, l'importunent de plainctes,
 Et ont leurs passions dedans la bouche peinctes.
 Je feins ma liberté, & ie suis en prison,
 Je suis tout plein de playe, & feins ma guerison,
 Je feins d'estre à la paix, & sens l'effort des armes,
 Je feins d'estre content, & ie me fonds en larmes,
 Je feins d'estre ioyeux, & ie suis en courroux,
 Je feins d'aimer partout, & ie n'aime que vous,
 Je feins d'estre en la glace, & mon ame se brusle,
 Il n'y a mal si grand qu'un mal qu'on dysimule:
 Aussi suis-ie l'erreur & la faute que font
 Ceux qui sont coustumiers de porter sur le front,
 Sur la langue ou les yeux un trompeur tesmoignage,
 Qui pensent n'aimer point s'ils n'aiment de visage.

I'appelle

J'appelle bien aimer, i'appelle bien souffrir,
 D'endurer sans parler, & de ne descouvrir
 Le brasier quel l'on sent d'un violent martyre:
 Un mal n'est point un mal si un mal se peut dire.
 Si je voulois souuent plein d'importunité
 Lamenter mes liens, & ma captiuité,
 Me tenir prez de vous, vous conduire & vous suyure,
 Vous dire que ie meurs, que ie ne puis plus viure,
 Composer mes regards, desrober à propos
 Quelques soupirs trenchans, tirer quelques sanglots:
 Je n'ay faulte en cecy d'addresse & d'artifice:
 Mais tel art est suuy d'une indigne malice.
 L'artifice en Amour ne me plaist, que d'autant
 Qui on faint de n'aimer point, & l'on aime pourtant:
 C'est se foudre à propos, & c'est la belle rusé
 Dont il faut auourd'huy qu'un Amoureux abuse
 La poursuite & les yeux d'un ardent Corinal
 Trop prompt & souffr conneux au iugement du mal.
 Si ie me plains fort peu, on bien si ie n'allume
 Le Ciel de mes soupirs, ce n'est point ma constume.
 Une honeste sroideur, une discretion,
 Un modeste parler, choisir l'occasion,
 Une playe celée, une ioye muette,
 Une liberté feinte, une flamme secrete,
 Un devoir de l'honneur, un plaisir desguisé;
 Cela ce sont les traicts d'un Amant aduisé:
 Mais un feu descouvert, une audace effrontée,
 Un parler impudent, une playe esuenée,
 Une poursuyste ardente, une temerité,
 Une indiscretion, une infidélité,
 Une complainte ouverte, un desir plein de rage.

Cela ce sont les traict's d'un Amourenx volage.

Le ne sçay si l'Amour s'oppose à mes desirs,
Me garde de me plaindre, afin que mes souffirs,
Mes travaux recelez, mes larmes retenués,
Demeurent sans remede, & sans estre connués:
Mais ie ne veux pourtant qu'on y cognoisse rien,
C'est assez que moy seul ie cognoisse mon bien,
Que ie sçache moy seul que i'aime, & ie le taise,
Coulpable de mon heur, & content de mon aise.
Le plaisir est perdu d'un Amour qu'on poursuyt,
Quand la fucille en Amour se vold auant le fruit,
Si la Palme s'estend soubs la terre & envoye
Cent racines auant qu'une fucille se voye;
Cent racines d'Amour se forment dans mon cœur
Auant qu'en seul soupir sorte de ma Langueur.
Si la mer est premier dessous l'onde agitée
Que la vague au dessus n'a la vague portée,
Les vagues & les flots d'un orage ennuiez
Ont assaily mon cœur auant que mes deux yeux:
Mais quel soulagement en ma perte certaine,
Si rex perfections le subiect de ma peine,
Si les causes d'un mal croissent de iour en iour?
Qui s'attendra de voir la fin de mon Amour?
L'on discourt si l'Amour prend au vray sa naissance
De la perfection dont on a cognoissance,
Ou si l'Amour le veult de soy-mesme affirmer,
Qu'il faut pour bien aimer cognoistre auant qu'aimer:
Et moy ie dis qu'il faut aimer pour bien cognoistre,
Qu'Amour fait du subiect le parfaict apparcistre,
Que ce n'est rien de soy que la perfection
Est en d'autant qu'on vold & croid l'affection

Cela n'estre pas faux, qu'en vne mesme chose,
 Et qu'en mesme subiect est l'effect & la cause.
 Or ie veux bien qu' Amour n'ait son eslancement,
 Ses premieres faueurs que du seul ingement,
 Qui recherchant le bien qu'en Amour on souhaite,
 Ne le peut rechercher qu'en la chose parfaicte.
 Il faut estre sans yeux, sans ame, & sans valleur,
 D'aimer indignement & chercher son mal-heur,
 Et vouloir trauailler d'une longue poursuite
 Pour chose qu'on cognoist de trop peu de m'rite:
 Mais ie dis quant à moy que ce n'est pas assez
 De cognoistre en Amour: car si vous cognoisseyez
 Tout ce qui est parfaict dedans la chose aimée,
 C'est limiter l'Amour & sa flamme allumée.
 Si de la cognoissance une flamme se fait,
 Où la cause default, il n'y a plus d'effect,
 Vous auiez recogneu tout ce qui est en elle,
 La matiere fault donc d'une peine nouuelle;
 Il n'y a feu si grand, brasier si violent,
 Sil'on n'y met du bois, qui ne deuienne lent.
 Ainsi ie concluray que pour vn Amour ferme,
 Qui ne doit auoir fin ni limite ni terme,
 Il ne faut rien du tout recognoistre, ou il fault
 Que ceste cognoissance esleue vn cœur si hault,
 Que touſtours il retrouue en l'ardeur poursuyuie
 Quelque nouveau subiect qui le pousse & conuie
 A reuoir de nouveau quelque Diuinité,
 Afin que son Amour aille en infinité,
 Et que les raretez, dont luy vient la poincture,
 Croissans de plus en plus seruent de nourriture,
 Comme elles font en vous: car plus le vay auant,

E 9



L'Amour qui me conduit, qui me va poursuyuant,
Me fait voir de nouveau quelque chose de rare,
Que ie n'auois point venu, & mon oeil qui s'egare,
Qui se perd aux desirs de si rares beautez,
Sans limite & sans fin se paist de nouveautez.
Apres voz beaux discours aujourd'huy ie m'enuole,
Vostre oeil le lendemain me rauist & m'affole,
Et puis vostre douceur m'appreste tant d'appas,
Voz vertus aussi tost me liurent cent combas,
Vostre esprit tout divin me donne vne manie,
Dvn subiect infini l'Amour est infini:
Mais apres si ie dis qu'il n'est rien en effect
De cela que le monde appelle le parfait,
Que le corps & l'effect le subiect & l'essence
Des beautez ce n'est rien qu'une simple creance:
Que telle que l'Amour veult qu'en nous elle soit
Telle le sens & l'oeil & l'ame la conçoit.
Si nul feu de l'Amour mon Amour ne seconde,
Cela est vous nommer le parfait de ce monde,
Puisque l'oeil d'un Amant & son cœur enflamme
Ne juge rien de beau que ce qui est aimé.
Que l'on oste l'Amour & son cuisant martyre,
Rien n'est de si parfait qu'on n'y trouve à redire,
Erreur d'opinion qui tient l'homme enchanté,
Selon la vne ardeur dont il est tourmenté.
L'oeil de soy ne void rien sans effect & sans flamme,
Il faut pour son effect que le Soleil l'enflamme,
Qu'il l'eschauffe & le tire & imprime au dedans
L'esprit de sa lumiere & ses rayons ardens.
Le Soleil est l'Amour qui de ses estincelles
Nous esclaire & nous pousse à voir les choses belles,

Autrement on verroit nostre œil abandonné,
Sans guide & sans clarté d'un voile enuironné,
Et les perfections de nature cachées
Ne seroyent par l'Amour d'un Amant recherchées;
C'est moy qui suis Amant, qui ay les yeux ouuers
Pour voir tant de beautez & de thresors diuers;
L'Amour me les fait voir, & puis elles de mesme
Causes de mesme effect me font que je vous aime;
Je suis seul des Amants qui void voz Deitez;
Les autres seulement à voz yeux arrestez
Sont conduits de la veue & de l'œil qui commande:
Mais moy qui suis conduit d'une fureur plus grande,
Eschauffé d'un Démon qui m'a le cœur espoimé,
Je contemple & ie voy ce qu'ils ne voyent point;
Amour m'esleue en hault, & mon ame guidée
Sur ces voiles vous void en forme de l'idée
La plus belle du Ciel, & le Ciel peur mon heur
M'a du tout reserué cette grande faveur.
Honneur digne de moy que l'Amour fauorise,
Puisque i'ay le cœur hault pour sa belle entreprise,
A quictus les honneurs, les grandeurs, les estats,
(Que Fortune me iette ou en hault ou en bas,
Que le Ciel m'aime ou non, que le sort me menace)
A qui tout ce n'estrien apres sa bonne grâce.
Si i'ay denc sa faucur, que m'est-il mal-aisé,
Puis qu'un si beau dessein m'a le cœur embrasé,
Et que desesperé i'ay eu la hardiesse
Et l'audace d'aimer vne telle déesse?
C'est pourquoi mon Amour que i'ay voulu bastir
Sur voz perfections ne se peut despartir
Constant, opiniastre, & si ie tiens à gloire

De perdre en ce hazard l'honneur & la victoire,
Plustost delibéré, soit la guerre ou la paix,
De mourir pour suyuant, que de changer iamais.
I'ay souuent debatu que c'est que l'on appelle
Un Amant inconstant, volage & infidelle,
D'où vient le changement, un vice si commun,
Qu'Amour & changement aujourd'huy ce n'est qu'un:
Si c'est la volonté, si c'est la destinée,
Ou quelque humeur legere en nous enracinée,
Ou mal-heur de l'Amour, ou si c'est trop d'ardeur,
Ou trop peu de brasier, ou trop peu de froideur,
Ou bien quelque Démon, ou bien que la nature
Est jalouse de voir que quelque chose dure:
Mais ie croy que ce n'est ni nostre volonté,
Ni l'humeur, ni l'Amour, ni le sort indompté,
Ni le chaud, ni le froid, ni le Ciel variable,
Qui veult que toute chose au monde soit muable:
Le changement se fait d'ignorance & d'erreur,
Et comme ce n'est rien qu'une prompte sureur
Qui nous tire à aimer yne beauté divine,
Quand l'Amant est trompé du bien qu'il imagine,
Que l'erreur le surmonte, & qu'il se void deceu
Du parfaict qu'il auoit en son ame conceu:
Les larmes, les soupirs, l'honteuse repentance,
D'auoir si mal choisi suyuent son ignorance:
Les larmes, les soupirs, le regret, ont suyuy
Les premieres ardeurs du feu qui m'a rauy,
Honteux d'auoir cognu que ma ieune franchise
N'a esté iusqu'icy assez dignement prise:
Mais pour vous aujourd'huy i'ay rompu le bandeau
De l'Amour, & choisy pour guide le flan beau

De vox perfections, dont i'ay l'ame eschauffée,
Esleuant maintenant à l'Amour: un trophée
De constance & d'Amour: & ceux qui aimeront,
Ou qui voudront amer, desormais choisiront
Mon cœur pour un pourtraiet de fidele seruice,
Et les rares beautes, qui font que ie languisse
D'un immortel enuy, seront l'autel sacré,
Où l'Amour & mon cœur doit estre consacré.
Je suis si resolu du sujet que i'honore,
Que le Ciel, que l'Amour, que l'Inconstance encore
Ne me peut destourner, moy-mesme ie ne puis,
Quand ie voudroy changer pour la peine ou ie suis:
Je ne suis que pour vous, rien au ciel ne me touche
Que vous: & s'il m'eschappe un propos de la bouche,
Dont i'entretienne un autre, un desdain me surprend,
Et sens dedans mon cœur l'Amour qui me reprend:
Mais quoy que ie deuise, ou ie le fais de honte,
Ou c'est pour mieux celer vostre Amour qui me domptez
Si ie vois quelque chose, ou si ie fais de voir,
Le sens incontinent mon œil se decevoir,
Et voyant ne voir pas soubs la faimète apparente
De l'obieet présent l'objet qui le contente.
Rien de ce que ie voy n'est point ce que ie voy,
Et mes yeux que de vous ne reçoivent la loy.
Si quelque autre beauté devant moy se propose,
Vostre image grauée incontinent s'oppose:
Sil'Amour par surprise entreprend d'approcher,
Elle donne la fuyte à ce volage Archer,
Et comme defendant la place qui est sienne,
Se met dedans mon cœur, & garde qu'on n'y vienne:
Mais quand pour mon malheur vostre image voudrois

M'abandonner la place, & qu'il entreprendroit
De mettre vn nouveau traict d'une face gentille,
Le coup seroit tire d'une main inutile.

Quel feu, quels traicts, quel oeil me pourroit eschauffer?
Quelle beaute iamais peult de moy triompher?
Non plus que le Soleil, quand la terre deserte
Au milieu de l'hiver de neiges est couverte:
L'esclat de ses flambeaux doucement radieux
En vain pour l'esmouvoir ce fera voir des cieux,
Elle demeure ferme, & sa face endurcie
D'un effort si leger ne peut estre addoucie;
Les Roses, le Printemps, & les belles couleurs
Ce ne sont point les fructs de si froides chaleurs:
Mes cris, mes passions, mes plainctes constumieres
Ce ne sont point les fructs de beautez si legeres;
Ce Soleil est trop froid pour me rendre vn Printemps,
Et pour faire qu'un iour mes desirs soyent contens.
Vous seule mon Soleil, qui me luit & m'esclaire,
Faictes naistre vn Printemps de ma peine ordinaire,
Pource Amour, qui voulut m'oster de ce danger,
Pour ma fidelite de formais ne changer,
Rendant en son honneur ma constance connue,
Graua premierement voz beautez sur ma veue,
Des yeux au sens commun, puis il les fit passer
Au hault de ma pensee, & puis de mon penser
Vindrent tout aussi tost dedans ma fantasie:
D'imagination mon ame fut saisie.
Et lors que i'en vins là, ie ne sees plus trouuer,
Quelque effort que ie fis, moyen de me sauuer,
Que mes yeux, que mon sens, que ma haulte pensee,
L'imagination & mon ame insensée

N'ayent depuis suuy les beautez qui m'ont pris:
 D'autres perfections ie ne puis estre espris.
 Et si contre mon gré quelquesfois de fortune
 Je voy quelque beaute, tout cela m'importe,
 Et le devoir d'honneur que ie vous veux garder,
 Me defend scullement de l'oser regarder,
 Ou si ie la regarde, aussi tost elle passe,
 Et mon cœur desia plein lui refuse la place,
 Honteux & dédaigneuse que l'audace & l'effort
 D'un autre que de vous tire honneur de sa mort.

STANCES EN FAVEVR DES FILLES, CONTRE les femmes.



L n'y a qu'un Amour comme un soleil
 au monde,
 D'où s'anime le Ciel, la Terre, l'Air, &
 l'onde,
 Il n'y a qu'un Archer, qu'un Arc, que
 mesmes Traictz,
 Que si tout ne guarist d'une mesme blessure,
 Ce sont diuers subiects de diuerse nature
 Qui font de mesme cause ainsi diuers effectz.

Amour l'un glace au cœur, & brusle l'autre en l'ame,
 L'un vit de son ardeur, l'autre meurt de sa flamme,
 Cueillant d'un mesme tronc tant de fruitz differenz
 Le sauage & le franc ont bien la mesme escorce,
 Et la femme & la fille ont bien la mesme amorce,
 Mais leur diuerse humeur fait diuers payemens.

Qu'Amour soit tout diam en toute sa nature,
 Celuy l'est touſtours plus dont ſa flamme eſt plus pure,
 Combien le bien reçoit du bien accroiffement;
 La fille en tout ſon feu a ſon ardeur entiere,
 Et la femme la perd en ſa flamme premiere,
 Qui preue que ſen feu brufie plus froidement.

Si les premiers Soleils ont eu plus de puissance
 Quand les fruits premier-nais eurent plus de ſubſtance,
 Et les hommes viuoient tant de centaines d'ans;
 Les premières Amours ſont les plus naturelles,
 Comme les premiers feux ont leurs flammes plus belles:
 Mais las! tout ſ'afſoiblit par l'age & le temps.

L'air eſt amy du feu, & la mer de la terre,
 L'Amour aime la paix, & la hayne la guerre,
 L'homme ſeul mal-heureux ſuyt ſa felicité:
 Hors de la fille il cherche vne parfaite flamme,
 Qui finiſt ſen Amour commençant d'eſtre femme,
 Aſſi toſt ſans Amour que ſans Virginité.

Amour eſt un enfant puceau de ſa naissance,
 A qui plaift ſeulement la virginale enfance,
 Delices coſtumiers du lieu de ſon ſejour:
 Mais que ſert le Roſier dont la Roſe eſt fleſtrie,
 La cendre tue le feu de la flamme amortie,
 Et la femme n'a plus que le foyer d'Amour.

L'Amour le plus naïf a moins de couverture,
 Son enfance n'a point de default de nature,
 Les ſecondes Amours ſont ſubiectes au fard:
 La flamme de la fille eſt toute naturelle,
 Qui eſtemble vne fois ne renaift plus ſi belle,
 Au moins ſi la nature eſt plus belle que l'art.

Ne m'estimez donc plus les femmes inhumanes,

Ne donnez plus qu'à vous les causes de voz peines,
 Qui semez sur le roc l'esperance du fruct;
 Qui n'a point eu d'Amour iamais ne le peut rendre,
 Si vous estes perdis soubs espoir de les prendre,
 Vous auiez le vray gain qu'une perte produict.

Toute perte est touſiours pour l'honneur desirable:
 La mort par le danger en est plus honorable;
 Mais les faicts fort comuns acquierent peu d'honneur,
 Le braue cœur ne met son cœur qu'à l'impossible;
 Or la femme vaincue est encor inuincible.
 Voyez si cest Amour est marque de valleur.

Le chemin moins frayé apporte plus de gloire,
 L'homme renait deuex fois s'il a double victoire,
 Et le premier triomphe est au premier vainqueur,
 Le premier repoussé est encor excusable;
 Mais qui meurt d'un vaincu meurt du tout miserable,
 Et si pour tout cela il n'acquiert point d'honneur.

Les filles n'aiment point d'une Amour imparfaicte
 Que si tous n'ont touſiours la fin de leur conquête,
 C'est assez grand honneur d'entreprendre premier.
 La femme ayant aimé n'aime plus qu'en parties,
 Et souvent on ne l'a ni toute ni demie;
 C'est du bien à demy, & du mal tout entier.

Autant comme le tout est plus que la partie,
 Autant comme l'honneur est plus que l'infamie,
 Autant que l'artifice est long du naturel,
 Autant comme la cendre est moindre que la flamme;
 La flamme de la fille est plus que de la femme,
 D'autant que le diuin est plus que le mortel.



RESPONSE ET DEFENSE DES FEMMES CONTRE les filles.

*I l'Amour est vn Dieu, d'un Dieu il n'est
sort rien
Qui ne soit tout parfaict & n'apporte du
bien,*
*Touſtours à ſuſt en ſoy, constant & immuable:
Ne diſons point qu'Amour fait les vns consumer,
Les autres faire ouyr; ce ſeroit blaſphemier:
Car l'effeſt eſt pareil d'une cauſe ſemblable.*
*Celuy qui bien aimant en ſon affection
A eu plus de plaisir ou plus de paſſion,
L'effeſt n'eſt point d'Amour, il prouient de lui-mesme;
Que l'on ait dans le cœur plus ou moins de ſoucy,
Qu'on adore vne femme, ou vne fille auſſi,
Ce n'eſt rien qu'un deſir du ſubieſt que l'on aime.*
*Le feu eſt touſtours feu, le iour touſtours eſt iour,
Le Ciel eſt touſtours Ciel, l'Amour touſtours Amour;
Que ſi en quelque endroict plus luisante eſt ſa flamme;
Admire qui voudra la fille & ſes attraictz;
L'Amour dedans ſes yeux ne cache point de traiſts:
Rien n'eſt de ſi parfaict que l'Amour d'une femme.*
*Le feu ne dure point ſans un nourriſſement,
Les bois demy bruiſé le rend plus rebrenant;*

Et celuy qui est vert l'empesche de s'espandre:
 La femme brusle toute en son feu descouvert;
 Et la fille ressemble à du bois qui est vert,
 Qui fait bien peu de feu, & rend beaucoup de cendre.
 Tous les commencemens ont bien quelque beautez;
 Le fruct nouveau nous plaist, mais il est sans bontéz;
 Son suc encore vert n'anis auceur ni force;
 La fille en son Amour en est du tout ainsi,
 C'est vn fruct nouveau-nay, aigre & plein de soucy,
 Bref, son parfaict Amour ce n'est rien qu'une escorce.

Alors que le Soleil, qui fait que nous voyons,
 Commence à descouvrir l'or de ses beaux rayons,
 Soudain nous adorons sa nourriciere flamme,
 Seullement pour l'espoir d'un feu plus lumineux;
 La fille tout ainsi, s'elle plaist à noz yeux,
 C'est pour le seul respect qu'elle doit estre femme.

Je voudrois qu'on me dit lequel est plus parfaict
 Ou un desir d'Amour qui languit sans effect,
 Ou l'effect du desir que nostre ame souhaite
 L'on me dira, l'effect. La fille est le desir;
 Mais la femme est l'effect & donne le plaisir.
 La femme en son Amour est donc la plus parfaicte.

La fille (& ie le scay) souuent desire bien,
 Mais ce desir bruslant ne lui apporte rien.
 Qu'un tourment incogneu, defessoir de son ame:
 Que s'il vient une fois qu'elle arrive à ce point
 D'accomplir le desir qui la picque & la poinct,
 Ce n'est plus une fille il faut qu'elle soit femme.

I'ay mille & mille fois philosophé en l'air,
 Pour definir la fille à proprement parler:
 Mais jamais mon esprit ne l'a seeu bien comprendre,

C'est vn nom inuenter pour vn poinct seulement,
Vn rien & moins que rien, vn atome & vn vens,
Que l'âge fait pern à faute de le prendre.

Aussi dedans le Ciel ce nom tant odieux
Est du tout incognu aux déesses & dieux.
Iupiter pere atteint d'Amour & de sa flamme
Conduisant vne Nymphé à l'immortalité,
Luy estoit vistement ceste virginité,
Comme indigne du Ciel, si elle n'estoit femme.

Et Cybele & Thetis, Cérés, Venus, Iunon,
Bref toutes dans le Ciel mespriserent ce nom:
Vne seule Pallas vierge toute nouvelle
Du cerueau de Iupiter print sa natuité,
Nous faisant voir par là que la virginité
N'est qu'une opinion conceüe en la ceruelle.

Toute chose a son terme, & la diuinité
Aux desirs de l'Amour vn but a limite,
Seule perfection des Amours ordinaires,
Le but est de ioüir, & n'y a que ce poinct
Qui puisse terminer le desir qui nous poinct:
Estre fille, & ioüir ce sont choses contraires.

La terre estant pucelle aux siecles les plus longs
N'enfanta iamais rien qu'espines & chardons,
Qui horribles couuroyent sa face mesprisée,
Mais si tost qu'un outil l'homme eut mis dans son stin,
Fertile elle engendra vn admirable esstain
De moissons & de fleurs, dont elle fut prisee:

Aussi lors que la fille a sa virginité
Elle est sans fruit, sans goust, sans saucur, sans bonté,
Desyeux & de l'esprit friuoie murrature;
Mais si tost que plus sage elle franchist le pas,

Ses yeux dardent l'Amour, sa bouche les appas,
L'homme la fauorise & suyt son aduenture.

Ie scay qu'on pense faire vn traict dvn grand guerrier
D'aimer vne beaute qui se fait bien prier,
D'autant que la conqueste en est plus difficile;
Et bien ie suis content si l'on en vient à bout,
Mais d'aimer vne fille & se perdre du tout,
C'est chercher de l'honneur d'une chose inutile.

Sçauiez-vous le profit qui vient de cest Amour?
Vn ennuy, vn travail qui nous suyt nuit & iour,
Vn feu qui sans cesser en larmes nous distille,
Vne maigre responce, vn discours sans propos,
Vne amitie legere, & qui n'a nul repos.
Voyla ce que l'on gaigne à aimer vne fille.

Se consommer soy-mesme, & ne sçauoir pourquoij,
Aimer vne beaute sans raison & sans loy,
Braue, haulte à la main, forte & presomptueuse;
Comme esclave endurer cent mille indignitez,
Se dire trop heureux entre ses cruantez,
Sont-ce là les effets d'une ame genereuse?

Si vn mien ennemy m'avoit fort ultrageé,
Ie ne souhaiterois pour en estre vangé,
Que de voir vne fille estre sa seule Dame;
Ie pourrois bien iurer en son affliction,
Que la soif de Tantale, ou roïe d'Ixion
Ne seroyent rien au prize des peines de son ame.

Vous quiconque soyez qui la nuit & le iour
Côduis par vn beau feu genereux sur les ondes d'Amour
Mettez à l'abandon voz voiles desployées,
Si quelqu'e fille tache à vous tirer à bort,
N'escoutez point son chant, fuyez cet triste port.
Les filles en Amour sont roches Capharees.



STANCES DE L'AMOUR ET DE L'ESPOIR, QUI ne peuuent subsister lvn sans l'autre.

CEUX qui au Ciel d'Amour ores pleins de
desirs,
Ores pleins de tristesse, & ores de plaisir,
Tremoussent doucement leurs amoureuses
ailes,
Ils ne souspirent pas, & ie le cognois bien,
Les traictis d'une beauté, dont ils n'esperent rien.
Aimer & esperer sont deux choses pareilles.
L'escumiere Cypis que l'Ocean porta,
Ainsi comme l'on dict en vn iour enfanta
Et l'Amour & l'espoir d'une mesme ventrée,
Et du depuis iumeaux ils vont d'un mesme pas,
Ils ont une mesme ame, ils ont mesmes esbats,
L'un aime l'Androgyne, & l'autre en est l'entrée
Ainsi eux n'estans qu'en ils ne peuuent avoir
Qu'une mesme pensée en un mesme vouloir,
S'engendranc tout ensemble, & mourās à mesme heure.
Et Castor & Pollux se monroyent tour à tour,
Il n'en peut estre ainsi de l'espoir & d'Amour:
Car mourant l'un des deux, il faut que l'autre meure,
Finissant donc l'espoir dont le mal doucereux
Troyoit de rif appast à mon cœur amoureux.

Si mon Amour est mort le trouuez vous estrange?
 Qui a suuyuy l'Amour a beaucoup merité,
 Mais qui vuide d'espoir promptement l'a quitté,
 Du trauail qu il a pris double en est la louange.

Où eslez vous Amants, dont la fidelité
 Sert aujourdhuy de lustre à la posterité,
 Qui bruslez pour les yeux d'une Maistresse dure,
 Qui obstinez au mal, aimez desesperez,
 Des Dames d'aujourdhuy vous serez adorez:
 Mais on vous a dict telz, & ce n'est qu'en peineclure,

Si vous avez aimé, & vrayment ie le croy:
 Vous avez à la fin fait ainsi comme moy,
 Vous tirant du danger, de crainte du naufrage:
 Voyla comme il faut faire, & qui fait autrement,
 Ce n'est pas bien aimer, c'est furieusement
 Desirer de mourir, & perdre le courage.

Madame, croyez moy, que la perfection
 D'un vray & saint Amour n'est pas l'affection
 Qui pour vne beauté se prend dedans nostre ame:
 Il faut que deux rayons esgallement vainqueurs
 Se choquans tout à coup facent brusler noz coeurs:
 Ainsi de deux cailloux on void sortir la flamme.

Pourquoy peinct-on l'Amour doublement emplumé,
 Deux cordes en son arc, de deux fleches armé?
 Rien sinon pour monstrez sa force reciproque.
 Amour n'est point Amour, si deux coeurs ne sont mis
 Si le trauail, l'ennuy, & le bien n'est commun.
 Le véritable Amour par Amour se pronoque.

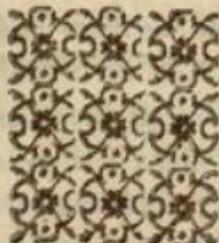
L'oiseau mis en la cage alors que le Printemps
 Nous embellit la terre, attire par ses chants
 L'autre oiseau son pareil, pour le faire surprendre.

Voulez-vous estre aimeé, & d'Amour qui tiendra?
 Tendez vn bon Amour, l'autre Amour y viendra.
 L'Amour est vn oiseau, & le faut ainsi prendre.

Si espris de voz yeux, i'ay force la prison,
 Dicte le moy, Madame, auoist ie pas raison?
 C'est Amour qui l'a fait de sa propre puissance.
 Vous l'avez desdaigné, & luy plein de courroux,
 Comme estant son subiect m'a estoigné de vous:
 Contre vn Dieu si puissant, qu'eust seruy ma defences?

Et la terre & la mer tout ensemble estoit clos
 A Dedale arresté és prisons de Minos,
 Dans le Ciel toutesfois il bastit son voyage:
 Minos ne peult garder vn homme de voler:
 Moy, eusse ie empesché l'Amour de s'en aller,
 Luy qui est emplumé, & qui hayt le fernage?

Je ne suis point celuy qui par charme ou poison
 S'essaye d'acquerir vn Amour sans raison:
 L'Amour est naturel, & prouient du merite.
 En aimant i'aimeray, si l'on ne m'aime aussi,
 Croyez que trauaille de peine & de soucy
 Iam ais le desespoir ne me fera Hermite.



S T A N C E S P E R-
S V A S I V E S A L' A M O V R .

D'O v vient que d'autant plus que je
suis enflammé,
Et mon mal-heur consent que je sois
moins aimé,
En flattant mon mal-heur contre moy
je m'obstine?

*Vous diriez que les feux de ma triste langueur
Allument à l'enuy les feux de sa rigueur,
Si bien que vous aimer c'est aimer ma ruine.*

*La nature & le Ciel tempèrent l'Uniuers
D'eau, ensemble de feu, deux elements diuers,
Qui despartent au monde vne forme nouvelle:
Mes flammes & mes pleurs sont mes deux elements;
Qui tempèrent ma peine en diuers mouuemens;
Mais le monde est mortel, & ma peine immortelle.*

*Si quelqu'un d'entre vous peine et l'Amour au iour d'huy,
Qu'il peigne la fortune assise aupres de luy:
La fortune & l'Amour sont de mesme nature,
Ce n'est point le merite au iour d'huy qui despart
Le bon-heur en Amour, ce n'est que le hazard.
Un aveugle, un enfant fait tout à l'aventure.*

*A quel prix de rigueur, de peines, de tourmens,
De flammes, de fureurs, d'ensers, d'embrasemens,
Mettez vous en Amour le bien de ma poursuyte?
S'il ne tient qu'à souffrir, ie vous pry d'inuenter*

Quelque tourment nouueau pour me bien tourmenter,
Qui à l'egual de mes maux esgal soit le martyre.

Souuent ie me resoulz de chasser de mon cœur
L'Amour & les desirs, brasiers de ma langueur:
L'Amour tout mutiné s'en plainct à l'esperance,
L'esperance aussi tost s'en va plaindre à voz yeux:
Et tost que ie les voy, ie decuiens furieux,

Contre si doux Tyrans ay-ie assez de puissance?

C'est vn discours d'Amour, s'il vault mieux qu'u Amas
N'espere rien du tout pour son contentement,
Ou si pour esperer il a quelque aduantage:
vn est plein de desirs d'un bien imaginé,
L'autre plein de fureur, en son mal obstiné:
Qui est de ces deux-là le plus prez du riages?

L'Amant desesperé s'il n'attaint à ce bien
Ou son propre mal-heur vault qu'il n'espere rien,
S'il n'a rien esperé, qu'est-ce qui le tourmente?
Mais si quelque bon-heur, sans y auoir pensé,
Le conduit à ce poinct, qu'il soit recompensé,
Le plaisir est plus cher qui lui vient sans attente.

Or celuy qui s'attend d'estre vn iour recognu,
Le plaisir est passé auant qu'il soit venu,
Et ia cueille le fruit de sa peine soufferte;
Mais s'il aduient aussi qu'il se trouue abusé
De l'effet du plaisir qu'il s'estoit proposé,
L'espoir d'un bien accroist le regret de sa perte.

Que i'ay donc de regret d'auoir tant poursuyuys,
Soubs vn espoir trompeur, le bien qui m'est rany,
Apres auoir porté tant de longues trauersés!
Or ie veux desormais scauoir si ie seré
Plus heureux en Amour estant desesperé,

Les effects sont diuers de deux causes diuerses.

*Ne vous laissez iamais de me faire endurer,
Pensez vous que ie sois las de perseuerer?
Que de mille desdains ma flamme soit suyue?
La valeur d vn guerrier se cognoist au danger:
Cent mille cruautez ne me feront changer,
La fin de mon Amour c'est la fin de ma vie.*

*Liens, flammes, fureurs croissez de iour en iour:
Vous ne pouuez croissans descroistre mon Amour,
Croissez donc les meurtriers de mon ame punie:
Beauté miroir des Cieux, en croissant mon soucy
Pourquoy ne pouuez vous croistre de mesme aussi?
Mais pent-on adiouster à la chose infinie?*

*L'on dict qu'en toute chose y a perfection,
Qui s'apelle là hault Imagination
Du parfaict sans effects, que les dicux ont gardée,
Je n'ay pas seulement de mon Amour parfaict
L'imagination, mais aussi i'ay l'effect,
Si bien que mon Amour est l'effect de l'idée.*

*La vieille Astrée vn iour s'enuola dans les Cieux,
Abandonnant la terre & le monde odieux,
Qui plein d'impieté luy veuloit faire guerre,
Les hommes ont banny la constance & la foy,
Elles pour se sauver s'enuolerent dans moy,
Je feray donc le Ciel , & les autres la Terre.*

*Auant que l'on vous veid qu'estoit-ce que beaute?
C'estoit à mon avis quelque nom emprunté,
Vn songe qu'un Amant peignoit en son courage,
Ou bien des coups d'essay de quelque petit traict
Du Ciel, pour mieux apres tirer vostre pourtraict.
Ce n'estoient que dessins, & vous estes l'ouurage.*

Digne ouvrage du Ciel, ie me sens bien-heureux,
 Puisque ie sens pour vous tant de maux langoureux:
 Tournez au moins voz yeux trop pleins de violence:
 De dire qu' vne peur vous aille retardant:
 La defense en Amour rend vn feu plus ardant;
 Vous ne le voulez pas: voyla vostre defense.

Les beaux rais du soleil quand ils sont enfermez
 En vn miroir ardent, se font plus allumez,
 Et le feu plus ardent enclos en la fournaise:
 Quand l'Amour est contrainct, & qu'il sent quelque ef-
 Il s'anime & se rend plus violent & fort. (fort,
 C'est verser vn peu d'eau sur vne grande braise.

Ou c'est mal fait d'aimer, ou c'est bien fait d'aimer:
 Si c'est bien fait d'aimer, qui vous en peut blasmer?
 Qui croira que iamais la vertu l'on defende?
 Si c'est mal fait d'aimer, qui a donc offence?
 Est-ce vous ou l'Amour qui vous y a force?
 Peche n'est plus peche quand vn Dieu le commande.

Le voulez vous ou non? si vous ne le voulez,
 Et que ie perde en vain tant de pleurs escoulez,
 Dictez-le franchement, que vous fert de le faindre?
 Mais si vous le voulez, qui vous le defendra?
 Veuillez le seulement, & chascun le voudra.
 Vne Diuinité se peut-elle contraindre?

L'Amour bande ses yeux afin de ne rien voir,
 Pour monstrez que les coeurs qu'il tient en son pouvoir
 Doisent fermer les yeux au respect d'une crainte.
 Que fert vne defense où le destin a lieu?
 Destin & Dieu n'est qu'un: si l'Amour est vn Dieu;
 Je conclus que l'Amour est donc hors de contrainte.

Mais qui est l'indiscret qui voudroit engarder

Que le Soleil du Ciel ne vous vint regarder?
 Qui pourroit empescher la course de sa flamme?
 Le Soleil est l'Amour, & l'Amour le Soleil;
 seulement en ce point l'Amour n'est point pareil,
 Lvn est l'Astre du monde, & l'autre de nostre ame.

Jupiter indigné tenoit l'Amour enclos
 Dedans l'obscurité du tenebreux Cahos:
 Mais que peut contre Amour l'effroy d'une menace?
 Cest enfant à la fin de colere sortit
 Plein d'audace & de cœur, & ce monde bastit,
 Ce monde est auourd'huy le fruit de son audace.

S'il vous plaist de scauoir ce qui est entendu
 Soubs le Chaos, ce n'est qu'un Amour defendu:
 Jupiter est la peur qui vous tient asservie,
 Ce monde œuvre d'Amour que bastit cest enfant,
 C'est l'effect de l'Amour alors qu'on le defend,
 La defense en Amour est mere de l'envie.

Qui vous defend d'aimer d'une honnête amitié,
 Vous rend sans yeux, sans ame, ingrate & sans pitié:
 Ingrate, en refusant le fruit de mon service,
 Sans yeux, en me voyant cruellement mourir,
 Sans ame & sans pitié, ne m'osant secourir.
 Qui defend donc d'aimer vous commande le vice.

Qui craint une defense en Amour n'aime point,
 Ou s'il aime, l'Amour dont il se sent espoir,
 Ce n'est tant seulement qu'un feu qu'il imagine,
 Un arbre qui n'a pris ses racines auant
 Vous voyez que de peur il tremble au premier vent.
 Aimer peu qu'est-ce donc qu'un arbre sans racine?

La beauté sans Amour c'est un feu sans ardeur,
 C'est un arbre sans fruit, c'est un pré sans verdure,

*V'n Printemps qui n'a point aucune fleur escloset,
C'est vn Ciel sans Soleil, c'est vn Soleil sans iour,
C'est vn corps sans esprit, vn Amour sans Amour,
L'Amour & la beauté c'est vne mesme chose.*

*Quand vn Amour est ferme & sur pieds assuré:
Que le Ciel ou l'Enfer sa perte ait coniure:
Malgré tant de rigueurs sa constance est cogneüe.
Si l'Amour a des loix c'est pour assubiectir
Les yeux, non pas le cœur qu'on ne peut diuertir,
Que i'ay donc vostre cœur & les autres la veüe.*

*D'où vient qu'on feint Amour fils de la liberté?
Comme libre il ne peut iamais estre arresté,
Comme volant & nud, comment le peut-on prendre?
Comme enfant, que peut-on aux enfans demander?
Comme Dieu, c'est à faire aux dieux de commander?
Dieu, enfant, libre, & nud, que luy peut-on defendre?*

*Et bien, si vous m'amez m'aimant qu'offensiez vous?
C'en'est qu'au pis aller irriter vn courroux:
Humaine en est l'offense & la vengeance humaine:
Mais vous rendant Amour & les dieux enuemis,
C'est vn si grand peché, qu'il n'est iamais remis:
Les dieux sont eternels, eternelle est leur peine.*

*Amour, si tu es donc le grand Dieu des mortels
Qui voin & qui reçois l'honneur de tant d'Autels,
Qui te plais en noz maux & te pais de noz larmes:
Je t'aduire & coniure, Amour, par tes attraits,
Ta puissance, tes feux, tes redoutables tra its,
De faire en ma fau ur qu'elle esprouue tes armes.*

*Si tu es ce grand Dieu par qui tout est donté,
Craint là hault dans le Ciel, aux enfers redouté,
Qui renflamme Neptune au millieu de son onde:*

Deconche

Descoche tous tes traits, dardé dedans son cœur
 Ton carquois & ton feu pour t'en rendre vainqueur,
 Et dy apres cela, l'ay vaincu tout le monde.

SVR LA CONSTANCE
 AVX TOVRMENS DE
 l'Amour,
 S T A N C E S.

 Il faut estre puny d'une amitié extrême,
 Si l'on commet peché, d'aimer comme soy-
 mesme

 Vne belle Beauté, dont le Ciel nous
 espoient,
 Las ! punissez moy donc : car i'aime en ceste sorte ;
 Et si trop obstiné mon Amour est si forte,
 Je dis que de cela ie ne me repens point.

Je ne scay pas pourquoy mon ame est obstinée,
 Mais ou l'Amour est Dieu, ou est vne nuée,
 Qui follement nous trompe & deçoit noz esprits :
 S'il est Dieu, sur ses loix sainctement ie me fonde,
 Si c'est vne nuée, il faut qu'elle se fonde
 Aux rayons du Soleil de voz yeux qui m'ont pris.

Mais quoy ? plus ie vous voy, plus de vostre lumiere
 Mon amitié s'augmente & se fait plus entiere,
 Germant à la chaleur de voz rayons ardens,
 C'est doncques quelque chose : or toute chose née
 Est subiecte au destin, ou hors la destinée,
 Immortelle en soy-mesme, ou bien subiecte au temps.

Du mouuement du Ciel le temps n'est que l'espace,
 Deuant que le Ciel fust, Amour auoit pris place
 Dedans l'Eternité qui a creé les Cieux,
 Pour cela le peint-on enfant de sa nature:
 Car en despit du temps, son Printemps touſtours dure,
 Et mesme le Destin ne le peut rendre vieux.

Si le temps ne peut rien sur vn Amour non fainte,
 Si mesme le Destin ne peut d'une ame attaineſte
 Effacer le pourraict que l'Amour y a peiné;
 Amour est doncques Dieu; il faut qu'on ie confesse,
 Las! me punirez-vous, diſtes moy, ma Maistresse,
 Si vn Dieu est le chef de mon vouloir si fainte?

De dire que le mal de mon ame faſſe
 Soit vne opinion, ou vne fantasie,
 Ce seroit faire tort à mon extreme dueil;
 D'un corps qui n'est que vent, rien que vent ne ſe tire,
 La fantasie eſt vent; mais mon cruel martire
 Se void, ſe ſent, ſe touche, & ſe cognoiſt à l'œil.

Que ie ſerois heureux ſi le feu de ma flamme
 Par vne opinion auoit brûlé mon ame:
 Car par opinion ie guerirois auſſi,
 Et pour chaffer d'Amour la fièvre continuë,
 Comme vn autre Ixion embrassant vne nuë,
 I'assouuirois l'ardeur de mon cruel ſoucy.

Non que ie ſois faſché de ma peine ſi forte,
 Ou que le beau lien qu'incessamment ie porte
 Me face deſirer la fin de mon eſmoy:
 Las! ie l'estime trop, ſans lui ie ne puis eſtre;
 Mais ie me plains qu'Amour, Amour qui eſt mon
 Ne vous tienne enlaceée auſſi bien cōme moy. (Maistre,
 Si on l'a peiné enfant, vrayment fol ie le trouve,

Amour est vn enfant, ie le voy par espreuve,
 De s'aigrir contre moy qui luy suis asséuré,
 Et vous laisser, cruelle, cuiter son orage,
 Qui de cent mille cœurs, lesquels vous font hommage,
 Pouuez rendre son traict à iamais honore.

Maitresse, ie vous pry' dictez moy quelle gloire,
 Quel profit, quel honneur, quelle belle victoire
 Pouuez-vous rapporter, despitant son flambeau?
 Ce n'est pas à l'Amour que telle iniure est faicté,
 C'est aux Dieux & au Ciel, qui vous ont fait parfaicté.
 Vous trahissez le temps & vostre âge si beau.

Pourquoy est la beauté? seulement pour nous plaire.
 Pourquoy est le plaisir? rien sinon pour attraire.
 Que seruent les attraitz? c'est pour nous enflammer,
 De ce feu par apres le desir tire essence:
 De ce desir si prompt l'Amour prend sa naissance.
 La beauté icy bas n'est donc que pour aimer.

Or si c'est pour aimer que vous estes si belle,
 Que vous fert, mon soucy, de vous rendre cruelle,
 Mesprisant sans raison mon ennuy vehement?
 A qui reseruez vous les œillets & les roses,
 Les diuines beaultez sur vostre face ecloses?
 En voulez-vous parer le creux d'un monument?

Tout ce qu'en l'Umiuers Nature a voulu faire,
 C'est pour vn bon effect, ou pour vn necessaire;
 Premier elle ordonna l'Eté plein de chaleurs,
 Le iour au front riant qui porte la lumiere,
 La nuit qui va suivant d'une brune carriere,
 Et l'Amoureux Printemps, qui nous donne des fleurs.

Si le iour luit çà bas par sa clarté commune,
 Si la nuit couvre tout d'une courtine brune,

*Si les fleurs vont seichant aux chaleurs de l'Esté,
si le Printempst tout vert met la terre en enfance,
He ! quoy? penseriez vous qu'ils commissoient offence?
Non: car ils vont suyuant leur effect limité.*

*L'ordre ne change point; & puis q's en nostre vie
Nous sommes de ce Tout vne moindre partie,
Imitons la Nature en ses heureux effects;
Vous estes pour aimer; moy, pour faire service:
Qui pourroit presumer que ce fust faulte ou vice,
Veu que pour ce subiect le destin nous a faict?*

*Vous alleguez pourtant, de ne pouuoir comprendre
Ce que c'est de l'Amour: ie le vous veux apprendre:
Souffrez que ic vous aime, & vous le cognostrez;
Ouurez vorz yeux diuins, & regardez ma peine,
Ostez ceste rigueur qui vous rend inhumaine,
L'Amour en ce faisant vous monstrera ses traicts.*

*Vuire en son seruiteur, & luy viure en sa Dame,
Avoir deux coeurs en vn, deux ames en vne ame,
Brusler de mesme braise & de mesme flambeau,
Suivre mesme plaisir, courrir mesme aduenture,
Voyla dvn mesme Amour l'estat & la nature:
Confessez verité, cela n'est-il pas beau?*

*En vain nous recherchons vn plaisir qui s'egale
A l'Amour bien fondé sur vne ame loyale:
Il n'est point d'autre Ciel que l'aise dvn chascun,
C'est la Manne des Cieux, le Nectar, l'Ambroisi,
Qui nous rend eternels, qui soustient nostre vie;
Le Ciel, & le Nectar, & l'Amour ce n'est qu'un.*

*Pour se rendre immortel, voyez que fait Hercule,
Dvn courrage assuré luy-mesmes il se brusle,
S'acquerant par le feu vn rang entre les dieux.*

Le service n'est rien qu'une ame generouse,
Et le feu qui la brusle est la flamme amoureuse,
Qui purgeant nostre esprit, nous rauit insqu'aux Cieux.

Je veux donc comme luy par ma flamme si belle
Rendre mon mal sans fin, & ma peine immortelle.
Bruslant dans le brasier de mon ennuy plus fort.
Allumez donc le feu or', ma Dame guerriere,
Dardez dessus mon cuer vostre belle lumiere,
Mon Ameur est heureux, s'il paraist par ma mort.

STANCES.

NON, vous n'estes pas yeux d'une Dame mortelle,
Miroirs de noz esprits, lumiere de noz iours,
Il n'est point d'œil humain dont la flamme soit telle,
Ni flamme dont les rais allument tant d'Amours.

Vous fustes composez de la clarte premiere
Dont Amour donna vie à la nuit du Cahos,
Et l'Amour, qui n'estoit luy-mesme que lumiere,
En vous, comme en un Ciel, establit son repos.

Vous estes son Palais, sa gloire, son Empire,
Ainçois son Paradis, yeux Astres des Amants,
Et voz rais sont les Saincts, où toute ame souffre;
Noz souffrs sont noz feux, & noz feux noz tourments.

Gris & bleu de l'Olympe est le beau courtinge,
Telle est vostre couleur, beaux yeux, lustre d'Amour,
Il est vray que l'Olympe est voilé de nuage;
Mais vous luissez tousiours en vostre plus beau iour.

On diet que seuls l'habit d'un Bergerot chamestrest
Venus echa iadis la beaute de ses raus:

Et ie croi que Venus en vous a fait renaistre
La beaute de ses yeux armez de tant de traicts.

L'Aigle peut opposer sa plus vine paupiere
Au Soleil qui rayonne en extreisme clarte;
Mais voz yeux a mes yeux donnent tant de lumiere,
Que ie n'en puis inger que la moindre beaute.

Et qui inger a mecle d'une chose si belle
De loing, doit l'admirer de l'esprit & de l'oeil;
Aussi suis ic auengle d'une seule estincelle,
Et me sens tout brusle au fes de ce soleil.

STANCES DE LA MUSIQUE.

I.

MADAME estant du Ciel heureusement
doiée
De tous les beaux thresors qui peuvent de
tout poinct
Accomplir un subiect, ie ne m'espahy point
si de vous si souuent la Musique est loiiée.

II.

Comme vous, elle a pris du Ciel son origine,
Elle rend comme vous noz esprits enchantez
De cent mille douceurs, & ses rares bautez
Nous monstrerent comme vous qu'elle est toute diuine.

III.

*Aussi comme il aduient d'un pair qui se ressemble
En toutes qualitez, que naturellement
L'un de l'autre est tire à un assemblment,
Vous ne pouuez durer que ne soyez ensemble.*

IV.

*Mon Dieu, que de plaisirs que ce doux exercice
Vous donne incessamment, le conduisant si bien;
Je meure, si je croy qu'au monde il y ait rien
Qui vous contente plus, ou plus vous resiouyse.*

V.

*Mais permettez Madame, en ceste esioiessance
Que d'un tel Paradis ie sois participant;
Je ne suis ignorant de tout ce qui depend
Des plus secrettes parts de si belle science.*

VI.

*Ie scay qu'il est besoing auant toute autre chose,
Qu'en ensemble conuenions d'un accord gracieux,
Pour gongster la douceur du miel delicieux
Que la Musique tient en ses graces enclose.*

VII.

*Ie scay qu'elle n'a point en sa dimerse sorte
Pour ferme fondement que le seul vnisson:
Il faut donc nous vnr d'une telle façon,
Qu'un doux assemblment ce plaisir nous apporte.*

VIII.

*Ie scay pour en auoir plus grande cognissance
Que des plus diuers tons faut scauoir ordonner:
s'il vous plaist donc me mettre où ie dois entonner,
Ie pousseray auant de toute ma puissance.*

IX.

Ne pensez toutesfois qu'ainsi à l'aduenture
 Y'coure à la façon de quelque cerueau fol:
 Je commence en B dur, & finis en B mol,
 Et m'ouvre le chemin par la clef de nature.

X.

Puis ie soustien long temps auant que de me rendre;
 Pour vn peu de traueil ie ne suis pas lassé;
 Souuent passe le iour sans que i'aye cessé
 De pousser, d'entonner, de monter, & descendre.

XI.

Le suis d'vn naturel qui trauaille & endure,
 I'ay les stancs acerez, & les costez de fer,
 Et sans craindre la peur de me trop eschauffer,
 Le ne cesse iamais tant que l'halaine dure.

XII.

Ie scay bien toutesfois le secret de la pausse:
 Le scay qu'elle se fait en tour qui s'entresuyt:
 Car l'vn s'arreste vn peu, l'autre pousse & poursuyt,
 L'vn repousse à son tour & l'autre se repose.

XIII.

Ie scay qu'à diuers coups se forme l'harmonie,
 Et naist de la parole vn doux contentement,
 Et scay qu'encor il faut pour l'accomplissement
 Qu'on emploie deux corps à la rendre fournie.

XIV.

Et en t'est art, vuide, espace, & droict le ligne ont renuet
 Vne notte en degréz s'estenu contre-mont;
 L'autre retourne au lieu d'où les autres s'en vont
 Et quand elle est au bas, sa queuë elle releue.

XV.

Ie sçay bien quelles sont de valeur differente,
Et celles dont l'accord se fait plus doucement:
L'une ira plus soudain, l'autre plus posément;
L'une est plus retenuē, & l'autre plus courante.

XVI.

La noire fait trotter de course plus soudaine,
Et ne faut si long temps sur elle demeurer,
Il faut plus longuement sur la blanche durer,
Si nous voulons ioüyr du plaisir qu'elle ameine.

XVII.

Ie sçay que c'est du bas, & qu'il faut qu'il supporte
Le poids des autres parts que l'on y veult poser;
Et que qui veult bien faire, il faut se disposer
De le sonder souuent pour sçauoir ce qu'il porte.

XVIII.

Ie sçay bien emboucher la moyenne partie.
Ie ne suis apprentif à tenir le dessus.
Et quand il vous plaira me prester le bassus,
La Musique entre nous sera mieux assurie.

XIX.

Ie sçay que des façons de diuersé Musique
Celle-là est plus douce & de plus de valeur
Qu'on nomme colorée ou qui donne couleur,
Ce que le Grec diseret appelle cromatique.

XX.

Ha! qu'elle ment en nous de passion diuersel?
Que de languissement, que de mieilieux appas?
Ie sens de son plaisir d'autant plus de trespass,
Qu'avec plus de couleur en elle je m'exerce.

XXI.

I'ay les sens tout charmé de si belle sorciere:
 Ce gracieux traueil me meut si doucement;
 Je suis si hors de moy, qu'en endormissement
 Incontinent apres mes celle la paupiere.

XXII.

Mais si telle douceur ne se trouve conioincle
 A tous ces passetemps qu'apporte le loisir,
 Ce n'est que mocquerie; & tout autre plaisir
 Au prix de cestuy-cy n'est qu'une vaine faincle.

XXIII.

Mesme la Poësie entre tous estimée,
 Rare present des Cieux, n'a pas tant de pouvoir
 De se rendre plaisante, & de nous esmouvoir,
 Si par telle Musique elle n'est animée.

XXIV.

Ausi non seulement par ceste concordance
 On peut vaincre le diable, & sa rage dompter;
 Mais oultre qu'elle peult le diable surmonter,
 On le met en Enfer par sa douce puissance,

XXV.

Ha! Madame, combien faites vous que ie sente
 Maintenant de plaisir faisant ensemble
 La Musique avec vous? ha! quel rauissement
 Lors qu'en cet art scauant vous estes si scauante!

XXVI.

Si tenir la mesure, est cela qu'on appelle
 Hausser & abaisser en esgal mouvement;
 Vous la tenez si bien & sieggalement,
 Que l'on ne vied jamais de mesure plus belle.

XXVII.

*Ce soit que vous vouliez d'une lente maniere
La faindre & mignarder sans trop vous esmouvoir;
Vous y faites alors si bien vostre deuoir,
Que vous en meritez la loijange premiere.*

XXVIII.

*Ou soit que quelquesfois au triplat ie m'auance;
Vous me contrebattez si variablement,
Que mon simple triplat vous doublez triplement,
Et ne laissez pourtant de tomber en cadance.*

XXIX.

*Et ce qui est de plus en cest art, ce me semble,
Et qui me plaist en vous, c'est que diuersement
Tardant ou me hastant, vous faites tellement,
Que nonobstant cela nousacheuons ensemble.*

XXX.

*C'est la perfection, comme l'experience
De ceux que l'on estime en cecy plus sçauoir,
Monstre que tout accord finissant, doit anoir
Sur le poinct de sa fin parfaict concordance.*

XXXI.

*si ie fors quelquesfois hors de ma ligne droicte
Et de l'entre-milieu, foruoyant du chemin,
Vous m'y reconduisez de vostre belle main,
Qui à me redresser se monstre fort addroicte.*

XXXII.

*Puis ceste belle main n'est jamais desgarnie
D'instruments bien motez, bien fournis, bien em-pointez,
Propres à ce plaisir, & je ne sçache point
Qui plus habilement les conduise & manie.*

*Mais de quelles douceurs ay-je l'ame saisie,
De quel charme enchanteur sont mes sens retenus
Vous sentant redoubler tant de soupirs menus
Au gouster sauoureux de si douce Ambrosie?*

XXXIV.

*Je ne m'esbahy plus si le grand Pythagore,
Et celuy qui de tous a le plus sage esté,
Ont en elle senty de la Diunité,
N'estant rien de plus beau ni plus divin encore.*

XXXV.

*Ces m erueilleux esprits, ces lumières du monde,
Ont bien avec raison pour elle debatu.
Que la propriété de sa seule vertu
Entretient tout l'enclôs de la machine ronde.*

XXXVI.

*Ils nous ont dict encor que la mouuante force
De tous corps animez ne peut faire son cours
Qu'à sa seule conduite, & que sans son secours
En tous ses mouuemens en vain l'homme s'efforce.*

XXXVII.

*Mais nous sentons assez combien elle y commande,
Lors que de ses douceurs nous sommes ioyissans:
Car nous n'auons alors muscles si languissans,
Ni veine qui ne s'enfle, & nerf qui ne nous tende.*

XXXVIII.

*Je ne m'esbahy plus de ce qu'on dict d'Orphée,
Que d'un peuple cruel barbare & endurcy
Il en fit un courtois, humain, & addoucy,
Luy ayant de son Luther la poëtrine eschauffée,*

XXXIX.

Il n'y a si lourdaut, si morne, si sauvage,
Qui ne se rende accor qui ne deuienne douze,
Si le miel du Neclar qu'on gouste avecque vous
Par quelque douze accord luy touche le courage.

XL.

Pour cleron, la Musique aux batailles de Crete
Guidoit sans peur aux coups leurs soldats enferrez;
Ie fausserois aussi les gros plus reserrez,
Animé par voz chants d'une fureur secrete.

XLI.

Si donc il est ainsi que la Musique esuille
Les esprits assommmez & endort les ennuis:
Madame, permettez que les iours & les nuictz
Jamais entre nous deux ce plaisir ne sommeille.

XLI.

Faillies, & vous gardez d'estre mescognoissants
Du sçanoir que nature & l'art vous ont donné:
Ce peché ne peut estre aisément pardonné,
Et faut que de noz biens le prochain se ressente.

XLIII.

Car ce n'est pas assez d'avoir la cognissance
Du bel art dont les Cieux vous ont voulu douer:
S'il n'est mis en praetique on ne le doit louer,
Puisque sans l'action raine est nostre puissance.

XLIV.

Rien ne se void çà bas, qui faulte d'exercice
Ne perde sa valleur, & mesmes les oustils
Par la longueur du temps deuiennent inutils,
Et n'y a instrument qui en fin ne moisisse.

*Sur tout, puisque vostre art ne consiste qu'à plaire,
Gardez moins accordante, alors qu'on vous priva,
De refuser jamais, autrement on dira
Que vous suyuez l'humeur aux chantres ordinaire,*

*Pourtant aux ignorans vous userez d'excuses:
Vostre art, vostre beauté riche présent des Cieux,
Ne doit favoriser d'un accueil gracieux
Que les plus favoris du Ciel & de la Muse.*

CHANSON SVR LA BELLE RESVERIE.



*V E l'ame est heureuse & contente
Qui aime & resue incessamment:
Au fort du mal qui me tourmente
Je n'ay que ce contentement,
Et n'aurois que melancolie,
Si ce n'estoit ma resverie.*

*Resuer, doux soucy de mon ame,
Extase de mes sens rauis,
Resuer, doux brasier de ma flamme,
Resuer, c'est pour toy que ie vis;
Si bien que c'est m'ester la vie,
Que de m'oster la resverie.*

*Le resuer m'est tant agreable
Qu'il faut que ie resue tousiours,
Et ce resuer innumerable*

N'a point d'obje^t que mes Amours,
Amour, doux subiect de ma vie
Vivez tousiours en resuerie.

Ce n'est pas scauoir ta nature
Que te dire enfant du sommeil:
Car la belle, pour qui i'endure,
Me fait resuer sans fermer l'œil:
Et mesme le dormir m'ennuye
Me priuant de ma resuerie.

Ce n'est qu'une chose ordinaire
Si quelqu'un resue en sommeillant;
Mais moy d'un effect tout contraire
Je resue dormant & veillant.
Iugez donc l'estat de ma vie,
Puisque ce n'est que resuerie.

Le bien & le mal en essence
N'est qu'une mesme passion,
Et n'y a nulle difference
Que par l'imagination:
Quant à moy ie n'aime en ma vie
Nul autre heur que ma resuerie.

L'ame qui agist en soy-mesme
Tesmoigne sa Divinité;
La mienne en son Amour extrême
N'a d'action que ta beauté,
Dont la plus diuine partie
N'agit que par sa resuerie.

Ce resuer donc tousiours me suyne,
Lien divin de mes esprits,
Puisqu'il faut que ie meure & viue
Resuant aux beaux yeux qui m'ont pris.

Ce m'est vne immortelle vie
Que mourir pour ma resuerie.



STANCES.

N fin, ce coeur volant, qui tenoit à
louange
Le tiltre d'inconstant, & le nom de leger,
S'est remis en mes mains, n'ayant
appris du change
Autre chose sinon qu'il eut tort de changer.

En fin, il a cogneu que de tout ce qu'il aime
Rien n'est de si loyal ne si constant que moy:
Aussi ne peut il estre à mon Amour extreme
Qui est xxrement ingrat, ou plein d'extreme foy.

Que ne le creut-il donc dès l'heure qu'en mon ame
Il rendit son pourtraict si viument graue?
Iamais nul changement n'eust diuerty sa flame;
Ce qui me l'a rendu, me l'auroit conserué.

Mais pour auoir fermé ses yeux sur ma constance,
Des pensers abusez ailleurs ont faict seiour,
Si bien que pour auoir manqué de connoissance
A qui n'en pouuoit mais, il a manqué d'Amour.

Mais bien ie luy pardonne, & sans plus ie souhaite
Qu'il ne prenne iamais plaisir à ma langueur;
Aussi bien pour punir la faulte qu'il a faicté,
Des ame à trop d'Amour, & trop peu de rigueur.

*Et puis le privilege acquis à tous les hommes
Apporte autant d'excuse à sa legereté,
Que la changeante humeur du sexe dont nous sommes
Fait meriter de gloire à ma fidelité.*

*Maintenant il me iure yn Amour immuable,
Et voyla, ie le croy, trompant mon ingement,
Je scay bien que c'est croire vne chose incroyable:
Mais quoy? ie ne puis viure en croyant autrement.*

*Ha! fay moy ceste grace, Amour, ie te supplie,
Que puisque tout mon cœur de ta flamme est remply,
Que puisqu'il faut qu'encor ma liberté i'oublie,
Je puisse en me forçant oublier son oubly.*

CHANSON.



*N fin ceste beauté m'a la place rendue,
Qu'elle auoit contre moy si long temps
defendue,
Mes vainqueurs sont vaincus, ceux qui
m'ont faict la loy,*

La reçoivent de moy.

*I'honore tant la palme acquise en ceste guerre,
Que si victorieux des deux bouts de la terre,
J'auois mille lauriers de ma gloire tesmoins,
Je les priserois moins.*

*Au repos où ie suis tout ce qui metrauille
C'est le doute que i'ay qu'un malheur ne m'affaille.
Qui me separe d'elle, & me face lascher
Yn bien que i'ay si cher.*

Il n'est rien icy bas d'eternelle durée,
 Vne chose qui plaist n'est iamais assurée,
 L'espine fuit la rose, & ceux qui sont contents
 Ne le sont pas long temps.

Desia de toutes parts tout le monde m'esclaire,
 Et bien tost les ialousx ennuiez de se taire,
 Si les vœux que ie fay n'en destournent l'assaut,
 Vont mesdire tout haut.

Peuple qui me veux mal & m'imputes à vice
 D'auoir este payé d'un fidele service,
 Où trouues tu qu'il falle auoir semé son bien,
 Et ne recueillir rien?

Qu'auroy-ie fait aux Dieux pour auoir eu la peine
 D'attacher mon espoir à la poursuite vainc
 D'une Maistresse ingrate à qui mon amitié
 Ne sçeut faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur inuisibles chimeres,
 Qui naissent aux cerveaux des maris & des meres,
 Estoyent-ce impressions qui peuvent auugler
 Un iugement si cler?

Non, non, elle a bien fait ; & la femme aduisée
 Qui n'a de songes vains sa raison abusée,
 Preferant sagement au langage l'effect,
 Fera ce qu'elle a fait.

C'est peu d'experience à conduire sa vie
 De mesurer son aise au compas de l'envie,
 Et perdre ce que l'âge a de fleur & de fruit,
 Pour cuiter un bruit.

De moy, que tout le monde à me nuire s'apreste,
 Le Ciel à tous ses traits face un but de ma teste,
 Je me suis resolu d'attendre le trespass,

Et ne la quitter pas.

Plus i'y voy de hazard, plus i'y trouue d'amorce,
Où le danger est grand c'est là que ie m'efforce:
En vn sujet aisément moins de peine apportant
Ie ne brusle pas tant.

Touſtours d'un beau deſſein la gloire auantureuse
Veult auoir pour hoteſſe vne ame generueſe,
Et iamais vn guerrier aux combats eſtonné
Ne ſe void coronné.

Soit la fin de mes iours contrainte ou naturelleſ;
ſ'il plaift à mes destins que ie meure pour elle,
Amour en ſoit loué; ie ne veux vn tombeauſ
Plus heureux ne plus beau.

COMPLAINTE POVR VNE DAME, PAR M.MOTIN.



V i retarde tes pas enſerrez d'une
chaine,
ſans à moy reuenir, infidele trompeur?
Est-ce pour retirer vn plaisir de ma
peine?
Penseſ-tu que l'Amour ſe nourriſſe de
pœur?

Et moy penſay-ie bien que que cette ame rebelle
Au deuoir du ſerment, fut à moy deſormais:
Et voulut arreſter ſon courage infidelle,
Qui n'a rien de conſtant que ne l'eſtre iamais?

Non, c'eſt trop me flatter d'attendre la preſence
Du perfide, qui fait de mes maux ſes esbats:

Mon doute est assuré, fausse! est mon esperance,
Ma crainte est véritable, & sa foy ne l'est pas.

Que ne te brises-tu atteint de cette iniure
Present de mon ingrati, fidèle Diament:

Qui desments les effects de cette ame pariture,
Et ne luy semble point qu'en durté seulement?

Souuent ie te regarde & m'audy la memoire,
Qui me fait souvenir de ce cœur endurey:
Pleust à Dieu comme alors ie fus prompte à le croire
Que ie fusse ores prompte à le quitter aussi.

Pleust à Dieu que mon cœur eust preue mon domage,
Devenant auisée à l'exemple d'autruy:
Ou que ce faux mal-heur qui trop tard me fait sage
M'eust par contagion faict changer comme luy:

Mais vne accomstumance au mal-heur endurcie,
D'adorer sa valeur me possede si fort:
Que i'ay peur que le Ciel me retourne en soucie,
Afin que cet Amour me suruine à la mort.

Et vous lettres sans foy, pourtraictz de son langage,
Charactères remplis de charmes & d'appas:
Ie vous feroy brusler si i'auoy le courage,
On ne vous liroit point, on ne vous croiroit pas.

Que ie vous croy pourtant, & mon ame enchantée
D'un traistre souuenir qui sans cesse l'espouse:
D'une vame esperance est encore tentée,
Et fait croire à mes yeux ce que ie ne voy point.

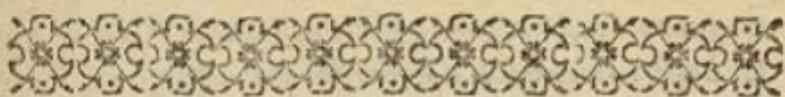
Souuenit importun, cauthiere qui me brusle,
Ecrits, doux messagers d'un esprit inhumain:
C'est trop pour abuser vne fille credule,
De faire coniurer & la voix & la main.

C'est trop pour me donner vne fausse assurance,

Des hauts dieux tout-voyans iurer la Deité.

O Cieux s'il ne vous plaist punir son inconstance,
Vous le deuez punir de son impiété.

Ausſi pour me vanger ie n'ay pas l'assurance,
Si fort de ce mesqueur me demeure l'attraict,
Et faudroit sur mon cœur exercer la vengeance,
Qui malgré que i'en aye en retient le pourtraict.



STANCES PLEINES DE PLAINCTES POVR SE voir reduict à demeurcr à Nantes.

V demandes ,mon Cœur , que ie fais à
ceste heure
Depuis que i'ay laissé ceste belle de-
meure ,
Qui m'a tenu long temps prez de toy
arresté ,
Tu veux scauoir à quoy ie passé la iournée ,
Si ie n'ay point de moy ma constume esloignée ,
Et si ie suis tousiours celuy que i'ay esté .
Helas ! loing de tes yeux , qui de leur viue flamme
Me bruslans doucement esclairoyent à mon ame ,
I'habite maintenant vn seiour obscurcy .
Je n'ay point de clarté , si loing de ma lumiere
Et me perds n'ayant point ma guide constumiere ,

Et presque ie ne sçay ce que ie fais icy.

Le tourne en mon esprit mille choses diuerses,
L'endure en vn instant mille & mille trauerses,
Ie ne sçay que penser de l'estat où ie suis,
Ie suis tout eslonné de la vie que ie meine:
Pour tout soulagement ie cours & me promeine,
Et ne sçay toutesfois que c'est que ie poursuis.

Combien de fois le iour tant de ioyes passées,
De faueurs pour mon bien librement auancées,
De baisers amoureux, d'honnêtes priuautez,
De doux languissemens, de discours agréables,
Me font au souuenir mes maux insupportables,
Lors que ie suis seulet par ces lieux escartez!

Toutesfois seulement de ceste souuenance
I'addoucis les aigreurs de tout ce qui m'offence,
Depuis que i'ay senty ce dur esloignement:
Ie ne voy rien icy qui mon mal puisse esteindre,
Ce plaisir souuenir seul le peut faire moindre,
De ce seul souuenir ie tire allegement.

Au moins s'il se trouuoit icy quelque Déesse
Qui permit de baiser l'or de sa blonde tresse,
Son beau sein reclué, l'yuoire de ses mains,
Qui franche confessast Amour & sa puissance,
Qui en osast parler en ayant connoissance,
Cecy soulageroit mes trauaux inhumains.

Lors que ie la verrois si parfaict & si belle,
Ne pensant rien qu'en toy, ie t'aimerois en elle:
Son teint, son poil, son oeil, & ses plus riches traictz
Me feroyent souuenir de ta beauté parfaictz;
Et penserois alors que le Ciel l'auroit faicte,
Pour me representer l'effort de tes attraitz.

Mais les! je suis en lieu, où malgré moy i'esprenue
 Que pour me consoler rien de tel ne se treue,
 Où le petit Archer est bien peu recogneu,
 Où l'on ne sçait que c'est de ses fleches dorées,
 Où ses Diuititez ne sont point adorées,
 Où ie suis tout pensif & morne deuenu.

Icy il faut tenir sa flamme receleée,
 Il n'y a point de feu, ce n'est rien que gelée;
 Celuy qui brusle plus y est le moins prisé:
 Il ne s'y trouve rien que toute Ialousie,
 On y fait seulement l'Amour par fantasie,
 Et le fidele Amant est peu sauorisé.

Ausil l'Amour d'icy ce n'est qu'me coustume,
 Ce n'est point cest Amour qui doucement allume
 Deux ieunes cœurs ensemble à l'Amour ordonnez;
 Riez, causez, dansez toute vne apres-dinée
 Autant que vous voudrez; la seconde iournée
 On ne vous cognoist plus quand vous y retournez.

Et ce qui est de pis, vne mutine trouuppe
 Des serpens à deux pieds de sa langue decouppé
 Ainsi comme il leur plaist chascun à qui mieux mieux:
 Et pense quant à moy qu'il n'y a ville en France
 Où il se trouve plus qu'icy de mesdiance,
 De veillans rapporteurs, & de traistre' ennuie.

Si vous passez deux fois par vne mesme place,
 Cinq ou six mastineaux vous suyuent à la trace;
 Vous ne marchez vn pas qui ne soit bien conté;
 Faites ce que voudrez, exprez ou par mesgarde:
 Car tout en vn clin d'œil ces Clabauts prennent garde,
 Et puis sur le bureau le tout est rapporté.

Si vous dictez vn propos qui passe l'ordonnance,

Qu'il faut garder icy de celer ce qu'on pense,
 On diet, Quoy? cestuy-cy est tout frais arrue,
 Et veult desia causer: il n'y a sem ni bouche,
 Que ce nouveau venu ne baisotte & ne touche
 Et commence desia à faire le printé.

Si vous luy permettez d'une libre maniere
 L'honneste priuauté qui se void coustumiere,
 Et entre gens d'honneur en tous lieux se permet,
 Vous verrez aussi tost, Madame de la ville
 Se tourner à costé, qui sotte & mal-habile
 Quelque Principauté à la voir se promet.

Si vous vous addressez deux fois à une mesme,
 On diet, que vous bruslez d'une ardeur si extrême,
 Que vous mourrez cent fois le iour pour celle-là;
 L'un dit qu'il vous a veu passer devant sa porte,
 L'autre dit, pour monsttrer une passion forte,
 Pour elle il fait cecy, pour elle il fait cela.

Voyla quel est le lieu, où ma dolente vie
 Depuis deux mois entiers a esté asservie
 Aux rigoureuses loix d'une captiuité:
 Dieux, quelle cruauté ou quelle destinée
 L'auoit à ce mal-heur tellement ordonnée?
 Falloit-il y venir sans l'auoir merité?

I'en plains infiniment cinq ou six des plus belles,
 Qui meriteroyent bien quelques loix moins cruelles
 Que celles de ce lieu si pleines de rigueur:
 Je les desirerois à la Cour de mon Prince,
 En quelque autre Cité, en plus douce Prouince,
 En plus de liberté & en moins de langueur.

Le croy que n'eust esté la motte ou les galeres,
 Depuis que ie languis entre tant de miseres,

L'ouffo

I'euſſe defia ſentz la force du trespass:
 Mais pour ce que ces lieux tous deux me repreſentent
 Je ne ſay quelz ſemblans que tous deux me contentent,
 I'y vay me pourmener apres chaque repas,

Quand ie voy ſur la motte vne herbette menne
 Qui couvre d'une ſoye vne belle auuenue,
 Tuit de fleurs à l'entour de ce beau descouert,
 Le me laſſe tromper pensant à quelque chose
 Qui par le ſouuenir vn plaisir me propose,
 Que ie me faims auoir à demy reconuert.

Je ne ſuis pas long temps ſur cete belle motte
 Que ie n'oye descendre vne onde qui floſtote,
 Et vient iusques aux bords cette motte arrouſer,
 Puis laſſe du plaisir que la motte m'ameine,
 Je demeure un petit, & repren mon halcine,
 Apres l'ennuï me prend de vouloir reposer.

SVR L'ABSENCE.

En ay veu qu'à regret la clarté du Soleil,
 Et rien tant ſoit-il beau n'a mon ame rauie,
 Depuis qu'en ſoupirant i'efloignay ce bel
 oeil,

Dont l'avuence eſt ma mort, & la veue eſt ma vie.

Les iours les plus luisans me ſont obſcures nuictz,
 Pleins d'effroy, d'horreur, & de craintes funebres,
 Ne pouuant le corps meſme enuironné d'ennuis
 Trouue de la lumiere où l'ame eſt en tenebres.

A toute heure vne voix coulant à moy des Cieux
 Me ſemble s'efcrier d'un menaçant reproche,

Que puisque i' eus le cœur d'estoigner ces beaux yeux,
Ils ne souffriront plus que jamais i'en approche.

O dieux, n'augmentez point la rigueur de mon sort,
Monstrez vous plus humains à punir mon offence,
Changez ce dur arrest en sentence de mort,
Et souffrez que mon cœur l'endure en son absence.

Pourqwoy punirez vous d'un tourment infiny
Vne offence finie où ma peine est enclose?
Las ! m'en estre estoigné c'est m'en estre puny:
Ma peine & mon peché c'est vne mesme chose.

Qu'heureux sont ces flambeaux qui jamais tant soit pes
Loing des pas du Soleil n'emportent leur carriere,
Ains comme espris de luy se paissent de son feu,
Contents que leur clarté s'abyisme en sa lumiere.

Pleust à Dieu que mon sort à leur sort fut pareil,
Et qu'un ardent desir d'honorer ma memoire
Ne m'estoignast jamais d'autres de mon Soleil,
Ains que le bien aimer fust ma plus grande gloire.

Ausi bien soubs les Cieux tout n'est que vanité,
L'ignorance & l'erreur en toute chose abonde:
Mais sainctement aimer vne rare beauté,
C'est la plus douce erreur des vanitez du monde.

Mon Dieu, que ne mourus-ie aupres de ta rigueur,
Lors que ie pris congé de ta belle presence;
Las ! pour ce qu'en partant ie luy laissois mon cœur,
Je ne pensois jamais ressentir son absence.

Mais ie n'auois jamais appris d'un tel essay
Que durant la vigueur d'une amoureuse flamme
La presence du cœur pour un gage laisse
Rend l'absence du corps insupportable à l'ame.

Or ay ie maintenant de mes douleurs appris

Que viuant au penser l'Amour qui me possedes,
Des tourments dont l'absence afflige noz esprits
La memoire est le mal, & l'oubly le remede.

Mais ia ne plaise au Ciel, qu'un mal qui m'est si saint
Se chasse de mon coeur par un remede impie:
Car mon coeur ne s'auroit sans offence estre esteiné,
Ni sans impiété son ardeur assoupie.

Non non, elle viura iusqu'à mon dernier iour,
Et deust m'extermuner le tourment que i'endure:
I'ay beaucoup de douleurs, mais beaucoup plus d'A-
L'vne fait que i'endure, & l'autre que ie dire. (mour,

Vents qui partout volez dessus voz aisles d'air
Allez, aislez volez où son pied se promene,
Doux vents apportez moy pour mon mal retarder
Quelque esprit de sa voix ou de sa douce haleine.

Et vous vents bien-heureux qui vers elle passez,
Portez lui de ma foy immortelle asseurance,
Luy disant en deux mots bassement prononcez,
Que ie meurs de desirs, en viuant d'esperance.

SVR L'ABSENCE.

LA n'a presque acheté sa course consti-
mire,
Desia vient le Printemps & le secod Esté,
Depuis que tō bel oeil de moy tant souhaité
Me cache sa lumiere.

Retourne à moy, mon coeur, fay que ie te reuoye,
Soudain mes yeux ternis leur beanté reprendront,
Et le triste chagrin qui me ride le front
Fera place à la ioye.

Affez insques icy nous auons eu de peine,
Nous auons trop senty de la guerte les maux,
Nous auons esprouué par trop de grands assaix
De fortune inhumaine.

Car en quoy n'a paru des ennemis l'outrage?
Que ne leur a permis vne indigne fureur?
Vne pieté femele, & la commune erreur

Du peuple de nostre âge?

Argent, bagues, iwyaux apportez d'Arabie,
Apportez de bien loing du bord des Indiens,
Et bref tout le plus beau du thresor de noz biens
Entretien de la vie,

Mars les a emportez d'une iniuste licence,
Que plenst à Dieu qu'il eust aussi bien emporté
La dissolution & superfluité

Des guerres la semence.

Mais pour estre priué de toutes mes fortunes,
En mon si long exil je n'ay perdu le cœur,
Mon mal-heur domestic se console au malheur
Des misères communes.

Et ne suis si troublé de ma perte aduenue
Comme de ton absence & du song mutuel
De l'Amour, qui bruslant d'un feu continuell

En moy ne diminue.

Faut-il que deux Amants souffrent si longue absence?
Faut-il que ton espouse enuironné d'ennuis
Comme non marié passe les froides nuictz
Si long de ta présence?

Tout ce mal ne nous vient pour nostre malefice,
Le Ciel ne nous punit pour l'auoir offendu:
Mais de noz jeunes & du siecle passé

Nous portons le supplice.

*Les vices, les abus qui regnent en la terre,
Et les sanglans desseins d'un tas d'hommes perniers,
Font que Dieu irrité trouble tout l'Umuers*

D'une cruelle guerre.

*Nous auons trop seruy à nostre folle envie,
A noz iustes douleurs, au courroux, au desdaim,
Vangé noz passions, & soubs l'auare gain*

La vertu affermie.

*Seruons d'oresnavant à Dieu qui nous demande,
Seruons à la patrie en son affliction,
Et rendons au prochain cette dilection*

Que le Ciel nous demande.

*Que seruent les thresors & les richesses vaincs,
Et de mille traauaux labourer tes arpans,
Si ton ame bouillonne agitée au dedans*

De mille auëugles peines?

*Quiconques en Dieu seul met toute son attente,
Et mesure son faict auceque ingement
Cestuy-là n'est subiect au soudain mouuement*

De fortune inconstante.

*Il n'apprehende point vne commune esmeue
Un Sparihac en fureur qui va tout moissonnant,
Et bien que le gostier d'Aquilon resonnant*

Mugisse dans la nuë;

*Bien que les Aquilons d'une haleine indomptée
Combatent l'Africain opposé d'autre part,
Mesme avec vne rame, il courra sans hazard*

La mer plus irritée.

ELEGIE.

Stost que le soleil s'est caché soubs la terre,
Le soucy dédaigneux se referme & resserre
Par vn braue desdain, qui ne peut endurer
Qu'un Astre moins luisant ait l'heur de
l'esclaver:

Ainsi quand le mal-heur qui trauerse ma vie
M'a de vostre bel oeil ma presence rauie,
Le mien se fermeroit, dolent de ne vonrien
Qui ne luy monstre au doigt la perte de son bien,
Et dédaignant de fuyure en l'ombre où ic chemine
Vne lumiere humaine apres vne divine,
Viuroit en quelque lieu de clarté despouruen,
Autant lassé de voir qu'ennuyé d'estre veu,
Si le cuiant regret que me cause ma perte
Ne forçoit ma paupiere à se tenir ouuerte,
Simon pour voir le iour & les astres des Cieux,
Au moins pour voir ma mort errer devant mes yeux,
De vous depeindre au rif les peines que i'endure,
Pendant que ie m'egare en ceste nuit obscure
Sur vne mer d'ennuis esmeuë incessamment,
Les plus diuins esprits l'essayront vainement,
Vous imaginez les, qui pouuez de vous-mesme
En voz perfections, en mon Amour extreſme,
En l'aise que ie sens voyant vostre beauté,
Juger quel mal ie souffre en eſtant absenté.
Le mal n'est gueres grand qui se peut bien depeindre,
Je ſçay mieux endurer, que ie ne ſçay me plaindre:
Car i'ay l'ame plus ferme à souffrir un mal-heur,
Que la langue eloquente à conter ma douleur.

Mais bien puf-je assurer qu' alors quoy que ie face,
 Soit que mon corps s'exerce au trauail de la chasse,
 Soit au ieu de la paulme ou tel autre plaisir,
 Rien tant soit-il plaisant ne plaist à mon desir.

Que dy-ie miscrable, & de quelle parole
 Depenêts-ie le tourment qui loing de vous m'affole?
 Quoy? nul ieu ne me plaist; ma douleur est-ce vn ieu?
 Las! souffriray-ie tant & diray-ie si peu?
 Mais plustost tant s'en faut qu'aucun bien me contente
 O mon cœur, loing de vous tout plaisir me tourmente,
 Et tant soit-il Royal, excellent & parfaict,
 S'il est plaisir de nom, il m'est ennuy d'effect:
 Car la seule douleur que souffre vne pensée,
 Qui de l'œil qu'elle adore est long temps eclipsée,
 Exclud tous les plaisirs qu'un cœur peut esprouuer,
 Et comprend tous les maux qui sçauoient arriuer.

S'en dirois d'avantage, & sans vser de faméle
 En plus tragiques mots i escrirois ceste plainte;
 Mais de quelque grandeur que i vrasse en parlant
 Les mots n'iroyent iamais le subiect esgalant.
 Comme pourroit-on dire vne chose indicible?
 Tout obiect de soy-mesme extremement sensible
 Corrompt le sentiment, rend le sens amorty,
 Et partrop estre vif n'est presque point senty.
 Peut estre ou le grand mal que me fait vostre absence,
 Causant vn mesme effect est d'une mesme essence,
 Ou l'eloquence mesme a faulte de couleurs.
 Pour sçauoir peindre au vif les extremes douleurs,
 Le crayon tous les iours monstre en vostre peinture
 Que tant plus richement la main de la nature
 Vult de rares beautez vn visage animer,

Tant moins facilement l'art le peut exprimer.

Vne parfaicté Amour en nature est semblable:

Car tant plus grande elle est, moins elle est exprimable,

Et le mal que l'absence aux Amants fait goustier,

S'il se fait bien sentir, se fait mal raconter.

Helas ! si ceste ardeur, qui m'a mis tout en flamme

Embrasoit seulement la moitié de vostre ame,

Ie ne me verrois point trauailé du soucy

De faire à vostre esprit inger qu'il est ainsi.

Vous-mesme en mon absence attaicté de tristesse

Vous plaidriez le tourment dont le vestre me blesse,

Cognoistriez quel mal c'est qu'estre loing de son bien,

Et sentant voz ennuis, vous ingeriez du mien.

On dict qu'en Palestine, ès doux champs de Syrie,

La Palme bien souuent au Palmier se marie,

Et qu'il semble en voyant ces couples bien-heureux

Qu'ils soyent comme animex d'un esprit amoureux:

Le masle en se courbant vers sa chere femelle

Monstre de ressentir le bien d'estre aupres d'elle,

Elle fait le semblable, & pour's entr'embrasser

On leur void leurs rameaux l'un vers l'autre abaisser

De ces embrassemens leurs branches reuervissent,

Le Ciel s'en resiouyt, les Astres les benissent,

Et l'haleine des vents se ioüians à l'entour

Loüe en son doux murmure vne si sainte Amour.

Que si l'impieté de quelque main Barbare

Par le trenchant du fer ce beau couple sépare,

Ou transplante autre part leurs tiges desolez,

Les rendant pour iamais l'un de l'autre exiles;

Iaunissans de l'ennuy que chascun d'eus endure,

Ils font que leur douleur paroist en leur temblure,

Ont en hayne la vie, & pour s'alimenter
Ne daignent plus l'humeur de la terre goustier.
Si vous m' aimiez Madame, autant que ie vous aime,
Quand nous serions absens nous en serions de meisme,
Et chascun de nous deux regrettant sa moiélie,
Nous serions renommez les Palmes d'amitié,
Nom qui nous cenuiendroit, si de mesme constance,
Si de mesme desir nous faisons resistance
A tout ce qui vainqueur peut l'Amour estouffer,
Et par nostre victoire en scauions triompher.
Mais le Ciel vestre auteur, ô ma belle inhumaine,
Ne vous forma iamais pour souffrir tant de peine,
Sa main vous a voulu ses beaultez despartir,
Pour causer du tourment, & non pour en sentir:
Austi suffiroit-il au desir qui m'allume,
Si lors que loing de vous le regret me consume,
Pour rendre aucunement mes tourments appaisez,
Vous plaigniez pour le moins le mal que vous causez;
Je ne me plaidrois point si vous daigniez me plaindre:
Car malgré les mal-heurs qu'en absence on peut craindre,
Heureux est le Destin du seruiteur absent,
De qui l'on sent l'absence autant qu'il la ressent.



VERSSVR L'ABSENCE.


 IN S I donc, ô beaux yeux, qui peignez
 dans les ames
 D'un beau crayon de feu les victoires
 d'Amour,
 Vous faites eclipser le serain de nos
 flammes,
 Et respandez ailleurs les ravis de vostre iour.

Quel Démon me retint enuieux de mon aise,
 De vous dire vn à Dieu, comme les amis font?
 Beaux yeux, qui me laissez dans le cœur vne braise,
 Vous n'estes plus icy, mais voz marques y sont.

O beaux yeux enchanteurs, belle flamme sorcières,
 Que vous m'auez comblé d'un estrange tourment,
 Pourquoys veis-ie iamais vostre belle lumicre,
 Ou pourquoys ne la voy-ie en cest estoignement?
 Pourquoys ne suynez vous les viues estincelles
 De ces yeux que touſtours de mon ame ie suy,
 O mes pas, vous estiez à mon cœur infideles,
 Que n'alliez vous apres auſſi bien comme luy.

Mais ie me platis à tort d'une faulce passée,
 Pardonmez moy, beaux yeux, cela eſt peu de cas.
 Vous ne vous en allez iamais de la pensée,
 Non ne dit point à Dieu quand l'on ne s'en va pas.
 Je ne veux pas auſſi appeller une absence,

*Si ie ne voy des yeux vox amoureux thresors:
Car mon ame est tousiours devant vostre presence,
Et l'homme proprement c'est l'ame, & non le corps.*

*Mais i eusse esté content, si i eusse peu dés l'heure,
Vous faire ouyr ces mots d'un Amant si parfaict:
Beaux yeux, vous estoignez, & ma peine demeure;
Quand on oster la cause, on doit oster l'effect.*



STANCES A SON PA- GE, LE DESPESCHANT vers sa Dame.

 *I tu ne peux voler, mes soupirs t'ayderont,
si tu ne peux parler, mes sanglots par-
leront,
si tu crains d'estre pris, heureuse en est
la proye,
si tu crains te brusler, tu seras trop heureux,
si tu crains ces beaux yeux, ils ne sont rigoureux,
si tu n'es si hardy, dy luy que ie t'enuoye.*

*Afin que deux absents sceussent leur volonté
Mercure a conducteur ce secret inuenté
De faire deux Amants d'une mesme figure,
Et comme l'un se ment, l'autre se va mouuant;
Sur les lettres qui sont au quadran ensuyuant:
Mais les! vus trouuez aujourdu huy la mesure,*

L'on dicte que par Magie on fait quelque miroir,
Où l'esprit enfermé fait dedans apparoir,
Quand il est consacré, la forme qu'on demande;
Qu'on m'apporte un miroir, je le veux coniurer,
Pour voir si quelque esprit la viendra figurer:
Mais quel esprit peut seindre une beauté si grande?

On dicte que l'on peut faire un bassin compassé
De lettres & de sorts diversement tracé,
Qui fait voir ce qu'o veult aux traicts de la nuit claire;
Qu'on m'apporte un bassin, que je iette le sort,
Pour voir ceste beauté qui m'apporte la mort:
Mais la nuit peut elle estre où paroist la lumiere?

Que si j'au oy au moins quelque pourtraict tiré
Au naturel, des yeux que j'ay tant adoré,
Beaux yeux, l'honneur d'un oeil, & l'honneur de ma gloire;
Las! peut estre qu'Amour me voyant tourmenté,
Feroit de ceste semelle un corps de vérité.
Pygmalion veid bien vivante son yuoire.

Mille fois tous les iours je viendrois t'adorant,
Et puis ie te dirois mille fois soupirant,
O pourtraict, ô mon Ciel, permets que ie te baises,
Peut estre de pitié ta bouche tu tendrois,
Et puis mille baisers & mille ie prendrois;
Mais d'une semelle helas! un vray mal ne s'appaise.

Comme ie souffrois, & que l'air tout espris
De mes sens embrasez gemissoit de mes cris,
Amour de sa pitié accompagnoit ma plainte.
Amant, disoit Amour, faut-il autre pourtraict
Que celuy qu'en ton cœur i'ay graué de mon traict?
Le traict mesmes y est & non pas une semelle.

Quand Dieu ce grand Ourier chef d'œuvre façonna

L'homme ce petit monde, on dict qu'il luy donna
 Le corps, l'ame, l'esprit, & l'ombre vagabonde,
 Que le corps va en terre apres nostre trespass,
 Que l'esprit monte au Ciel, l'ame descend là bas,
 L'ombre demeure au lieu qu'elle aimoit en ce monde.
 Moi corps n'est plus que terre, ou un tōbeau pouldreux,
 Et mon ame descend aux Enfers tenebreux,
 De l'erreur de mon cœur & de mes sens punie,
 L'ombre est dupres de vous que i ay tant adoré,
 Et mon esprit heureux s'est au Ciel retiré:
 Mais il n'est point de Ciel que ma belle Marie.



S T A N C E S.

OMMENT pensez-vous que ie visse
 Esloigné de rostre beanté?
 Tout ainsi qu'une ame captive
 Au gouffre d'une obscurité,
 Qui n'attend tremblante à toute heure
 Que le poinç qu'il faut qu'elle meure.
 Je ne voy par tout que des ombres,
 Je trouve mesmes noirs les Cieux,
 Les iours luisans sont des nuëls sombres,
 Les nuëls des enfers à mes yeux,
 Les enfers mesmes si funebres
 Sont beaux au prix de mes tenebres.
 Ce monde plein d'inquietudes
 Qui flotte tant autour de moy,

Ce ne sont que des solitudes
Toutes pleines de mon esmoys:
Mais ruide de ma douce vie,
Que ceste absence m'a rauie.

Je fonds comme seroit la cire
Aupres d'un brasier enflammé,
Et plus de vous ie me retire,
Je sens plus mon feu r'allumé:
Mais ce feu tant plus il s'augmente,
Helas! tant plus il me tourmente.

Je meurs, il est certain, ma belle,
Et ce peu d'ame que ie tiens,
Ce n'est que ceste humeur fidèle
De laquelle ie l'entretiens,
Le reste d'elle qui s'enuole
Ne m'a laissé que la parole.

La parole, helas! pour me plaindre,
Que mes maux sont bien commencez,
Mais que ie dois encore craindre
Qu'ils ne soyent pas si tost passez
Et que mes tristes Destinées
N'ont point leurs bornes terminées.

Mon Dieu, que ceste heure incertaine
A pour moy de mal-heurs certains,
Et que ma belle si loingtaine
En retient les secours lointains,
Pour iamais ne sentir ni dire
Pareil martyre à mon martyre.

Ainsi mon ame repoussée
Du paisible abry de son port
Sera de formois balancée

Dans les tempestes de la mort:
Mais sa nef sera la constance
Et son estoile ta presence.

Durant ceste triste fortune
La voix de mon gemissement
A vox oreilles importune
M'apportera soulagement,
Et insques à ce que ie vienne,
Pour le moins qu'il vous en souvienne.

Lors me rendant en mille sortes
Tant de plaisirs que i'ay perdus,
Tant & tant d'esperances mortes,
Tant de biens en vain attendus,
Trempez au miel de la presence
Les amertumes de l'absence.



STANCES.

INCERTAIN.

LAIS! ce n'est point pour moy, soleil,
que tes beaux rais
Font revoir tous les iours leur clarté
constumiere:
Car absent des beaux yeux, dont i'a-
dore les traictz,
Mon ame est sans plaisir, & mes yeux sans lumiere.
Mon esprit forceené d'un mal continual,
Et mon corps i'a seiché du tourment qui le tué,
Doivent bien blasphemer contre le Ciel cruel,

Qui m'a si tost caché l'honneur de vostre vené.

*De voz astres luisans le iour tant souhaité
N'estoit à peine esclos, quand le fascheux nuage
D'un deuoir ennemyn m'en osta la clarté,
Brouillant mon clair Midy de tenebre & d'orage.*

*Mais mon cœur allumé d'un flambeau tout dimis
Ne peut voir son Amour esteiné par l'absence:
Car le finy tousiours est subiect à sa fin,
Où sur l'Eternité le temps n'a point puissance.*

*Mon cœur par ce despart percé de mille traîts
Est tousiours froid ou chaud en fiure continuë
Et comme il n'est heureux qu'au beau iour de voz rai,
Il n'a point de douleur que loing de vostre vené.*

*Ausſi sont voz regards amoureusement doux,
Qui de leur belle flamme entretiennent mon ame,
Le suis un homme mort, quand ie suis loing de vous,
Et ie deuiens viuant, quand ie vous voy, Madame.*

*Je dois donc ardemment desirer qu'un retour
Me remonſtre voz yeux, où mon ame est captive:
Car comme du Soleil le monde prend son iour,
Je ne reçoy que d'eux ma lumiere plus vine.*

*Mais ie me trompe bien quand ie dis que vostre œil
Est l'Aſtre dont ma vie est gâ bas allumée;
Las! c'est le Basilic qui la meine au cercueil
Du moindre des regards, dont nostre ame est charmée.*

*Non, vous êtes le iour le plus beau de mes yeux,
Et le luisant flambeau de mon Amour fidelle,
Où mon cœur allumé se brûle audacieux,
Comme le papillon se brûle à la chandelle.*

*Or, bien que voz beaux yeux augmentent mon ardeur,
Quand ie voy les esclairs de leur flamme luisante,*

Mon cœur a bien subiect de cherir sa douleur:
Car d'un feu si parfait la cendre est bien plaisante.

Ne verray-je iamais que ces flambeaux d'Amour
Eschauffent vostre cœur à ceste mesme braise,
Dont ils vont consommant mon esprit nuel & iour
Avec bien peu d'espoir, & beaucoup de mal-aise?
Si ce bien désiré peut m'arriner, ô Dieux,
Vous n'aurez point de pair au bon-heur de ma vie:
Car vostre Paradis, & tous les biens des Cieux
Nesroyent rien au prix du plaisir que j'envie.

Mais bien que dedans l'air ie seme mes souhaits,
Indigne des faueurs dont le penser m'anime,
Le benis vox beautez, & veux que pour iamais
Mon cœur sur leur autel vous soit sainte victime.

S VR LA CONSTAN- CE ET L'ESLOIGNE- ment.

Mes desirs, qui souloyent s'embrascer
à tous feux,
Voleter vagabonds en mille & mille
lieux,
S'acquerans chasque iour quelque
flamme nouuelle,
Ne sont ore allumer que d'une seule ardeur:
Un brasier tousiours vif seul embrase mon cœur,

Et d'vn feu eternel vient ma flamme eternelle.

Mais comment puis-je voir ce que ie ne voy point?
 Comment suis-je si prez de ce qui m'est si loing?
 Peut-on estre present en vne longue absence?
 Donc c'est quelque Démon qui charme ainsi mes sens,
 Qui presente à mes yeux ceux qui me sont absens,
 Et m'absente de ceux qui sont en ma presence.

Depuis toute beauté semble laide à mes yeux,
 Ce qui m'estoit plus cher depuis m'est odieux,
 Je me plais seulement en la vertu que i aime,
 Encor pour l'oublier la suis-je incessamment:
 Mais son diuin pourraict graué diuinement
 Ne se peut effacer qu'en fuyant de moy-mesme.

Qui poussé du devoir non de l'espoir du gain,
 Embrasse vertueux vn Amoureux dessein,
 Que doux est son traueil, douce son esperance!
 Mais qui vise au plaisir pour seul but en aimant,
 Cherche l'eau dans le feu, le repos au tourment.
 Hors de soy la vertu n'a point de recompence.

I'aime comme obligé d'estre amoureux du bien,
 Je sers pour m'acquitter non pour meritiercien;
 Pour faire ce qu'on doit faut-il quelque salaire?
 Ce m'est assez de voir qu'aimant comme ie fais
 Mon ame a comme vn feu de vertueux effais.
 La vertu fuyt le cœur d'un homme mercenaire.

Qu'on nomme ceste Amour eternelle prison,
 Blessure sans espoir d'aucune guerison,
 Vn feu qui ne s'estinct, vne peine infinie,
 Je feray de liens ma douce liberté,
 De flamme ma froideur, de playe ma santé,
 Et ce traueil sera le repos de ma vie.



R E P R O C H E Q V E
F A I T V N E F E M M E
à celuy qu'elle
aimoit.



E L V Y que ie tenoys plus cher que la
 lumiere,
 Que ie voulois aimer encor apres la
 mort,
 A force les prisons de nostre Amour
 premiere,
 Et brisé tous les nœuds qui l'estreignoyent si fort.
 En fin il a fermé les yeux à l'apparence,
 Qu'il auoit de n'enfaindre vn si libre serment,
 Aimant mieux sans raison courir à l'inconstance,
 Qu'avec tant de subiect aimer fidelement.
 Je pensois que sans plus vne amoureusece veillade
 Arresteroit son cœur & son affection;
 Mais quoy? ces inconstans qui n'ont qu'une boutade,
 N'ont en horreur aussi que la possession.
 Ces oiseaux passagers si legers de nature
 N'ont dedans leurs esprits iamais que le desir,
 Ils n'ont contentement qu'en nouvelle auanture,
 Et en la iouyssance ils perdent le plaisir.
 Ils n'ont dans le cerneau que l'honneur & la gloire
 De tousiours acquirir, & non de conseruer.

N'ayant plustost chanté l'hymne de la victoire,
Qui en un second hazard on les void s'esprouuer.

Toutesfois ay-je creu sa constance immuable,
Donnant le iugement selon ma passion:
Mais las! qui n'eust ingé telle amour plus durable,
N'y manquant le subiect ni l'obligation!

I'auois si fermement & en tant de manieres
Obligé son Amour à la fidélité,
Que si l'on peut uiger des effect's ordinaires,
On ne l'eust creu borné que de l'éternité.

Mais voyla que l'on gaigne en ces humeurs pernueuses,
Tous les plus beaux dessins en sont infructueux,
Et si le plus souuent leurs promesses dureres
N'enfantent point d'effect qui ne soit monstrueux.

Traistre donc, que i'auois aimé sur toute chose,
As-tu de tant de fleurs couvert ta trahison?
As-tu si bien caché l'esspine soubs la Rose,
En meslant le Nectar avecque le poison?

Perside, falloit-il attester la puissance
De tant & tant de dieux que tu as prophanez,
Pour donner puis apres si pauvre recompence
Aux Amours que ie t'ay si librement donnez?

Mais où veux-je chercher la raison de ta faulte,
Toyz qui n'es excité que de l'ambition?
Ceux qui ont dans l'esprit quelque entreprise haulte
N'ont iamais de respect en la Religion.

Non non, ie ne veux point t'appeller en Justice:
I'ay trop receu de mal par ma simplicité:
Les dieux t'ordonneront un plus iuste supplice,
Te punissant ainsi que tu l'as merité.



RESPONSE.

BELLE, à qui sont offerts les vœux de
ma constance,
Et les sermens sacrez de ma fidelité,
Pourquoy ne ingez-vous l'effet par l'apparence,

Sans vous former vn vray contre la vérité.

Vous m'allez tous les iours appellant infidele,
Me donnant sans raison le surnom de leger,
Et vous ne voyez pas que vous estes si belle,
Que sans se faire tort l'on ne vous peut changer.

L'on dict que Iupiter fut antresfois volage,
Et qu'il estoit d'Amour touché diuersement:
Mais s'il eust de voz yeux senty le doux outrage,
Le croy qu'il n'eut iamais aimé le changement.

Moy donc qui suis tout plein de la douce influence,
Dont voz yeux en mon cœur tant d'Amours ont forme,
Puis-je estendre en vn coup du vent de l'inconstance
Leurs brandons si ardens & si bien allume?

C'est erreur de penser qu'une diuine chose
Ait par nombre de iours son terme limité:
Car la fuyte du temps du diuin ne dispose,
Il n'y a point de fin en la Diuinité.

Ausſi ce feu diuin qui s'espread en mon ame
Heureusement tombé du Ciel de voz beaux yeux
M'eschauffe l'estomach d'une si viue flamme,

Qu'elle ne peut mourir non plus que font les Dieux.

C'est ce feu que iadis ces *Vierges tant loüées,*
Ces *Vestales qu'on dit gardoyent si cherement,*
Mes saintes passions ce sont les desuoüées,
Qui deuant voz beautez bruslent incessamment.

Non, non, ne craignez plus, ie suis en tant de sortes
Dans l'or de voz cheueux escluse retenu,
Les fers en sont si durs, & les chaisnes si fortes,
Que la mort seulement en peut rompre le neu.

Et bien que voz rigueurs donnent quelque apparence
De pouuoir sans peché rompre vostre prison;
Rien rien ne peut fleschir le roc de ma constance:
Yn tel mal-heur n'est point capable de raison.

Chassez donc loing de vous ces debiles pensees
Et ces opinions dont vous vous irritez,
Ils ont trop de leger mes Amours offendées,
En blasphemant ainsi contre leurs deitez.

Toutesfois ie pardonne à vostre impatience,
Excusant vostre erreur & vostre aveuglement:
Volontiers vn Amour poussé de violence,
Mesme aux plus resolus oste le iugement.

Que doncques vostre esprit iamais ne se transporte
En tant de vains discours meurtriers de noz plaisirs,
Afin que ce martel cruellement n'emporte
La plus douce saison de noz jeunes desirs.

REGRETS PLEINS DE
DESESPOIR.

DOVCES eaux qui baignez ces fleurs,
Au lieu de chansons delectables,
Vous n'aurez de moy que des pleurs,
Et des complaintes effroyables:
Un mal-heureux comme ie suis
Ne parle que de ses ennuis.

Vous n'aurez donc que des regrets,
O bord plaisant & solitaire!
Car bien que mes maux soyent secrets,
Pourtant si ne m'en puf-ie taire.
» Celuy se soulage d'autant
» Qui va ses mal-heurs racontant.

O forestz qui cachez ces monts,
Dont l'horreur contente ma veue,
A souffrir ie vous semonds
Avec moy le mal qui me tue.
» C'est quelque consolation
» Quand on plaint nostre affliction.

Mes maux sont reduictz en tel point
Qu'aucun bien plus ne les soulage,
Et si mon mal-heur ne veult point
Que i'en espere d'avantage.
Le seul que i'attends desormais,

C'est de n'en espérer jamais.

O secrets dans mon cœur cachez,
Sortez, ie vous ouvre la porte,
Si vous en estes recherchez,
C'est le desespeir qui m'emporte.
Il vault mieux estre vn peu cognus,
Qu'à mon dam partrop retenus.

Si le dessein est perilleux,
L'honneur est double en la victoire,
Si le pas en est chatouilleux,
La mort est peu pour tant de gloire.
Il est bien meilleur de mourir,
Que vivre & jamais ne guerir.

Puis donc que pour aimer il faut
Que nous souffrions des peines telles,
O mon cœur en volant si hault
Les chutes sont tousiours mortelles.
Ne t'en estonne nullement,
La cause est digne du tourment.

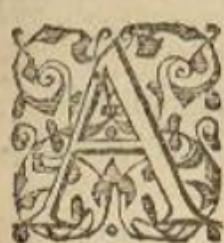
Il ne faut aimant bassement
Que souffrir bien peu de martyre;
Mais quand pour aimer haultement
Un diuin subiect nous attire,
Esgalons sa diunité
En tous maux & en fermeté.

O bel obiect par qui je vois
Et dont i'admire l'excellence,
Si je ne puis tant que ie dois,
Pardonnez à mon impuissance.
Ne pouvant estre tout parfait,
Prenez le vouloir pour l'effect.

Aubord



SONNET.



V bord tristement doux des eaux ie
me retire,
Et voy couler ensemble & les eaux &
mes iours,
Ie m'y voy sec & palle, & si i'aime
toufours
Leur refueuse mollesse où ma peine se mire.

*Au plus secret des Bois ie compte mon martire,
Je pleure mon martire en chantant mes amours:
Et si i'aime les Bois, & les Bois les plus sourz,
Quand i'ay ietté mes cris, me les viennent redire.*

*Dame, dont les beautez me possedent si fort,
Qu'estant absent de vous ie n'aime que la mort:
Les eaux en vostre absence & les Bois me consolent.*

*Ie voy dedans les caux, i'entends dedans les Bois,
L'image de mon teint, & celle de ma vois,
Toutes peintes de morts qui nagent, & qui volent.*

H



SONNET.


 AIME le gay Printemps pour l'attente
 du fruit,
 Et le verd qui permet en Esté iouissance;
 Mais ie hay du Laurier l'eternelle espe-
 rance,
 Pour son verd mal-heureux qui iamais ne iaunit.

I'en voy touſiours parer celle qui me deſtruct,
 Pour touſiour triompher de mon obeyſſance:
 Qui aime le tesmoing de ſa foible impuiffance
 Fanorise l'honneur qui ſa honte baſtit.

Le bruit qu'il fait au feu en hayne de la flamme
 Le tesmoigne ennemy du brazier de nostre ame;
 Ausſi fut-il Laurier par faulte d'amitié.

Ingez donc ſi ie doy aimer cete parure,
 De qui & la couleur, l'usage & la nature
 Ne promettent qu'espoir de ſeruir ſans pitié.

COMPLAINTE.



ELLE se plaint si fort en sa rigueur
extreme
Envers un pauvre cœur à ses pieds
abattu,
Que ie croy, sans mentir, qu'elle
esprouue en soy-mesme

Qu'une grand' cruauté soit une grand' vertu.

Vous diriez que son cœur s'est tout armé de glace,
Afin de declarer la guerre à la pitié,
Et que rien ne nuit tant pour acquerir sa grâce,
Que de la meriter par beaucoup d'amitié.

Cependant ses beautez ne laissent point d'attraire,
Et d'enchaîner les cœurs en ses mains s'enfermans:
Car elle est tellement à soy-mesme contrarie,
Qu'elle aime d'estre aimée, & si hayt les Amans.

Il prend bien à l'Amour, que le Ciel qui l'admiré
N'a rien de si beau qu'elle au monde façonné;
N'estoit que sa beauté lui maintient son empire,
Sa cruauté l'auroit mille fois ruiné.

Mais tout ce qui la void en a l'ame surprise,
Et les attraitz qu'elle a captiuent tellement,
Que si l'Amour lui-même est encore en franchise
Il n'en est obligé qu'à son aveuglement.

Helas! mon Dieu, faut-il qu'en mesme lieu s'assamble
Tant de mal & de bien, d'attraitz & de mespris?
Ah! beauté sans pitié, vous estes tout ensemble
Le paradis des yeux, & l'enfer des esprits.

*Si ne scauriez vous faire, esprit impitoyable,
Que insques à la mort ie ne vous aille aimant:
Car pour ne point aimer vn obiect tant aimable,
Le n'ay pas comme vous vn cœur de diamant.*

*I'en ay bien vn fort dar, puisqu'il fait resistance
Aux traict's de voz rigueurs avec la fermeté:
Mais d'vn vray diamant il n'a que la constance,
Il n'en a pas pourtant l'insensibilité.*

*Or prestez moy le vostre à l'Amour insensible,
Afin que de ses traict's ie mesprise les coups,
Ou faites moy pouuoir vne chose impossible,
Ou soyez sans beauté: c'est à dire sans vous.*

STANCES PLEINES DE PHILOSOPHIE.



*V E L S tourniens a l'Amour, que ie
n'aye enduré?*

*Quels traict's si venimeux, qu'il ne m'aye
tiré?*

*Quels feux, dont ie ne sente en l'ame la
bruslure?*

*Quels fers, dont ie ne sois tout par tout enchaîné?
Et où sont les furcours dont ie ne sois gesné?*

vn bon soldat aussi n'est jamais sans blessure.

*Quand ie ne vous voy point, Amour ce faux garçon
M'agit, & puis me iette en mon ame vn glaçon,
De peur, changeant de lieu, qu'vn change ne se face;
Et puis quand ie vous voy ie suis tout embrasé,*

si bien que prez ou loing ie suis martyrise.

2. Ce sont maux de damnez que la flamme & la glace.

Si ie veux imiter ces Amants importuns,
I vserois de leurs traictz Amoureux, mais communs:
Que priue des beaux yeux de ma belle Déesse,
Le pâsme, ie languis; que priue de mon bien,
Ie hay, ie suis le Ciel, que ie ne voy plus rien:
Mais ce sont fleurs d'Amour trop seiches de vieillesse.

Encore s'ils donnoyent quelque belle raison,
Pourquoy loing des beaux yeux de leur belle prison
Toutes autres beautes qu'ils voyent les offendront:
Ie voudrois excuser leur esprit ignorant,
Or ie leur veux monstrer comme cela s'entend,
Pource qu'ils disent mieus sans penser qu'ils ne pensent.

Apprenez donc de moy, Amants, comme ie fais.
Mes disciples d'Amour, afin que desormais
Vous suyuez à ma trace vn incognu riage;
Apprentifs, suyuez moy: car ie veux vous monstrer
Un sentier où moyseul ie merite d'entrer,
Et que i'ay l'honneur de vestre apprentissage.

Il faut que mes disions que les yeux sont si plains
De l'obieet que l'on aime, & de fantosmes vaincs;
Qu'ils semblent offusquez d'un Amoureux nuage:
Que nostre sang bruslé par l'esprit exhalé
N'est que l'obieet qu'Amour a dedans recelé,
Et que tout ce qui sert n'est que la mesme rage.

La veue se parfaict par l'obieet terminé,
Par l'air, par la lumiere, & l'air enuironné,
Dont l'image formée à noz yeux est portée:
Sans vous ie ne voy rien, vous estes mon obieet:
Car l'œil est la clarté dont ma veue se fait,

Quand l'effect cesse donc la cause en est ostée.

*Et puis, pour voir il faut que mes yeux soyent tous
De toutes qualitez, sans estre preuenus (nuds)
Ni gaignez de couleur ni d'humeur estrangere,
Comme si quelqu'un void par un verre azuré,
Tout ce qu'il void apres de mesme est colorés;
Ne voyant donc que vous, vous estes ma verriere.*

*Qu'on ne me parle plus des remedes d'Amour,
Qu'il faut pour n'aimer plus estoigner le seiour
De la beauté qui fait cest humeur frenetique:
Car d'un contraire effect mon mal est emprié,
Moins ie voy voz beaux yeux, plus ie suis martyré;
Il faut bien que ce soyent remedes d'Empyrique.*

*Puis vous dictes que l'ame en extase s'endort,
Et puis de ces pensers que l'effect qui en sort
N'est point, comme l'on pense, vne figure vainc,
D'autant que les esprits qui se lancent dehors
De nostre ame agitée est forme du vray corps,
Et de l'objet du cœur se passe en forme humaine.*

*Philosophes menteurs, qui de vains argumens
D'extases, de pensers, abusez les Amants,
Sur la perfection de nostre fantasie:
Je songe, i imagine, & tout cela en vain,
Comme songe voz corps s'eschappent tout soudain.
C'est autre chose Amour que la Philosophie.*

*Pensers enfans de l'air, fantosmes pleins de vents,
Faux Prophetes d'Amour, miroüers deceuans,
Nuë d'un Ixion, images mensongeres,
Fameüs appasts de noz cœurs, erreur de noz erreurs,
Songes vains & trompeurs, fureur de noz fureurs,
Peintres dont les Tableaux ne sont rien que Chimères.*

Mais qu'est-ce que ie dis? quel erreur me conduit?
 Je n'aime & ne poursuys que cela qui me nuit,
 Je suis ingenieur moy-mesme à mon offense,
 I'adore mes pensers, ie ne fay que penser,
 Si ie ne pense point, ie pense m'offenser,
 Et ie ne me cognois qu'en cela que ie pense.

Pensers yeux de mon cœur, doux sommeil de mes sens,
 Douce fureur d'Amour, doux mourir des absens,
 Douce erreur, doux appâts des flammes embrasées,
 Doux remede des yeux, douce ombre de plaisirs,
 Doux charme de noz maux, doux feu de noz desirs,
 Peintres, dont les Tableaux sont les champs Elisées.

Si l'Amour est yn Dieu, & s'il est vray qu'un Dieu
 Puisse tout, roye tout, & qu'il soit en tout lieu,
 Qu'il transforme & vnuist l'Amant en son essence:
 Moy qui suis l'Amour mesme, & qu'il a transformé;
 Pourquoy ne voy-ie absent mon obiect tant aimé?
 Que n'ay-ie avec le nom l'effet & la puissance?

Mais qu'injuste est ma plamele, & injustes mescrius:
 Car si l'Amour me brusle, & si vous m'auez pris;
 Si mon bien n'est que fainct, & ma douleur est vraye,
 Je suis comme celuy, quand le Soleil reluit,
 Qui se plaignet que son oeil en ses rais s'esblouit.
 Blessé d'un coup du Ciel honorable est la playe.

Toy Rosne qui combas a qui premier verra
 De la Saosne & de toy les honneurs que fera.
 Thetis aux dieux marins appellez à sa table?
 Enseignez moy comment les rochers esleuez
 Soubs tes humiditez sont rompus & cauez:
 Car soubs l'eau de mes pleurs ma belle est indomptable.
 Vous recherciez sauoye, & vous monts endurcis,

Qui menacez les Cieux de voz pierreux sourcis,
Tant vous estes guidez d'oultreuidance folle;
Rochers est-ce de vous que ma belle beaulte,
Que ie sers & i adore, a pris sa cruaute,
Ou bien si vous l'avez apprise a son eschole?

Torrens qui blanchissez les monts oultreuidex,
Et puis qui en bruyant & vaguement guidez,
Donnez voz eaux aux eaux de Caron pour offrande;
Torrens dictez moy donc, voz bruits si pleins d'effroy,
N'est-ce point de pitié que vous avez de moy,
Ou de peur que plustost ma belle ne m'entende?

Démons qui habitez dans ces rocs attachez,
Qui faites penitence, & criez voz pechez,
Dictez moy le forfaict d'où vient vostre ruine;
Est-ce le chastiment de ce premier orgueil,
Ou pour auoir osé regarder ce bel œil?
L'un & l'autre est peché de Maiesté divine.

Si c'est que pour cela vous soyez repprouvez,
Vous & moy mettons nous au nombre des fauves,
Bien que nous vivions tous d'esperance incertaine:
Il n'est rien de si beau que celle que ie ser.;
Elle vault que pour elle on souffre mille enfers.
» La cause du mal-heur fait heureuse la peine.

Le Destin tient là hault vn grand voile azuré.
Premier effect des Dieux, où Pallas a tiré
Les formes de ce monde, ame de la Nature:
Et si tost qu'icy bas quelque chose se faict;
L'esprit de l'Uriners prend de là son pourraict,
Et ce monde n'en est qu'une vaine peinture.

Or Dieu veult que Themis touſtours devant ſes yeux
De moment en moment repete tous ces dieux,

Idées vrays tableaux de ce monde sensible:

*Afin que comme au Ciel il fait ce qu'il luy plait,
La terre reconnoisse icy bas son arrest,
Et ce monde responde au monde intelligible.*

*Vn iour comme Pallas ce voile desployoit,
Ce grand oeil qui void tout veid bien qu'il defailloit
La gloire dans le Ciel des plus belles idées;
Où est donc, ce dit-il, l'idée de beauté,
Et celle de l'honneur qu'on nomme Chasteté?
Ce volleur de mon feu les a-t-il desrobées?*

*Minerue en soufriant luy dit: Ne scias-tu pas
Que quand ceste beauté que l'on nomme là bas
Anne, vint en ce monde, à qui rien ne ressemble,
Toi-mesme tu choisis dedans ce grand Tableau
Tout ce qu'il y auoit de pudique & de beau,
Et tu la fis l'idée & l'effeict tout ensemble?*

*Qu'il te souvienne aussi qu'en faueur de celuy
Qui s'enflamma pour elle, & souspire aujourd'huy,
Cher soucy de l'Amour & du dieu de la guerre,
Tu m'irritas de mesme, & me rausis l'honneur
De Constance & d'Amour, si bien qu'en leur faueur
Tu fis pauure le Ciel, & fis riche la Terre.*

*Je viens de dire vn mot qui ne fut jamais dict,
Et veux aux anciens desrober leur credit,
Tant i'ay de beaux brasiers mon ame martyree:
Car comme il n'appartient de la voir qu'à mon oeil,
Il n'appartient aussi la louer qu'à moy seul,
Et l'aimer est l'effeict de nostre Destinée.*

*Quand la Nature fait quelque chose icy bas
Impuissante de soy, & de soy qui n'a pas
Ni aine ni esprit dont elle soit esmeue,*

Elle regarde en Dieu, de ce regard si pront
Les œuvres qu'elle fait en ce monde se font:
Car en Dieu ce n'est qu'un que l'effet & la veue.

Quand Amour veult brusler, donner quelque langueur,
De soy-mesme impuissant, sans force & sans vigueur,
Sans empire, sans arc, sans fleches, & sans flamme,
Il regarde en voz yeux, si tost qu'il les a vus,
Il fait tout aussi tost tout ce qu'il a conceu:
Amour a bien un corps, mais vous estes son ame.

Les corps qu'on voud au Ciel noz yeux esblouissans,
Ce ne sont point des corps de soy resplendissans;
Ce sont corps sans clarte d'une obscure matiere;
Mais l'element du feu reuerberant ses rais
Sur ces Astres ombreux, fait qu'ils luisent apres,
Et la reflexion fert au Ciel de lumiere.

Les feux que porte Amour chauds & estincelans,
Ce ne sont pas des feux de soy-mesme bruslans;
Feu sans feu qui ne peut rendre une ame eschauffee;
Mais la reflexion de voz beaux yeux luisans,
Seuls elemens d'Amour vont ces feux embrasans,
Et mes feux à ces feux luy seruent de trophée.

Mais ie diray bien plus, que si l'opinion
Est vraye, que le Ciel soit la reflexion
De l'element du feu, qui là hault reuerbere,
Qu'aussi cest element, dont il est esclairé,
N'a de feu que le feu de vous reuerberé,
Et vous estes la source & la chaisne d'Homere.

L'un dit, que ce grand Dieu, ouvrier de l'Univers
Feat la Terre & le Ciel deuz principes diuers,
Ayant qu'il feit le monds en sa forme parfaicle,
Reuple, ne pensez pas que la Terre qu'on vido.

Ni le Ciel qui nous luit, soit cela qu'il faisoit:
Le secret est pour vous, & i'en suis l'Interprete.

Les Astres, la lumiere, & le Ciel apparent,
Sont le Ciel des beautez que ie vay adorant,
A qui rien icy bas ni là haut ne s'egallez;
Ma constance la Terre element ordonné;
Sur qui ce grand Démon ce monde a façonné;
Des fondemens du monde en voyla la caballe.

Quand Dieu vint affermir dés le commencement
Ce grand Ciel estoillé, qu'on diët le Firmament;
Ces effectz qui sembloyent si grands & difficiles,
Le mettoyent tout en peine: en fin il s'aduisa
Du trop de ma constance, & puis le composa,
Et du trop de mes feux les Astres immobiles.

Amants, voyez combien tout le monde me doit,
Puisque pour contre-poids Dicu preueut qu'il falloit
Opposer ma constance aux mouuemens celestes;
Voyez que c'est du Ciel, puis qu'il n'est arresté,
Et ne luit en noz feux que par ma fermeté,
Et que tout son parfaict ce n'est rien que noz restes.

Amour n'est plus changeant, Amour ne vole plus,
Je l'ay mis en arrest, & ses traïels sont rompus,
Ce n'est plus vn enfant qu'auerte la marine,
J'ay remis & changé son mauuais naturel,
J'ay purgé, rachepté son vice originel,
Et mon cœur est la forge où luy-mesme s'affine.

Vn iour entre les dieux le Conseil s'assembla;
Sous eux d'astonnement tout l'Olympe trembla,
Craignant que ce ne fust les grands Iours de Justice;
La dispute se fit, sçauoir s'il valoit mieux
Que la Terre se menst au monde que les Cieux:

Sans mouuement il faut que ce monde perisse.

Tous estoient d'vn accord que ces cours diff'rens,
Ce leger mouuement de ces Astres errans,
Indigne de là hault n'estoit plus tolerable;
Qu'eux qui sont immortels, constans en leurs conseils,
Doient auoir aussi des Cieuse qui soyent pareils;
Rien ne peut estre moins que ce qui est muable.

Mais bien que desormais il falloit que ce fust;
Pour sauuer leur honneur, la Terre qui se meust,
Siege de ces mortels, race ingrate & maudite,
Excrements composez d'eau, de l'air & des vents,
Sans Amour & sans Foy, sables qui sont mouuans:
Il faut traicter chascun ainsi qu'il le merite.

Amour parlant de moy, Que pensez-vous changer,
Disoit-il, de donner ce mouuement leger
A la terre aujourd'huy? c'est ce qu'elle deteste:
Un Amant est là bas si plein de fermeté,
Qu'à clouds d'aymant il a tout le monde arresté,
Et par sa fermeté les vents mesme il arreste.

Toutesfois s'il luy plaist à force de soupirs,
Ne voyant plus les yeux flambeaux de noz desirs,
Seul il peut nous resouldre, & vous peut satisfaire,
Il vous peut esbranler, & voz palais dorez
A grand' peine de luy sont-ils bien assurez;
Quel miracle, s'il fait vn effect si contraire?

Si ie souspire donc, si i'arreste là hault,
Les mouuemens du Ciel, si ie suis froid & chaud,
Si ie vay, si ie viens de l'un à l'autre extremez;
Comme Dieu comprend tout en sa simplicité,
Tous les effectz d'Amour en moy sont vnuitez,
Et l'Amour n'est Amour si ce n'est pour moy-mesme.



A D V E N T V R E
D' A M O V R.
Elegie.

DEPUIS que le soleil d'un cours per-
petuel
A tournoyé le rond de son cercle an-
nuel,
Je ne croiray iamais que sa prunelle ar-
dente
Ait descouert au monde vne ame plus dolente,
Miserable, chetifue, & à qui le mal-heur
Ait donné plus qu'à moy d'angoisse & de douleur,
Moy, dy-ie, qui des Cieux & de fortune aduerse
Suis le but, & le blanc de leur fureur diuerte.
Mais comme il n'est mal-heur, crainte ni desplaisir
Qui ne soit denancé par quelque doux plaisir:
Avant que la fortune eust contre moy querelle,
Amour qui desiroit m'auoir en sa tutelle,
Pour attrempir l'aigreur de mes futurs ennuis,
Me fist goustier du fruit de ses plus chers deduis,
Attisant dans mon cœur vne secrete flamme,
Qui pris avec le temps vn tel pied dans mon ame,
Que les esclairs sortis de l'esclair d'un tel feu
Comme traits de l'Amour, gaignerent peu à peu

*Le cœur, l'ame, les sens, la force & le courage
De celuy qui tenoit mon esprit en seruage,
Voure en telle façon, que son feu doux-bruslant
Alloit sa chaude flamme à la mienne égalant.*

*Du iour que nostre Amour fut si bien commencée,
Nous n'auions eu tous deux qu'un cœur, qu'une pensée,
Un esprit, un vouloir, monstrant par noz accords
Que ce n'estoit qu'un cœur enté dedans deux corps,
De mon contentement son ame prenoit vie,
De son plaisir sans plus la mienne estoit rauie,
Je ne vnois qu'en lui, il ne vnoit qu'en moy.
Voulant donc assurer nostre fidèle foy,
Pour la rendre immuable, il nous vint au courage
D'enchaîner noz esprits par un saint mariage,
Combien que la rigueur de mes cruels parens
Mit peine d'y semer cent mille differens:
Mais Amour, qui estoit auteur de noz négoces,
Desirant d'assister à noz heureuses noces,
Souffla tant de desirs dans noz cœurs allumés
Qu'ils furent tôt après entre nous consommés.
Luy seul fut le témoin de nostre foy iurée,
Il fit seul le contrat qui la rend assurée,
Et son traité grana mieux nostre accord dans l'esprit,
Qui n'auroit jamais fait aucun public escript.
Las! qui pourroit nombrer les mignardes caresses
De noz plaisirs secrets, noz ieux, & noz lieux?
Qui pourroit exprimer le doux contentement,
Et le doux paradis de nostre embrasement?
Aux plus douces fureurs de mon ame affolée
J'auois toujours ma bouche à la sienne collée,
Ore à son col pendue, & ore entre mes bras,*

I'envurois tous mes sens de maints friands appas:
 Luy qui non moins que moy estoit transporté d'aise,
 Pour esteindre l'ardeur de sa bruslante braise,
 Ores trancy d'Amour il baisotoit mes yeux,
 Or' ma bouche, or' mon sein, puis demy furieux
 M'estreignant de ses bras, honteusement farouche,
 Il taschoit de tirer mon ame par la bouche;
 Jusqu'à tant qu'agitez par vn plus chaud desir
 Il r'animast mes sens de l'ame du plaisir:
 Si bien qu'en terminant ceste Amoureuse guerre,
 Il me tiroit aux Cieux sans me bouger de terre.
 Voila comme l'Amour me traicta pour vn temps:
 Mais comme on void l'Esté deschasser le Printemps,
 Puis l'Esté s'enfuyr, faisant place à l'Automne,
 Et l'Automne à l'Hiver, qui de prez le talonne:
 Ainsi de noz plaisirs le gracieux desduit
 Comme vn songe affronteur se passe en vne nuit.
 O que du ieu d'Amour la chance est incertaine!
 Qui pour peu de plaisir donne beaucoup de peine.

Aduint que le mal-heur, pour m'accabler de dueil,
 Fist que la dure mort mist mon pere au cercueil,
 Mon pere, qui d'Amour cognoscant la puissance,
 Sembloit favoriser noz ieux par son silence;
 Où d'autres plus cruels succedans en son lieu,
 Comme mescognosans le pouvoir d'un tel diess,
 Transportez de fureur employent leur malice,
 La hayne contre Amour, contre vertu le vice,
 Dressanstous leurs efforts pour rompre & ruiner
 Ce que mesmes le temps ne sc auroit terminer.
 Qui vous meult, insensez, de fureur coniurée
 Rompre le saint lien de nostre soy iuree?

Qui vous meult de vouloir briser vn sainct accord,
Qui mesmes ne se rompt par le temps ni la mort?
N'ay-ie pas liberte par la loy de nature,
Malgré la cruauté de vostre Loy plus dure,
De me ioindre à celuy que le Ciel m'a donné
Pour faire de nous deux ce qu'il a destiné?
Quoy? pensez-vous forcer la dure Destinée,
Et faire que ie sois à vn autre donnée?

Le Ciel ne le veult point, la Nature est pour moy.
La Nature & les Cieux sont plus forts que la loy.
On ne sçauroit contraindre vne ame libre d'estre
Esclauë soubs le ioug de la rigueur du maistre.
La force peut rauir au corps la liberté,
Sans qu'on puisse forcer la libre volonté.

La douleur ni la mort, le tourment ni la crainte,
Ne peuvent tant soit peu rendre vne ame contraincts.
Pourquoy donc, inhumains, taschez vous sans propos
A troubler la douceur de mon calme repos?
He! pourquoy taschez-vous par vne violence
A rompre de Nature, & des Cieux l'ordonnance?
I'ay de ma volonté, & par l'arrest des Cieux
Pris celuy que ie pense & cognoy pour mon mieusse.
Qu'un autre donc en vain captiue me retienne;
La bonne part de moy iamais ne sera sienne:
Car i'aime tant celuy à qui toute ie suis,
Que de l'abandonner ie ne veux ni ne puis.

Mais las! i'ay beau crier, tout le fruct de ma peine.
C'est que de mes raisons la remonstrance est vaine,
Leur vouloir obstiné & leur cœur endurcy
Par aucunes raisons ne peut estre addoucy;
Des-ia fiers, agitez de furie & d'envie,

Ils captiuent cruels la moitié de ma vie
 Dans vne prison noire, & là par maint exces
 Ils le vont tourmentant d'un iniuste procez;
 Encor ne s'assouviest leur rage temeraire;
 Ils me font enfermer dedans le monastere
 Qu'un mont prez de Paris porte dessus son dos,
 Là où de maints soupirs, maints pleurs, & maints san-
 Les Astres & les Cieu x iustement i'importune, (glots,
 Faisant voler vers eux ma cruelle fortune.

Au son de mes regrets les antres & les bois,
 Les pierres, les caillouz s'esmouuent à ma voix;
 Les vieils murs sont creuez, & la roche fendue,
 Semble auoir du regret de ma peine entendue;
 Bref, mes yeux n'ont rien vnu encor icy autours,
 Qui n'ait extreſme dueil de mon extreſme Amour.
 Mais las! la cruauté des bourreaux de ma vie
 Sans ame & sans raison, ne peut estre assouvie,
 Ma bouche est sans repos tousiours ouverte aux cris,
 Lleur oreille sans peine est close du mespris,
 Et bien que par mes pleurs ie me sente assez forte
 D'esmouvoir à pitié l'infendale cohorte,
 Si n'ay-ie point d'espoir que leurs cœurs endurcis
 Par mes larmes iamais puissent estre addoucis,
 Veu que leur cruauté de mes maux se renforce,
 Et semble de mes pleurs prendre nouuelle force.

Ainsi donc mal-heureux l'un de l'autre escartez,
 Tous deux prins & captifs nous sommes tourmentez
 Par des cruelx tyrans, qui forcenex de rage
 N'esperent autre bien que par nostre dommage.
 Tous mes premiers mal-heurs ne les contentent pas,
 Ains pour tirer encor yne ame à deuz trespassas,

Ils trament, inhumsains, soubs ombre de Justice,
 A mon fidele Amant la honte du supplice:
 Bien est vray que devant que leur cruel desir
 Eust enfanté les fruitz de leur pluss grand plaisir,
 Vn aigre-doux mal-heur fist qu'encore ma veue
 Au crystal de ses yeux fust vne fois reueue.
 Nous fusmes confrontez, afin que noz mal-heurs
 Seruissent d'argumens pour croistre noz douleurs.
 La douleur que ie veis depeincke en son visage
 R'enforceant mes ennuis m'affoiblit le courage,
 Et croy que la douleur qu'il lisoit en mon teinct
 Fist que son cœur en fust cruellement attainct.
 Il me void, ie le vois; mais las! en quelle sorte?
 Le visage plombé, la face demy morte:
 Mes yeux cauez de pleurs, mon estomac pantois,
 Luy tesmoignoyent assez l'ennuy que ie sentois.
 En ce duel toutesfois, en ce tourment extreme
 Je me sens à l'instant desrober à moy-mesme:
 Esprise de courroux, d'Amour & de pitié,
 Je viens faulter au col de ma chere moielié,
 Tout le cœur me debat, & l'ennuy qui m'affolle
 Meslé d'un doux plaisir me trenche la parole.

Quand vers moy se tournant, l'œil tout neyé de pleurs,
 Ha! mon ame, (dit il) c'est pour vous que ie meurs,
 Je preuoy ia, mon Cœur, que fortune m'appreste
 D'un iniuste mal-heur vne mort deshonneste:
 Mais combien que son dard amoindrisse mon iour,
 Ne pense pas pourtant qu'il borne mon Amour,
 S'il est vray que nostre ame hors de son corps rauie
 Vnie tousiours au Ciel d'une eternelle vie:
 Car ce n'est pas mon corps qui vous aime & cherit,

Nostre Amour eternel vient & tient de l'esprit.

Mais que ie suis heureux, puisqu'vne mort prochaine
 De ma fidele foy vous doit rendre certaine,
 Tout le plus grief tourment qu'il me faudra souffrir
 Ce n'est point pour la mort: car i'aime le mourir:
 Ma douleur (ma chere ame) est qu'ainsi ie vous laisse
 Vesue de tout plaisir, conioinete à la tristesse,
 Sans ayde, sans appuy, sous les cruelles mains
 De mille fiers bourreaux, perfides, inhumains,
 Qui sans yeux, sans pitié, pousser d'vne Megere
 Vous chargeront sans fin de peine & de misere,
 Et encore plustost, quand du plus hault des Cieuse
 Je ne pourray plus voir celuy de voz beaux yeux,
 Ainstout desfiguré, priué d'yeux & de teste,
 Comme desia mon corps à ce mal-heur s'appreste,
 Mon ame vagabonde hors du monde sortant
 N'y reuerra iamais celle qu'elle aime tant.

A Dieu donc ,chere vie, à Dieu donc à ceste heure,
 Pour vous i'aime la mort, puisqu'il faut que ie meure.

A ces mots il se teut. O Dieu, ce dy-ie alors,
 Combien dans mon esprit ie sens de dures morts!
 De combien de trespass or' su is-ie tourmentée,
 Et de combien de maux ay-ie l'ame agitée?
 Se peut il bien, ô Dieux ! que nostre humanité
 Despouille la douceur de toute charité,
 Et Iustice à noz vœux soit tant inexorable,
 Que de n'auoir pitié d'un Amant deplorable?
 Non ,ie ne le croy pas: quand Iustice par droict
 Poursuiuroit ce mal-heur, Pitié le defendroit;
 Si fortune pourtant nous estoit si cruelle,

Tenez, Iuges, tenez, voicy la criminelle,
 Qui se iette à voz pieds, non pour auoir mercy,
 Moins pour fleschir encor vn courage endurcy;
 Je viens coupable à vous, asin qu'on me punisse,
 Et que comme au peché i'aye part au supplice:
 La mort est mon attente, & rien ne me plaist mieux,
 Que de mourir çà bas pour là hault viure aux Cieux.
 Puisque donc vous blasmez ce que le Ciel estime,
 Et ingez sans Amour nostre Amour comme crime,
 Seule i'en suis coupable, & seule i'ay meffaict;
 En moy de tout ce mal gist la cause & l'effeict;
 Naurez, bruslez frappez, que la Justice ordonne
 Du miserable corps: l'esprit vous l'abandonne,
 Et le veult bien ainsi, mais en le punissant
 Chastiez la coupable & sauvez l'innocent:
 A ussi bien luy mourant ne sçaurois-ie plus viure,
 Et partant son esprit, le mien le voudroit surjure:
 En sa vie est ma vie, & ne le sauuant pas
 Vous perdrez deux Amants par vn mesme tress^eas.
 A peine eus-je en ces motsacheué ma complaientie,
 Tesmoignage du dueil dont fut mon ame attainte,
 Qu'vn Juge suruenant me priua rigoureux
 Du bien-heureux aspect de mon Astre amoureux:
 Il le force d'entrer en sa prison austere,
 Moy dans le triste enclos d'un Cloistre solitaire,
 Tremblant toute de crainte & fremissant d'effroy,
 Redoubtant le mal-heur pour luy plus que pour moy.
 Là dolente & chetive, & de dueil accablée
 I'ay touſions plus en plus ma pleinte redoublée:
 Là de pleurs & de cris, & de soupirs trenchans
 Je bruslois l'air des Cieux, noyois l'herbe des champs.

Ainsi ie languissois miserable & chetifue,
Ores toute assurée, ores toute crantue,
Comme le criminel qui attend le tresspas,
Et qui en l'attendant ne s'en assure pas:

Les Cieux qui consentoyent à ma proche ruine
Tirerent d'icy bas vers leur propre origine
La Justice & la Foy, nous laissant seulement
Un fantosme couvert de son accoustrement;
Fantosme qui souuent chanceloit variable
Au vent mal arresté d'un Arrest redoutable:
Inconstant il panchoit or à gauche, or à droict,
Douteux sur quel aduis ce fait il resouldroit.

Apres diuers aduis de douteuse inconstance
En fin se decida la mortelle sentence,
Qui portoit sans appel, ô cruelle rigueur!
La peine qui desia m'estoit supplice au cœur.

Ha ! Iuges rigoureux, n'auez vous cognissance
Que celuy dont ça bas depend rostre puissance,
Dieu Iuge souuerain, en nostre chastiment
Tempere la rigueur par un doux iugement?
Quoy? ne craignez-vous point qu'en iour de mesme sorte
Il arme contre vous sa puissance plus forte,
Et vous face esprouuer combien peu des humains
Sans l'appuy de sa grace euteroient ses mains?
Ha ! ie me plains à tort, ce n'est pas la Justice
Dont l'Arrest limita le genre du supplice:
La Justice n'estoit pour ce iour icy bas,
Elle estoit dans les Cieux & ne nous ouït pas.
Je me plains seulement contre un Monstre farouche,
Qui du fiel de son cœur feint le miel en sa bouche,
Et soubs le faux semblant d'un manteau de douceur

Conure le dos brutal d'un Tygre rauisseur,
Qui tenant l'innocent soubs sa patte cruelle
Boit son sang, casse l'os pour en auoir la moüelle.

Au bruit de cet Arrest de maints lieux entendus,
Mon miserable esprit deuient tout esperdus;
La force luy default; chascun membre me tremble,
Mon sang gelé de peur vers le cœur se r'assemble,
Mes poulmuns agitez poussans l'air à grands flots
Estouffoyent mon palais à force de sanglots,
Tant que l'extreme ennuy si bien le cœur me serre
Que ne pouuant souffrir vne si rude guerre,
Mes esprits defaillis ie perds le sentiment,
Ie tombe de mon hault sans pouls ni mouuement,
Les yeux à demy clos, & le visage blefme,
Ressemblant de tous poincts la mort de la mort mesme;
En fin par vn soupir mes esprits r'animant
Essanoviis desia pour suiuire mon Amant,
Ientr'ouure de mes yeux la paupiere mourante,
Ha! mon Dieu, dy-ie alors, suis-ie encore viuante?
Ay-ie encores l'esprit sensible à ce mal-heur?
Non, ie ne le croy pas: ce n'est que la douleur
Qui seule vit en moy: mais mon ame esgarée
Est desia loing de moy hors du corps séparée.
Bon Dieu, s'il est ainsi que i'aye dedans moy
Tant soit peu d'esperance, ô terre, entr'ouure toy,
Reçoy moy dans ton flanc, tasche de me desfaire,
Puisque la propre mort n'a desirde le faire.
Et vous qui d'une mort me pensez garantir,
Faîtes moy tout d'un coup mille trespasses sentir,
Reculez vous d'icy, vostre esperance est vainc:
Le seul air retenu d'une captive haleine

Peut m'affranchir de peine, ou le front d'un rocher
 D'un fault precipité ma mort peut approcher.
 Contre le desespoir la Parque est assez forte,
 Elle se peut haster de mainte & mainte sorte.

Mon cry monta si hault, qu'Amour qui l'entendit,
 De son troiseme Ciel en terre descendit,
 Son brandon plein de feux, & sa troussé de fleches,
 Son arc tout prest à faire un million de breches;
 D'un vol prompt & leger il vint fondre ça bas,
 Et par compassion defendre ce trespass.
 Ne te tourmente plus, me dit-il, miserable,
 Je suis venu des Cieux pour t'estre secourable.
 Celuy-là que tu plains n'est pas encores mort:
 Croy que pour le sauuer ie me sens assez fort;
 Je le puis, ie le veux, ie le feray paroistre,
 En sauuant ton Amant ie me feray cognoistre.

Ce disant, il s'en-vole & soudain mon soucy
 Soulagé d'un espoir un peu fut addoucy:
 Il vole vers Paris, mais partout où il passe
 Il laisse de ses dards quelque eminente trace,
 Raurant & enflammant, mais d'un feu de pitié,
 Qui ne grauoit partout qu'Amour & Amitié.

Desia comme l'Agneau qu'on meine en sacrifice,
 Mon cœur estoit conduit au lieu de son supplice
 Sans ayde, sans pouvoir, sans espoir de confort,
 N'ayant devant les yeux que l'horreur de la mort,
 Lors Amour coupe l'air d'une pleine volée
 Descendant au milieu de toute l'assemblée.
 Là sans estre cogneu, & sans se faire voir
 Il fait sentir aux coeurs l'effect de son pouvoiur:
 Au front de mon Amant telle grace il imprime,

Que chascun qui le void sent vn ver qui le lime,
 Et ronge son esprit de rage qu'il ne peut
 Le delurer de là comme son cœur le veult.
 L'esmente croist à coup, sans vouloir plus attendre,
 Et chascun qui le void desire le defendre.
 Amour soufflant tousiours dans le cœur du commun
 Cent mille cœurs d'uers assemble tout en vn;
 Le peuple à le sauver courageux se dispose:
 On void contre Themis la Pitié qui s'oppose.
 Le party de l'Amour suiuy de l'amitié
 Esmonuoit tous les cœurs ou d'ire ou de pitié.
 Ja les cailloux esmeus prenans nostre querelle
 Pleuuent de toutes parts plus menuis que la greste,
 Dont l'orage vengeur l'air de pierres semant
 Va le prophane chef des bourreaux assommant.
 Au fort de ce combat vne femme eut courage
 De son cousteau trenchant de coupper le cordage
 Qui de mon bien-aimé, de cent tours repliez
 Tenoit cruellement tous les membres liez.
 Libre de pieds & mains il se met à la fuyte;
 Amour prompt & leger se renge de sa fuyte,
 Attachant à son dos les plumeux aurons
 Et le venteux appuy de ses deux aistevons;
 Si bien que la faueur de ce Dieu secourable
 Rachepta deux Amants d'une mort miserable.
 Chascun en est content, & l'air s'en resiouit:
 La Seine aux flots coulans mesme s'en esiouyt,
 Dont la force liquide à nostre ayde esleuée
 Et meslée au combat, emporta pour trophée
 Les funebres oustils qu'on auoit destinez
 Pour rendre noz iours avec noz amours terminiez.

Le peuple en tesmoignant vne liesse extreſme
Monſtra bien que ſa voix fut celle de Dieu meſme.

O bien-heureux Amour, puſque par ton moyens
T'ay ce iourd'huy receu la grace d'un tel bien,
le ne veux deſormais adorer autre flamme
Que celle que ton feu nous allume dans l'ame,
Conſacrant pour iamais aux pieds de ta grandeur
Les fruits de mon eſprit & les vœux de mon cœur.

Et vous qui par le cours de noſtre deſpartie
Emportez de mon tout la meilleure partie,
Quelque part que l'Amour iamais guide vox pas;
Si le noſtre vainceur a donté le trespas,
Faictes qu'ores sans fin au plus vif de vostre ame
Vive la ſainte ardeur de noſtre égalle flamme,
Et croyez que iamais ne feront conſumez
Les beaux feux par vox yeux en mon cœur allumez
Que mon ame immuable en ſon ardeur premiere
Vous gardera la foy de noſtre Amour entiere,
Sans que la mort, le temps ayt iamais le pouoir
De faire tant ſoit peu ma conſtanſe eſmouvoir.
Et bien que la rigueur & rage trop cognue
De mes cruelx parens iamais ne diminue:
Qu'elle accroiffe ſans fin, & que mille bourreaux
Leur enſeignent touſiours des ſupplices nouueaux:
Pourtant ne croyez pas que leur rage obſtinée
Esbranle cete foy qui vous eſt deſtmée:
Vienne ce qu'il pourra: iamais leur cruauté
Ne ferat chanceler ma ferme loyauté,
Ains contre leurs rigueurs oppoſant pour deſfence
Un cœur ferme & constant, armé de patience,
L'attendray que le temps me face quel que iour

R emirer en voz yeux les doux feux de l'Amour,
D ont en fin au retour la flamme Printaniere
Peut chasser les hyuers d'une ame prisonniere.

STANCES.

De plains, ie meurs, ie brusle, & mon
Amour discrète,
Sans confort, sans repos, sans remede est
secrete,

Celle qui me tient pris mesme ne le scait pas:
Las! elle le scait bien: mais lors que ie souspire
Luy discourant mou mal, elle ne fait que rire.
Est-il plus dure peine, ou plus cruel trespas?

Dieux, qui tenez le Ciel, si quelqu'un vous offence
Ne cherchez deiformais, pour en avoir vengeance,
Tourment plus inhumain que celuy que ie sens:
Faictes dieux, seulement qu'il adore ma belle,
Et mais qu'elle luy soit ainsi qu'à moy cruelle,
Vostre Enfer que ie croy n'a point tant de tourmens.

Les esprits qui là bas sont gesnez au supplice,
Ont le destin plus doux & l'Astre plus propice:
Car la plainete est permise en leur mal-heur fatal;
Mais trop infortuné ie suis tout au contraire,
J'endure mille morts, & si il me faut taire.
Las! quelle cruauté n'oser plaindre son mal!

Ie scay bien qu'en Amour la chose plus requise:
Est de tenir secret le feu qui nous attise:
Mais ce secret s'entend alors que l'on iouyt.
Cacher une faueur est chose bien aisée:

Couuer vn feu bruslant est chose mal-aisée.

Le feu, ce n'est point feu, si la flamme ne luit.

Que ie reçoy d'ennuy alors qu'à l'impourueue
Je sens plenuoir sur moy les traict's de vostre veue;
Le tourment de Tantale au mien n'est point égal.
Le vous veux aborder, le respect me retire,
Le veux parler à vous, & ie ne puis rien dire.
Ha! mal-heureux respect que tu me fais de mal.

Ie maudis ce respect, Madame, & ie m'anime
Contre ce traistre honneur dont vous faictes estime,
Et à vous & à moy tous deux font ennemis:
Contre ce doux Amour il vous fait rigoureuse,
Et contrainct tellement ma pensée amoureuse,
Que ie ne puis ioüir du bien qui m'est permis.

Baisant vox belles mains, ma pauvre ame esleueée
Ne sent point le Nectar dont elle est abbreviuée,
Si grand est son plaisir, & si grand son trespass;
Mes yeux en vous voyans tous esblouis demeurent,
Mes sens comme confus se perdent & se meurent:
Ainsi pour vous aimer mon cœur ne s'aime pas.

Amour, si tu es Dieu, d'où vient ceste contrainte,
Tu enflammes mon cœur, tu empesches ma plainte;
Ton pouuoir si puissant se dompte t'il ainsi?
Tu te repais de pleurs, souffre donc que ie pleure;
Tu t'abbreuees de sang, las! permets que ie meure,
Tu domptes le Chaos, dompte le mien aussi.

Madame, regardez que mon mal est extrême,
Pour ne vous faire tort, ie veux mal à moy-mesme.
Le consens à ma perte, & ie brusle pour vous:
Ie recelle vn flambeau qui me consomme en cendre,
Le le voy, ie le sens, & ne puis rien comprendre,

Si mon qu'vn tel mourir m'est agreeable & douze.

*I'adore vn tel mourir, & me croyez, Madame,
Je ne me plaindray point de ma loyale flamme,
Je ne me plaindray point en mon fidele esmoy,
Puisque l'honneur fascheux de mon Amour s'offense,
Je contraindray ma bouche, & lui feray defense.
La pitié seulement vous parlera de moy.*

C O M P L A I N T E.



*O vs qui voyez ma bouche à mes
douleurs ouverte,
Et mes yeux desbondez aux torrens de
mes pleurs,
Laissez couler mes pleurs, & gemir
mes douleurs,*

C'est le gain qui me reste à la fin de ma perte.

*Mais quoy? perdät ainsi, perdray-ie point moy-mesme?
Puis-je l' Amy mourant suruiure cest Amy?
Luy mourir à demy, moy suruiure à demy?
Luy perdre son Amour, moy perdre ce que i'aime?*

*Le iour qui me rauit la moictié de ma vie,
Que ne me rauit-il soudain l'autre moictié?
Nous fusmes en la vie vnis en amitié,
L'amitié donc deuoit en la mort estre vnic.*

*Tu meurs, las! cher amy, & moy, las! ie respire,
C'est pour moy que tu meurs, ie respire pour toy:
Puissons-nous au rebours toy respirer pour moy,
Et moy pour toy mourant mourir en mon martire.*

Cieux, vous fustes cruels en diuisant mon ame;

Mais ne laissant en moy la part du sentiment,
Je voy que vous m'avez traicté benignement,
Et qu'une double mort ait doublé vostre blasme.

Vous voulez que ma part à la mienne fureur,
Pour me laisser encor gemir sur son cercueil;
Heureux puisqu'en estant attristé de son dueil
Pour me priver d'oubly de la mort ie me pris.

Ie vis doncques ie vis pour ces plaincels funebres,
Dont ie sens l'arrest des eternelles nuictz.
Noircir du voile obscur de mes tristes ennuis;
Mais le seul souuenir esclare en leurs tenebres.

souuenir immortel, acquiers moy tant de gloire
Que puisque par la mort le bien m'est emporté,
Il me soit tant par toy dans l'esprit r'apporté,
Qu'au debat de la mort tu gaignes la victoire.

PLAINCTE CONTRE DES YEUX.



A DAME, escoutez moy descharger mon
courroux
sur des yeux inhumains chefs de mon
infortune,
C'est pource qu'ils sot deus, & que vous n'estes qu'une,
Mais ie me plains à vous, parce qu'ils sont à vous.

VOZ yeux sont des beaux yeux à les voir allumer,
Mais à s'en ameurer la flamme en est cruelle:
C'est, Madame, pourqoy voz yeux ne vous font belle,
Que quand on vous peut voir sans veus pouuoir aimier.
Voz yeux sont des miroirs où mes ennuis ie voy

Peincts de mes mesmes yeux, & de ma face mesme:
Car mes yeux sont si morts, & ma face est si blesme,
Que pour mieux estre eux-mesme ils ressemblent à moy.

Vox yeux sont bien des yeux, si les yeux desormais
Font les exploicts de guerre, & s'ils font les gendarmes;
Mais ils ne le font pas si les yeux font des larmes:
Car ceux qui font le mal ne le pleurent iamais.

Vox yeux sont pleins des traictz qu'il faut à vn chasseur,
Qui veult qu'à bien viser personne ne l'egale:
Car leurs traictz sont du bois du beau dard de Cephale,
Qui ne blessoit iamais en vn corps que le cœur.

Vox yeux sont les esclairs d'un tonnerre ordonné
Pour foulroyer noz cœurs sans qu'ils s'en diuertissent,
Car les esclairs du Ciel du coup nous aduertissent:
Et ceux-là de vox yeux quand le coup est donné.

Vox yeux sont des Cefars par vous ressuscitez,
Afin d'estre vox yeux, & non plus forme d'homme,
Qui vont faisant de nous des Citoyens de Romme,
Pour deuvenir plustost Rois de noz libertez.

Vox yeux sont des flambeaux d'invincibles ardeurs,
Qui mettent mesme en feu l'eau dont ie les esprouue:
Car le feu de vox yeux me brusle où ie me trouue,
Dans l'eau de la riuiere, ou dans l'eau de mes pleur.

Vox yeux sont des Soleils, mais ils font d'autres rats
Que le soleil du monde au monde ne peut faire:
Car vox yeux seiournans tousiours au Sagittaire,
Font au lieu de rayons des flesches & des traictz.

Or vox yeux soyent en fin ce qu'ils auront pouuoir
D'estre ou de n'estre pas, ie n'en scay plus que dire,
Fors que tant qu'ils pourront ils voyent mon martyre
Bien plus doux mille fois a l'ouïr qu'à le voir.



VERS FAICTS A LA LOVANGE DES YEUX.

BE A V X yeux qui décochez mille traicts
pleins de flamme,
Dont vn chascun ressent l'inevitale
effort,
Que vous sert-il helas ! de consommer
vne ame,

Si vous ne sentez pas quand vous donnez la mort ?
Beaux yeux, pardonnez moy si ie vous ose dire
Que ne scauez combien voz regards sont puissans :
Vous pouuez bien combler les esprits de martyre,
Mais vous ne voyez pas quand ils sont languissans,
Beaux yeux, i'accorde bié qu'en me plaignant sans cesse
Vous, pouuez bien iuger que i'ay quelque tourment ;
Mais vous ne scauriez voir que le mal qui me blesse
Ne procede d'ailleurs que de vous seulement.

Beaux yeux, dont les esclairs sont de telle puissance
Qu'on ne se peut garder de leur fouldre esclatant,
Recognoissez pour Dieu quelle est vostre influence,
Ou bien soyez plus doux, & ne bruslez pas tant.

Beaux yeux, que i'idolatre au fond de ma pensée,
He Dieux ! que vous m'auez mortellement blessé,
Mais pourquoy souffrez vous qu'une oeilade eslancée
Me fouldroye au dedans sans m'auoir offensé ?

Beaux yeux, si ie commets enuers vous quelque offence,
C'est d'oser vous servir avecque passion ;

Mais quand bien ie mourroy pour ceste oultrecuidance,
Encore me plairoy-ie en mon ambition.

Beaux yeux, si i'entreprends yne chose trop haulte
Que d'aimer vn subiect & si beau, & si saint,
Ne m'en accusez pas; mais iet tez en la faulte
Sur vous, de qui la grace à cela me contrainct.

Beaux yeux, l'homme est aveugle ou plus froid qu'une
Qui ne void voz beautez & ne se rend espris; (souche
De moy, ie voy trop clair, & trop d'Amour me touche,
Pour d'un obiect si beau ne point estre surpris.

Beaux yeux, si ie ne voy voz lumieres si belles,
Mon esprit ne reçoit aucun contentement;
Mais bien qu'avec oultrance elles me soyent cruelles,
Plus i'endure de mal, plus ie vay les aimant.

Beaux yeux, qui me tuez, que pouuez vous pretendre
De souffrir que voz feux me viennent deuorer?
Quel plaisir aurez vous d'auoir reduict en cendre
Un qui ne vit sinon que pour vous adorer?

Beaux yeux, tournez vn peu les rais de vostre veue,
Et voyez par pitié mon extreſme langueur,
Je tiens, quand vous aurez ma destresse cognue,
Vos sç aurez addoucir vn peu vostre rigueur.

Beaux yeux dont la lueur fert aux miens de lumiere,
Je tire par voz rais si rians & si doux,
Que si vous me daignez ouyr en ma priere,
Mon cœur n'adorera iamais autre que vous.

VERS SVR LA FROI-
DE VR DONT VSOIT VNE
dame à l'endroit de
celuy qui l'aimoit.



V E n'aimer point du tout siet mal
aux belles ames,
Qu'aimer fidelement apporte de souey,
Qu'Amour tempere mal vox glaçons
& mes flammes,
O beauté trop aimable & trop aimée
aussi.

Las! i'endure pour vous de si dures allarmes,
Qu'à ces rares beautes qui causent mon trespass,
C'est ou trop de rigueur que de les voir sans larmes,
Ou trop d'aveuglement que de ne les voir pas.

Mais vous les voyez bien, & par ma flamme ardente,
Jugez bien que vox yeux ont ces feux attisez:
Car en fin vous monstrez d'estre trop clair-voyants
Pour ne cognostre pas le mal que vous causez.

Cependant la froideur dont vostre ame est glacée
Fait qu'ingrate & cruelle à ma longue amitié,
Voyant bien mes ennuis des yeux de la pensée,
Vous ne les daignez voir des yeux de la pitié.

Las! eusse-je pensé qu'une beauté si rare
Sous ces rians attrait's echaüst tant de rigueur,

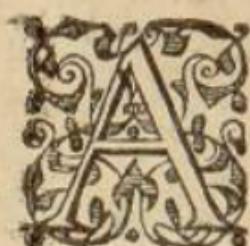
Et qu'un obiect aimable à l'esprit plus barbare,
Estant si doux à l'œil fust si cruel au cœur.

Non, ie n'eusse pas creu que soubs ce beau visage
Logeast tout ce qu'Amour a d'aigreur & d'orgueil:
Aussi, bien que mon mal trop tard me rende sage,
Mon cœur d'oresnauant ne croira plus mon œil.

Mon œil trompé du vostre a creu les apparences
Dont Amour sçait charmer un esprit peu rusé;
Mais ie n'en veux iamais tromper mes esperances,
Ni croire en l'abuseur non plus qu'en l'abusé.

Aussi bien me paist-il d'une esperance vainc,
Et tout ce que mon ame en ose presager,
S'il contient verité, ne m'annonce que peine,
S'il me promet du bien, se trouve mensonger.

D'VN QVI SE PLAINT DES TROMPERIES DE sa Maistresse.



D I E V plaisirs, où ma folle ieunesse
Simple en Amour s'amusoit trop
souuent,
Quand aux appas d'une ingrate
Maistresse

-Inforcellé ie m'allois decevant.

Non non, jamais sa bouche empoisennée
De mots flatteurs plus ne m'ira pippans;
Il ne doit point blasmer la destinée

Qui va deuex fois en mesme lieu choppant.

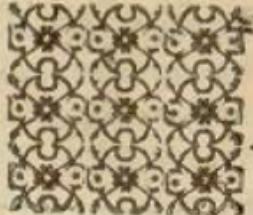
*Quand ces discours estoient pleins de constance,
L'estoist aussi la mesme affection:
Or qu'ell'en nanque en la perseuerance;
Je peche aussi par imitation.*

*Ne tasche plus rusée pipense à me reprendre,
De l'oiseleur i ay descouert la voix:
Va t'en ailleurs d'autres filets retendre:
Car vn bon tour ne se fait qu'une fois.*

*L'Amour du tout loge dans tes mouuelles,
Ce me dis-tu blasphemant vainement;
Mais tu n'en as ce croy ie que les aisles,
Aussi tu change' assez legerement.*

*A Dieu sans plus, ieune beauté volage
Qui fais honneur de m'auoir sceu tromper:
Il fut aisé d'attirer au cordage
Vn qui luy-mesme aydoit à se pipper.*

*Je ne crains plus de tes fainctes aillades
L'appast rusé qui cache le poison:
Car pour tromper leurs traistres embuscades,
J'ay peu d'Amour & beaucoup de raison.*





DESDAINS D'E SYLVIE.

V pense en me loüant gaigner ma
 bonne grace,
 Abusé que tu es, Berger audacieuse,
 Il te faut admirer & non louer les
 dieux:
 Mortel, ne vois-tu pas que ie suis de
 leur race?

Tu dis partes discours que tu me trouves belle:
 As-tu des yeux pour voir vne Divinité?
 Non, ie ne le crois pas, vne telle clarté
 Ne se laisse pas voir d'une aillade mortelle.

Temeraire Berger, tu dis que dans ton ame
 Mes yeux ont allumé cent & cent mille feux,
 Cela n'est pas ainsi: car ie scay que mes yeux
 A rien qui soit mortel n'ont desparty leur flamme.

Tu loues mes desdains, ô pauvre miserable,
 Tu n'as pas encor en cest honneur d'en auoir,
 Le Ciel ne t'a rendu digne d'en recevoir,
 Il me garde vn subiect qui seul en soit capable.

Aspirer dans les Cieux n'est pas en estre digne,
 Il n'aile de ton desir ne t'y peut faire aller,
 Jeare audacieuse y voulut bien voler:
 Mais le Ciel conservé luy brassa sa ruine.

Prends donc exemple à luy, ô mortel, & ne pense
D'un desir plein d'orgueil m'addresser plus tes vœux,
Je n'en veux recevoir que d'un seul, qui des dieux
Ait pris ainsi que moy son immortelle essence.

Voyla les propres mots qu'un iour chantoit Sylwie
A un triste Pasteur, qui pressé de douleurs
Versoit de ses deux yeux un grand ruisseau de pleurs:
Mais la fiere pourtant n'en fut point addoucie.

DIALOGUE D'VN SER- VITEUR ET DE SA Dame.

- S. **O**VRQVOY, lors que ie te re
Destournes-tu ton oeil vainqu
D. Pource qu'il faut que l'œil se gar
De ce qui peut blesser le cœur.
S. Que crains-tu, si ton cœur de roche
Tous mes traicts a fait reboucher?
D. Un Archer qui souuent decoche,
En fin dans le blane peut toucher.
S. Quelle Dame en rigueur extrême
Se monstre chiche d'un regard?
D. Celle qui ne veult qu'aucun l'aime,
Ni qu'Amour ait en elle partie.
S. Jamais la rigueur d'une belle
Ne la fait aimer longuement.
D. Continuant d'estre cruelle
Je finiray donc ton tourment;

- S. Mais desfinir ie n'ay enuie
 Le doux tourment que i'ay pour toy.
- D. Pourquoy donc maudissant ta vie
 Te pleins-tu si souuent de moy?
- S. Je m'estonne qu'Amour ne force
 Ton cœur trop long temps indonté.
- D. Au vouloir n'y a point de force,
 Et l'Amour n'est que volonté.
- S. Bien que mon Amour ne soit faincte,
 Si me forces-tu de t'aimer,
- D. Je doy, puisque c'est par contrainte,
 Ton amitié moins estimer.
- S. Belle, de si douce contrainte
 L'honneur retourne tout à toy.
- D. Sans rigueur aussi i'auroy crainte
 De te perdre & l'honneur & moy.
- S. Comme tien donc ie te demande
 Que tu soulages ma douleur.
- D. La mesme raison me commande
 De ne choir au mesme mal-heur.
- S. Un plus grand mal-heur ne peut naistre
 Que de contraires volontez.
- D. Mais volonté ne s'eauroit estre
 Où la force nous a donlez.
- S. Tu serois donc bien excusable
 Quand par force Amour te vaincroit.
- D. Telle force n'est redoutable
 Et ne peut que quand on y croit.
- S. I'en ay veu de plus resoluës
 A l'Amour en fin se ranger.
- D. I'en ay veu de moins retenuës

Se garder bien de ce danger.

S. Mais comment as-tu le courage
De m'affliger si longuement?

D. Mais comment tiens-tu ce langage
Si long temps inutilement?

S. Ne faut donc pas que ie m'attende
D'estre iamais aimé de toy.

D. Ne faut qu'un Amant y pretendre
Qu'apres grand preuue de sa foy.

S. Donne moy donc quelque esperance
D'estre en fin de toy mieux receu.

D. On ne peut donner assurance
De chose où l'on est si deceu.

S. L'Amour toutesfois ne peut estre
Sans esperer contentement.

D. Et cela ne puis-je promettre
Sans craindre quelque changement.

S. Sur quoy veux-tu donc miserable
Que ie m'asseure en mon Amour?

D. Sur l'heure qui peut favorable
Me gaigner en fin quelque iour.

S. Las! depuis deuse ans que ie t'aime
Quel debnoir ne t'ay-je rendu?

D. Apres la perte de toy-mesme
Perdre le temps c'est peu perdre.



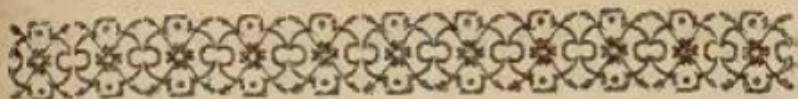
V O E V X A V
D E S D A I N.



VE ie t'aime, ô desdain, par toy ma
fantasie
se sent de mille ennuis tout à m coup
gnerie,
Mes souffirs vehemens sont arrestez par
toy,

Et de mestristes yeux tu taris les fontaines:
Puisque (desdain) tu peux si bien chasser mes peines,
Je te voie mon cœur, pour viure soubs ta loy.

Je te promets, desdain, que iamais dans mon ame
Amour ne logera sa violente flamme,
Et ne sera iamais de mes desirs vainqueur:
La beanté qui estoit peinée dans ma pensée,
Par toy, ô cher desdain, est du tout effacée,
Et toy seul deiformis possederas mon cœur.



REPROCHE DE FOY

VIOLEE.



V A N D l'infidele vsoit enuers moy da
ses charmes,
son traistre cœur m'alloit de soupirs
esmouuant,
sa bouche de sermens, & ses deux yeux
de larmes:

Mais en fin ce n'estoient que des eaux & du vent.

Elle iuroit ses yeux, lumiére pariuée,

Et ses yeux consentoyent à l'infidélité,

Que nostre Amour seroit à jamais assurée,

Mais ces yeux profanex n'ont pas dict vérité.

Ses yeux qui nourrissoyent tant d'arcs en leurs prunelles,
s'ils ne m'eussent deceu, l'on s'en fust esbaly,
ses yeux qui n'estoyent siens que pour estre infideles,
Il y alloit du leur, s'ils ne m'eussent trahy.

Je deuois souhaiter, afin de ne me plaindre,

Qu'ils n'eussent peu s'ayder sinon de la rigueur:

Infidele aux beaux yeux, qui sçavez si bien feindre,

Changerez-vous point d'yeux aussi bien que de cœur?

Elle iuroit ses yeux qu'elle s'estoit rangée

A ne vouloir changer d'humeur aucunement;

Et si ne mentoit pas, bien qu'elle soit changée:

Car son humeur estoit le mesme changement.

Elle iuroit ses yeux, qui pour feindre des peines
 Arrosoient son beau sein de leur humidité;
 Je pensois que ses yeux fussent vives fontaines,
 Et qu'elle eust dedans mesme vn roc de fermeté.

Mais ie me trompois bien de penser cela d'elle,
 Et ne cognoissois pas ses traictés malicieux;
 Ce n'estoit que du vent enclos en sa cervelle,
 Qui se tournoit en pluye & sorteit par ses yeux.

Si toussiours ie ne l'eusse en mon ame adorée,
 Je ne blasmerois pas son courage leger,
 Et ne l'attacquerois de sa foy pariurée,
 Si ie ne l'eusse aimée assez pour l'oblier.

Apprenons de ce sexe à le traicter de mesme,
 A nous tenir en garde, & ne nous fier point;
 Faisons la guerre à l'œil, aimons comme on nous aime:
 Et ne nous engageons si ce n'est bien à point.

Si on nous veult aimer, ne trouuons point estrange
 D'aimer encore plus, & d'aller bien seruant:
 Mais ces Cameleons, qui n'aiment que le change,
 Saoulon les d'inconstance & les païson de vent.

Infidele beauté, qui me rendras plus sage
 Desormais à l'endroit des autres que de toy;
 Je te dois mon eschole & mon apprentissage;
 Et, te payant ces vers, c'est ce que ie te doy.

LE CONTR'ESCHAN- GE D'AMOVR.

QVAND premier ie veis roz beaux yeux
 Vous estimant esgale aux dieux,

*Vox propos m'estoyent des oracles,
La moindre de vox actions.
Me sembloit des perfections,
Vox perfections des miracles.*

*Mais voyant donc en vous chascun ion
Ou naistre ou mourir quelque Amour,
Et le change estre vox delices;
I'allay soudainement iuger
Que c'estoit vertu de changer,
Puisque c'estoyent vox exercices.*

*Lors resolu d'en faire autant,
Et de me rendre moins constanc
Que la giroüette d'un temple,
Je rompis soudain ma prison,
Estimant faire par raison
Ce que ie faisois par exemple.*

*Ainsi ce fut vostre beaulte
Qui desbauchant ma loyaute
M'enseigna d'estre variable:
Si depuis s'estant exercé,
L'escholier le maistre a passé,
Il n'en est que plus estimable.*

*Vous m'en avez en cent façons
Tant & tant donné de leçons,
D'effect, d'exemple, & de parole,
Qu'il ne pouuoit qu'en vous sujuans
Je ne deuinse bien scauant
S oub vn si bon maistre d'eschole.*

Pourquoy donc est-ce maintenant

Que vous m'en allez reprenant

Men ayant la science apprise?

Inuste est vrayement celuy

Qui trouue mauuais en autruy

Ce qu'en soy-mesme il fauorise.

I'appelle à tesmoing le soleil,

Que ce fut pour plaisir à vostre œil

Qu'ainsi ie me changeay moy-mesme,

Scachant bien qu'il faut qu'un Amant

S'aille tant qu'il peut conformant

Au naturel de ce qu'il aime.

Maintenant de ce doux plaisir

Je ne puis plus me dessaisir,

Mon cœur en reçoit nourriture;

Je l'ay si long temps exercé,

Qu'il m'est en coustume passé,

Et puis de coustume en nature.

Ma fermeté me reprendra

Lors seulement qu'il aduendra

Que vous ne serez plus legere;

Du mesme lieu me doit sortir

Exemple de me repentir

D

S'il plaist donc à vostre beauté

D'arrester ma legereté,

Quittez vostre inconstance extrême;

Ne changez plus à tous les coups:

Quand vous pourrez cela sur vous,

Je le pourray bien sur moy-mesme.



LE TEMPLE DE L'IN-
CONSTANCE. PAR
M. D. P.



E veux bastir vn Temple à l'Incon-
stance,

Tous Amoureux y viendront adorer,
Et de leurs vœux iour & nuit l'ho-
norer,

Ayans le cœur touché de repentance.

De plume molle en sera l'edifice,
Fondé en l'air sur les aisles du vent:
L'autel de paille, où ie viendray souuent
Offrir mon cœur par vn fainet sacrifice.

Tout à l'entour ie peindray maint image
D'erreur, d'oubly, & d'infidélité,
De fol desir, d'espoir, de vanité,
De fiction, & de penser volage.

Pour le sacrer ma legere Maistresse
Inuoquera les ondes de la mer,
Les vents, la Lune, & nous fera nommer
A moy le Templier, & elle la Prestresse.

Elle seant ainsi qu'une Sibylle
Sur vn tripiet tout pur de vif-argent,
Nous predira ce qu'elle ira songeant
D'une pensée inconstante & mobile.

Elle escrira sur des fueilles legeres
 Le vers qu' alors sa fureur chantera;
 Puis à son gré le vent emportera.
 Deçà delà ces chansons mensongeres.

Elle envoira insqu' au Ciel la fumée,
 Et les odeurs de mille faux sermens;
 La Deité qu' adorent les Amants
 De tels encens veult estre parfumée.

Et moy gardant du sainct Temple la porte
 Je chasseray tous ceux-là qui n' auront
 De lettres d' or engraué sur le front
 Le sacré nom de, leger, que ie porte.

De faux soupirs, de larmes infidelles
 I'y nourriray le muable Prothé,
 Et le serpent qui de vent allaié
 Decoit noz yeux de cent couleurs nouuelles.

Fille de l'air, Déesse secourable,
 Qui as le corps de plumes tout couvert,
 Fay que tousiours ton temple soit ouvert
 A tout Amant comme moy variable.



STANCES.

EPYIS le triste iour que mon ame
captiue
S'empestra des liens de voz cruelles loix,
Et que pour vous seruir elle tenoit crain-
tine

La veue sur voz yeux, l'aureille à vostre voix.

I'arrestay mes desirs du vent de l'inconstance,
D'espoir, de desespoir tous les iours combatus,
Et pour les mettre en fin dessoubs quelque assurance,
Je leur choisis le port de voz belles vertus.

Il sembloit que l'Amour me prestoit la main forte,
Tant il auoit son front serein de tous costez:
Vouz-mesme en voz discours monstriez en quelque sorte
Le ne scay quoy de plus que les Diuinitez.

Mais le calme d'Amour me couuoit vn orage
Qui me denoit bien tost dissipier mon repos:
Et vous soubs la douceur de vostre beau langage
Desguisiez vn esprit contraire à voz propos.

Quand vous me veistes pris, au lieu que ma franchise
Meritoit la faueur d'un aimable recueil;
Je n'eus pour le loyer de si belle entreprise,
Que les esclairs trenchans des courroux de vostre oeil.

Desdau dessus desdain, martyre sur mar tyre,
Coronnoient les travaux de ma fidelité,
Quoy qu'autant que i'estoy digne de vostre empire,
Le fusse indigne autant de vostre cruauté.

*Quand i' eus beaucoup souffert, ma longue patience
Blessée se changea par contrainte en fureur,
La fureur m'alluma le désir de vengeance,
Et rechercha pour moy contre vous du mal-heur.*

*L'enfer mesme voyant les langueurs de ma vie,
Quoy qu'il soit insensible, en print quelque pitié,
Et des sanguins cordeaux de la jalouse enuie
Entortilla les noeuds de vostre autre amitié.*

*Confessez franchement vous qui sentez ces peines,
Et la viue douleur de voz afflictions,
Qu'en matiere d'Amour les offenses certaines
Sont certaines aussi de leurs punitions.*

*Toutefois vostre mal seul tous les miens excede,
Et ie vous plains encor, ne fust-ce qu'en ce point,
Qu'à tout le moins pour moy vous scauez le remede,
Mais pour vous-mesme helas! vous ne le scauez point.*

*Peut estre que changeant enuers moy de courage,
Voz mal-heurs enuers vous se pourront bien changer,
Et que ne trouvant point de subiect d'avantage,
La jalouſie auroit honte de me venger.*

*Je le crois pour le moins, & faites en l'esprenue
D'autant plus librement qu'il est plus defendu,
L'attente ennuie bien: mais à la fin on trenue
Qu'un bien fait à propos ne peut estre perdu.*



SONNET, PAR M. D.
T.SVR L'INCONSTANCE.



O v s dictes que ie change & que ie
suis muable
Plus que ne sont les vents & les flots
de la mer:
Et toutesfois iamais ie ne cesse d'ai-
mer,

Et l'Amour est toufiours en mon ame durable.

Un temps ie vous aimay; vous fustes variable;
Mais beau ieu, beau retour: car depuis sans chommer
De mainte autre beauté ie me voy enflammer,
Ingeant l'homme qui n'aime & lasche & miserable.

Donques vous m'accusez à tort de changement:
Est-ce changer cela qu'estre toufiours aimant?
Le Ciel tourne sans fin; toutesfois on l'appelle

Constant, parce que c'est toufiours en mesme tour:
Ma constance ne laisse aussi d'estre éternelle;
Car si ie vay changeant, c'est toufiours en Amour.



 VERS, OV SONT ME-
 SPRISEES TOVTES LES
 beautez passées, pour
 honorer la dernière
 venue.


 V E vous vous abusex, lumieres emprun-
 tées,
 Si vous pensez iamais mon ame decevoir,
 Voyant le beau soleil qui vous les a pre-
 stées

Je plains le temps perdu que i' ay mis à vous voir.
 L'œil du monde naissant lors qu'il fait disparaistre
 Le flambeau de la nuit, fait esclorre les fleurs;
 Ainsi vous vous cachez, & mon soleil fait naître
 Mille desirs qu' Amour a peiné de ses couleurs.

Pour ne vous point mentir, je n'aimois pas encore,
 Et ce que vous ingiez estre en moy quelque Amour,
 C'est que ie vous cogneus ainsi comme vne Aurore
 Qui venoit m'annoncer la clarté de ce iour.

Il vous faut aduoier que vous estiez peu belles
 Pour de justes liens assubieclir mon cœur,
 Et ie confesseray que i' ens des estincelles,
 Mais pour me preparer à plus diuine ardeur.

Ardeur si faintement dans mon ame allumée,
 Que quittant elle mesme & tous autres desirs,

Elle est heureusement en flamme transformée,
Et y va retrouuant sa vie & ses plaisirs.

O mon plaisir vivant, ô ma plaisante vie!
Que ie pris l'estat où vous m'avez changé,
Toute liberté peut ores m'estre asservie,
Depuis que soubs voz loix mon courage est rangé.

Si pour rendre à voz loix trop d'humble obeyssance,
En iniuste mespris leur pouvoir se changeroit,
Vous voyant sans subiect manquer de cognoissance,
La fidelité mesme ailleurs se rangeoit.

Tout perisse plustost que ce disgrace arrive,
De voz yeux mes vainqueurs l'Empire m'est trop douze:
Je ne crains plus qu'aucun de leur grace me priue,
Ne que mon cœur iamais soit blessé d'autres coups.

A leurs rais mon bon-heur puisse toujours paroistre,
Et sur mon chef cogneu parmy tout l'Uniuers
Les myrthes, les Lauriers enlacez puissent naistre,
Qui vous soyent pour l'Amour incessamment offerts.

RENAISSANCE D'AMOUR. PAR LE S. BERTAUV.



VAND ie renis ce que i'ay tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu r'allumé
Ne fit l'Amour en mon ame renaistre;
Et que mon cœur autresfois son captif
Ne ressemblast l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maistre.

Que de discours lvn l'autre seduisant,
Que de desseins lvn l'autre destruisant
Sentj-ie alors agiter mon couraʒe?
Que mon esprit de ces graces pippe
Se repentit de s'estre destrompé,
Qu'il me despleust d'estre devenu sage.

O belles mains (ce dis-ie en gemissant)
Dont la beauté mille ames rauissant
Se glorifie en ses douces rapines:
Qu'il me desplaist d'auoir rompu voz fers
Pour le tourment qu'en aimant i ay soufferts,
Quittant les fleurs pour haine des espines.

L'ire du Ciel & le sort rigoureux
Qui rend mes ans dolents & mal-heureux,
Puissent tousiours sans pitié me poursuivre;
Si dés le temps que cherchant de guerir,
Pour voz beautez i ay cessé de mourir,
Mon cœur ne pense auoir cessé de viure.

Que maudit soit le despit insensé
Qui conseillant mon esprit offensé,
Vint amortir ce doux feu de mon ame:
I estois alors vn vif flambeau d'Amour:
Ce fut m'oster la lumiere & le iour,
Et me tuer que d'esteindre ma flamme.

Mais ie la veux en mon cœur r'allumer,
Se deust mon corps en cendre consumer,
Et deuant l'heure en la tombe descendre:
Que ma raison cesse de s'en douloir;
Car ie la veux, & la veux bien vouloir:
D'un si beau feu belle sera la cendre.
De tels propos boutefeux de mon cœur,

Rendant l'Amour de rechef mon vainqueur,
Je me faisois à moy-mesme la guerre:
D'un tel desir r'enchainant ma raison,
Qu'il me sembloit que r'entrant en prison
Je m'acquerois l'Empire de la terre.

Mais aussi tost que ie fis repasser
Deuant les yeux de mon triste penser
La tyrannie exercée en mon ame,
Et les rigueurs qui m'ont recompensé:
Le nouveau traict en mon cœur eslancé
N'eust point de force aupres de ce Dictame.

Veu le mespris dont ce cœur sans pitié
Fouloit aux pieds ma constante amitié
Quand ie portois le ioug de son seruage,
Voudreis-ie bien retourner sous sa loy?
Ha mal-heurcxe! dis-ie lors à part-moy;
Si i'ay ce cœur ie n'ay point de courage.

Puis que i'ay peu de ses lacs m'affranchir,
sous son pouvoir ie ne veux plus flechir,
Quelque beauté dont son œil la renomme:
Elle a destruit un Amour trop parfaict;
Elle a monstré qu'elle est femme en effect:
Il faut aussi monstrer que ie suis homme.

Ainsi parlay-ie en sentant reuenir
Dedans mon ame un cuisant souuenir
Qui conuertit ma complainte en blasphemie;
Et teliement ie m'allay resistant,
Que ie me vei pres-qu'en un mesme instant
Vaincu d'Amour & vainqueur de moy-mesme.



RESPONSE.



E feu leger qui s'allume & s'esteinct
 Au monstre obiect que l'Amour vous
 depeinct,
 Est vn tefmoin de vostre ame volage:
 L'on doit hair vn Amour si commun
 Vous acquerir ou vous perdre est tout vn;
 Lvn n'est pas gain, l'autre n'est pas dommage.
 Tant de discours lvn à l'autre opposez
 Font assez voir comme vous disposez
 A vostre gré vostre leger courage:
 Et ne pensez que pour auoir quitté
 Vn beau lieu pour viure en liberté
 Vous soit tefmoin d'estre deuenu sage.

Le myrthe beau que ses mains ont plant
 Dans vostre cœur, lieu d'infidélité,
 N'auoit pas pris d'assez fortes racines:
 Si vous l'eussiez arrouisé de vox pleurs
 Amour soudain eust faict naistre des fleurs,
 Où il n'eust point fallu craindre d'espines.

Le Ciel tousiours se monstre rigoureux
 Aux inconstans qui d'un esprit paoureux
 Quittent leurs vœux pour crainte de la peine;
 Et faut souuent qu'au lieu de soulager
 Les maux passer, ils tombent en danger
 De voir tousiours leur esperance vainc.

C'est bien de vray auoir l'esprit blessé,
 Et de raison estre tout delaisse
 Que d' amortir vne diuine flamme:
 Mais pour punir le crime d'un tel faict
 Le repentir n'a pas assez d'effect,
 Il faut mourir par les mains de sa Dame.

Non, il n'est pas permis de r'allumer
 Un feu esteiné & faute de bien aimer;
 D'un Amour mort trop froide en est la cendre:
 Elle ressemble à celle des tombeaux.
 Voila comment tous les legers cerueaux
 Font les Amours en la tombe descendre.

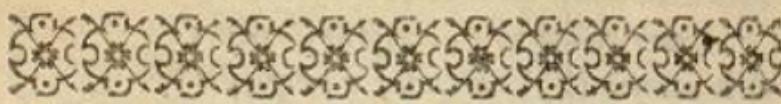
Amour desdaigne & mesprise les coeurs
 Ores vaincus & maintenant vainqueurs
 Mourans cent fois d'un inconstant martyre:
 Il faut tousiours estre semblable à soy,
 Auoir sur tout vne constante foy,
 Pour estre faict digne de son Empire.

Ingrat Amant qui pensez excuser
 Vostre inconstance en voulant accuser
 Les cruautes de l'œil qui vous enflamme;
 C'est estre espris de rage & de fureur,
 C'est trop se plaire à flatter son erreur,
 Que s'excuser pour accuser sa Dame.

Vous vous plaignez que vox trauaule passez
 N'ont pas esté d'elle recompensez;
 Injuste plainte, incivile requeste
 Demander plus qu'on ne peut meriter:
 N'estoit-ce assez à vous de souhaiter
 Que vous fussiez digne de sa conquete?
 Vous delirant de la prison d'Amour.

Des deitez l'agreable seictur,
 Pensez vous bien que ce faiet vous renomme?
 Celle qui rompt vn Amour imparfaict
 Nous fait iuger qu'elle est femme d'effect,
 Et vous monstrez que vous estes moins qu'homme.

Voyez quels maux naissent d'estre inconstant,
 Rien ne nous plait, nostre esprit mal content
 Nous fait ouvrir la bouche à tout blasphemie;
 Soyez constant au moins à l'aduenir
 Si vous voulez tous vox mal-heurs finir,
 Lors vous vaincrez & l'Amour & vous-mesme.



STANCES D V CHAN- GEMENT ET DELIBERA- tion de faire nouuelle Maistresse.



OVR aimer constamment yne in-
 grate beauté
 I'auois dedans mon cœur arresté
 qu'autre flamme
 Que celle de ses yeux pleins de diuinité
 N'allumeroit jamais ni mon cœur ni
 mon ame.

I'en auois bien raison, pour icy ne voir rien
 Qui fust de ses beaux yeux approchant ou semblable
 Mais las! ie fus contraint de quitter yn tel bien,
 Puis qu'il ne y estoit plus ni doux ni favorable.

Mais donc qu'euſſe ie faict pour venger ceste iniure,
 Qu'au lieu que i adorois, d'apprendre à desdaigner,
 Contraignant à regret mon cœur d'estre pariure,
 Et d'elle peu à peu tous les iours s'eloigner?

En fin par mon traueil i ay vaincu mon courage,
 Et son diuin pourtraiet de mon ame effacé,
 Tout ainsi que l'on sent en songeant vne image
 Faincte s'euauuyr quand le ſonge eſt paſſé.

Que diſ-ie force ne? ie m'accuse moy-mefme,
 Mais i ay pour ſi grand tort raiſon de me doulouir,
 Je sens pour vn desdain la douleur tant extreſme,
 Que pour la desdaigner ie force mon vouloir.

Ic pleure bien ſouuent la perte de mon âge,
 Que pour vn cœur ingrat ie verſe tant de pleurs:
 Mais Amour a ſur moy vn ſi grand aduantage,
 Qu'en pleurant ie me plaſ de ſentir mes douleurs.

D'effacer ſon pourtraiet hors de ma ſouuenance,
 Pour l'auoir trop aimé, ie n'ay pas le pouuoir:
 Mais i ay bien deſſur moy gaigné cete puiffance,
 Que iamais ie ne puis rien ſentir pour le rooir.

Tesmoins ſont les regrets de ma ferme conſtanſe,
 Les ſouſpirs que du cœur i'eſlance ſi ſouuent:
 Mais ce ſont des ſouſpirs & regrets ſans ſouffrance,
 Qui legers ſans effect paſſent comme le vent.

Le dédaigneux meſpris de cete ame infidele
 M'a faict contre mes vœux de ma foy defier,
 Et contre mon ſerment faire amitié nouuelle,
 Qui deſ-ia me la fait presque toute oublieſſer.

I adorois ſon bel œil de couleur azurée,
 Son agreeable teint et auſſi blanc que le Lis,
 Sa belle bouche auſſi de roses colorée:

Mais tous ses dous attraitz sont ores mes oublis.

La main qui façonna le beau noeud de sa tresse,
N'a pas eu le pouvoir de touſiours me tenir
Sous l'agréable ioug d'une telle Maistresse,
Dont je perds sans regret l'Amoureux ſouuenir.

A Dieu donc, cœur ingrati, qui contraignez mon ame
Se douloir à regret de vostre cruauté,
A iamais deſſur vous demeurera ce blaſme,
D'auoir trop de rigueur & d'infidélité.

I'appelle contre vous les puiffances ſuprefmes,
Et des grands déitez la vengeresse main,
Puisque vous me forcez de venir aux extrémes,
Et tout ainsi que vous d'estre tant inhumain.

Des enfans de mon cœur ie suis le parricide,
Je ſuffoque dans moy mes renaiffans deſirs:
Demôn ame ie suis le cruel homicide,
Le pour vostre rigueur bourreau de mes plaiſirs.

A Dieu donc pour iamais: or vous ames fidèles,
Soyez ie vous ſupply Iuges de ſa rigueur,
Si ie n'ay pas raiſon d'autres flammes nouuelles
Pour vne autre beauté de r'allumer mon cœur.

Au monde ie n'ay creu couleur tant deſirable
Qui plus digne d'aimer que l'azur de ſes yeux;
Mais ie ſçay qu'en ceil brun eſt autant agreable,
Et que rien de plus beau ne ſe void ſous les Cieux.

I'ay blaſmé quelquesfois des autres l'inconſtance,
Et detesté la ſoy legere des Amants,
Mais à tort: car ie croy pour vne telle offence
Que tout le plus fidel romproit mille ſermens.

Celuy-là qui d'Amour n'a ſouffert le naufrage,
Et qui trop arreſté n'a ceuru qu'une mer,

*Ignorant ne sçait pas combien vault le dommage
Qu'yne fiere beauté fait sentir pour aimer.*

*Pour punir le forfaict de si grand' perfidie,
Le souuerain remede est aussi de changer,
Le malade souuent perd vne maladie
Quand vn autre air il prend en pays estranger.*

*Ausi ce bel œil brun, qui de son rais m'enflamme,
Ore me fait trouuer si doux le changement,
Quel la cruelle ardeur de ma premiere flamme
Pour sa grande douceur ie ne sens nullement.*

*C'est vn bel œil brillant dans vne belle face,
Qui plein de beaux rayens comme vn astre reluit,
Et qui de son esclat & de son lustre efface
Dans vn Ciel bien serain le plus clair de la nuit,
Je veux donc à cest œil essayer de me yendre
Agrable, & rien plus n'adorer desormais,
Et tant que ie seray vif ou reduict en cendre,
Autre brasier en moy ne bruslera iamais.*

STANCES DV SIEVR DV PERRON.

VI S qu'il faut desormais que i'esteigne
ma flamme
seul & cruel remede, avec l'eau de mes
pleurs,

Et que pour m'arracher les espines de l'ame,
Je m'oste aussi du cœur les roses & les fleurs.

Sortez de mon esprit pensers pleins de delices
Cher & doux entretien dont l'estat est changé,

*Qu'vn iniuste mespris conuertit en supplice
Le vous ouure la porte & vous donne congé.*

*Aucx voz mots flateurs & voz feintes Idoles
De constance & de foy, Deitez sans pouuoir,
Dont le son déguisloit si souuent ses paroles,
Quel Amant n'eust esté facile à decevoir?
Me iurer que son cœur, dont les flammes sont mortes,
Allumé d'vn beau feu souspiroit nuci & iour,
Et de branches de myrihe estreint en mille sortes
Brusloit avec le mien dessus l'Autel d'Amour.*

*M'appeller son triomph & sa gloire mortelle,
Et tant d'autres doux noms choisis pour m'obliger,
Indignes de sortir d'vn courage fidele
Qu' si soudain apres l'oublie s'est veuloger.*

*Puis lors que i'en deuois tirer l'experience,
Supposer vn voyage & m'aller recelant
Ce bel Astre Amoureux, dont la double influence
Me conduit au sépulcre & m'en va r'appellant.*

*A moy qui ne viuois que pour luy rendre hommage,
Et n'aimois mon esprit enclin à l'adorer,
Que pour le seul respect des traits de son image
Qu'Amour de sa main propre y sceut si bien tirer.*

*A Dieu bel oeil brillant, armé de flamme claire,
Superbe R oy des cœurs de rayons coronné,
Dont le lustre m'offense à force de me plaire,
Et par trop de bon heur me rend infortuné.*

*Tu ne me verras plus baigner le mien de larmes
Pour avoir esprouué le feu de tes regards:
Le temps contre tes traits me donnera des armes,
Et l'absence & l'oublie reboucheront tes dards.*

A Dieu constants liens des volontez esclaves,

Chueux blonds, filets d'or par ondes agitez,
Qui captuez l'orgueil des courages plus braues,
Et dans les nœuds d'Amour leurs desseins arrestez.

A Dieu bouche d'ocillets & de roses vermeilles
Qui respirez sans cesse un Printemps gracieux,
Où mille & mille Amours voletent comme abeilles
Cucillans de tes beautez le miel deliciouse.

A Dieu main qui les lis & les perles imites,
Belle & cruelle main qui me tends mille appas,
Et de lettres de sang avec le fer esrites
Traces dedans mon cœur l'arrest de mon tressas.

A Dieu fertile esprit source de mes complaintes,
A Dieu charmes coulans dont i'esteis enchanté:
Contre le doux venin de ces caresses fainctes
Le souuerain remede est l'incredulité.

Mais que dis-ie ô mon tout, quel trouble me transporta
De tes beaux yeux vainqueurs vouloir rompre la loy,
Et briser tant de nœuds dont l'estreinete est si forte?
Comme si mon vouloir estoit encore à moy.

Non, non, c'est un erreur: l'Amour qui me possede
Ne se peut voir dompté par temps ni par raison:
Le tressas seulement à qui tout desir cede,
Porte dedans ses mains les clefs de ma prison.

A Dieu doncques vous mesme, à Dieu trop plein d'au-
A Dieu desseins legers & propos insensez, (dace,
Dignes d'estre punis d'une iuste disgrace,
Si l'excez de l'Amour ne vous auoit poussiez.



STANCES, DES RECON- QUESTES D'AMOVR.

FLE l'auoit bien dict, que ses mains lar-
 ronneses
 Tiendroyent encore vn coup mon cœur
 emprisonné,
 Hélas! plus que iamais ie m'y royn r'enchaisté:
 Dieu! qu'elle est véritable aux mauaises promesses.
 Si m'estoy-ie vanté que d'vn courage extrême
 L'iroyn iusqu'à la mort à l'Amour résistant.
 Qui m'a changé de cœur? ne puis-je estre constant?
 Que quand i'ay résolu de me perdre moy-mesme?
 Puisque l'essay du mal ne m'a point rendu sage,
 L'accuse à tort les yeux qui me font consumer:
 Il se plaint sans raison des fureurs de la mer,
 Qui contre vn mesme roc fait vn mesme naufrage.
 Deuoy-ie pour vn mot, qui promettoit merveilles,
 Oublier la rigueur des maux qu'elle m'a faict?
 Deuoy-ie préférer la parole aux effets,
 Et desmentir mes yeux pour croire à mes oreilles?
 Non, ie deuoy tenir ses faueurs pour vn songe,
 Et sa bouche & son œil pour certains ennemis,
 Ou penser qu'à l'vn d'eux le meurtre étant permis,
 Il ne se pourroit moins qu'à l'autre le mensonge.
 Mais mon Dieu! qu'en Amour l'Amour a de puissance
 Dessus vn foible esprit ou malse defendant,

Et combien aisement on va persuadant
Vn cœur que son desir dispose à la creance.

Elle a montré qu' Amour la tenoit prisonniere,
Pour me faire avec elle entrer en la prison,
Et pour me conuier d'aualler la poison,
La desloyale a feint d'en gouster la premiere.

Ruse qui rend mon mal d'autant insupportable
Qu'elle part d'un esprit inhumain & mocquesur;
Par un despit de voir qu'elle ait fait en mon cœur
Avec un traict si fainct un coup si véritable.

Mais il n'en ira pas ainsi qu'elle l'espere,
I'en guarinay la playe ou mourray la celant,
Plustost qu'estre un Telephe, & d'un œil ruisellant
Implorer la mercy de mon propre aduersaire.

Pourquoy voudroy-ie encor d'un idolatre hommagé
Sacrifier ma vie aux fiertez de son œil,
Et par un lasche espoir de flechir son orgueil
Perdant la liberté perdre aussi le courage?

Non, jamais nul ennuy ne m'y pourra contraindre,
Deusse- ie par ma plaincte à pitié l'esmeouvoir:
Enfin le Ciel verra qu'elle a bien le pouvoir
De me faire souffrir, non de me faire plaindre.

Mon cœur, bannis de toy les souffirs & les larmes,
Graue sur ta prison ce mot de liberté,
Arme toy de constance, & remply de fierté
Combas ce fier esprit avec ses propres armes.

Cache luy les liens dont mon ame subieste
Se voud secrettement à ses fers attacher,
Et si bien tu n'as peu sa victoire empêcher,
Empêche son triomphe en cellant ta desaiste.
Rien ne luy donne donc le plaisir ni la gloire

De sçauoir qu'en ses laq's captif tu te remets,
Tu peux en ton silence estouffer pour iamais
Ta honte & son honneur, ta perte & sa victoire.

Defends toy de la plainte, & muet volontaire,
Imite, en la douleur dont tu es martyré,
Le page d'Alexandre, en qui fut admiré
L'heur de sçauoir si bien se brusler & se taire.

Pense que n'ayant peu de toy te rendre maistre,
Surmonter ton Destin, ni vaincre ton mal-heur,
Encor t'est-ce beaucoup de vaincre ta douleur,
Et n'estant plus à toy, pouuoir faindre de l'estre.

RESPONSE AVX VERS DU SIEVR BERTAUD,

Elle l'auoit bien dit, &c.



LE vous a repris sans que vous
l'ayeZ prise,
La Belle qui retint vostre cœur en
prison,
Et si vous ne sçauriez vous plaindre
avec raison:

Car l'on ne reprend pas chose que l'on mesprise.

Non, ce n'est point l'Amour, mais l'inconstance extrême,
Qui change vostre cœur empêché de fiction:
Et qu'il ne soit ainsi, voyez sans passion
Dedans voz changemens l'image de vous-même.

Je le dis avec vous querous n'estes pas sage,
Et que sans iugement vous vous plaignez d'aimer

Ces beaux yeux voz vainqueurs, phares de ceste mer
Où tous les inconstans deviuent faire naufrage.

Non, vous ne deuiez pas fonder vostre esperance
Sur vn mot dont le sens vous peut estre cache,
A l'ombre, non au corps, vous estes attaché,
Vox pensers non ces mots trompent vostre creance.

Puis qu'un bien si sensible est pris de vous pour songe,
Et qu'un meurtre en ideé est pris pour un effet,
En vous l'histoire est fable, & la fable est un fait,
Si bien qu'en vous aimant c'est aimer le mensonge.

Mon Dieu! qu'aux inconstans le chage a de puissance,
Ors ce n'est qu'Amour, que feux, qu'embrasement,
Ors ce n'est que glace & refroidissement;
Ainsi que leurs desirs ils changent leur creance.

STANCES DV DE- SESPOIR.



CHEVEZ done, cruelle, & d'un coup
favorable
Sans plus me tourmenter achenez mon
tourment:
Le Tyrā quelquesfois semble estre pitoyable,
Quand vne mort cruelle il haste promptement.
Tenez, voyla mon cœur, plongez dans ma poitrine
Ce poignard aceré sans me faire languir:
Bien-heureux si mon mal par ce coup se termine.
» Lors qu'en est mal-heureux c'est bon-heur de mourir.

*Estantchez par ce coup le torrent de mes larmes,
Arrestez par ce coup le cours de mes regrets,
Esteignez par ce coup la chaleur de mes flammes,
Et deliurez mon cœur de ces tourments secrets.*

*Helas! où est mon cœur qui vous a tant servie,
Qui n'a jamais aimé au monde que voz yeux?
Le voyla maintenant qui veult perdre la vie,
Faicles le donc mourir: il n'espere rien mieux.*

*Ouurez moy le costé, & d'une main cruelle
Arrachez moy le cœur, & le monstrez au iour,
Vous cognoistrez alors qu'il est le plus fidèle
Qui ait jamais porté les enseignes d'Amour.*

*Helas! vous le verrez tout terny de tristesse
Verser au lieu de sang des languissantes pleurs,
Vous en estes la cause, & vous seule Maistresse
Le noyez à grand tort parmy tant de douleurs.*

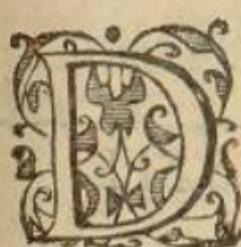
*Perdez le tout à faict, perdez le donc, mauuaise
Vangez vous, s'il vous plaist, saoulez vostre courroux,
A Dieu donc pourriamais, he! que ie meurs bien aise,
Pour vous i'ay vu ulu viure, & ie mourray pour vous.*

*Las! i'ay creu quelquesfois que la perséuerance
Apportoit de la grace au x fideles Amants:
Mais i'ay esté trompé de si belle esperance,
Puisque ie perds la vie ay ant perdu le temps.*

*Mais non, ie ne perds rien, helas! i'ay eu encore
Parmy tant de douleurs trop de bien de l'aimer:
Tant de perfections dont nature l'honore
Doinent comme le mien, tous les cœurs enst ammer.*

*A Dieu, cœurs qui restez, seruez la, ie vous prie,
Avec autant d'honneur qu'elle en a merité.
Vous avez plus que moy d'art & de pipperie,
Mais vous n'aurez jamais tant de fidelité.*

STANCES DV SIEVR
DE BERTAVLT.



*Es maux si deplorables
M'accablen dessous eux,
Que les plus miserables
Se comparans à moy se trouueront
heureux.*

*Le ne fay à toute heure
Que souhaiter ma mort,
Dont la longue demeure
Prolonge dessus moy l'insolence du sort.*

*Mon liet est de mes larmes
Trempé toutes les nuictz,
Et ne peuuent ses charmes
Lors mesme que ie dors endormir mes ensuy.*

*Si ie fais quelque songe
I'en suis espoumenté:
Car mesme son mensonge
Exprime de mes maux la triste verité.*

*Bref, ie suis vn exemple
Des effecls du mal-heur,
Et me puis dire vn Temple
Où mon cœur nuict & iour s'immole à la douleur.*

*Helas ! ce piteux reste
S'estant en moy rendu
Si triste & si funeste,
J'aurrois beaucoup gaigné si j'avois tout perdu.*

Felicité passée
 Qui ne peut renouer
 Tourment de ma pensée
 Que n'ay-je en te perdant perdu le souvenir?
 Ainsi disoit Philandre,
 Quand ses pleurs insensez,
 Qu'il ne cessoit d'espandre,
 Ploroyent ses mœux presens & ses plaisirs pessiez.

DE LVY-MESME.



ELAS ! que me sert-il d'aimer si l'on
 ne m'aime,
 Et d'acquérir le fer dont ie suis entamé?
 Je ressemble au flâbeau sur la table allumé
 Qui pour seruir autrui se consume
 soy-mesme.

O beaux yeux abusieurs à mon dam trop aimables
 Que de vous bien seruir on est mal guerdonné!
 Beaux yeux vous ressemblez au sucre empoisonné:
 Car pour vostre douceur vous estes redoutables.
 Si m'avez vous promis, oïlade menteresse,
 Que mes travaux servoyent recopensez vn iour:
 Puis que vostre promesse engendra mon Amour,
 Je puis manquer d'Amour, comme vous de promesse.

Las ! il y a long temps que ie tiens ce langage
 Contre ces deux beaux yeux faisant le Rodomont:
 Cependant ie cognois la douleur qu'ils me font,
 Et de leur resister ie n'ay pas le courage.
 Le feu dont la Chimere estoit iadis à craindre,

s'esteignoit par la terre & s'allumoit par l'eau;
Le mien en est ainsi; la terre du tombeau
Scule esteindre le peut si rien le peut esteindre.

Je pensois que mon feu comme l'autre ordinaire,
Par l'eau se peult esteindre & perdre sa chaleur:
Mais il vit de mes pleurs, & vous gele le cœur,
Il vit de son contraire, & produit son contraire.

SVR LA DELIBERA- TION DE QVITTER SA Dame.

 E penser, dont Amour nourrit ma paſſion,
Il faut que deſormais ie luy ferme la porte,
Et que ie prenne en ſin la reſolution
Qu'aux plus irrefoulz le deſespoir apporte.

Auſſi bien c'en eſt fait, mes maux ſont en tel point,
Qu'il faut que de luy ſeul ma guarifon procede:
Car c'eſt trouuer remede aux maux qui n'en ont point
Que de penser en soy qu'ils n'ont point de remede.

He Dieu ! la puiſ- ie aimer pensant à la rigueur
Dont elle a ſans raiſon oultragé ma conſtanſe?
Non, ie ne ſçaurois plus loger dedans le cœur
De l'Amour tout ensemble & de la ſouuenance.

De ce qui s'eſt paſſé le dolent ſouuenir
Me fait tant d'amertume & de larmes reboire,
Qu'au lieu que l'accident, qui fait l'Amour finir
Aux autres c'eſt l'oubly, à moy c'eſt la memoire.

*Las! ie dis bien ainsi quand du tour qu'on m'a faict
Le poignant souvenir reblesse mon courage:
Mais ie n'ay pas le cœur d'en venir à l'effect,
Pour ce que mon Amour est plus fort que l'outrage.*

*L'outrage me semond de l'aller hayssant,
Amour me ramentoit ses beautez & merites,
Si bien que ie demeure au milieu balançant
Comme vn morceau de fer entre deux calamites.*

*Dicte, faictes, si iamais vous oyistes mon vœu,
Que la hayne à l'Amour face en mon ame place:
Si ie la dois aimer, que ie sois tout de feu,
Si ie la dois hayr, que ie sois tout de glace.*

*Mais las! ie ne sc'aurois hayr vne beauté
Si longuement aimée à l'esgal de moy-mesme:
Il me suffira bien si d'vne extremité
Le reuiens au milieu sans chercher autre extrême.*

*Si faut-il à la fin apprendre à mon mal-heur
A s'armer d'inconstance encontre la tristesse,
Et vault mieux me resoultre à quitter la douleur,
Que d'endurer, coüard, que la douleur me laisse.*

*Non non, ie ne veux plus en pleurs me consommer,
Je luy veux faire voir que mon ame oultragée
Sc'ait aussi bien hayr, qu'elle sc'ait bien amer,
Lors que par la raison elle y est obligée.*

LE MESPRIS D'AMOUR.



VEL estrange mal-heur d'engager sa
franchise
sous vn qui des enfers son origine a
prise!
sous ce faux Cupidon par nature
auorté

Despite de nourrir vne si laide beste.
Il vous falloit choisir seruice plus honnesté,
Vois qui voulez ainsi perdre la liberté.

Ceux qui l'ot fait vn Dieu estoyet trop pleins d'audace:
Car là hault dans les Cieux iamais il n'ent de place:
Les debonnaires Dieux des hommes ont pitié,
Luy se plaist de leur sang, de leurs larmes & plaintes,
De regrets, de soupirs, de mortelles attainctes;
Le naturel conforme engendre l'amitié.

Qui le fournit de feu, de troussé & de sagettes?
Sont-ce pas les desirs, les passions secrètes,
Qui sortent de vox coeurs fins & malicieux?
Si donc vous scauez bien qu'il est nay de vous-mesme,
Et qu'il n'a ses pouvoirs de la voulte supresme,
Pourquoy le direz-vous descendus des haults Cieux?

Ou le corps est aimable, ou l'esprit estimable,
L'Amour du corps est vainc & du tout perissable,
Prenant son estre aussi dvn debile subiect:
Mais l'Amour de l'esprit ne doit pas estre telle:
Venant de l'ame elle est comme l'ame immortelle.
De la cause touzours participe l'effect.

Par cet Amour divin ayant quitté la terre,
 Et ce que de mortel en soy le corps enferre,
 Nous sommes faictz voisins de la diuinité,
 Trouuant l'Amour premier que l'on ne peut cognoistre,
 Principe de tout nombre & source de nostre estre,
 Nous vnissions noz cœurs à la grand' vnité.

Qui n'aime que le corps Cupidon le maistrise,
 Et l'embrase, & le gesne, & le traïste à sa guise,
 Et dans son labyrinthe à la fin il le perd:
 Son amitié s'enfuyt , apres la iouissance
 Se resoult en fumée , & a moins de puissance
 Qu'un brasier estouffé qui d'eau froide est couvert.

He ! donc pourquoy prend-il d'Amour la couverture?
 N'est-ce pas au beau iour mestre la nuit obscure?
 Et par un tiltre faux se rendre plus prisé;
 Toutesfois il falloit qu'une marque divine
 Le fit plus honorer, moins il en estoit digne.
 » Souuent d'un tresbeau nom le vice est desguisé.

Mais scauriez-vous trouuer tant soit peu d'apparence
 Pour dire que du Ciel il ait pris sa naissance?
 Ce qui prouient d'enhault nous tire vers les Cieux;
 Cupidon tient les cœurs arrestez en la terre,
 Aux celestes esprits tousiours il fait la guerre.
 » Ce qui resiste au Ciel est tousiours vicieux.

Non, ie ne puis penser que des dieux le grand Maistre
 Vueille pour son enfant ce mutin recognoistre,
 Qu'il a desaduoié tant de fois en un iour,
 Quand ores se changeant en follystre Satyre,
 Et ore en goutes d'or se faisant tout reluire,
 Il a maudit cent fois le pere de l'Amour.

Le ne croiray iamais que Mars dieu temeraire

D'un

D'un enfant si pauvreux ait onques esté pere:
 L'un est auantureux & ne craint point sa peau,
 L'autre presque d'un rien à l'instant s'espoeuente,
 Bien qu'à mille dangers ses soldats il presente:
 L'Aigle n'engendre point le coüard Pigeonneau.

Encor croiray-ie moins, quoy que vous vouliez dire,
 Que Vulcan forgeron, qui le traual desire,
 Soit pere d'un enfant qui n'en veult point sentir,
 Au moins il eust forgé quelques petites armes
 Pour defendre son fils en toutes ses allarmes.

On dict que le bon sang iamais ne peut mentir.

Ne mettez en auant qu'Amour n'a point à faire
 D'armes pour se garder, d'autant qu'il peut desfaire
 La puissance des dieux par un attrait pippeur:
 Car si son arc vainqueur és dangers le preserue,
 Que ne s'attaque-t'il à Diane ou Minerue?
 Mau quoy? les chastes mains des Vierges luy font peur.

Certes quiconques fut qui le meit de la race
 De ce brouillé Calos, confuse & lourde masse,
 Ne se mescontoit pas, il auoit bien raison:
 Car par tout où il est l'inimitié commande,
 Le meurtre & le debat sont tousiours de sa bande,
 Et iamais le discord ne sort de sa maison.

Vous ne verrez iamais que celuy qui s'amuse
 A suyure les appasts d'une Amourcuse ruse
 Ne soit bien tost payé d'un violent treppas:
 La colere s'accroist, & l'ire s'esuertue:
 Pour un double l'amy son plus cher amy tue,
 Qui moindre recompence en fin n'en attend pas.

Voya la des plus beaux faictz de ce songe-malice,
 Lequel au lieu d'habits est revestu de vice,

Monstrant par estre nud qu'il est bien impudent;
Ou que ses seruiteurs qui plongez en paresse
Couvans dedans leurs os vne flamme tristesse,
En fin pour tout loyer n'emportent que du vent.

De quoy luy sert cet arc accompagné de flèches,
Que pour faire en vox coeurs de dangereuses bréches
Comme vous tesmoignez par mille & mille vers
Et puis cest ardent feu, ceste legere flamme,
Qui sans se faire voir vous brusle toute l'ame,
N'est-ce pas mesme feu que celuy des Enfers?

Ce n'est pas sans raison que par fines cautelles
De quelque fau: Dragon il emprunte les aisles:
Car il se double bien s'on pouuoit l'attrapper,
Que l'on luy courroit sus, qu'il seroit mis en pieces
Par ceux qui ont souuent esprouué ses rudesseſſ.
Vne race de Loup ne doit pas eschapper.

Le ne m'estonne plus pourquoy c'est qu'une bande,
Selon que l'on le peint, l'un & l'autre cil luy bande,
Bien qu'il soit sans pareil en toute cruauté,
C'est qu'il ne pourroit voir sans pleurer sa malice,
Et monstre bien que ceux qui sont à son service
Ne voyent rien du tout, & fuyent la clarté.

Toutesfois ce meschant en malices extreſme
Est recogneu de vous pour Monarque ſuprefme,
Qui devant le combat a peur d'estre surpris,
Que s'il restoit en vous quelque peu de courage,
Ce tyran n'auroit pas fur vous tel aduantage.
Le fort bien defendu mal-aisément est pris.

Voycy bien maintenant l'ſcriture accomplie
Qui dit qu'és derniers iours sera la Tyrannie
Du meschant Ante-Christ par le monde adoré:

Car bien que de tout temps Amour ait eu la vogue,
Si ne fut-il iamais si superbe & si rogue
Que se voyant par tout de vous tant honore.

Le petit effronté par subtile maniere
Se desguise souuent en Ange de lumiere,
Pour le coeur des humains aisement decevoir;
Mais pour ne s'abuser, la grande difference
Qui se descouvre entre eux, à qui de prez y pense,
Fait tout incontinent sa ruse appercevoir.

Les Messagers de Dieu, qui sur tout ont enuie
De nous voir avec eux en l'immortelle vie,
Pour le commencement ne parlent de soulas:
Les folles vanitez, où le monde se fonde,
Les esbats & plaisirs de ce terrestre monde,
Avec leurs saincts propos ne symbolisent pas.

Au contraire l'Amour soubs de fausses liesses
Des traistres hameçons desguise les tristesses,
Le plus digne loyer de ceux qui l'ont suuy:
Et pour vn bref plaisir leur fait perdre la ioye
Que l'Amour souuerain en son Amour oëtroye
A tous ceux qui l'auront d'entier Amour seruy.

Puisque l'Amour celeste est vne œuvre diuine,
Qui iusqu'aux plus haults Cieux nostre coeur achemine,
Fuyons de Cupidon le bois sec & pourry
Qui n'est couvert de rien que de belles escorces,
Laissons aux hommes vains toutes vaines amorces,
Cherchant vn autre mets dont le coeur soit nourry.

Si Cupidon ne prend dans le Ciel sa naissance,
Si ses loyaux subiects plus mal il recompence,
S'il a le nom d'Amour faussement emprunte,
Mal-heureux est celuy qui faulte de courage

Sans auoir résisté, luy voudroit faire hommage.
L'homme de son bon gré du vice est surmonté.

Mais trois & quatre fois la personne est heureuse,
Qui de la Vertu seule aime d'estre amoureuse,
La voyant luire au cœur qui en est revestu;
Telle Amour ne se perd par la suerte d'année,
Ains le vaincu triomphe apres sa destinée.
» Le los est ordonné pour prix de la Vertu.

DE L'AMOVR ET DV D E S P I T.



L'estrange combat que i'ay dedans mon
ame!

Le despit vient soudain en arracher
l'Amour,

L'Amour en mesme instant y r'allume sa
Voyla mes passeremps de la nuict & du iour. (flamme

Le despit me fait croire un Amant infidele,
L'Amour me le fait voir plein de fidelité,
Chascun d'eux à son tour me trouble la cervelle;
Ainsi sans nul repos i'ay l'esprit agité.

Le despit me fait voir ses regrets pleins de fainctes,
Amour monstre ses yeux tous arrouex de pleurs,
La hayne & la pitié me donnent des attainctes,
Ainsi en mesme temps i'ay diuerses douleurs.

Le despit me fait voir qu'il fert une autre Dame;
Amour me dit qu'il m'aime, & qu'il garde sa foy,
Le changement me glace, & l'Amour me r'enflamme,

Je n'ay rien de certain que l'incertain en moy.

Le despit bien souuent fait que ie ne repose,
L'Amour de son costé me desceille les yeux,
En cela seulement & non en autre chose
Pour me faire souffrir ils s'accordent tous deux.

Puis donc que le despit & l'Amour me tourmente,
Je quitte le despit, & ie chasse l'Amour,
Estloignant ces fleaux ie viuray bien contente,
Et iamais nul regret ne troublera mon iour.

Sors doncques de mon cœur, ô furie despit,
Et dans l'Auerne lydeux va soudain te cacher,
Amour, va te loger dedans le noir Cocyt;

Sans despit, sans Amourrien ne me peut fascher.

STANCES.

BEATTE qui ne viuez que du trespass
d'autruy,
Et faicles que chascu à la mort se dispose,
le veux, puis qu'il vous plait, mourir en
mon ennuy,
C'est viure que mourir pour vne belle chose.

sans attendre secours, ie feray beaucoup mieuse
D'offrir à voz autels ma vie en sacrifice:
Car il viura toufiours qui mourra pour voz yeux,
Et mourra sans loyer qui vous fera seruice.

Mais ie voy que ma fin de rien ne seruiroit,
Et que plustost ie doy tant de flammes estamdre:
se mocquant de ma mort seulement on diroit
Que ie veulois monter où l'en ne peut attaindre.

Puis ie suis d'yne humeur que quand on me reduit
 A ne rien esperer, ie veux bien que l'on pense
 Que ie n'aime les fleurs que pour l'amour du fruit,
 Et qu'on m'ostel l'Amour m'ostant la recompense.

Qui s'engage en voz rais il s'engage en sa mort,
 Et personne sans fruit ne veult perdre sa vie,
 Vous deuez ou donner aux Amants reconfort,
 Ou des seuls immortels tousiours estre seruie.

Aussi bien de vostre oeil vous pourrez capturer
 Les Dieux les plus puissans & plus remplis de gloire:
 Mais sans amer trop hault ie desire trouuer
 Mes Lauriers aujeurez en petite victoire.

LE LIBRE

AMANT.



ON non, ne penscz point mon Amour
 si extrême,
 Que i'endure les traicts d'yne amere ri-
 gueur;
 Ainsi qu'on m'aimera i'aimeray tout de
 mesme:

Car de faire autrement ie n'aurois point de cœur.

Mon Amour n'est attainct ni de feu ni de flamme;
 Je ne suis point conduict de cest auangle Archer;
 Je ne suis point si sot, que du mal ie me trame:
 Où ie voy du peril, ie n'en veux approcher.

Je ne suis comme Ipsiſ, Amant d'Anaxarete,
 Qui n'estant point aimé, auança son trespass;
 Où ie suis bien aimé, mon Amour s'y arreste,

Où ie ne le suis point, *i'en retire mes pas.*

*Le ne suis de ces fols qui hazardent leur vie,
Ainsi que fit Leandre au feu de son flambeau,
Le veux que mon Amour soit librement suynie
Hors des dangers des vents, du peril & de l'eau.*

*L'aime bien la constance où l'Amour est sans peine,
Mais la peine & l'Amour ne logent point chez moy:
Aime moy qui voudra, mon Amour est certaine;
A qui manque d'Amour ie manque aussi de foy.*

LIBERTE D'A- M O V R.

 *E suis bien Amoureux; mais ie n'ai-
me pas tant
Que ie ne garde vn peu de ma douce
franchise,
Sot ccluy, qui pour rendre vn sien amy
content,
Se despouille du tout iusques à la chemise.*

*Le vous honore fort; mais c'est d'une façon
Qui est, à mon aduis, extremement aimable:
Le vay à vostre eschole, & de vostre leçon
Le ne retiens sinon ce qui m'est profitable.*

*Quand vous voulez la mort, ie sens pareillement
De mourir comme vous vne soudaine enuie;
Mais ie ne meurs pas tant, Madame, en vous aimant,
Qu'encor apres ma mort ie ne me trouue en vie.*

*C'est comme il faut aimer, & qui aime autrement,
En lieu de bien aimer, son Amour diminuë.*

L'Amant me semble auoir bien peu de ingement
Qui veult que par sa mort son Amour soit connue.

Appellez-vous Amant celuy qui veult mourir,
Pour tesmoigner sa foy à la beauté qu'il aime?
Non non, il ne s'cauroit ce beau nom acquerir:
Celuy ne peut aimer, qui ne s'aime soy-mesme.

Un homme de vertu doit moderer ses feux,
Ou bien ses actions ne sont point vertueuses;
S'il aime extremément, il n'est plus vertueux:
Car les extremitez sont tousiours vicieuses.

Il faut donc en Amour suyrl'extremité;
Et faut, pour bien aimer, qu'un Amant se propose
De n'aimer pas si fort: la mediocrité
Quand on la peut garder c'est vne belle chose.

Mais quoy tu me diras, he! qui a ce pouvoir
De faire comme il veult à l'Amour resistance?
Ceux qui ont tant soit peu volonté de l'auoir:
Car tout, si nous voulons, est en nostre puissance.

De quoy sert aux Amants d'aimer si ardemment?
Que servent les sanglots, les soupirs, & les larmes?
Amour ne veult de nous que l'Amour seulement,
Pourquoy pour nous tuer luy donrons nous des armes?

Cela ne sert de rien; il faut venir au poinct,
Il faut monstrer son cœur, & sans aucune crainte,
Et surtout en aimant ne se contraindre point:
Car le parfaict Amour ne veult point de contrainte,

Ceux qui disent, ie meurs, ô qu'ils sont insensez!
Ils parlent la plus-part bien loing de leur pensée;
I'aduoüe que leurs coeurs sont bien souuent blessez;
Mais tousiours leur parole est la plus offensée:

I'ay dict cent fois ce mot, & si encor ie ry,

Et ne le dis iamais que pour me faire rire,
Helas! si l'on mourroit, la mort m'eust iaway,
Et vous voyez pourtant comme encor ie respire.

Ce ne sont point des morts que l'on souffre en aimant;
Ce sont des chauds desirs qui nous embrasent l'ame:
Car si c'estoyent des morts, he! qui seroit l'Amant
Qui les voulust souffrir pour l'Amour de sa Dame?

Tel homme se voud peu; aussi ne peut-on pas
Mourant faire service à celle que l'on aime:
La vie garentist les Amours du trespass,
Et la mort fait mourir l'Amour le plus extreme.

Peut estre qu'un Amant ia demy mort de soy
Mourroit ne pouvant plus viure icy d'avantage;
Mais s'il estoit si sain & si gaillard que moy,
Il ne mourroit iamais d'une amoureuse rage.

Ha! quand il me souuient des propos que mon cœur
Me a faict dire souuent pour tesmoigner sa rage,
Je ris de ma folie, & deuenu mocqueur,
Le me gausse de ceux qui tiennent ce langage.

A m'ouyr lamentier ie mourroy nuict & iour,
Bien que mon libre cœur fut franc de toute peine.
Et ce faisoy-ie bien: car l'incertain Amour
Doit en fin se paier d'une Amour incertaine.

Le papier ne manquoit pour peindre mon ennuy,
Et le papier sentoit plus que moy de martyre:
Car ie ne souffroy rien, & si faisoit bien lui,
Parce qu'il enduroit ce que ie rouloy dire.

Le me disois sur tout son humble serviteur:
Mais ie ne le disoy sinon par mocquerie:
Car puisque tout l'Amour n'est qu'un conte menteur,
Il faut bien qu'un Amant soit plein de menserie.

Or c'est comme il faut virer, autrement ie vous dis
Que l'Amant est damné qui adore vne Dame.

L'Amour sans passion est nostre Paradis,
Et l'Ameur enflamme est l'enfer de nostre ame.

Je vous donne ces vers, Belle, qui me charmez,
Afin que mon humeur vous puissiez recognoistre:
Je vous aime vrayment pour ce que vous m'amez,
Et qu'avec vestre Amour le mien ne peut descroistre.

S V R L A L E G E R E T E D E S A M A I S T R E S S E .

VI S Q V' E L L E fut si prompte à se
picquer de moy,
Et que ce nouveau feu luy fit manquer
de foy,
Je deuois bien penser qu'elle en feroit
de mesme

A mon Amour extreme.

I' estois beaucoup deceu, croyant qu'elle m'aimoit,
Et que pour mon Amour son cœur se consumoit;
Ce feu que ie pensois qui l'auoit enflammee
Ce n'estoit que fumée.

Aussi n'estoit-ce point Amour ni sa beauté
Qui auoit à ce coup surpris ma liberté;
Ses ruses & son art sont les rets & la flamme
Qui estrend & prend l'ame.

Je ne veus iamais rien qui changeast si souuent:
En sa course legere elle passe le vent,
Et pense que son cœur nasquit avec des ailes
Comme les Arondelles.

Combien de fois, chetif, pour la contempler mieux,
 Ay-je inuocqué le Ciel, & souhaité ses yeux?
 Mais vn oeil suffissoit pour voir son inconstance
 Auec trop d'evidence.

En fin ie m'en retire; esteinéle est mon ardeur:
 Ses gestes, ses regards, ne me sont que froideur,
 Et sil' Amour encor loge dedans sa face,
 C'est vn Amour de glace.

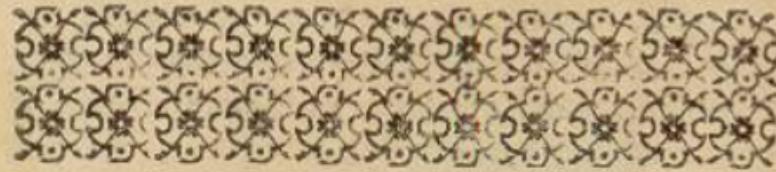
Qui pourroit voir son cœur, il verroit à l'entour
 De combien de façons se masque son Amour;
 Mais ie sçay que la foy n'y sçauoit estre veue:
 Car elle l'a perdue.

Combien qu'elle m'ait faict des maux assez connus,
 Je ne veux pas nier qu'elle ne soit Vénus,
 D'autant que les humeurs de son ame divine
 Tiennent de la marine.

Et puisqu'elles s'embarque avec vn autre Amant,
 Qui dvn nouuel espoir va son cœur animant,
 Ils feront grand chemin, si la voile est poussée
 Du vent de sa pensée.

Sur des flots si bouillans ie ne m'assure plus,
 Dont l'inconstante mer vogue à tant de reflus:
 Nul ne sçauoit sçavoir par carte ni boussole
 De quel vent elle vole.

A Dieu temps mal-heureux vainement consumé,
 A Dieu cruel Dedale, où i'estois enfermé:
 Poursuir voz destours i'ay trouué la fusée
 Qui delura Thésée.



REPROCHES ET RÈ-
PENTANCE POUR
l'Amour.

SONNET.

NGRATE que tu es, ie t'ay fait trop
d'honneur,
T'ayant de tout mon cœur trop faimlement
aimée:
Que ie maudis mes yeux de t'auoir estimée,
Trompez de mes desirs, dignes de si bon-heur.

Tu ne meritois pas qu'un si gentil sonneur
Te trauailast pour toy, ni que ta renommée,
En si beau champ d'Amour se rencontraist semée,
Sinon pour te servir d'éternel des-honneur.

Ou faictes que mon cœur ne soit plus si fidèle,
Ni qu'à mes yeux iamais femme ne semble belle,
Ou me donnez la grace, ô pitoyables Dieux,

Si la femme est un mal qui nous soit nécessaire,
Qu'auant que ie retombe en semblable misere
Je m'arrache le cœur, & me creue les yeux.



LE BLASME DE L'AMOUR.



V'EST-C E donc que l'Ameury?
C'est vn faux pens'ment,
Qui par vaine raison trompe le inge-
ment;
Le penser est de nous, en nous d'ncques.
se forme

Ce beau dieu sans raison & ce monstre diforme.

Or de la fausseté se fait la passion,

La passion esmeue engendre affliction,

Dont la pauvre raison lourdement estourdie

Tombe soudainement en chaude maladie.

L'esprit soudain & prompt passe plein de rigueur

Du cerneau dans le foye, & puis dedans le cœur,

Il fait mouuoir le sang dedans les veines creuses,

Comme on void en la mer ses ondes tortueuses.

Courir deçà delà, ou comme on void voler

Un tourbillon de vent qui s'esleue dans l'air.

Pauvre esprit abusé, seul tu portes la peine,

Et ne vois toutesfois ton esperance vaine:

Car en la iouyssance & au contentement

Le plaisir n'est receu que du corps seulement;

La tristesse soudaine & les plamètes anuertes,

Seront la recompence à tes peines souffrées.

Si sa nature est simple; & le corps meslange
 ... ç auroit secourir ton esprit affligé.
 Je sçay bien toutesfois que souuent se guarissent
 Les esprits dont les corps à la parfin iouyssent
 Du plaisir attendu: mais telle guerison
 Ne procede d'ailleurs que de nostre raison,
 Laquelle recognoist apres l'experience,
 Que plus grand fust l'espoir que n'est la iouyssance:
 Car s'il n'estoit plus grand en l'homme poursuyuant,
 Il ne s'abaisseroit tout ainsi que le vent
 S'amodrit & s'abaisse au dessous de la nuë
 Qu'il bat d'une pluye ou soudaine ou menuë;
 Ains toufiours embrasé d'une mesme rigueur,
 Deson mal continu sentiroit la rigueur;
 Tousiours il bruscroit plaindroit sans nulle cesse
 De cest Amour cruel la flamme vengeresse.
 Pourquoy doncques l'esprit se veult-il tourmenter
 De milie peffions pour experimenter
 Ce que sans le traual ordinaire à qui aime
 Il peut par la raison cognoistre de soy-mesme?
 Je ne veux pas icy discourir des beantez,
 Et moins te descouvrir labus des fautes
 Dont en rse souuent pour avec artifice
 Cacher du naturel l'impuissance & le vice:
 Ni comme en vn tableau te monstrer de quel art
 Chascun en son Amour sçait desguiser le fard:
 Mais ie veux seulement par yn traict d'escriture
 Representer d'Amour la maligne nature.
 V eus donc qui le suuez & qui avez quitté
 Vost re propre plaisir & vestre liberte,
 Esco utez la douceur de sa nature humaine,

Et les belles vertus de vostre Capitaine.
 C'est vn Tyran accort, vn infidele R oy,
 Vn Prince sans honneur, vn Monarque sans foy,
 Vn faux Dieu sans Iustice, vn Prophet qui songe,
 Et qui pour verité ne dit que le mensonge:
 C'est l'ennemy mortel de quiconque le suyt,
 L'amy dissimulé de quiconque le fuyt,
 L'exemple du mal-heur, le modelle du vice,
 La reigle & le compas de l'injuste malice:
 Il est impatient, il est audacieux,
 Il s'esment sans raison, il est imperieuex,
 Il est plein de souffeson, de cruauté, d'audace,
 Il frappe aussi soudain que soudain il menace,
 Il est malicieux, il est fin & trompeur,
 Son plaisir n'est que vent, son repos n'est que peur,
 Pour bien scrir autruy il donne en recompence
 La perte de soy-mesme avec la repentance:
 Amour est tout amer, par douceur il seduit,
 D'une bonne semence il donne vn mauau fruct,
 Et son aigre deuceur n'est qu'une vaine escume
 Qui couue desoubs soy sa poignante amerume:
 C'est vn traistre pêcheur, qui a ceste facon
 D'appaster finement son mortel hameçon
 D'espouer ou de plaisir, semblable à vne glace
 Qui vient en vne nuit, & en vn iour se passe.
 C'est vn pert sans refes, vn repos sans loisir,
 Vn plaisir sans soulas, vn soulas sans plaisir,
 Vn nauire sans eaux, vne barque sans rames,
 Vn Hyuer sans froideur, & vn Esté sans flammes.
 C'est vn vray labyrinthe, vne obscure prison,
 Sable d'ingratitudo, vn bois de trabison;

Le grand chemin d'erreur, la seule hostellerie,
Où loge avec l'abus l'infame tromperie.

C'est vne volonté qu'on ne peut assouvir,
Un desir qui iamais ne pense qu'à rauir,
C'est vn nuage espais, vn trouble qui tourment,
Des hommes captuez la raison plus constante.
Les larmes, les soupirs, les plaintes, les douleurs,
Sont les premiers tesmeins de ses tristes mal-heurs,
Mal-heurs trop reprouez dont ce malin abonde,
Et leur donne sans fin la naissance feconde.

La vergongne, la peur, le plaisir defendu,
La fausseté suyuie avec le temps perdu,
L'esperance doubtue, & la douleur certaine
Rehent tout à l'entour de ce beau Capitaine.

Son palais est remply & d'ire & de fureurs,
Son temple retentit de soupirs & de pleurs,
La lasche oisiveté & la vaine esperance
Sont le laict & le miel de sa premiere enfance:
Il apprend comme il faut laisser la verité,
Comme il faut permettre la sainte loyauté,
Comme il faut pour vn rien en perdant l'assurance
Se mettre à l'abandon d'une fausse esperance.

Il apprend comme il faut se desrobbier à soy,
Comme il se faut trahir soubs vne faincte foy,
Comme il faut rechercher vne douleur extreme
Pour visire dans autrui & mourir en soy-mesme.

Il apprend comme il faut languir incessamment,
En mourant sans mourir endurer vn tourment,
N'espérer que du mal, ne vouloir autre chose
Que faire de son corps vne Metamorphose.

Il apprend comme il faut suivre celle qui fuyt,

Prendre apres mille maux la vergongne pour fruct,
 Estre vn brasier de loing, & de prez vne glace,
 Penser estre riuant à l'heure qu'on trespassse;
 Pour solde & pour pay'ment il donne faux espoir,
 Et d'une douce peine aigrement se denloir,
 Avoir guerre sans trefue, & paix sans assurance,
 Changer d'ans & de poil, de mœurs & de puissance:
 Son bandeau est tissu de feinte & fausseté,
 D'angoisse, de travail, d'ennuy, de pauureté,
 De dommage assuré, d'une fausse promesse,
 De certaine douleur, de douteuse allegresse.

Or qn vn autre pour chef eslise cet enfant,
 Et de sa liberté le rende triomphant,
 Quant à moy ie ne veux soubs vn tel Capitaine
 Pour solde en le seruant receuoir tant de peine.



STANCES.

 E te rends tous mes vœux, sainte lege-
 reté,
 Legereté des biens le bien le plus extre-
 me,
 Puisque sans donner coup à ma fidelité
 Tu viens m'ouvrir les yeux, & me rendre à moy-mesme.
 Ce feu, dont pour vn temps le flambeau solennel
 Esclairant noz desirs de ses flammes esgales,
 Semble deuoir se rendre encor plus eternel;
 Que le feu conservé par le soin des Vestales:

Ce feu sacré qui sent que mon cœur par mes yeux
Rendra de mon Daphnis l'image au vif emprainée,
Et qui sent que mon œil qui mesprisa les dieux
Flechist desjoubs la loy d'une heureuse contrainte.

Ce feu dy-ie qui s'ent de ce cœur de rocher,
Où iamais la pitié n'auoit peu trouuer place,
Par moyens incognus la rigueur arracher,
Et d'innombrables traicts percer ma dure glace:

Bref, ce feu dont deux murs estroictement vnis
Souspiroyent doucement la mutuelle flamme,
A deu s'amortissant au cœur de n'en Daphnis
Primer mon chaste espoir d'une part de mon amie.

Quoy ? Daphnis que i'aimoy à l'egal de mes yeux,
Daphnis pour qui du tour la clarté n'estoit belle,
A donc voulu changer à la terre les cieux,
Et au bien perissable une Amour immortelle.

Daphnis, qui ne pouuoit autrefois respirer
Que l'air dont mes desirs animoyent sa parole,
A peu d'un autre obiect de nouveau soupirer,
Et au lieu du vray beau suyure du beau l'idole.

Br ef d'Amour les deuoirs il a peu violer,
Brisant de ses sermens la debile assurance,
Et d'une ame volage il a peu s'immoler
Sur le profane autel d'une ingrate inconstance.

Tant de feu, tant de foy, dont l'heureux souueur
De l'infidélité deuoit coupper les ailes,
L'ont au lieu de constant, leg erfaict de uenir,
Et r'allumer son cœur de cent flammes nouvelles.

Moy donc, qui recognois qu'aux desirs vicieux
Daphnis va partageant un bien indivisible,
Et qu'un subjet qui n'al' Amour que dans les yeux

Triomphe de son cœur qui sembloit inuincible.

Doy ie pas de mon ame à luy me conformant
Bannir de son Amour toute la souuenance,
Et repaistre infidele vn infidele Amant,
Comme vn Cameleon du vent de l'inconstance?

Non non , qui seul leger , que seul en tous endroictz
Il aille à l'inconstance erigeant vn trophée,
Et que iamais en moy ne s'alterent les droictz
De la sancte amitié dont i eus l'ame eschauffée.

Que iamais en mon cœur ceste legereté
Ne puisse trouuer lieu pour y bastir son temple:
Je suyuray, puisqu'il manque à la fidélité,
Les loix de mon humeur non celles de l'exemple.

Que donc ma cognoscence estouffant peu à peu
De l'oubly de Daphnis toute la souuenance,
Cause diuersement en moy d'un mesme feu
La mort à mes ennuis, la vie à ma constance.

Mais s'il a peu son ame en deux parts diuisées
Et rompre de noz cœurs les liens nécessaires,
Voudroit-il bien encor ma flamme eterniser,
Et faire agir Amour en deuoies causes contraires?

Non qu'il soit inconstant, & que de son forfaict
La memoire sans plus luy soit pour penitence,
Et qu'ainsi dans mon cœur n'ait vn desir parfaict
Non d'autant moins d'Amour, mais moins de violence.

Ainsi des beaux effets de sa legereté
Conserueray le bien dont i'estouffay l'envie,
Et sans tomber de l'une en l'autre extremité
De ce qui fut ma mort i'iray tirant ma vie.

D'VN DE QVI LES
DIEUX ONT EXAVCE LA
priere, rendant celle
qu'il aimoit laide
& vicille.

Tes Dieux, en fin, les Dieux ong
mes veux entendus,
veux qu'à leurs saincts Autels tant
de fois s'ay rendus:
Vieille en fin tu deuiens, & si tu
veux qu'encore
La jeunesse t'adore.

Tu veux paroistre belle, & nous rendre Amonreuse,
En fardant ton visage, & frisant tes cheueux,
Mais ta beaute s'ensuyt, & l'Amour, & la grace
Vont ailleurs prendre place.

Tes beaux yeux ne sont plus la retraictre d'Amour,
Tes iouies ne sont plus des graces le seiour,
L'Amour est en Chloris, & la grace se iouie
sus les fleurs de sa iouie.

Ore en vain pensest tu faire aimer ce vieux corps,
L'Amour ne niche point dessus les arbres morts,
Il suyt les vieux tombeaux, maisons froides & sombres,
Où demeurent les ombres.

Il te laisse à bon droit, & s'envole autre part,
Abandonnant ton front tout reluisant de fard,
Et fuyant le parfum de tes dents infectées
Autresfois argentées.

De tes cheveux dorez ses liens il faisoit,
Et du feu de tes yeux les cœurs il embrasoit:
Mais ces noeuds sont rompus, & ceste flamme sainte
Est maintenant esteinte.

D'or iadis fut ton chef qui n'est plus qu'argenté,
Tes yeux, deux beaux soleils, ont perdu leur clarté,
Et semble en les voyant qu'on void soubs la nuict brune
L'eclipse de la Lune.

Tu n'es plus celle-là dont la bouche s'ouurant
Mille petits Amours nous alloit descourant,
Et dont la blanche main semoit dedans noz ames
Des glaçons & des flammes.

Tu as veu s'escouler les plus beaux de tes iours,
Comme un fleuve s'enfuyt precipitant son cours,
Et perdant flot à flot ses ondes escoulées
Dans les plaines fallées.

Porte dessus le chef, & porte dans les doigts
Tous les riches thresors des riages Indois:
Pour perles ou rubis, ta ieunesse perdue
Ne peut t'estre rendue.



CONTRE LES DAMES
ET LEVR AMOVR.

STANCES.

N Amant qui poursuyt les beaux
yeux d'une Dame,
Et qui les a choisys pour miroir de son
ame,
Qui trompe son esprit aux rais de tel
flambeau,
S'en court, sans y penser, à son heure derniere,
Comme celuy qui suyt d'un Ardant la lumiere,
Qui le conduit au fleuve où il fait son tombeau.

Il peint dedans la nuë, il bastit sur l'arene,
Il fonde sur les flots son esperance vaine,
Et prepare le feu pour se sacrifier,
Il constraint son humeur, il se change & recharge,
D'un esprit infernal il pense faire un Ange,
Et croid en l'adorant de se deisier.

Il fait son paradis d'un enfer de misere,
Il conte à des rochers son tourment ordinaire,
D'un enfant nud & pauvre il espere son bien,
Il se tend les filets pour se prendre soy-mesme,
Et s'il tient vne fois ce bien que plus il aime,
C'est un songe volant qui dure moins que rien.

Ie sçay bien qu'un grand Roy peut auoir la puissance
 De retenir un peuple en son obéissance,
 De se faire obeir, de luy donner la loy,
 D'estre seul qui commande à son puissant empire;
 Mais nul tant soit il grand iamais ne pourra dire,
 Ie possede vne femme, & la tiens toute à moy.

Quel l'Amant est deceu, qui s'Imagine d'estre
 Du sexe feminin le seigneur & le maistre,
 Et qui pense estre seul de ce bien iouissant,
 Vrayment il est tout seul maistrisé de sa flamme,
 Il a perdu les yeux, le sens, l'esprit & l'ame,
 Quand d'un si vain penser il se va nourrissant.

Tenez vostre Maistresse en secret embrassée,
 Elle en retient un autre au fond de sa pensée,
 Qu'elle veult comme vous caresser à son tour,
 Et lors que vous avez sa trahison connue,
 Aussi tost dans son cœur vostre place est perdue,
 En hayne tout soudain se change son Amour.

Il faut pour se changer en ce qu'elle desire
 Estre aueugle & mutet, auoir le cœur de cire,
 Ou de fer pour souffrir un martel furieux:
 Il faut le plus souuent malgré la raison croire
 Que la glace est de flamme, & l'ebene d'yuoire,
 Et pour songe aujier ce qu'on void de ses yeux.

Pauvre Pygmalion, quand tu fis ton image
 Si tu eusses cogneu le feminin courage,
 Qui seme parmy nous la hayne & le discord,
 Ie sçay que tu aurois du tout perdu l'enuie
 De requerir les dieux pour luy donner la vie:
 Car en la luy donnant tu te donnes la mort.

Cest esprit feminin ressemble l'Aronnelle,

*Qui touſſouſſors ſuyt le temps de la faſion nouuelle,
Et ne fait en vn lieu que ſix mois de ſejour.*

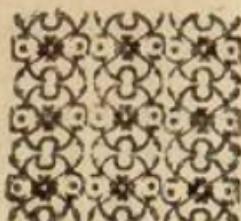
*Courez par l'Uniuers, trouuez la plus conſtanç,
Je veux perdre les yeux ſi ſon humeur changeante
Garde ſix mois entiers le feu de ſon Amour.*

*Mon Amour ſcrira d'exemple & de lumiere
Aux amoureux Nochers, dont la nef paſſagere
Au port plus аſſeuré ſe brise le coſté,
Et fait en ſe perdiant le naufrage de l'ame.
Qui ſe ſert d'un démon, d'un More, & d'une femme,
En fin ſe void payé d'une infidélité.*

*Voyez quand il a plu, couler d'une montaigne
Un torrent furieux qui couure une campagne,
Croiftre tout en un iour, ſe perdire en une nuit:
Telle eſt leur amitié quand l'humeur leur commande,
Elle eſt, ie le confeffe, en un temps belle & grande,
Mais comme du Cyprès inutile eſt ſon fruit.*

*Donc ſortez de mon cœur rache du vieil Prothée,
Démon qui deceuez d'une forme empruntée
Les eſprits des humains, pour les faire abyfmer:
Heureux qui n'a iamais eu voſtre cognoiffance,
Heureux qui ne met point avec peu d'аſſurance
Son cœur à une femme, & ſon bien ſur la mer.*

La





ADVIS TOVCHANT LE MARIAGE.

A femme est vne mer, & le mary nocher,
Qui va mille perils sur les ondes chercher:
Et celuy qui deux fois se plonge en mariage,

Endure par deux fois le peril du naufrage.
Cent tempestes il faut à toute heure endurer,
Dont la mort seulement peut l'homme retirer.
Si tost qu'en mariage vne femme on a prise
On est si bien lié, qu'on perd toute franchise:
L'homme ne peut plus rien faire à sa volonté:
La riche avec orgueil gaigne sa liberté:
La pauvre rend du tout sa vie miserable:
Car pour vn il convient en mettre deux à table.

Celuy qui laide femme a dedans sa maison,
N'a plaisir avec elle en aucune saison:
La belle au seul mari à peine aussi peut estre,
Les voisins comme luy taschent à la cognostre,
Elle passe le iour à se peindre & farder,
Son occupation n'est qu'à se regarder
Au crystal d'un miroir, conseiller de sa grace,
Despise si quelqu'autre en beauté la surpasser,
Semblable est leur beau teint à ces bastons à feu,

Qui n'estans point fourbis se rouillent peu à peu:
 Si le pauvre mary leur manque de caresse
 On l'accuse soudain d'auoir autre Maistresse.
 La femme trouble vn liet de cent mille debats,
 Si son desir ardent ne tente les combats,
 Et si l'homme souuent en son champ ne s'exerce
 Labourant & semant d'une peine diuerte.

La mer, le feu, la femme avec nécessité
 Sont les trois plus grands maux de ce monde habité:
 Le feu bien tost s'estenuel, mais le feu de la femme
 Soudain brusle, & ardent n'estenuel iamais sa flamme.



STANCES DIFFERENTES, CONTRE LES DIFFERENS du Mariage.

Si Dieu n'eust ordonné le fascheux mariage,
 Ven l'extreme fureur qui pousse mon courage,
 Je maudirois celuy qui premier en parla:
 Mais estant le Seigneur, que mon ame reuere,
 Je retiens de plus court la bride à ma colere,
 Et croy que noz pechez sont cause de cela.

Mariage maudit, poison de nostre cœur,
 Des humains subinguez trop insolent vainqueur,
 Prison des libertez, abysme de malice,
 Cauteleux, souffrommeux, qui trenches noz desirs;

R emede pour priver l'homme de tous plaisirs;
Sa gesne, son bourreau, sa peine & son supplice.

Que nous serions heureux, si sans lier noz ames
A ce traistre ennemy des amoureuses flammes,
En commun sans souspçon nous viuions librement;
Mais cela ne se peut: car par le Mariage
Nous entrons, mal-heureux, en vn si dur seruage,
Que cela me fait peur d'en parler seulement,

Si le mary se plait de demeurer aux champs,
Sa femme aimant la ville y passera son temps;
Si bien qu'ils sont tousiours en guerre & en furie:
Ils ne se voyent point, ils souhaitent leur mort:
Donc si le mariage est tout plein de discord,
N'estimez-vous pas sot celuy qui se marie?

On le mary ialousx, ou ialousse est la femme;
Si ceste humeur vn iour's empere de son ame,
Elle entre en vne rage, & ne fait que crier:
Dieu sçait quelle douleur le pauvre homme supporte!
Il voudroit estre mort, ou von sa femme morte:
Il n'est donc plus grand bien que d'estre à marier.

Si vn homme prend femme avec peu de moyen,
C'est prendre vn mal entier pour vn petit de biens;
De li vient le mespris qui la tient asservie:
La femme en fait autant si elle a mieux de quoy,
Si bien qu'avec disette ou richesse, ie croy
Que d'estre marié, c'est vne pauvre vie.

Si vn homme prend femme, & qu'on la trouue belle,
Il faut pour son honneur qu'il en soit en ceruelle;
La pluspart des maris sont Cocus aujourd'huy:
Ceste ialousse peur tellement le tourmente,
Qu'il n'a d'aucun plaisir iamais l'ame contente,

Le mariage donc n'apporte rien qu'ennuy.

*Si vne femme espouse vn homme qui soit beauz;
Enclos en sa maison il est comme au tombeau:
En pense-t'il sortir, elle entre en vne rage;
Croyant que pour vne autre il la viseille changer,
Elle le changera asin de se vanger:
Ainsi le mariage est vn vray cocuage.*

*Si l'homme d'autre part au change se dispense,
I'ay quelquesfois horreur de penser ce qu'il pense,
Il mesprise sa femme, & ne sçauroit la voir,
Il va de tous costez: puis reuenant au giste,
Il se fasche, il se plaint, il crie, il se despite,
Le mariage donc n'est rien qu'un desespoir.*

*Si vne femme aussi aime à faire l'Amour,
Dieu sçait, quand elle peut luy iouir vn bon tour,
De quelle affection elle luy rend le change!
Pour vn elle en fait deux, & ne cessera point,
Tant que de son Amour on ne soit plus espoint.
La femme n'a plaisir que quand elle se vange.*

*Ennemy de mon bien, importun mariage,
Si iamais en tes rets on void que ie m'engage,
Qu'on me tienne pour estre hors de tout iugement:
Car te recognoissant en rigueur si extrême,
Je ne te puis aimer sans me hayr moy-mesme,
Ni suivre mon plaisir sans fuir ton tourment.*



METAMORPHOSE D'VN HOMME EN OISEAU.

NARS est passé, voicy le premier iour
 Du mois sacré à la mere d'Amour:
 Dictes, Oiseaux de diuerspe peinture,
 Sentez vous point raienir la Nature?
 Sus, mes mignos, recomencez vox châts,
 Resiouyssez les forestz & les champs:
 En recompense icy gisant à l'ombre
 Je chanteray quelqu'vn de rostre nombre,
 Qui autresfois entre nous a vescu,
 Ore est Oiseau, & s'appelle Cocu.
 Fameux Oiseau, de qui prist la semblance
 Le Roy du Ciel, qui la tempeste lance,
 Pour assurer le courage peureux
 De sa Iunon au combat amoureuse.
 Ce Cocu fut vn bourgeois de Corinthe,
 Fort embrueux, & sujet à la quinte,
 Puissant d'amis, pere aux escus contens;
 Mais qui auoit passé son meilleur temps.
 Il espousa vne femme gentille,
 Belle, en sa fleur, fine, accorte, & subtile:
 Dont Cupidon le sent tant enflammer
 Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer.
 Il ne taschoit sinon qu'à lui complaire:
 Voire faisoit plus qu'il ne pouuoit faire.

Ce bon vieillot iuroit tous ses grands Dicux
Qu'il l'aimoit plus que son cœur, ni ses yeux.
En peu de temps l'espouse icune & roide
Rompit les reins à la vieillesse froide:
Le bon hommeau qui veid que longuement
Ne fourniroit à tel appoinctement,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Eut son recours à fainete remonstrance.
De mary donc il deuinrit sermonneur,
Qui ne preschoit que vertu, & qu'honneur,
Que bon Renom: c'estoit tout son langage,
Qu'il faut garder la foy en mariage:
Que du logis femme ne doit sortir
Sans son mary. Il l'eust peu conuertir,
A ce qu'on dit, si l'Archerot qui vole
Se contentoit seulement de parole:
Ce qu'il ne fait: il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemy de repos,
Pour endurer qu'une belle icunesse
Languisse à l'ombre, & moisisse en paresse.
Assez de fois elle en monstra semblant,
Dont le mary chaude fiévre tremblant.
Laissa glisser dedans sa fantasie
Un certain mal qu'on nomme ialousie.
Si test qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met au front cornes qu'on ne void point,
Sot, il voulut tenir sa femme en muë:
Luy defendit de se monstrer en ruë:
Veilloit apres, ne cessoit d'espier:
A son oeil mesme il ne s'osoit fier.
Mal est gardé ce que garde la crainte!

Le corps estoit au logis par contrainte,
 L'esprit dehors à ce seul but tendoit
 De faire en bref ce qu'on lui defendoit.
 C'est la custume, il se pique & s'offence
 Plus aigrement de plus aigre defence.
 Ainsi roid-on les villageois troublez
 Contre un torrent qui vient gaster leurs biez:
 Dresser remparts de fagots & d'argile,
 Se trauaillans d'une peine inutile.
 Cela ne sert sinon que d'irriter
 Le fier torrent qui ne veut s'arrester:
 Il pousse avant son onde courroucée;
 Puis quand il a mis à bas la chaussee,
 A gros bouillons, de plus grande furur,
 S'en va noyer l'espoir du laboureur.
 Pour abbreger, dès la premiere année
 Elle trouua party par sa menée.
 Alors conclut de quitter son grison,
 Quoy qu'il en fust, & sortir de prison.
 Assigne un iour (Venus c'estoit ta feste)
 Tous ses habits dès le soir elle appreste:
 Part au matin avec un ieune amy,
 Sans dire Adieu au bon homme endormy.
 A son resueil qu'il se trouve sans elle,
 Saute du liel; ses valets il appelle,
 Puis ses voisins: leur conte son mal-heur,
 S'escrie au feu, au meurtre & au voleur,
 Chacun y court: la nouvelle entendue
 Que ce n'estoit qu'une femme perdue,
 Quelque gosseur de rire s'esclatant,
 Vu dire, O Dieux qu'il m'en aduienne autant?

La perte ioincte avec la mocquerie.
 Firent tourner ses douleurs en furie:
 Sort de la ville, & sort aussi du sens:
 Par les chemins il demande aux passans.
 Sçavez-vous point là où elle est allée?
 Ma femme, helas! ma femme on m'a volée.
 Il arrachoit sa barbe & ses cheueux,
 Remplissoit l'air de regrets & de vœux:
 Contoit aux vents, au Soleil, à la Lune,
 Aux durs rochers sa piteuse fortune.

Menant tel dueil sept grands iours tous entiers
 Alla, resint par voyes & sentiers,
 Par monts, par vaux, par bocage, & par landes,
 Sans aualler breuuage ni viande:
 Et n'ayant plus que les os, & la peau,
 Sembloit vn corps deterré du tombeau.
 Le Ciel qui void vn si cruel martyre,
 En prend pitié, & en fin l'en retire,
 Car vne feis de douleur consumé,
 Comme il menoit son dueil accoustumé,
 La voix luy fault: & par miracle estrange
 Sa bouche ouverte en vn long bec se change.
 Tiver pensoit barbe & cheueux chenus;
 Barbe & cheueux plume estoient deuenus:
 Plume deuient sa robe par derriere;
 Et chasque bras est vne aifle legere:
 Lors il perd terre, & s'estleuant en l'air,
 Coci parfaict il commence à voler:
 Bien esbahy de perdre sa figure,
 En vn moment par sa mesadventure.
 Comme iadis Picus fut eslonné

Quand vne Fée en Picmars l'eust tourné,
Frappé trois fois de sa verge charmée,
Par vn despit de n'estre point aimée.

Ainsi soudain ce miserable Amant
Est faict Oiseau & si ne sçait comment,
Il fut soy-mesme, & sa forme nouuelle,
Qui tient du Sacre & de la Colombelle,
S'enuole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'auoir sa femme tant cherché.
Et neantmoins quand le Printemps r'enflamme
Noz cœurs d'Amour, il cherche encor sa femme:
Parle aux passans, & ne peut dire qu'oïr
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler: mais par œuures il monstre
Qu'ond en oubly ne mist sa malencontre.
Se souuenant qu'on vint pondre chez luy,
Venge ce tort, & pond au nid d'autrui:
Voila comment sa douleur il allège.
Heureux ceux-là qui ont ce priviledg!

M 7





CONSOLATION POUR LES COCVS.

N
 O v s souuient-il pas, mon Compere,
 Lors qu'estiez en si grand' colere,
 Quand vous me tinstes vn propos,
 Disant que iamais en repos
 N'auiez l'esprit, le corps, ni l'ame;
 Tant vous craigniez que vostre femme,
 Depuis qu'ensemble aux rescs,
 Ne vous ait faict souuent Cocus?
 Et que chascun qui vous salue
 Vous monstre au doigt parmy la rucé,
 Dont le soucy vous cuit si fort,
 Que ne souhaitez que la mort:
 Mesme qu'en toute compagnie
 Ne seruez que de mocquerie?
 O que c'est pour vous grand mal-heur
 De ne cognoistre ce bon-heur
 Qui arrue & tombe en partage
 Aux Cocus, comme vn heritage!
 Car voudriez vous vn plus grand bien
 Qu'estre du rang des gens de bien?
 Appartient-il vn si beau tiltre
 De Coci, à quelque beliftra

Qui sera contrainct par la faim
Demandier tout le iour son pain?
Jamais n'aduint ceste disgracie
A Cocus de porter besace,
Et beaucoup, pour n'estre Cocus,
Par la pauurete sont vaincus.

Bien peu de Cocus ont souffrance,
Cocus ont tousiours abondance,
Cocus se trouuent à milliers,
Du commun amis familiers;
Et se void en leur compagnie
Vne multitude infinie;
De gens qu'on tient desplus heureux,
Si ce n'est quelque mal-heureux,
Dont la femme, pour n'estre belle,
Ne peut estre que macquerelle;

Bref, Compere, si les escus
Nous auions de tous les Cocus,
Au Turc pourrions faire la guerre.
Mais n'as-tu point, Compere Pierre,
Grand regret d'auoir tant vescu,
Sans cognoistre l'heur d'un Cocus
S'il a commis un acte infame,
Pourueu qu'il ait fort belle femme,
Il se peut faire en moins de rien
Qu'il sera fort homme de bien.
Tousiours un Cocus, mon Compere,
Sans aucun soing fait bonne chere;
Car one ne manque quelque soit
Qui fait chez lui bouillir le pot.
Vous auex argent en la bourse;

Car vostre femme en est la source,
Qui fait son cas si gentiment
Qu'on fournit à l'appoinctement;
Jamais n'estes melancolique:
Car le plaisir de la Musique,
Que vous avez matin & soir,
Vous fait cent plaisirs receuoir.
Vous allez en banquets & dances,
Vous faictez mille cognoissances,
Vous receuez tousiours honneurs
Des Princes & des grands Seigneurs,
Qui se rendent si accostables,
Qu'ils vous font assoir à leurs tables:
Mais vostre femme, à mon aduis,
Doit estre size vis à vis,
Pour les caresser, & pour dire
Tousiours le petit mot pour rire:
Seriez-vous donc le bien venu
Si pour Cocu n'estiez tenu?
Si vous avez quelque querelle,
Vous avez tost pour l'amour d'elle
Nombre d'amis, qui auront soing
Mettre pour vous l'espée au poing:
Mais si vostre femme n'est bonne
Pour faire plaisir à personne,
On vous mettra sans nul regard
Comme un ladre bien loing à part,
Et demeurerez miserable:
Mais un Cocu est admirable.
Ce nom est doux comme du miel,
Ce nom est escript dans le Ciel,

Ce nom de Cœus vous honore,
Ce nom de Cœus vous decore,
Et par ce nom on est contrainct
Vous adorer ainsî qu'un sainct.
Mais aduisez si Dieu vous prise
Qui vous fait semblable à Moysé
Car quan les Tables il receut,
Soudainement il s'apperceut,
Estant descendu de la nuë,
Qu'il auoit la teste cornue:
Qui me fait croire en verité
Qui en cornes a diuinité.
Bref, ceste corne est si diuine,
Que toutes les poisons domine:
Et pour ne celer leur honneur
Je veux parler de leur valleur.
Premierement de la Licorne.
N'a-ell' pas excellente corne?
Si excellent est son pouvoir
Que chascun en desire auoir,
Chascun sa grand' vertu admire,
Voyla pourquoy on la desire,
Les vns l'enchassent dedans l'or,
D'autres l'estiment un thresor;
Mais regardez en mainte histoire
Comme la corne est en memoire,
Mesmes voyez es sacrez lieux,
Où sont les saintz pourtraiet des dieus,
Vous verrez en grand' reuerence
Tousiours la corne d'abondance
Qui ils portent en leur sainte main.

Comme vn bien le plus souuerain.
 Or l'ame qui est innocente
 Aux Enfers iamais ne lamente:
 Car de Dieu il est approuue.
 Que tout innocent est sauue,
 Et celuy qui aura vescu
 S'achant bien qu'il estoit Cœu,
 N'ayant pour telle experiance
 Qu'une penible patience,
 Dieu luy est si doux & si bon,
 Que des Eſteus est compagnon:
 Car sa vie est pour le vray dire
 Pleine des peines du martyre.
 Or est il escript en maint lieu
 Que tout Martyr est prez de Dieu.

Voyla donc comme Dieu retire
 Ceux qui ont souffert ce martyre,
 Dont l'esprit doux & gracieux
 Ne trouble onc le repos des Cieuse.

Reſponds moy doncques, mon Compere,
 As-tu cause d'estre en colere,
 De ce que ta femme t'a faict
 Deuenir Cœu ſi parfaict?
 Repens, repens toy dans ton ame
 D'auoir voulu mal à ta femme:
 Car par fa grace & ſon moyen
 Tu crois en grace & en moyen:
 Cent amitiez elle t'a faictes
 Te mettant au rang des Prophetes;
 Et là hault vn iour dans les Cieuse
 Tu ſeras mis au rang des dieux.

D'oresnauant donc, mon Compere,
 Appaise vn peu cette colere,
 Et t'esionys d'auoir vescu
 Insques icy parfaict Cocu,
 Voure que Dieu t'a faict la grace
 D'estre d'vn si noble race.
 A Dieu donc Compere, à beaucoup;
 C'est t'en dire trop pour vn coup.



CONSEIL ET REME- DE POVR LES COCVS.

MY Cocu, veux-tu que ie te diez,
 Si tu m'en crois, ne dis ta maladie;
 Car si ta femme vn coup est descou-
 uerte,
 Elle voudra le faire à porte ouverte.
 Etre Cocu, n'est pas mauuaise chose,
 Si autre mal on ne l'y pr'suppose.
 Oñ si tu crois Cocu estre vne tache,
 Garde toy bien du moins qu'on ne le scache.
 Le remede est à qui les cornes porte,
 De les planter ailleurs de mesme sorte.



SVR LA COMPARAI-
SON DES CERFS ET DES
Amoureux.

SONNET.

LE Cerf & l'Amoureux, d'une diuersa
flamme,
Qu'allume vn mesme Dieu, sont esgaux
en mal-heur:
L'un souffre maint trauail, l'autre mainte
douleur:
L'un court apres sa Bische, & l'autre apres sa Dame.

En ardeur, & au rut, l'un crie, & l'autre brame:
L'un rit tousiours en crainte & l'autre a tousiours peur;
L'un est suiry d'Envie, & l'autre du Chasseur:
L'un est leger de corps, l'autre n'est leger de l'ame.

Ô Cerfs à quatre pieds, nous sommes voz parent,
Nous les Cerfs à deux pieds qu'Amour a rendu bestes;
Mais vous faillies tomber voz cornes tous les ans,

Nous n'auons pas ce bien, dót plus heureux vous estez
Car depuis qu'une fois sont cornus les Amans,
Iamais ne font tomber les cornes de leurs testes.

MESLANGES CONTE-

NANT MASQVARADES ET
autres subiects.

Vers recitez devant le Roy pour vne Mas-
quarade de Nymphes estoillées

 Es Nymphes toutes estoillées
Sont n'aguere icy deudées
Du palais celeste des Dieux,
Pour y voir vn Roy, dont la gloire
sur l'aisle de mainte victoire
Est volé au plus hault des Cieux.

Quel est ce generzux Monarque?
Sire, il ne faut point qu'on le marque
D'un traict de plus vine couleur:
On a trop vnu vostre courage
Faire esclairer, en cest orage,
Les fouldres de vostre valleur.

Aussi c'est à la gloire Augiste-
D'un Roy si vaillant & si iuste,
L'espoir des armes & des loix,
Que viennent consacrer leurs flammes
Les Astres de ces belles Dames,
Ainsi qu'à l'Astre des grands Rois.

C'est à vostre esprit invincible
Qu'elles offrent l'art invisable
De leurs appas, de leurs beantez,

Pour vous acquerir par leurs charmes
Ceux que la valleur de voz armes
N'a point encores surmontez.

Par nous elles vous fent entendre
Que Dieu mesme ayant voulu prendre
Vostre defense entre ses mains,
Autant est propice à voz gestes
La saincte fauour des celestes
Que les iustes veuex des humains.

Honorez leur saincte Ambassade
De quelque fauorable oüillade,
O R oy, qui vinez sans pareil;
Et dissipant leurs tristes voiles,
Souffrez que leurs viues estoilles
Luisent devant vous, grand soleil.

P Q V R V N E M A S Q V A -
R A D E D E C H E V A L I E R S
couuerts de fleurs.

A V X D A M E S .



E s fleurs que nul hyuer ne tue,
Les riches fleurs dont est vestu
Ceste trouuppe d'esprits contents;
Monstrent que les yeux de leurs
Dames
Estans les soleils de leurs ames,
En eux font toufiours vn Printemps.
Peut estre parmy ces fleurettes

Vivent quelques plainctes secrètes
De soucis arrosez de pleurs:
Peut estre ont-ils en leurs poitrines
Les cœurs aussi percez d'espines,
Que leur corps est couvert de fleurs.

Et qui ne sent point les trauerses
Du somme & des peines diverses,
Dont vivans nous nous traumillons?
Et qui franc de crainte & d'ennie
Cueille les roses de la vie
Sans se picquer aux eguillons?

Les plaisirs de la vie humaine
Sont tous meslez de quelque peine,
(Tel est du destin le vouloir)
Puis donc qu'en souffrant ils se taisent,
Ou bien leurs espines leur plaisent,
Ou bien ils n'osent s'en douloir.

Aussi mal-seante est la plainte
A l'ame heureusement attainete
D'un coup qui luy fert d'ornement.
Quand le subiect veult qu'on patissez
Il honore autant le supplice
Que fait la constance au tourment.

Puisse leur troupe genereuse
Conduire celle vie heureuse
Jusqu'au poinct de leur dernier iour,
Et charger autant leur memoire
Des immortels fructs de la gloire,
Qu'ils le sent des fleurs de l'Amour.



CARTEL DE DESFY.



IX braues Cheualiers d'une gloire
 domptée,
 Qui leur gloire immortelle ont ins-
 qu'aux Cieux plantée,
 six des soldats d'Amour, six braue
 auanturiers,
 Qui ont bien tenu teste aux plus rudes guerriers,
 Vous envoyn ce Cartel; tous six bruslans d'envie
 De se rendre auuord'huy maistres de vostre vie,
 Et vous pruer d'honneur, r'enfermant vostre orgueil
 Dedans l'obscurité d'un funebre cercueil,
 Vous desfians sans plus de vous trouuer en lice,
 Pour faire de voz corps à l'Amour sacrificier
 Car nostre indompté Dieu cognoissant que voz cœur
 Se vouloyent endurcir contre ses traiet's vainqueurs,
 Pour monstrar que de rien voz superbes vacarmes
 Ne vous garantiront de ses poignantes armes,
 Nous a choisis tous six comme les plus vaillans
 De ceux qui vont pour lui tous les iours bataillans,
 Vous faisant voir à tous que c'est oultreuidance
 Que defuyr ses loix & son obeyssance.
 Venez & vous verrez comme il s'ait bien punir
 Ceux qui contre ses traiet's ont bien osé tenir.



C A R T E L.

I vous estes remplis d'un generueux couraige
Chenaliers, qui scauer tant fierement
brauer,

Nous sommes deux icy qui voulons faire
rage
Et qui desirons fort voz force s'esprouuer.

L'on fait bruire par tout vostre extreme prouesse,
L'air ne raisonne rien que voz glorieux faiëts,
Nous voulons acquerir par nostre braue adresse
L'honneur qui vous rendit sur tous autres parfaictz.

C'est pourquoy trouuez vous au milieu de la place,
Fournis de bons cheuaux, de harnois & d'escus,
Nous nous y trouuerrons devant que le iour passe:
Car nostre heureux Destin vous doit rendre vaincuë.

Mais si vous craignez trop nostre force indomptée
Pour n'estre la partie esgalle des deux parts,
Ne vous mettez en ieu, ce n'est vostre portée:
Car nous sommes guidex & d'Amour & de Mars.



STANCES SVR LA DIFFERENCE DE IALOV- sie, & d'Amour.


E ne veux pas comme faux blasonneur,
 Blasmer Amour & trahir son honneur:

Ie veux plustost, pour le loyale service
 Que ie luy doy, le defendre d'un vice
 Dont on l'accuse: & veux prouuer ce point,
 Que Ialousie en Amour n'entre point.

Qu'est-ce qu'Amour? C'est vne viue flamme,
 C'est vn desir qui nous eschauffe l'Ame,
 C'est vn ardeur, vn feu que Promethe
 Iadis auoit du Soleil emprunte,
 Aux rais dorez, lucer claire & subtile,
 Pour animer son ouurage d'argile.

La Ialousie est vne froide Peur,
 Qui le sang gele, & qui glace le coeur:
 C'est vn poison qui glissant par les veines
 Oste tout bien, & donne toutes peines:
 Qui fait trembler les sieures en tout temps,
 Et qui fait naistre vn Hyuer au Printemps.
 Il faudroit donc que le feu & la glace

Peussent durer en vne mesme place,
 Sans que le feu y laijast son ardeur,
 Ou que la glace y perdist sa froideur,
 Si en mesme heure vne ame estoit faise
 D'ardente Amour & fride Lalouſie.

L'accorde bien que ce mal enragé
 Peut demeurer où Amour fust logé:
 Je dy aussi quand Lalouſie est forte
 En vn esprit, qu'il faut qu'Amour en sorte,
 Sans y pouoir faire plus de seiour:
 Tant ce venin est ennemii d'Amour!

Quelque Laloux dira pour sa defence,
 Que de l'Amour cest humeur prend naissance,
 Comme de vin le vin-aigre se fait,
 Ainsi d'Amour, mais foible & imparfait
 (Qui se corrompt dedans la fantasie
 Par fauxx souſp̄on) se fait la Lalouſie.

Or pour cela on ne doit estimer
 Que le Laloux ait puissance d'aimer:
 Ni qu'un Laloux à vn Amant s'assemble,
 Ni que iamais lvn à l'autre ressemble
 En contenance, en parler, & en faits:
 Car on en voidles contraires effets.

En quelque lieu qu'Amour son vol addresse,
 Auecques luy y va la Gentillesſe:
 Et la Vertu se ioint à vn Amant,
 Comme le fer s'accointe de l'aimant.
 En quelque lieu qu'entre la Lalouſie,
 Honneur s'enfuit, & toute courtoisie.
 Jamais l'Amant ne se void demeuré,
 Sans bon espoir, qui le tient asseuré:

Et le Ialoux n'a iamais d'asseurance
 Pource qu'il a perdu bonne esperance:
 A son mal-heur il va tousiours resuant,
 Et ne bastit que sur sable mouuant.
 Amour armé d'un vouloir invincible
 Peut entreprendre & faire l'impossible.
 La Ialousie a le courage bas,
 Combien qu'elle aime à semer des debats.
 Plus qu'un Hibou, & tels oiseaux funebres,
 Fuit le Soleil, & cherche les tenebres.
 La Ialousie a les yeux de trauers,
 Fermez au bien, & au mal trop ouverts:
 Simon qu'à mal ceste Lysse ne veillez
 Pour mal ouyr bien fort ouvre l'oreille.
 Aussi Ialoux sont tousiours odieux,
 Battus, mocquez des hommes & des Dieux.
 Bien que Iunon soit la sœur & l'espouse
 De Iupiter, pource qu'elle est jalouse
 Il la menace, & la bat bien souuent:
 La fait languir à la pluye & au vent,
 Ayant les bras liez entre les nues,
 Et à ses pieds deux enclumes pendues.
 Vulcain jaloux, autfresois a esté
 Du hault Olympe en la terre ietté,
 Dont à iamais les enseignes il porte,
 A chaque pas traînant la iambe torte.
 Depuis ce temps ce Forgeron boiteux
 Est la rîee & le Cocu des Cicux.
 D'un feu luisant, qui seulement consume
 L'humeur grossiere, Amour sa torché allume,
 La Ialousie allume son flambeau

Du fes obscur qui conduit au tombeau,
Dont peu à peu vne ame consumée
Comme bois verd s'en va toute en fumée.

En son absence vn Amant ne mesdit
D'vn autre Amant, pour se mettre en credit:
Et point ne porte vne mauaise envie
Si de quelque autre est sa Dame seruie;
Ains enflammé d'amoureuse chaleur,
Tant plus s'efforce à montrer sa valeur.

Mais vn Laloux a le visage blesme
Du bien d'autrui, & craint son ombre mesme.
Il n'a le cœur, ni la langue à repos,
Blasme vn chacun, mesdit à tous propos.
Traistre espion, nuict & iour aux escontes,
Qui se repaist de souspçons, & de doutes.

Heureux celuy qui trespassé en aimant!
Vn chascuns pleure à son enterrement:
Et d'vn Laloux nul est qui s'en empesche,
Ainçois on dit que c'est belle despesche.
Voyla comment & viuans, & mourans,
Des Amoureux, Laloux sont differens.

Donc que Nature, en rebrouillant le monde
Face nager les estoilles en l'onde:
Face l'accord des brebis & des loups,
Et face encor sans martel vn Laloux:
Si ne peut-elle, au moins comme il me semble,
Faire vn Amant & Laloux tout ensemble.



STANCES SVR SON
AMOUR, ET LES BEAVTEZ
de sa Dame.



VICONQUE admirera l'ardent
feu de mon ame,
Estonné d'un Amour si rare & si
parfaict,
Qu'il aille contempler la cause de ma
flamme,

Et lors il cessera d'en admirer l'effect.

Il verra la beauté qui m'a mis en fernage
D'un si celeste feu les ames consommer,
Qu'il me condamneroit à l'aimer d'aduantage,
N'estoit que d'aduantage on ne sçauroit l'aimer.

Iamais deux si beaux yeux ne me firent la guerre,
Et rien de si parfaict ne veid onques le iour:
Nous sommes eux & moy sans pareils sur la terre;
Ce qu'ils sont en beauté, ie le suis en Amour.

Car un destin égal nous fait tels que nous sommes:
Et la mesme vertu qui luit en ses beaux yeux
Rend les affections admirables aux hommes,
Rend des perfections admirables aux dieux.

Quand d'un vulgaire obiect le desir nous possede,
La fiévre en doit causer les moderez accez:
Mais quand on meurt pour un qui les autres excede,

La vertu de l'Amour gist alors en excez.

*Or l'vnique beauté dedans mon ame emprainte
surpasse de tant long tout merite mortel,
Que presque en l'adorant mon cœur tremble de crainte
D'offrir vn feu profane au pied de son autel.*

*Nul esprit n'eust jamais de ses yeux cognissance,
Qui volontairement ne s'en soit vnu charmer,
Et qui n'ait en l'aimant senty la repentance
De n'auoir pas plusloft commencé à l'aimer.*

*La beauté mesme assise au throsne de sa gloire
Tient dedans ses beaux yeux le doux sceptre des coeurs;
Par eux l'Amour triomphe, & d'eux vient la victoire,
Qui des plus haults Lauriers rend les mortels vainqueurs.*

*Ses attraicts ne sont rien qu'agreables supplices,
Qu'inuisibles filets tendus pour les esprits,
Que venins enchanteurs destrempez en delices,
Qu'hameçons pleins d'appascs qu'en prenant on est pris.*

*Void-on ses beaux cheueux; on pense voir les ondes
De ce fleuve doré qu'on va tant renommant:
Semer de diaments ses belles tresses blondes,
Ce sera dedans l'or enter le diament.*

*Si devant ce beau teint, qui tout autre surmonte,
Ou la Rose ou le Lis osent se presenter;
On void soudainement l'vne rougir de honte,
L'autre pallir de peur de s'en voir surmonter.*

*Quant à sa belle main, elle est vne merueille
Qui de ma liberté rend l'Amour possesseur;
Elle seroit au monde vne main sans pareille,
Si Dieu l'eust condamnée à n'auoir point de sœur.*

*Bref, les autres beautes iadis plus renommées,
Dont le nom immortel par la terre est chanté,*

*Il semble que le Ciel les ait icy formées
Pour apprendre à tirer l'image de beauté.*

*Bien-heureux soit le iour qu'en signe de conqueste
Elle enchaissa mes bras d'un insensible tour;
Ce iour soit desormais, ainsi qu'un iour de feste,
Touſiours marqué de rouge au Calendrier d'Amour.*

*Mais le iour mal-heureux qui m'a séparé d'elle
Soit tracé pour iamais d'une noire couleur;
Et bien doit par raison sa couleur estre telle:
Car ce fut une nuit noire de ma douleur.*

COMPARAISON DU SOVCY DE L'AME, A celuy des fleurs.



*VAND la nuit dans les bois ic conte
mes douleurs,
Absent, desesperé dans les lieux solitaires,
Beau Soucy, te voyant se tarissent mes
pleurs,*

Pour te voir compagnon esgal à mes miseres.

*Soucy, lors qu' Apollo descouvre ses cheueux,
Toy, qui es amoureux de sa divine flamme,
Joyeux tu t'espans & descilles tes yeux,
Comme moy quand ie voy les Soleils de ma Dame.*

*Mais aussi quand la nuit de son obscur manteau
Nous recelle à tous deux nostre claire lumiere,
Soucy, ainsi que toy ie suis comme au tombeau*

Tesmoignant de combien ceste absence est amere.

Tousiours ta fleur, Soucy, conserue sa beauté,
Au Printemps, en Hyuer ta dorure est durable:
La beauté qui rauist ma douce liberté
Reuinira dedans moy à iamais perdurable.

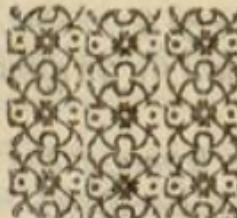
Sur ma face, Soucy, i'ay ta jaune couleur,
Jaune que ie n'ay pas d'aucune iocëssance;
Mais pour cent mille ennuis qui espoignent mon cœur,
Où ta rare vertu peut donner allegiance.

Car on dict, beau Soucy, que tu as le ponnoir
De guerir aux humains toute melancolie;
Different en cela pour tousiours me douloir,
En chascun prend esmoy en l'aigreur de ma vie.

Et sans toy, beau Soucy, ie mourrois bien souuent:
Car en soing soucié au profond de mes veines
Par mille beaux pensers me pousse si avant,
Qu'encor il m'est aduis que i'allege mes peines.

Beau Soucy, qui prends vie aussi tost que fanir,
Que l'aube met au monde, & le soir soubs la lame,
Comme toy i'ay la vie, & dois ainsi finir,
N'ayant rien d'immortel que mon mal & mon ame.

N 17





A SA MAISTRESSE
SONET SVR VNE FLEVR
de Soucy.



LE VR qui portez le nom du soucy
que i'endure,
Te parangonne à vous l'estat de mes
mal-heurs:
Ma face comme vous a les iaulnes cou-
leuryz;
Mais ie les ay d'Amour, & vous de la nature.

La pluye en temps d'Esté vous defend de l'iniure
Que causent du Soleil les ardentes chaleurs;
Et i'arroße en tous temps mon soucy de mes pleurs,
Contre les feux d'Amour luy donnant nourriture.

Vous suivez le soleil d'un compas mesuré;
Et mon soucy se tourne & se retourne au gré
D'un plus rare soleil dont il a son essence.

Mais las! vous vous fermez quand le soleil s'ensuit;
Et mes soucis, au lieu de leur clorre la nuit,
Sont toujours plus ouverts, mon astre, en ton absence,

R. E



A SA DAME, SVR LE SI-
LENCE EN AMOVR.

BE A V T E z, en qui mon ame & ma
foy se retire,
Ne vous estonnez pas si ie tais mon tour-
ment:
Car pour bien exprimer l'exez de mon
martyre,

I'ay trop peu de parole & trop de sentiment.

Helas! ie meurs pour vous, mais ma langue pressée
Insensible & muette à mes cruelles mal-heurs,
Fait qu'ores ie ne puis sinon de la pensée
Plaindre & vous tesmoigner ma mort ni mes douleurs.
Donc cher & seul obiect du beau feu qui m'offence,
Que ma raison cognoist pour prince & pour vainqueur,
Au moins vueillez ouyr l'ennuy que mon silence
Conté à vostre pitié de la bouche du cœur.

Puisque ma destinée, ou bien puisqn' Amour mesme
A choisy pour me vaincre vn esclair de voz yeux;
S'il a bien scieu causer ma passion extrême,
Je scauray bien mourir d'un coup si glorieux.

Chers traicts du desespoir, dont mon ame est couverte;
La memoire & le mal ne meseront que douxe,
Si pour digne loyer de ma peine seufferte,
Je possede le bien de m'osier dire à vous.

Mais puis-je bien penser que la pitié vous touche
 Moy qui n'ay pas le cœur de vous en coniurer?
 Et si mesme en mourant ie defends à ma bouche
 La respiration, de peur de soupirer?

Toutesfois s'il est vr'ay que l'essence diuine
 Penetre au plus secret de noz affections;
 Cherchant de mon Amour la parfaicte origine,
 Voyez en le discours en voz perfections.

Voyez que ie ne trains, que ie n'aime & n'adore,
 Que la chaisne & les ceps de ma captiuité,
 Et que plus de voz feux le brasier me deuore,
 Plus i'ay d'aise à me perdre en leur infinité.

Puis jugez en voyant mes langueurs inhumaines,
 Que de voz deux Soleils les esclairs fouldroyans
 Font, pour noyer mon cœur en des viues fontaines,
 Du crystal de mes yeux deux ruisseaux ondoyans.

Apres auoir bien ven dans mes feux & mes larmes
 La cause & les effecls de ma longue amitié,
 Voyez que mon salut depend en mes allarmes
 De la mort que i'implore, ou de vostre pitié.

Qu'en fin ceste pitié de l'Amour qui m'affole
 Vous donne de mon mal quelque ressessment,
 Et lors que ma douleur n'aura point de parole,
 Lisez la dans mes yeux des yeux du iugement.



RESPONSE DE LA D A M E.

En croiray iamais que vous m'ayez
 aimée,
En si ie tiens vostre cœur beaucoup dissimulé;
 On ne void point de feu qui sorte sans fumée,
 Mesme celuy d'Amour ne peut estre celé.

Non, ce n'est point aimer quand on a la puissance
 De celer son secret, & commander à soy;
 C'est sur vous en Amour auoir trop de constance:
 Vous estes trop à vous, pour estre tant à moy.

C'est erreur aux Amants de n'oser faire entendre:
 Les tourmens qui les font souffrir nuict & iour:
 Si vous ne l'avez dict, on vous en doit reprendre;
 C'est faulte de courage, ou bien faulte d'Amour.

Je ne croy point des yeux; c'est trop peu d'assurance;
 Je voudrois voir le cœur peint comme en vn tableau;
 La parole en Amour beaucoup de chose auance:
 Mais la plume & la voix font cognoistre l'oiseau.

Vous me bandiez les yeux, & monstriez vostre peine
 A ceux qui ne pouuoyent vostre mal secourir:
 Esloigner du remede vne playe inhumaine
 C'est vrayment le moyen de iamais n'en guerir.

D'estre en Amour secret, c'est chose fort louable,
 Alors qu'on a receu quelque douce fauer:
 Mais de celer vn mal, & l'auoir agreable,
 C'est par trop se hayr pour aimer sa douleur.

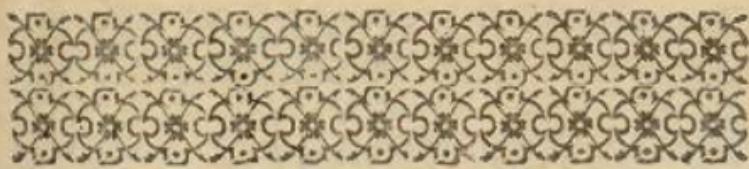
Mais pour m'auoir cele vostre plaisir martyre,
 C'est obligation que ie vous dois auoir:
 Car si lors vous auiez de la crainte à la dire,
 Je tremblois comme vous de peur de le fç auoir.

Aimez tousiours ainsi; vous pourrez en vostre ame
 Seruir vne Iunon sans en estre accusé;
 Ne luy demandez rien, cachez luy vostre flamme,
 Vous ne serrez iamais par desdain refusé.

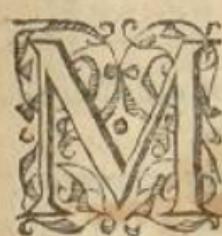
Donc louiez le chemin qui vous a fait distraire
 De ce trop hault dessein pour vn courage bas:
 Car vostre humeur estoit à la mienne contraire,
 D'autant que vous m'aimiez & ne vous aimois pas.

Comme de vox pensers vostre Amour fut guidée
 Par my le doux appast de tant de fictions;
 Repaïssez vostre esprit à iamais de l'idée,
 Et vox plus chauds desirs, d'imaginactions.





SONET.

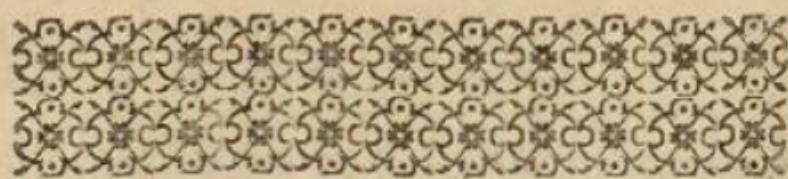


A D A M E, vous & moy faisons vus
autre monde:
L'Element le plus pur se loge dans vor
yeux,
Dont ie sens bien souuent le brandon
furieux:
L'Air se fait de soupirs dont ma poitrine abonde.

La source de mes pleurs est vne mer profonde:
Le Ciel est vostre face, ou mille & mille feux
De mille & mille attraitz brillent comme les Cieux;
La Terre, c'est ma foy, & ferme & toute ronde.

Vostre esprit commandant ce petit Vnivers,
De l'esprit au plus grand ne doit estre diuers,
Qui assemble les corps, les estraint & les serre.

Dieu soit donc imite en nostre assemblment.
Quoy? voudriez vous dissoudre ainsi legerement
Re Feu, l'Air & le Ciel, & la Mer & la Terre?



SONNET SVR LE DE- STIN EN AMOVR.


 I L est vray que le Ciel, quand nous
 prenons naissance,
 Ordonne nostre fin par son commenceme-
 ment;
 Et que des Astres fiers le diuers mouue-
 ment
 Renge noz actions au gré de l'influence;

Que vous fert-il, Madame, alors que ie m'auance
 De presser vostre sein d'un doux embrassement,
 En cherchant de mon mal un peu d'allegement,
 Dictez, que vous fert-il d'vser de resistance?

Si le Ciel ne le veult de mon aise ialouze,
 Laissez moy hardiment coucher avecque vous;
 Je ne pourray passer ce qu'il a destine:

Mais s'il le veult aussi, voudriez vous entreprendre
 De forcer cest arrest, & penser vous defendre
 Contre le Ciel, l'Amour, & le sort ordonne?



CHANSON.

BEAU violet qui commence
 Le Printemps & ses douces fleurs,
 Ton nom porte la violence
 De mes amoureuses douleurs.
 Si rien de violent ne dure,
 Que ne prend mon mal quelque fin?
 Mais la fin est pour la nature,
 Et mon Amour est tout diuin.
 Celle pour qui j'ay tant d'allarmes,
 Pour qui je cours tant de hazars,
 Monstre bien qu'elle aime les armes
 Aimant les fleurettes de Mars.
 Mars est d'amoureuse nature,
 Aimant l'amoureuse couleur:
 Mais vous la portez en parure,
 Ne la pouvant porter au coeur.
 L'Amour & la foudre sont flammez
 De l'ardente fureur des Cieux,
 Qui violentes à noz ames
 Sont violettes à noz yeux.
 La flesche d'Amour incognue
 Blesse noz ames dans noz corps,
 Tout ainsi que la foudre tuë
 Sans nous blesser par le dehors.
 O beau violet que j'adore,

Tesmoin de mon ardent desir,
Tu tesmoignes bien mieux encore
L'Amour dont tu me fais mourir.

SONET.

Le sommeil voulant prendre aujourd'huy
ma rebelle
Voloit à l'entour d'elle, & ses yeux arro-
soit:
La belle en soubs-riant devant le mespri-
soit,
Et mignarde à la fin l'endormit aupres d'elle.

Oubliant son deuoir pour douceur si nouuelle,
Et le bien que sa grace aux Animaux faisoit:
Ce bon Dieu de repos luy mesme reposoit
Ferme dans le giron d'une Dame si belle.

I'y prenois grand plaisir. Tu ne cognois pas bien;
Dit quelqu'un surnenant, celle qui t'a fait sien,
Qui n'a comme en beantez en rigueur de seconde:

Car il ne luy suffit par l'effort de ses yeux
Avoir des-ja vaincu les hommes & les Dieux;
Mais elle vint priser de repos tout le monde.



SONET.

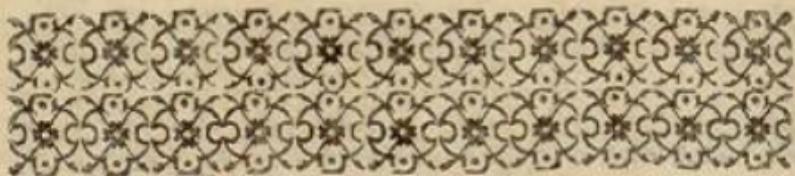


Es bruits qui sont des Dieux inces-
 samment parlans,
 Et de tant de subiects & en tant de
 langage:
 Comme Oiseaux ça & là par le monde
 volans,
 Faisoyent mesme des Dieux mille discours volages.

Amour le dit aux Dieux, remonstrant les dommages
 Qui pouuoient aduenir par ces bruits insolens:
 Jupiter les appelle & leur dit mille cultrages,
 Comme du Ciel sacré les secrets revelans.

Pour cet affront, ces bruits avec vn sourd murmure
 Ne bruians qu'à desseng de ranger leur iniure,
 Flairoyent tout, fouilloient tout, les cœurs mesmes ouurâs.

Depuis Amour ne peult paroistre sur la terre,
 Que ces bruits importuns ne luy fissent la guerre:
 Et pour bien qu'il se cache, ils le vont descouurans



SONET.


 E pleure & ie m'embrase incessam-
 ment, Madame;
 Et, veu l'onde & le feu qu'engendrēt
 mes mal-heurs,
 Je pense, mais en vain, voir finir mes
 douleurs,
 Noyant ou consommant les regrets de mon ame.

Helas ! toussours ie pleure & toussours ie m'enflame;
 Mais d'où vient que iamais mes ardentes chaleurs
 Ne peuvent consumer la source de mes pleurs?
 Et qu'ont mes pleurs aussi qu'ils n'estouffent ma flame?

Nos yeux sont bien diuers; le mien pleure toussours;
 Le vostre toussours brusle: & tout ce vieil discours
 Du Deluge & du feu, dont la machine ronde

Doit perir quelque iour, est aujourd'huy parfaict:
 Car de mes pleurs, Madame, vn deluge se faict:
 Et le feu de nos yeux embrase tout le Monde.



YOFAGIE.



V A N D soubs le fer de Mars nostre
ville enfermée
Esprouuoit les tourmens de Sagonte
affamée,
V ne horrible Medée appresta son repas
Des membres de son fils pour viure au
son trespass.

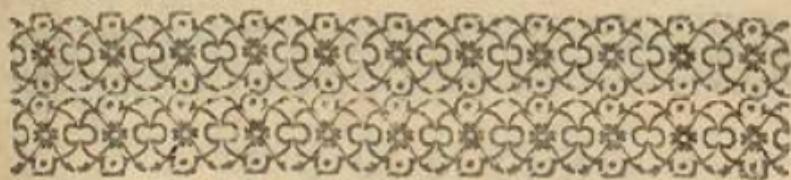
Elle court furieuse aux cohortes guerrieres,
Mais elle iette en vain iniures & prieres,
Veult manger ou mourir, veult auoir entamez
D vn homicide fer ses boyaux affamez,
Afin que de ieusner & de viure assounie
Elle perde d vn coup & la faim & la vie.
Elle ne trouue aucun à sa deuotion,
Ni meu de passion ni de compassion:
Qu'on me donne la mort ou le moyen de viure,
Ou la vie, ou la mort, dit-elle, qu'on me liure,
Elle veult viure, helas ! mais elle ne peut pas
Par oultrage ou priere obtenir vn trespass.

Elle prie, elle crie, aucun ne le veult faire,
Ni esmeu de pitié, ni picqué de colere,
Et my-morte, my-viue, & en cest extreme sond
Veult auoir receuoir ou la vie ou la mort:
Xandis faute de viure affame ceste femme,

Lors elle se roidit, tient captive son ame,
Et d'un regard trenchant guignant son enfance
A mots entrecouppez parle de la facon:

Né mal-heureux enfant de mal-heureuse mere.
Parricide repas que de toy ie veux faire:
Dans ce coupable flanc tu fus premierement,
Il faut donc que ta fin soit ton commencement:
Tout vient à s'aboutir à sa premiere essence,
Vien donc à prendre fin, où tu as prins naissance.
Meurs donc où tu nasquis, ie ne te fay pas tort,
Je t'ay presté la vie & te donne la mort.
O vie de ma vie, he! donne moy ta vie,
Ta vie tu perdras, si ma vie est rauie.
Quoy? si ie meurs, mon fils, quoy? si ie ne vis pas
Pourras-tu surmonter le destine trespas?

Toy mourant ie viuray, & viuray successiue,
Et tu ne viuras pas si ie ne suis pas viue,
Tu aurois pour sepulcre un Loup su un Corbeau:
Mon ventre fut ton bers, il sera son tombeau,
Ma vie est en ta mort, ta mort n'est pas mourante:
Car mort tu reviuras en ta tombe viuante.



SONET DE LA VICIS- SITVDE DES CHOSES.

*Voyageur, qui cherchez Rome en
Rome,
Et rien de Rome en Rome n'appa-
gois;
Ces vieux palais, ces vieux arcs que
tu vois,
Et des vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.*

*Voy quel orgueil, quelle ruine, & comme
Celle qui mit le monde soubs ses loix,
Pour dompter tout se dompta quelquesfois,
Et devint proye au temps qui tout consomme.*

*Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tybre seul qui vers la mer s'enfuyt,*

*Reste de Rome. O mondaine inconstance!
Ce qui est ferme, est par le temps destruit,
Et ce qui fuyt au temps fait resistance.*



SONNET.


Emeratre Geant ie voulus entreprendre
 De m' esleuer au Ciel de voz Diuinitez
 I' entass ay des desirs dessus des volontez
 Et mille fols espoirs promettoient de m'y rendre:

Mais quand ie fus au bout, il me fallut descendre:
 Les fouldres de voz yeux plenueyēt de tous costez,
 Dont ces braues espoirs furent precipitez,
 Et moy-mesme à la fin ie fus reduit en cendre.

Or si ie suis vaincu, donnez vous du loisir
 N'vez plus contre moy tant de traictz à plaisir,
 Ou si vostre rigueur n'est pleinement saoulée,

Beuuuez ma cendre encor, ainsi que celle-là
 Qui son mary defunct en breuuage aualla:
 Mais suis-je digne, ô Dieu, d'un si beau Mausolée?



LE CHASTEAV D'AMOVR.



E gentil & gaillard Chasteau,
Rond, esleue, de peu d'espace,
Desirable surtoutte place,
Par où coule vn ruisselet d'eau,
Si empoinct & bien reparé,
Qu'il ne craint canon ni tonnerre:
Car il est en paix & en guerre
Touſtours au combat préparé.

Bastions & fossez profonds
Le tiennent en ſeure défence,
Que nul n'en aura ioyſſance
Si l n'en ſçait bien ſondre le fonds.

Maint & maint ſ'y eſt addreſſé
Or par douceur, or en furie;
Mais en vain ſon artillerie,
Et ſes engins y a dressé.

Vn tout ſeul iadis eut ce bien
Par composition honnête;
Qui veult faire telle conqueſte,
Suynue ſa trace & ſon moyen.

La bréche encore y trouuerra
Sur vne colline fendue;
Mais haulte & ſi bien defendue,
Que rien qu' Amour n'y entrera.

*Car deux pilliers polis & blancs
Gardent l'entrée & le passage,
Que nul n'y aura aduantage
S'il ne tasche à gaigner les flancs.*

*Assaillez-le partiel endroict
Coulant tout au long de la plaine:
Mais au besoing y faut l'alame,
Si l'on ne scait s'y tenir droict.*

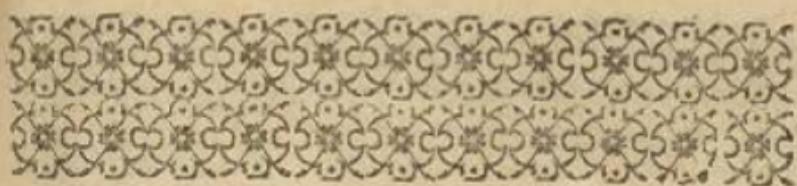
*Quand du fossé jusques au bort
Aurez donné, poussez d'audace:
Car pour faire rendre la place
Il faut combattre roide & fort.*

*N'y menez pas ces fayneans,
Ces mols, ces vains à l'escarmouche:
Car un combatant qui rebouche
Jamais il n'entrera leanz.*

*Un qui hardiment poursuura
En assaillant de bonne grace,
Se fera maistre de la place,
Et par bon droict y entrera.*

*Mais maint & maint prompt à la main
Cuidant par trop forcer la brèche,
Trouue l'harquebusé sans mesche,
Et se retire lasche & vain.*

*De façon que les plus vaillans,
Et qui sont le plus en furie,
Continuans la batterie,
Sont defendans plus qu'assaillans.*



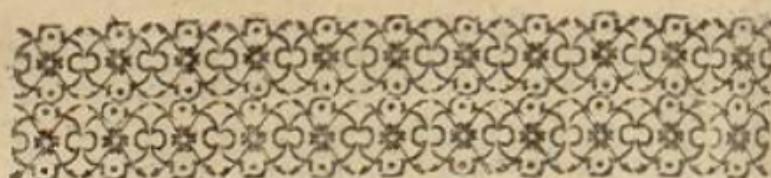
ÆNIGME.

BIEN battu, mal nourry i'ay pour
autruy la peine,
Les reliquats trop enuis d'un goulis
cuisinier,
Ma serviette est de pierre, ou d'her-
be, ou de papier,
Honteux ie suis couvert ou de soye ou de laine.

I'exhale mes soupirs en pouffant mon halaine,
Aucun ne met le nez où ie suis le premier,
Ie gronde de fureur, & bon arbalestier
Ie ne faulte point le nez, ma visiere est certaine.

Qui s'esgaleria à moy? Ie lasche bien souuent
Le tonnerre, la pluye, & la gresle, & le vent,
I'en fais rougir quelqu'yn quand ie parle en colere.

Puis i'en fais disputer en soupirant tout bas,
Ie n'amaigris iamais, ains plus tost au contraire
Bien battu, mal nourry, ie suis tousiours plus gras.



SONET.



*Veux contrefaire le sage,
Panchant la teste par compas:
Contant & mesurant tes pas,
Tu te crois un grand personnage.*

*Puis mal embouché de langage
Caquettant aux oreilles bas,
Te vantes à tort que tu as
Le cœur d'une grand' Dame en gage.*

*Helas ! elle est trop bien nourrie;
Et croy auant qu'elle te prie,
Qu'elle en refusera beaucoup:*

*Elle ne court la grosse besté;
Non non, ne baisse point la teste:
Car tu n'as garde de ce coup.*

X X X

RE Q V E S T E D' V N A M O V R E V X P R E S E N T E E à messieurs des Grands Iours.



N pauvre serviteur frustré de ses
Amours
Presente humble requeste à Messieurs
des Grands-Iours
Pour demander Justice, accusant sa
Maistresse

De-leze Maiesté, d'estre à son Roy traistresse,
D'auoir forgé monnoye & marqué faussement;
De meurtry, de larcin, de vol, de faux serment:
Il dit qu'elle est encor Magicienne, Sorciere;
Il veult prouver qu'elle est picoreuse Guerriere,
Atheiste, sans Dieu, qu'elle vse de poison,
Ne craignant Loy ni Roy, Justice ni Raison:
Elle a contre l'Amour, impitoye, cruelle,
Armé son cœur mutin, insolent & rebelle,
Elle a trahy son Roy, quand subiecle à l'Amour,
Au desdain ennemy elle vendit yn iour
Ses beaux yeux amoureux: ses regards pleins de ioye,
Dont elle m'a deceu, estoient fausse monnoye:
Elle a meurtry mes sens, furtiuement volé
La douce liberté de mon cœur desolé,
Et luy ayant iuré bonne guerre à l'entrée,

Son ame vint piller, courir la picorée
 En mes pensers secrets, & puis en m'ayant pris
 Elle a de charmes faincts enchanté mes esprits,
 Empoisonné mon goust; & la cruelle Alcine
 Blasphème contre Amour & sa force divine.
 Brise ses doux liens, mesprise ses courroux,
 Brise les diamants & l'or des beaux verroux
 De sa douce prison, & libre, au lieu d'esclauz
 N'a loy que son vouloir, tant elle est fiere & brave:
 Elle a blessé à mort tant de regards loyaux,
 Du juste prince Amour les vrays Sergens Royaux;
 Et pour tout reuolter, par un mauuais exemple
 La sacrilege a mis le feu dedans le Temple
 Qu'Amour auoit basty dans mon sein affligé.
 Qui de fer & de feu se void tout saccagé.

A ces causes, Messieurs, qu'il vous plaist contre elle
 Prononcer comme elle est coupable & criminelle;
 L'adourner en personne, afin qu'en trois briefs iours
 Elle soit condamnée à payer mes Amours:
 S'elle ne comparioist, brusler sa pourtraicture:
 Car autre fois l'Amour la brusla en figure,
 Au tableau de mon cœur, mais pour la prendre en corps
 Qu'un Preuost vigilant n'y face ses efforts;
 Faictes que ce soit moy qui l'embrasse & saisisse,
 Et vous ne ferez rien qui ne soit de Justice.

SONET,

AH ! quelle obscure nuit brouillars de Cymmerie.
Viet courrir mes beaux iours, maintenat que je suis
Loing de mon beau soleil, & que seul ie languis,
Sans la clarte des yeux de ma chere partie?

Las ! tout triste & tout pensif ie vay trainat ma vie,
Dedans l'obcurite de mille & mille enuis :
Mes cris sont leurs Hiboux, leurs effrois mes escrits
Et leurs feux les desirs de ma bruslante envie.

Que ne suis ie vn Iuppim ! i'acourciroy le cours
De cette longue nuit, & ne feroy des iours,
Ainsi comme il a fait eschange à des tenebres :

Mais ces iours luy nusoient, & cette nuit me nuict,
Rendant loing de mes iours mes Amours trop funebres :
Que n'ay ie donc ses iours, & que n'a il ma nuict ?

SONET.

VOYCI la belle main & blanche & potelée,
Qui prend tout, qui tient tout, qui sçait tout attirer
Aux beaux rhets qu'elle tend : car qui pouoroit tirer
D'un filet si charmeur son ame enforcelée ?

Voyci la belle main, dont la corde est filée
Du petit arc d'Amour, main pour nous martirer
Qui luy bande son arc quand il veut nous tirer,
Et par qui de ses traits la poinçle est asilee.

On diet qu'Amour estant par tout viet orieuse
Veut faire vn feu de ioye, & ceignant glorieux
Son chef de vieux Lauriers ; de ses conquestes fresches

Doit dresser vn Buscher qu'on n'auit encors vu :
C'est vn monceau de coeurs transeré de ses flesches
Et ceste belle main y doit nettre le feu.



STANCES DV SIEVR
DE PORCHERES SVR VN
portraict de Cire.



E INTRE, dessur tous noz ouvrages,
Entre tant de subiects diuers
Tu prens les plus beaux des images;
Et moy les plus beaux de mes vers.

Avec tous les corps & les ames
Nous peignons de traictz empruntez
De la beaulte de tant de Dames,
La dame de tant de beantez.

Et comme les sages auettes
Dedans vn verger odorant,
Vont sur mille & mille fleurettas
La Cire & le Miel picorant:

Sur autant de beaultez decloses
Nous cueillons ainsi qu'elles font,
Des oeillets, des lis, & des Roses,
La bouche, la ioue, & le front.

Du suc quel'on & l'autre tire
De ces vivantes fleurs du Ciel;

*Tu fais la peinture de cire,
Je fay les les paroles de miel.*

*Ce miel figure en mon ouurage
(Oeuvre assez doucement escrit)
La douceur de son beau visage,
Et celle de son bel Esprit.*

*D'un peu de Cire en ce volume
Tu fais un grand flambeau d'Amours
Lequel jamais ne se consume
Encore qu'il brusle tousiours:*

*semblable à ces yeux pleins de flames,
Qui de leurs rayons animex
Bruslent incessamment les ames,
Sans jamais estre consumez.*

*Mais c'est à nous trop entreprendre,
De vouloir peindre ces beaux yeux:
Icare nous deuoit apprendre
De ne voler pas dans les Cieux.*

*Desseignant contre la constume
Ce qu'un mortel ne deuoit pas;
Le Soleil, la Cire, & la plume
Furent cause de son trespass.*

*Tu pour peindre, moy pour escrire,
Nous courrons un semblable sort:
Ces Soleils, ma plume, & ta Cire*

seront cause de nostre mort.

Mais achene sa belle face.
Seul tu n'auras pas la douleur:
Le compagnon de ton audace
Sera celuy de ton malheur.

A MONSEIGNEVR LE
MARESCHAL DE BIRON
sur ses qualitez de Duc &
Pair de France.
STANCES.



R A N D Duc, sont tes travaux qui
ornent ta vaillance
De ce chapeau Ducal: grand Duc
c'est vn grand Roy
Qui t'a vouluis doutes de ceste recom-
pence,

Grande à la verité, mais moins grande que toy.

Ton merite infini sans grandeur mesurée
Ne se peut guerdonner que par l'infinité:
Ta valeur pour se voir dignement honorée
A fait place à ton nom dedans l'éternité.

Pour toy nostre âge est peu: il ne peut que fidelle
Te servir de témoin pour le temps à venir:

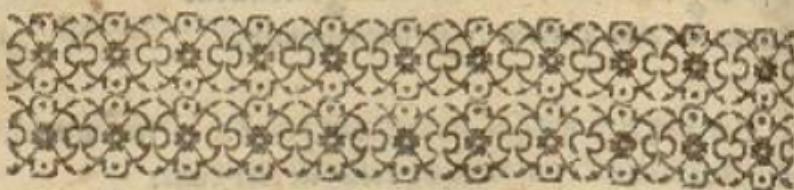
Qui augmentans ton los de louange nouuelle
Parmis les ans chenus te feront raienir.

Car nos ne pue[n]z n'auront pour peindre la victoire
De plus parfait patron que celuy de ton front:
Et s'ils veulent vno iour nommer l'heur ou la gloire,
Le coeur, ou la valeur; lors ils te nommeront.

Et se laissant rauir dedans l'heur des conquestes
De ce Phœnix François, cest unique Biron:
Ils diront à part eux, sont les valeureux gestes
Pour lesquels il fut faict un grand Duc d'un Baron.

SUR SA QVALITE DE PAIR DE FRANCE.

C'est trop peu de le dire Pair;
Les Pairs sont égaux en vaillance:
Il le falloit nommer sans Pair;
Car il n'a point de Pair en France.



VOEUX POVR SA

MAIESTE.

SONET.

Lagrādeur (&) l'amour, le destin, la victoire
 D'un Dieu d'yne beauté du Ciel (&) des soldats
 Cōduise, enflame, anime (&) pousse en mille parts,
 Tes pas ton cœur tō ame (&) ta vertu noioire
 Junon Pallas Cypris (&) la vieille memoire
 De ses biens de ses dons de ses ris de ses arts
 Remplisse orne cōtête (&) châte tes hazars
 Ta maison tes beaux ans: tō esprit (&) ta gloire
 Que le Pr̄tēps l'Esté que l'autōne (&) l'Hyuer
 De ses fleurs de Zephirs de ses fruits de son air
 Te parfume t'esuente (&) t'honore (&) t'agréee
 Bref quel l'air que le feu que la terre (&) que l'eau
 Souffle eschauffe nourrisse (&) raconte à Nerée
Ten loz ton sein, ton corps (&) tō renō plus beau.



DISCOVR S FV- N E B R E S.

LE TOMBEAV DE CA- THERINE DE MEDICIS Royne de France.

DEDIE' A MADAME LA
Marquise de Noirmonstier.

Par le Sieur D. P.

 ELLE qui fust sur terre en vertu sans pareille,
De noz ans l'ornement, des futurs la merueille,
Que le Ciel, preuyant tant d'orages passez

Dont de loing noz Destins se sentoyent menacez,
Tira des champs Toscans où l'Arme espand son onde,
Pour regner sur la France en tumultes fecondez,
Qui coronnant son chef de maint Lis fleurissant,
Releua des Valois le beau Nom perissant,
Et par le chaste fort d'un fertile Hymenée

LES MUSES

Renouella leur tige aux sceptres destinée,
 Puis quand son cher espoux des mortels séparé
 Sur le hault de l'Olympe au grand tour azuré
 S'alla scoir en son rang clair de flammes ardentes,
 Pour luire comme vn Astre au fort de noz tourmentes,
 Durant les tendres ans, où se veirent noz Rois,
 Prist le sacré timon de l'Empire François;
 Et pendant que leurs mains par l'âge estoient debiles,
 Le sauma du naufrage, & des ondes ciuiles.
 De trouppes & de fer les campagnes arma,
 De zèle enuers le Ciel les peuples anima,
 Reprima des mutins l'inustre frenesie,
 Et soubs ces pieds vainqueurs abbatist l'heresie,
 Portant, pour imposer aux rebelles la loy,
 Dedans vn corps de Reine vn courage de R oy.
 Puis en fin, lors que l'âge, où se borne l'enfance,
 Mit dans leurs fortes mains les resnes de la France,
 De ses graues conseils leurs desseins assista,
 L'usage & la prudence à leur force adiousta;
 Fut de son cher Henry l'oracle domestique,
 Henry le vif pourraict de la valleur antique,
 Qu'elle embrassoit sur tous d'un plus tendre soucy,
 Qui deuot entre tous la reueroit aussi,
 Et dont l'ame aux douleurs en proye abandonnée
 Tesmoignant vne amour du sort non terminée,
 Suyt avec le desir au sepulcre ses pas,
 Et de larmes de sang pleure son dur trespass.
 Celle qui des autels prist le soing tutelaire,
 Celle qui fut l'appuy du simple populaire,
 Celle qui tint des Grands le pouvoir limité,
 La terreur des mauvais, des bons la seureté,

Celle qui fut des loix la garde venerable,
 Celle qui fut des Arts la mere favorable,
 Celle qui veid son nom sur les aisles des vers.
 Comme vn traict emplumé voler par l'vnivers,
 Et dont la gloire à peme est du hault Ciel enclosé;
 Dedans l'estroict séjour de ce tombeau repose.

Petit recouin de terre en sepulcre estenué,
 Riche de viue bronze & de marbre gruué,
 Où l'art industrieux anime sur la pierre
 Tant de rares labours & de paix & de guerre,
 Où l'Olive aux Lauriers se sent entremesler,
 Quel autre lieu du monde à toy peut s'egaler?
 Quel monument antique eschappé du long âge
 Au decours des saisons rend plus leur tesmoignage
 D'un regne heureusement par les loix gouvérné.
 Quel superbe cercueil se trouve enuironné
 De plus d'ars triomphaux, de de spouilles & d'armess
 Quel tombeau fut iamais baigné de plus de larmes?

La France, dont les yeux en fleuves sont changez,
 Qui rend d'un voile noir ses beaux lis ombragez,
 Et sa robe azurée en couleur de dueil teincte,
 Gisante aupres de toy de mesme traict attainte,
 Y'a des flots de ses pleurs tes marbres humectant,
 Et contre ses cheueux sa main propre irritant,
 Fait de l'or vagabond de leur tresse arrachée
 Mainte offrande funebre à ceste ombre cachée.
 Ses peuples soupirans autour sont amassez,
 Qui de diners presens iusqu'au Ciel entassez,
 De triomphes depeincts, de colonnes dressées
 Chargent à qui mieux mieux ces reliques pressées.
 Cede l'orgueil d'Egypte en pointes finissant,

Et l'honneur Carien sa pompe aille abbaissant:
 Le Soleil qui se teinct dedans l'une & l'autre onde,
 Qui naissant & mourant void les bornes du monde,
 Et dont l'œil plein d'esclairs nulle ombre ne reçoit,
 Rien si comblé de gloire en son cours n'apperçoit.

Cher & triste cercueil enrichy de noz pertes,
 Qui dans ton creux giron tiens ces cendres couvertes,
 Et dont le froid seiour du corps palle habité
 Partage avec le ciel ce thresor regretté;
 Tant que des Rois François le Sceptre sera ferme,
 Et plus loing, si plus loing se peut borner un terme,
 Noz Nepueux qui sçauront ses vertus admirer,
 Te viendront tous les ans par trouppes reuerer,
 Et touchez du beau soing que la memoire inspire,
 Viendront benir ces os gardes de leur Empire.

Venez peuples futurs de ce doux soing espris,
 Qui sans fin d'an en an naîtra dans voz esprits;
 Rendre la gloire due à ces cendres esteinées,
 Et de ce monument toucher les pierres saintes:
 Apportez dans voz mains le bel esmail des fleurs
 Que l'Aurore vermeille abbrevie de ses pleurs,
 Du Printemps odorant la desponille embasnée.
 Apportez dans voz mains la Palme renommée,
 Apportez le Laurier en coronne retors,
 Et le Cyprés fatal triste ornement des morts.

Tout l'honneur de nostre âge, & tout ce que l'histoire
 Des vieux siecles passez consacre à la memoire,
 De grand, de generoux, de louable & de beau,
 Repose dans l'en clos de cet estroict tombeau.



REGRETS DV SIEVR BERTAVLT, SVR LA MORT du feu Roy.

Ge n'est point pour moy que tu sors,
Grand soleil, du milieu de l'onde:
Car tu ne luis point pour les morts;
Et ie suis du tout mort au monde,
Vif aux ennuis tant seulement,
Et mort à tout contentement.

Ausſi fui-je à voir ton flambeau
Depuis qu'un exil volontaire
M'enferma comme en un tombeau
Dans ce lieu triste & solitaire,
Où les vers de cent mille ennuis
Me rongent les iours & les nuictz.

Mes plaisirs s'en sont enuolez
Cedans au mal-heur qui m'outrage,
Mes beaux iours se sont escoulez
Comme l'eau qu'enfante un orage,
Et s'escoulant ne m'ont laissé
Que le souuenir du passé.

Ah! regret qui fais lamentter
Mon ame au cercueil enfermée,
Cesse de plus me tourmenter
Puis que ma vie est consommée:

Ne trouble point de tes remors
La triste paix des pauures morts.

Assez lors que i'estoys viuant
I'ay senty tes dures attainctes:
Assez tes rigueurs esprouvant
I'ay frappé le Ciel de mes plaintes:
Pourquoys, perpetuant mon dueil,
Me poursuis-tu dans le cercueil?

Pourquoys viens-tu ramenteu ior
A ma miserable memoire
Le temps, où mon cœur s'est peu voir
Comblé d'heur, de ioye & de gloire,
Maintenant qu'il l'est de tourmens,
De pleurs & de gemissemens?

Vois tu pas bien qu'en ces mal-heurs,
Qui foulent aux pieds ma constance,
Je sens d'autant plus de douleurs
Que mon ame a de souuenance,
Et n'estant plus suis tourmenté
Du souuenir d'auoir esté?

Orie sens combien les plaisirs
Sont amers à la souuenance,
Quand en contemplant les dessis
Le cœur en perd la iouyssance,
Et combien n'auoir iamais^{eu}
Est plus douxe que d'auoir perdu.

Helas! les destins courroucez
Ayans ruiné mes attentes,
Tous mes contentemens passex
Me sont des angoisses presentes,
Et m'est maintenant douloureux

D'auoir vnu mes iours bien-heureux.

O douce cause de mon bies
Qui n'est plus qu'un petit de pouldre,
Et sans qui ie ne suis plus rien
Qu'un tronc abbatu par la foudre,
De quel point^e de felicité
Ton trespass m'a precipité?

Helas! au lieu que toy viuant
Nul ennuy ne me faisoit plaindre,
Et qu'un tel heur m'alloit suiuant
Que i'esperoy tout sans rien craindre:
Maintenant reduit à pleurer
Je crains tout sans rien esperer.

Mais que peut craindre desormais,
Quelques maux dont la vie abonde,
Un cœur miserable à iamais
Qui n'a plus rien à perdre au monde,
Et qui du tout desesperé
Vit à tout mal-heur préparé?

Non, non, ton trespass m'a rendu
D'espoir & de crainte deliure,
Et te perdant i ay tout perdu:
Je ne crains plus rien que de viure:
Viure encor est le seul mal-heur
Qui peut accroistre ma douleur.

Car gemissant desseus le fais
Dont m'accable vne peine extrême,
Et suruiuant comme ie fais
À tout mon bien, voire à moy-mesme,
Viure m'est comme un chastiment
D'auoir vescu trop longuement.



LARMES A LA MEMOI-
RE D V F E V T R E S - C H R E-
stien Roy de France & de
Pologne Henry III.

TEs i a l'an s'est tourné depuis le triste
jour
Que quittant pour iamais ce terrestre
sejour,
Tu as orné les Cieaux d'une estoille nou-
uelle,
Et nous tardons encor' à pleindre ces mal-heurs:
Mais puis qu'un si grand dueil sans fin se renouelle,
Tousiours est de saison l'office de noz pleurs.
Quelqu'un loura ta vie & tes perfections,
Un autre tes vertus, & tes deuotions:
L'un dira ta valeur qui par mainte victoire
Dés ton âge premier parut auant le temps,
Et fit voir aux plus vieux, en surmontant leur gloire,
Que la vertu des Rois n'est point subiette aux ans.
L'autre dira l'honneur de ta diserte voix,
Voix qui a peu flechir les rochers & les bois,
Non les coeurs trop ingrats des tourbes furieuses
Qui tournoyent en poison le miel de ta douceur,
Comme un corps alteré par humeurs vicieuses.

R eduit en mauvais suc ce qu'il prend de meilleur.

Mais moy ie veux conter à la posterité
De ton sanguin trespass l'horrible impiété,
Si la posterité me veult prester l'oreille:
Car m'oyant raconter tant de monstres divers
Enfantez d'une rage à nulle autre pareille,
Lequel de noz nepueux voudra croire à mes vers?

Des-ia ce grand Paris qui fasché de son heur,
Ayant long temps esté le theatre d'honneur,
Le Palais de Phœbus, le Temple de Justice;
S'estoit fait au contraire une source d'erreurs,
Un manoir de brigands, une eschole de vice,
D'orgueil, d'ambition, de trouble & de fureurs.

Des-ia se voyoit-il pressé de toutes pars,
D'un monde de guerriers en la campagne espars,
Et voyoit entre tous son Prince redoutable
Qui dehors de sa ville indignement chassé,
S'apprestoit à verser son foildre espuuantable
Sur le chef des meschans qui l'auoyent offensé.

Au courroux flamboyant d'un si iuste & grand R oy,
Les murs de la Cité trembloyent mesme d'effroy;
Les poinçons de la peur plus menu que la gresle
Martelloyent au dedans le cœur plus endurcy;
Et des traistres subiects l'ame trop criminelle
N'esperoit de trouuer ni pitié ni mercy.

L'enfer ouurant alors ses abîmes plus creux,
Eascha le desespoir monstre malencontreux,
Qui vola sur Paris, & affreux & terrible
R anda tout à l'entour demenant un grand bruit,
Puis sur l'hostel de ville avec un cry horrible
Comme funeste Hibou s'alla percher de nuict.

*La Ligue forcenée opprobre de son temps,
 Qui pleine de pensers diuersement flottans
 Gisoit dedans le liet coupable de sa peine,
 Sentit venir le Monstre & grincant de fureur,
 Huma l'air infecté de sa puante haleine
 Qui tout à l'enuiron sortit de son horreur.*

*Puis donnant à son Moyne vn baiser languissant,
 Luy souffla ce venin secrètement glissant,
 Dont la vapeur meslée à la flamme impudique
 Que de long temps Venus luy versoit dans le sein,
 Le poussa furieux comme vn tan qui le picque
 Pour aller accomplir son damnable dessein.*

*Soubs les plis de son froc masqué de saincteté,
 La fraude, l'assassin, l'horrible impiété,
 Le mespris de la foy, la rancœur & la rage
 Se coulent à l'enuy accompagnant ses pas,
 Et la bonté du Roy qui leur donne passage,
 Se présente elle mesme au coup de son tressas.*

*Ainsi par les feillons du champ gras & fertil
 Qui verdoye arrosé de la pluye du Nil,
 L'Aspic gros de venin qui du ventre chemine,
 Soubs la robe de fleurs du ieune renouveau
 Donne son coup mortel, & par este vermine
 Celuy qui ne s'en doute est conduit au tombeau.*

*Où fut l'homme si froid qui ne fust enflammé
 D'un violent courroux, de vengeance animé,
 Quand il se represente vn si lasche hypocrite
 Se ietter au genoux du Roy qui le reçoit,
 Et d'un cousteau trempé dans l'infernal Cocytte
 Auy donner dans le corps quand moins il y pensoit?
 Dicu rangeur des maux, qui des bons as soucy,*

Peux-tu voir equitable & permettre cecy?
 Si tu as abismé l'infame Sodomite
 Pour auoir violé de nature la loy;
 Pourquoys n'accables-tu ceste Cité maudite
 Qui violant ton Oïnel s'esteue contre toy?

Mais tu la puniras quand tu verras venus
 Le temps qui des mortels ne peut estre cognuz
 Et dardant à la fin ta fureur vengeresse
 Sur les peuples mutins de ta Paix ennemis,
 Tu leur feras sentir que poise ta paresse:
 Car tu es véritable & l'as ainsi promis.

Le Roy logeoit alors au bourg tant renommé
 Du bien-heureux Sainct Cloud Prince des Cieux aimé,
 Fils de noz premiers Rois, qui d'un vœu solitaire
 Consuma là ses ans au service de Dieu,
 Et malgré la rigueur du temps qui tout altere,
 Depuis mil ans passex gist encor en ce lieu.

Luy donc prenayant bien son tombeau desormais
 Marqué de ceste mort lamentable à iamais;
 Honteux d'un tel reproche & de l'injure faicté
 Au sacré sang Royal, dont le Ciel a soucy,
 Rompit le long repos de sa tombe muette,
 Et certain du futur se complaignoit ainsi:

Quel nuage d'erreur aveugle voz espris?
 Mais plustost quelle rage, ô François, vous a pris?
 N'estoit-ce pas assez que les flammes ciuiles
 Depuis vingt ou trente ans vous eussent embrasex,
 Eussent couru voz champs, eussent forcé voz villes,
 Prophané voz autels, & voz Temples rasez?

Si masquans voz desseins du zèle specieux
 De la religion de voz premiers ayens,

*Vous ne faistiez renaistre en toute la prouince
Tant de nouveaux debats & meurtres inhumains,
Et si mesmes au sang de vostre propre Prince
Vous ne trempiez encor' voz sacrileges mains?*

*Meschans vous me rendez coupable de sa mort:
Chez moy entre mes bras par ce damnable effort
J'ay veu clore à iamais ceste bouche faconde,
J'ay veu pasmer ce corps des graces le seiour,
J'ay veu ternir ses yeux la lumiere du monde,
Comme vne fleur seichée à la chaleur du iour.*

*I'ay recueilly l'esprit qui garny de bonté,
Sur l'aisle de la foy dans les Cieux est monté
Pour luire Astre benin desormais sur la France,
Laisstant au nouueau R oy generceux & dispos
Son Estat desolé qui demande vengeance,
Et d'un travail guerrier un paisible repos.* (faict,

*Mais que voy-ie, ô bon Dieu ! pour tout ce qu'ils ont
Ces meurtriers de leur R oy n'ont le cœur satisfait:
Ils courrent sur son ombre, & d'un nouuel outrage
Ils poursuuent ses os, ils deschirent son nom:
Et l'Estranger qui rit, France, de ton dommage,
Pense bien de ta honte accroistre son renom.*

*Le roy ce fier Marran qui par les champs Picards
Fait ondoyer au vent ses rouges estendars,
Et conure de lanciers la campagne herissée
Sous l'infidele main du Ligueur coniuré,
Qui des-ia se promet en sa vaine pensée
Le Sceptre des François qu'il a tout deschiré.*

*Mais ie voy ce grand R oy plein d'heur & de yaleur,
Qui de sa main guerriere escarte le mal-heur,
Leur courir au devant & pauer la campagne.*

D'hommes & de chevaux, & plus fort qu'un torrent
 Qui se roulant à val des flancs d'une montaigne
 Verse & renverse tout ce qu'il trouve en courant.

C'est celuy c'est celuy que les destins amis,
 O ma France, t'auyent ia de long temps promis:
 Il te fera reluire en ta splendeur premiere:
 Car Dieu mesme le guide & combat avec luy:
 Ni tes enfans mutins, ni la force estrangere
 Ne te perdront iamais avec un tel appuy.

Ce dont plus ie me deulx c'est du Pere Romain
 Qui contraire à ses fils, en cet acte inhumain
 Des bastards supposez le party fauorise,
 Quand il ose approuuer par acte solemnel
 Un meurtre si damnable, & pour eux il mesprise
 Le charitable soin d'un amour paternel.

Hai que i'ay de regret quand ie sens reuenir
 En mon cœur estonné l'antique souuenir
 De ce bon premier temps où l'Eglise Chrestienne
 Pleine d'humilité, de douceur & d'Amour,
 Toute blanche luisoit en sa forme ancienne,
 Comme les nommeaux rays d'une estoille du iour.

I'estois nay de hault lieu, d'un grand Prince le fils,
 Qui fut Roy d'Orleans race du grand Clouis:
 Mais ie fus si rauy des celestes blandices
 Qui mon cœur attiroient à leur chaste beauté,
 Que ie quittay pour eux & grandeurs & delices,
 Passant humble ma vie en ieusne & pauureté.

Et ces vils auortons, combien qu'ils ne soyent nés
 Du noble sang des Rois pour le Sceptre ordonnez.
 Quittant de leurs pais les demeures champestres,
 Guidez du seul espoir qu'ils iront concevant.

sur le plus grand Estat leurs desseins esleuant,
Au lieu de seruiteurs, en voudront estre maistres.

Mais quiconque est attainé d'un si lasche forsaint,
Quiconque a machiné de vouloir ou d'effect
L'horrible assassinat d'une si chere teste;
Il se doit assurer, tant soit pompeux & grand,
Qu'il n'eschappera pas la tres-inste tempeste
Du vengeur, qui des-ia sur la teste luy pend.

Ni murailles, ni tours, ni superbes remparts,
Montagnes, ni rochers, ni grands fleuves espars,
Ni voisins coniurez, ni populace armée,
Ni escadrons espais de gens d'armes aux champs.
N'ont pouuoir d'arrester la vengeance animée
De nostre grand Hercule ennemy des meschans.

O Prince magnanime heureusement esleis
Par le Ciel, qui en toy clairement a voulu
Durant ceste saison de tous poinçls mal-heurée,
Faire voir les effects de son haultain pouuoir;
En toy gist le soulas de la France espleurée
Que ce cruel trespas fait iustement douloir.

Pense que pour renger tout l'empire Gaulois
Au naturel debuoir qui l'oblige à tes loix;
Pour conquerir encor maintes terres estranges,
Voire tout l'Uniuers qui est digne de toy,
Tu ne remporteras de plus haultes louanges
Que de ranger, grand R oy, la mort d'un si grand R oy.

Ainsi le bon sainé Cloud souffroit ses regrets:
Le fleuue son voisins les redisoit apres:
Le vent qui les recent les porta par la France:
I'en envoye aux Nepueux la memoire & le son,
Et auecques mon R oy perdant mon esperance,
Je console ma perte ey ma triste chanson.



L'OMRBE DV GENE-
REVX DAPHNIS, REPRE-
sentée parlant à son
grand Aristée.

EV L iour de ma pensée, & mon ardent
flambeau,
Qui mesme apres la mort m'escclairas au
tombeau,
Viue image des dieux, invincible Aristée,
Voy de ton cher Daphnis l'ombre deconsortée,
Et pendant que la nuit sème d'Astres les Cieux,
Clair Astre de mon ame, ouure vn peu ces beaux yeuse,
Ces yeuse dont la clarté si douce ore à men ombre,
Peut chasser pour vn temps l'herreur de ma nuit sobre:
Ce n'est point vn Démon qui s'apparoist à toy,
C'est vn Démon d'Amour, de respect & de foy.
Ainsi disoit Daphnis l'ombre de corps prinée,
Voyant des iasfa cendre au sepulcre arriuée,
Et que le froid Rocher pressé de fendre l'eau
L'attendoit sur le bort pour charger son bateau.
Les Roses & les Lis n'honoroyent plus sa face,
Son front siege des dieux de Cythere & de Thraet,
Où Mars avec Venuz regnoit esgalement,

Auoit perdu sa gloire, & son double ornement:
 Ses yeux, où reluisoyent maintes claires pensees,
 Monstroyent sur le trespas leurs flammes eclipsées,
 Et de tant de beautez si riues autres fois
 Ne restoit plus pour tout que l'esprit & la voix
 Qui soubs l'obscur silence en la nuit solitaire
 Couverts d'un vain fantasme & d'une ombre legere,
 Du cher liet d'Aristée à pas lents s'approchoyent
 Et de maint son piteux ses oreilles touchoyent.

Démons, qui presidez aux angoisses mortelles,
 Aux douleurs sans remedie; & couuez soubs voz ailes,
 Comme oiseaux mal-heureux, les desespoirs secrets,
 Les songes effroyans, les funebres regrets;
 Quels tragiques accents de nouveau s'entendirent?
 Quels torrents d'amertume & de pleurs s'espandirent?
 Quels soupirs dedans l'air se veirent dispersez?
 Et de quels cris trenchans furent les Cieux percez?
 Quand le grand Aristée, exemple memorable
 De bonté, de valleur, & d'Amour perdurable,
 Prince esgal aux Herôs cognus aux premiers temps,
 Et vray sang des haults dieux sur l'Olympe habitans,
 Sobuz l'horreur de l'enuy, & de la nuit obscure,
 De son amy Daphnis appelloit la figure?

Desia plusieurs longs iours en dueil s'estoient coulez
 Et plusieurs fois au Ciel les flambeaux estoillez
 Auoyent leur clarté longue à regret allumée,
 Depuis que la nouvelle auoit esté semée,
 Et que le bruit certain de toutes parts voloit,
 Que Daphnis, dont la gloire aux Astres s'egaloit,
 Courant ardent & prompt aux perils volontaires
 Pour l'honneur de son Roy, pour la foy de ses Peres,

Pour les Autels des dieux sans respect profanez,
Auoit dvn beau trespass ses hauts faictz coronnez.

Sa prouince de sang & de larmes trempés
A dresser son obsequie estoit toute occupée,
Chascun de sa ieunesse admirant la vertus
Dvn eternel ennuy se sentoit abbattu:
Mais sur tous Aristée, à qui les heures lentes
Augmentoyent de son mal les rigueurs violentes:
Maint traict de desespoir dans ses os s'attachant,
Sains, dvn cruel venin les alloit desséchant,
Et toute son humeur en pleurs estoit versée,
Sang que l'amour espira alors qu'elle est blssée:
Iamais aucun sommeil ses douleurs ne charmoit,
Desseins dessus desseins nuaict & ionr il tramoit,
Pensant à son Daphnis; & comme il pourroit rendre
Un change esgal d'Amour à sa fidele cendre.

Soudain donc que Daphnis vainc idole sans corps
Paya les derniers droictz deus aux ombres des morts,
Et tout prest de franchir la riue Acherontée,
Vint la nuict s'apparoistre à son cher Aristée,
Luy dire en s'estoignant, des eternels adieux,
Et prendre pour iamais congé de ses beaux yeux,
Palle, maigre, desfaict, la prunelle ternie,
La voix grestle & menue en longs soupirs finie,
Le visage de pouldre & de sang coloré,
Que mainte & mainte playe auoit desfiguré,
Et tout le corps semé de mortelles attainctes,
Ses temples alentour dvn triste Cyprés ceincles,
Alors plus que iamais Aristée esprouuant
L'iniure du Destin qui lalloit poursuyuant,
Sentit dedans son sein les douleurs assemblées,

Et veid de ces accex les forces redoublées,
 De son corps tout traney le sang se retira,
 Long temps froid, & perclus sans voix il demeura,
 La clarté de ses yeux d'horreur fust esblouye,
 Et le sommeil mortel luy desroba l'ouye;
 Puis en fin, quand ses sens, qu'yn morne estonnement
 Tenoit ainsi priuez d'ame & de mouvement,
 Eurent de cest assault les rigueurs soustenues,
 Et que l'ame & la voix luy furent reuenues;
 Romptant le long silence avec crainte obserué,
 Et d'un funbre accent insqu'aux Cieux esleué,
 Rendant mesme à pitié les estoilles contrainctes,
 De sa bouche Royale il tira ces complaintes,
 Dont le démon du lieu se vouloit souuenir,
 Pour en garder l'histoire aux siecles à venir:

C'est toy donc, cher Daphnis, dessoubs la faueur coye
 De l'ombre du sommeil par l'air te faisant voye,
 Qui ces pas recogneus dans la nuit recellant,
 D'une dolente voix mon nom viens appellant.
 Ni tes cendres soubs terre au tombeau descendues,
 Ni sur tes yeux scillez les ombres espandues,
 Ni tes os refroidis au sepulcre couchez
 Ni l'Amour du repos dont se sentent touchez
 Les ames de leurs corps par la mort diuisées,
 Ni le desir pressant des rives Elysées,
 N'ont seen de ce devoir ton esprit diuertir,
 Ni d'Aristée aussi le beau soing amortir,
 Qui viuant nuit & iour de fiel & d'amertume
 Pour ton cruel trespas aux larmes s'accoustume.
 Helas! mon seul regret, ce n'estoit pas ainsi
 Qu'il t'esperoit revoir, quand tu partis d'icy,

Lors que pressant ta main en la sienne enlassée,
 Et conduisant tes pas des yeux de sa pensée,
 Aux dieux pour ton retour ses vœux il destinoit,
 Et les autels de Mars d'offrandes coronnoit:
 Il se promettoit lors que ta dextre indomptée
 Comme tant d'autres fois de bon-heur assistée,
 De despouilles ensemble & d'honneur se chargeant,
 En viendroit à son nom maint trophée erigeant.
 Desia du feu sacré s'approchoyent les victimes,
 Pour rendre aux immortels les honneurs legitimes,
 Et du nouveau Triomphe en ta faveur dressé
 Le superbe appareil aux Cieux estoit haussé.
 O fortune inconstante ! ô variable roïe!
 O sort dont le hazard de noz desseins se ioüe!
 O fragiles espoirs comme verres casséz!
 O mal-heurs non preueus ! ô biens soudain passez !
 Las ! quel cœur de rocher, sourd aux plus durs allarmes,
 N'espandra par les yeux denx fontaines de larmes ?
 Quel marbre résistant aux rigueurs de l'hiver
 Du long cours de mes pleurs ne se verrà cauer ?
 Et quel Tygre inhumain, effroy de l'Hyrcanie,
 Portant en ses regards l'ire & la felonnie,
 Et bien loing de son sein chassant toute amitié,
 Ne laissera dompter son ame à la pitié ?

Daphnis mon cher soucy, qu'un marbre froid enserre,
 Les delices du Ciel, le regret de la Terre,
 Regarde, helas ! comment mon destin est changé.
 Depuis que le trespass aux ombres t'a rangé !
 Mes iours clairs & sereins se passoyent sans orage,
 Mille aimables pensers naisoient en mon courage,
 Le sort doux & propice à mes vœux respondoit,

Et la faueur des dieux sur mes champs respandoit,
 Ramenant les plaisirs de la saison dorée,
 Et les ans fortunez de Saturne & de R hée:
 Les Palmes esleuoyent leurs chefs audacieux,
 Le sommet des Lauriers se cachoit dans les Cieux,
 Des Myrthes odorans la cime estoit plus verte,
 La terre soubs tes pas de fleurs estoit couverte,
 Un Printemps eternel par tout te conduisoit,
 Et pour toy le Soleil clairement reluisoit:
 Maintenant, cher Daphnis, la fortune tournée
 D'un funebre rameau ta teste a coronnée.
 A pollon & ses Sœurs, que tu reuerois tant,
 Vont, les larmes aux yeux, tes obseques chantant,
 De l'ombreux Helicon la demeure est deserte:
 L'une & l'autre Pallas comprimé en ceste perte
 Lamentent tes destins par la mort precueilli,
 Mars les pleure lui-même; & la belle Venus,
 Voyant que le trespass ta paupiere a scillée,
 Pour la seconde fois d'un long dueil habillée;
 Nomme le sort ingrat, & rebelle à ses vœux,
 Et sur ta cendre froide arrache ses cheveux.

Ha ! quel Astre maling luisoit à ma naissance?
 L'Astre qui sur les Rois exerce sa puissance,
 Que ce que i'ay chery, & qui m'a contenté,
 Par vne loy cruelle ainsi me soit osté!
 Ces penseurs genereux bannis des choses basses,
 Ce cœur, où fleurissoient les vertus & les graces,
 Qui de maint hault desir ma faueur souffrois;
 Et ceste ame où la mienne à son gré se miroit,
 Se sont esuanoieys tout en la mesme sorte
 Que l'esmail du Printemps que la froidure emporte,

Et ne me reste plus, ô Destins odieux,
 De tant de rares dons de la fauer des dieux,
 Et de tant de vertus au sepulcre enfermées;
 Que le seul souuenir de les auoir aimées.

A Dieu presens du Ciel, que le Ciel a rauis,
 A Dieu doux entretiens, à Dieu graues deuis,
 A Dieu parfaict esprit, à Dieu graces diuines,
 Vous me fustes des fleurs, vous m'estes des espines.

Encor si le courroux des Astres ohstinez
 N'auoit si loing de moy ses beaux cours terminez,
 Si quand de ce mal-heur l'importune merueille
 Vint percer d'un seul traict mon cœur & mon oreille,
 Il m'eust été permis, tout respect bannissant,
 De courir où Daphnis se voyoit perissant,
 Dire dessus son chef les paroles dernieres,
 Essuyer sa blessure, & fermer ses paupieres,
 Mesler & destremper son sang avec mes pleurs,
 Lauer d'eau son visage, & le couvrir de fleurs;
 Mais que dy-ie de fleurs couvrir son cher visage?
 Plustost, si par l'horreur du meurtre & du carnage
 Il m'eust été permis, de furce transporté,
 Comme un second Achille aux combats redoubtés
 D'aller fausser les rangs des bandes aduersaires,
 Et d'une main apprise aux exploits militaires,
 Sur son corps de corps morts un tas amonceler,
 Et ses propres meurtriers à son ombre immoler.

Astres infortunez, qui parmy les tenebres
 Espandez à regret vox lumieres funebres,
 Fiers arbitres du sort, qui d'un œil despité
 Veistez les noirs mouuans de ma natuité
 Coupables des ennuis dont la rigueur me dompte,

Pourq'oy vostre cholere a-elle esté si prompte?
Et pourq'oy de Daphnis mortellement attaint
Siloing & si soudain auex vous l'œil esteinct?
C'estoit moy , Cieux cruels, que vostre ire meurtriere
Devoit priver de sang, de vie, & de lumiere,
Et laisser ses beaux ans du trespass non touchez;
Ou si des tristes dieux les arrests plus cachez
Ordonnoyerent que leur course alors fustacheuee:
Qu'auoit commis ma foy purement obseruée ,
Par le celeste vœu qui pressoit noz esprits,
Que vostre ardent courroux avec lui ne m'a pris?
Conioignans noz destins d'une eternelle estraincte,
Sans briser par la mort une chaisne f'saincte.
I'eusse, chere viclime, accompagné son dueil
De mon obsequie propre, assemblant au cercueil
Mes os avec ses os, ma cendre avec sa cendre,
Pour en mesme tombeau en mesme heure descendre,
Aulieu que maintenant, ô mon heur regretté!
Je demeure apres toy du destin reietté.
Ton ame vole au Ciel de mes destrs suyuie,
Seul ie reste icy bas sans esprit & sans vie,
Et ie vay immolant mes soupirs enflammez
Mes soupirs renaisans, mes cri en l'air semez,
Combatu nuit & iour de si dures allarmes,
D'ennuis & de douleurs, que ni toutes les larmes
Des sœurs de Phaëton ne me suffroyent pas,
Ni tous les yeux d'Argus pour pleurer ton trespass.
L'ombre, qui se sentit de ces pointes frappée,
Voyant comme il parloit sa face estre trempée,
Et ses yeux tout baignez sans cesse degoutter,
Ne pent plus longuement ses regrets esconter:

Donc pressant son angoisse, & la douleur extrême
Qui de mille cousteaux l'entamoit elle mesme,
Pour la dernière fois son nom elle appella,
Et de ces mots plus doux ainsi le consola:

Prince, mon seul desir, & ma flamme premiere,
Pour qui mes yeux esteints regrettent leur lumiere,
Et dont le beau rayon mon ame precedant
Va ses pas incertains par les ondes guidant:
Le Ciel qui noz Destins à son plaisir compasse,
Des saisons de ma vie a limité l'espace,
Puis ie tiens mon trespass, qui cause ton tourment,
D'un seul de tes soupirs payé trop dignement.
Ce qui sans plus m'afflige en mon sort lamentable,
C'est que ton amitié ie trouue insupportable,
Et que le desespoir qui te presse le cœur,
L'affoiblit d'heure en heure & destruit sa vigueur,
Craignant que si l'ennuy te poursuyt d'avantage,
Ma destinée en toy face un second naufrage,
Et que ie sois contrainct persecuté des Cieux
D'errer encore un coup sur les flots stygieux.
Helas! que penses-tu, mon unique esperance?
Vois-tu point que ton mal va prenaat accroissance?
Veux-tu doncques sans fin mon ulcere enflammer?
Veux-tu doncques en pleurs tousiours te consumer?
Et souffrir qu'Aristée en son dueil trop sensible
Perde en cet accident le tiltre d'inuincible?
Tu te dois aux mortels, & le monde estonné
Durant ce grand orage à vers toy l'œil tourné:
Non seulement ma vie en la tienne est enclosée
Mais de tout l'univers le sort sur toy repose.
Doncques si de Daphnis quelque soing te retient,

*Où si de tant d'humains le salut t'appartient;
Rends de ces vains regrets la tourmente appaisée,
Et seiche ta paupière à toute heure arrouisée,
Sans faire de tes yeux tant de larmes plennoir,
Puis qu'außi bien l'Amour n'en a point pour les voir.*

*Iolas te demeure, & l'extreme aduenture
Qui tient mes os couverts dessous la sepulture,
Pour ne redoubler point cest ennuy vehement
Te rauit de ton tout vne part seulement:
Iolas ton autre oeil, que le Ciel a faict naistre
Si franc, si generoux, si fidèle à son maistre,
Que l'homme qui se veid de son corps desnué
Par le decret des dieux en diamant mué,
Qui le nom d'indompté pour sa constance porte,
N'eust pas l'ame en vinant plus pure ni plus forte.
A l'egual de tes yeux tous deux tu nous aimois,
Et d'un rayon conioinct noz esprits allumois.
R este, puisque la mort ceste couple sépare,
Que la perte de l'un par l'autre se reparé,
Que le nom d'Iolas ton dueil rende addoucy,
Que sans plus Iolas occupe ton soucy,
Et que ton Amour saincte en deux lieux dispersée
Soit apres mon trespass toute en lui ramassée,
Comme quand l'un des yeux de lumiere est priué,
L'effect de sa splendeur par l'autre est conserué,
Et le rayon est éteint en l'œil clair se r'assemble,
Qui seul void außi bien que tous les deux ensemble.*

*I'ay ma vie achueée, & limité le cours
Que le Ciel trop seure a prescrit à mes iours,
Issu d'un Sang illustre & plein d'un hault courage
I'ay par ta fauence scule en la fleur de mon âge,*

Les plus grands en fortune, & les plus signalez
 D'alliance de Sang & d'honneur egaiez;
 Aux demy-dieux aussi mon nom i'ay fait cognoistre,
 I'ay sur l'orgueil des flots veu ma gloire apparistre,
 Et couuert l'Ocean d'armes & de vaisseaux,
 Comme vn autre Neptune adore sur les eaux,
 I'ay soubs mon puissant bras tes provinces regies,
 I'ay de meurtre & de sang les campagnes rougies,
 Et dompté par trois fois tes peuples mutinez,
 Pris leurs villes de guerre, & leurs forts ruinez:
 Puis quand du temps prefix la somme fut remplie,
 Et que ma destinée en peu d'ans accomplie
 Alla de ma valleur les effets terminant,
 Par mainte belle platye au Ciel m'achevant,
 Sur la terre en cent lieux de mon sang humectée
 En mourant i'escriuis le beau nom d'Aristée:
 Maintenant ie m'en vay fardeau vain & leger
 De l'impitie & Charon la nasselle charger,
 Pour voir l'autre Vnivers, & les Royaumes sombres,
 Où le triste Pluton tient l'empire des ombres.
 Mais ni les eaux du fleuve en neuf ondes retors,
 Ni l'eternelle nuit qui couvre l'eil des morts,
 Ni le pesant sommeil, dont leur ame est pressée,
 Ne rendront ton image en la mienne effacée.
 Sans cesse mon esprit au tien sera conioinct,
 Et de toy le Destin ne m'esloignera point,
 I'en iure noz deux noms, sermens inseparables,
 I'en iure les flots naus mesme au dieu venerables
 Du Lac à deux replis, que ie vay trauerser,
 Sans espoir de iamais ces ondes repasser.
 La terre, qui ma cendre en son sein tient cachée;

Ne t'ira recellant que l'escorce seichée
 Et les voiles mortels dont i'estois revestis
Vn corps priué de sang, d'esprit & de vertus.
 Et le palle Nocher, qui guide avec ses rames
Le vaisseau destiné pour enlever les ames,
 N'emportera de moy qu'*vn ombrage mouuant,*
Fantosme vain & creux formé d'air & de vent:
De Daphnis la plus digne & plus belle partie,
En l'extreme accident du trespass garantie,
Ses desirs & pensers, son amour & sa foy
Laing du corps trespassé viuront tousiours en toy.

Vous qui faictes ouvrir les veines d'où l'on tire
Pour l'honneur des tombeaux le marbre & le porphires,
Et qui des clairs rayons de toutes parts semez,
Dont ma vertu rendoit vox esprits allumez,
Encore apres ma mort ayant l'ame eschauffée
Sur mes os consumez eslevez maint trophée
De harnois, d'estendars, de lances & d'escus,
Glorieux monuments des ennemis vaincus,
Qui dressez sur ma tombe & les camps & les villes,
Images de Bellonne & des fureurs civiles,
Qui tout autour de moy comme troupeaux, rangez
Les peuples par mon bras secourus & rangez
Et couchez au milieu les superbes statues
Du schisme & de l'erreur soubs la mienne abbatue:
Cessez d'aller au Ciel cet appareil haussant,
Et tant de durs labours l'un sur l'autre entassant,
Tant de pierres par art en hommes transformées,
Masses que le cizeau rend sans ame animées,
Tant de pierres, de bronze, où l'œil se void trompé:
*Aies d'*vn acier trenchant par trois fois retrempé,**

sur l'ouurage imparfaict tailles ceste escriture:

„ Daphnis, dont ceste pompe orne la sepulture,
 „ Pourueu d'un monument plus durable & plus beau,
 „ Dans l'ame d'Aristee establist son tombeau,
 „ Que le long cours du Ciel n'a pounoir de dissonldre,
 „ Et n'estrien en ce lieu sinon un peu de pouldre.
 Quel hault orgueil d'Egypte en poincte s'estenant,
 Quel arc, quelle colonne & quel marbre vivant
 Au prix de ceste gloire en tout temps assurée,
 Combatra des saisons l'éternelle durée?
 Les ans du cuire mesme entament la durté,
 Et la cruelle faulx de Saturne indompté,
 Contre qui des rochers les sommets ne sont fermes,
 Abbat ces monuments, ces pilliers & ces termes;
 L'honneur seul, ô grand Roy de tant de Rois issus,
 Que de t'estre si cher, vif & mort i'ay receu,
 Des siecles tous entiers surmontera les sommes,
 D'âge en âge courant par la bouche des hommes.

Aux fins de l'Uniuers, où tes regrets iront,
 Les peuples esloignez mes Manes beniront,
 Voyant par mon trespas ton ame desolée,
 Et ta seule douleur sera mon Mausolée.

Mesme l'heureux sejour des Herôs fortunez,
 Où les esprits sans corps de fleurs sont coronnez,
 Ayans enuers le mien ta faveur recogneuë,
 Se monstrera plus clair au poinct de ta venue.
 Là de rang & d'honneur les autres surpassant,
 Et les plus belles fleurs sur mon chef amassant,
 Aux dieux de dessous terre estonnez de ma gloire
 I'iray de mes Destins contant toute l'histoire:
 Le leur diray comment vivant ie fus aimé

D'un R oy si generoux, si grand, si renommé,
 Qui se void adorer de la terre & de l'onde,
 Et qui sert de lumiere aux autres R ois du monde,
 Prince égal à luy scul, dont le los merité

A pour bien l'U nivers, pour bien l'Eternité.

I'adousteray comment le destin, qui tout change,
 N'a peu de sa constance alterer la louange,
 Et comme de Daphnis, nom qui luy fust si cher,
 Le souuenir encor son ame s'ait toucher.

Aussi de tant d'Amour saintement obsernée,

De tant de fermeté par le temps esprouuée

La gloire en mon esprit iamais ne s'esteindra,

Et le fleuve d'oubly pour moy son nom perdra.

Ceux alors tous rauis, sentans de ces merueilles

Le murmure si doux sonner à leurs oreilles,

Beniront ma fortune, & me diront heureux,

D'auoir esté chery d'un R oy si generoux,

Dont la foy par les ans ne sera violée,

Qui verra sa constance aux siecles esgalée,

Et du sort pour iamais me voudra rachepter,

Partageant avec moy son Immortalité.

Ainsi puisse arriuer, cher confort de ma peine,

Sans que le cours du Ciel qui l'oubliance ameine

Iamais en ta belle ame ait pouuoir d'effacer

Celuy qui ne vit plus que pour ton seul penser;

Que la furyte des ans, qui la constance emporte,

Que le iour des saisons, qui rend l'Amour moins forte,

Affoiblisce sans plus, en cest esloignement

Le dueil qui par ma mort t'afflige incessamment.

Que de tes yeuse baignez, dont la flamme est perie,

La source desormais apparoisse tarie,

Que ce double torrent cesse d'estre espandu,

Et que de leurs rayons l'esclair leur soit rendu.
 Mais que tant de faueur par tes pleurs tesmoignée
 Jamais de ton esprit ne se voye estoignée,
 Que l'Amour vehement, dont il est transporté,
 Ait sa cause éternelle, & l'effet limité;
 Bref que la douleur passe, & que l'Amour demeure,
 Et que jamais Daphnis en ton ame ne meure.

Ainsi puissent les dieux ta fortune embrasser,
 Ainsi puissent les Cieux tous tes vœux exaucer,
 Ainsi dedans tes mains les beaux Lis refleurissent,
 Et de tes ennemis tous les conseils perissent:
 Ainsi de tes subiects contre toy rebellez
 Un iuste auuglement tienne les yeux voilez:
 Ainsi leur sang se gele, & de leur main perfide
 Tombe au iour du combat le glaive parricide:
 Ainsi par ta prudence, & par ton bras armé
 Puisses-tu dans ces fins voir bien tost r'enfermé
 Le desbord effroyable & les trouppes impies
 Des barbares Germains rauissantes Harpies:
 Ainsi puisse ta dextre à ton peuple agité
 Rapporter le repos partant d'ans souhaité,
 Et d'un si grand Estat r'affermir les colonnes:
 Ainsi puissent pleuvoir sur ton chef les coronnes,
 Ainsi Mars en Pallas, ta prudence au hasar
 Joigne à ton nom d'Auguste un renom de Cesar,
 Rendant par tes effeictz soit de paix soit de guerre,
 Ta gloire esgale au Ciel, ton Empire à la Terre.

O dieux, qui de là hault les destins dispensez,
 Dieux, qui de mes saisons les bornes avancez,
 Mars le premier de tous, qui par l'humeur sanglante
 Des combats m'as conduit, & dont mon ame ardente

Pleine en un corps mortel de desirs immortels,
 Glorieuse victime & trempé tes autels;
 Si de mes tristes sorts quelque remords vous touche,
 Oyez ces derniers vœux proferez par ma bouche,
 Et faictes qu'Aristée & les siens en tout temps
 Puissent de voz faveurs voir leurs esprits contens.
 Estendez la fortune & les ans de mon Prince,
 Prenez soing du salut de sa chere Province,
 A qui de mes hazards les fructs i'ay dediez;
 Et rendez par ma mort leurs mal-heurs expiez.

Et toy grand Aristée, ornement de ton âge,
 Qui des dieux sur le front portes la vraye image,
 Semant de tes haults faicts la gloire en mille lieux,
 Oy de ton cher Daphnis les eternels adieux.

Des-ia la nuit commence à reployer ses voiles,
 Et du Ciel (comme fleurs) enleue les estoilles,
 Des-ia le pointé du iour en l'orizon naissant
 Va dans l'air esclaircy mon idole effaçant,
 Et de mes compagnons la tourbe froide & palle
 Me appelle à haulte voix sur la terre fatale.

A Dieu donc, Aristée, il me faut avancer,
 Souvien toy de Daphnis qui s'en-vate laisser,
 Et qui par mille obiects en partant te coniure
 D'auoir tousiours au cœur son nom & sa figure,
 Par l'honneur immortel de tes actes passer,
 Partant de dons du Ciel en ton ame amasser,
 Par l'extreme bonté, par la valeur supresme,
 Par l'amitié parfaite, ou plusloft par toy-mesme,
 Par l'immuable foy qui te fait adorer,
 Et par tout ce qui peut ton esprit coniurer,
 Par ma vie au trespass pour ta gloire exposée,
 Et par le noir cireau qui couppa sa fuisse,

Par mon sang en mourant sur la terre versé,
 Par mon corps de la flamme & du glaive percé,
 Par mon ombre de coups encor toute couverte,
 Et par ma sépulture, avant le temps ouverte,
 Par mes os pour jamais dans le tombeau reclus,
 Et par mes yeux esteincls, qui ne te verront plus;
 Bref, par le desespoir, les regrets, la tristesse,
 Qui precedent mes pas en l'horreur plus espaisse
 Des lieux où loing de toy je me sens esgarer;
 Par le cruel instant qui nous va separer,
 Et par le dernier son de ma foible parole,
 Qui te disant à Dieu, sous les ombres s'enuole.

A ces mots il voulut son visage baigner,
 Et ce triste despart de pleurs accompagner;
 Mais ses yeux creux & vains, fantosmes inutiles,
 De larmes & d'humeur se trouuerent steriles.

DISCOVR S SVR LE TRESPAS DE MONSIEVR de Ronsard. Par le sieur Bertaud.



V A ND l'ame de Ronsard la demeure
 eut quittée
 Où le destin l'auoit soixante ans arrestée,
 Et que ce bel esprit de son corps dévoi-
 lé,

Comme venu du Ciel au Ciel fut reuolé;
 La France qui pensoit que iamais ses années
 Ne verroyent par la mort leurs courses terminées,

Disant qu'à sa naissance ainsi l'auoyent promis.

Et Iupiter luy mesme & les Destins amis:

Voyant son esperance en vent s'en estre allée,

Et la publique foy des Destins violée,

Elle ne peut muette endurer ce mal-heur:

Ains laissant librement murmurer sa douleur,

Et dire en soupirant d'une voix angoissée

Ce que sa passion dictoit à sa pensée.

En fin croyant son dueil toute en pleurs elle alla

S'en plaindre à Iupiter, qui durant ce temps là

Desarmé de sa foudre & nud de son Aegide

Banquoit chez Thetis la belle Nereide

Dans le sen des grands flots, qui d'un pas ondoyant

Font aupres de Thollon les Gaules costoyant,

Sejour où de long temps le vieil pere Nerée

S'aime plus qu'en nul lieu de la plaine azurée.

Là sous les flots marins un roc est esleué

Où comme une grand salle un bel Antre caue,

Qu'il semble que nature ait fait par artifice

Tant elle a sçauvagement en ce rare edifice

Imité le sçauvir de son imitateur,

Et rendu le dessem digne de son autheur.

Nymphes qui sous les eaux demenez vos carolles,

Prestez, ie vous supply, faueur à mes parolles,

Nevous offensant point si ie vois en parlant

De vos palais marins les thresors decelant,

Et si j'expose au iour ce que la mer profonde

Cache dans son abisme aux yeux de tout le monde:

Le discours n'est pas long, & ne merite point

Que les flots de l'oublie l'abîment de tout point.

Quand Neptune espousa la Deesse Amphyrite

Qu'Amour dedans son cœur auoit si bien escripte,
 La terre desirant l'Espousée honorer
 D'un present qui se pent à bon droit admirer,
 Tira hors de son sein ceste belle fabrique,
 Pour servir au festin de salle magnifique,
 Et depuis Amphyrte à Thetis la donna,
 Lors qu'au riimage Indois Neptune l'amena.

Prothée à qui ie doy le discours de l'histoire
 Que ie vois par ces vers sacrant à la Memoire,
 Me descriuant vn iour cet Antre merveilleux,
 Et les riches beautez dont il est orgueilleux,
 Me dit que le rocher dont il creuse la masse,
 Est tout d'un marbre verd qui l'Emeraude efface:
 Que mille grands coraux de la roche naissans,
 Et de leurs rouges bras l'un l'autre s'enlassans,
 Cheminans par la voute, & lambrissans la salle
 D'un superbe plancher que nul autre n'egalle,
 Imitent en iouant les treilles des iardins,
 Et leur pendent des bras des perles pour raisins:
 Que pour riche paué dessoubs les pieds blondoje
 Le luisant sable d'or qui dans Paëtole ondoye,
 Et bref qu'il paroist bien qu'un si beau bastiment
 Ent fait par les dieux seuls pour les dieux seulement.

Aussi les flots s'allez dont ceste roche est ceintelle,
 Comme arrestez d'un frein de respect & de crainte,
 N'osent entrer dedans ni le lieu visiter,
 Quoy que le fueil ouuert les en semble inuiter:
 Ains recognoissans bien qu'indigne de l'entrée
 Leur humeur est prophane & la Grotte est sacrée,
 Ils s'en retirent loing, l'enfermant tout antour
 De grands murs cristalins qui transmettent le jour.

*Là du plus precieux des Royaumes humides,
Par les sçauantes mains des belles Nereides,
En superbe appareil & conuenable aux Dieux,
Le festin est dressé, quand le grand Roy des Cieux
Vient es mers de deçà visiter chez Nerée
Thetis dont il a l'ame encore enamourée.*

*Firmy donc le soupper dont il auoit esté
Ce soir là de Thetis pompeusement traicté,
Comme les demy-Dieux alloient lever la table;
France portant en l'ame vn dueil insupportable
Entre dans ceste Grotte, & triste se icittant
Aux pieds de Iupiter, luy dit en sanglottant;
Pere, Ronsard est mort: où sont tant de promesses;
Qu'appellant à tesmoings les Dieux & les Decesses;
Tu me iurois vn iour par les eaux de là bas
Qu'il viuroit vne vie exempte du trespass?*

*Certes quand le mal-heur qui me portoit enuis,
Ent tant fait que mon Roy fut pris devant Paris,
Et que les Espagnols de mon mal triomphans,
Tremperent l'Insubrie au sang de mes enfans,
Alors que de douleur profondement attaicté
Prosternée à tes pieds ie te faisois ma plainte:
Nymphe, ce me dis-tu, console ta douleur,
Ton repos & ta paix naistront de ce mal-heur.
Il falloit que le cours des fieres Destinées
Allast par ceste roye à ses fins ordonnées:
Ainsi l'auoit le Ciel de long temps arresté;
Mais non plus que le cours des torrens de l'Este
Qui un orage conçoit n'est iamais de durée,
Mon sera le mal-heur qui te rend esplorée:
Car quant à la prison qui te fait souffrir,*

Tu verras dans un an ton Roy s'en retriver
 Plus grand, plus redoubté que si nulle tempeste
 D'ennuï & de mal-heurs n'auoit frappé sa teste:
 Car le mal-heur rend sage & son coup outrageux,
 Qui destruit les couëards, instruit les courageux.
 Ce pendant pour monstres que iamais is n'envoye
 Vne pure douleur ni vne pure ioye,
 Scache que ce mesme an qui maintenant escrit
 D'un ancre si sanglant son nom en ton esprit,
 Ce mesme an qui te semble estre si deplorable,
 Te sera quelque iour doucement memorabile,
 D'autant que dans le sein du terroir Vandomeis,
 Auant que par le Ciel se soyent tournez sept mois
 Un enfant te naistra dont la plume diuine
 Esgalera ta gloire à la gloire Latine,
 Et par qu'les Lauriers croissans au double mont
 Non moins que ceux de Mars t'ombrageront le front.

Ie ne soufflay iamais du vent de mon haleine
 Tant de diuinité dedans vne ame humaine,
 Comme i'en souffleray dedans la sienne, à fin
 Que ce qu'il chantera puisse viure sans fin:
 Et que non seulement il acquiere à sa vie
 Vne immortalité maistresse de l'enuie,
 Mais que mesme il l'acquiere à ceux de qui ses vers
 Voudront rendre le nom fameux par l'Uniuers.
 Pource appaise tes pleurs, consolant par l'attente
 De ce bon-heur futur l'infortune présente.

Ainsi flattant mon dueil & m'essuyant les yeux,
 Tu me disois alors, ô grand Prince des Dieux,
 Remarquant de Ronzard la future naissance:
 Es moy qui me laissay pipper à l'esperance,

Je finy mes soupirs en pensant qu'vn tel heur
 Me deuoit bien couster vne esgalle douleur,
 Et qu'encor ma fortune estoit elle enuiable,
 Si pour tant de mes fils couchez morts sur le sable
 Vn au moins me naissoit de qui l'estre diuin
 N'arriueroit iamais à la derniere fin.

Mais à ce que ie voy, ceste belle promesse
 Qui ne tendoit alors qu'à tromper ma tristesse,
 A trompé m'sn espoir & mon attente aussi:
 Car ce diuin ouvrier, ma gloire & mon soucy,
 Qui deuoit imiter du Cedre la nature,
 Qu'on void non seulement exempt de pourriture,
 Ains mesme en exempter ce qu'il tient enfermé,
 Si bien que par ces vers estant comme embaumé,
 Son nom ne devant plus perir dedans la tombe,
 Luy-mesme y est tombé comme vn autre homme y töbe,
 Et n'a pas moins payé pour passer Acheron,
 Que feroit estant mort vn simple buscheron.

Si m'estoys ie promis (& sans la mort cruelle
 Je croy que cest espoir m'auroit esté fidelle)
 De luy voir coronner d'une si belle fin
 L'œuvre qui conduisoit Francus au bord du Rhin,
 Que ni celuy qui fit soupirer Alexandre
 Sur le fameux tombeau de la Gregeoise cendre,
 Ni celuy dont Aenée a fourny l'argument,
 Ne le precederoyent que de temps seulement.
 Là i'espérois reuoir ma coronne Ducale
 Croistre soubs Pharamond en coronne R oyale:
 Là Clothaire vengeant l'injure de son fils,
 Mesurer de rechef les Saxons desconfis
 À la courte longueur de sa trenchante espée

Et de tous les plus grands la vie estre coupée.
 Puis ie me promettois que le fil de ses chants
 Courant legerement par la trace des ans,
 Paruiendroit à ce siecle, & par toute la terre
 Publiroit les beaux faicts soit de paix soit de guerre,
 De mes Princes derniers, & sur tous de celuy
Qui dans sa forte main tient mon sceptre aujourdhuy,
Le dernier des derniers en la fuyte de l'âge,
Le premier des premiers en prudence & courage.

Mais à ce que ie voy, i'ay raimement nourry
 Ceste attente en mon ame en faueur de H E N R Y:
La mort m'a pour iamais ceste gloire rauie,
Ronsard n'est plus vivant: mon espoir & sa vie
Ont fait tous deux naufrage encontre vn mesme escueil,
Et tous deux sont allez soubs vn mesme cercueil.

O Pere, se sçay bien que nostre obeissance
 Ne doit point murmurer contre ton ordonnance,
 Et qu'en ce qui nous fait eslouyr ou douloir
 C'est assez de raison qu'alleguer ton vouloir.
Aussi si retractant l'effet de ta promesse,
Ton vouloir est luy-mesme autheur de ma tristesse,
Et s'il n'accorde plus de repentance espoint,
Que ce bon-heur là soit: & bien, qu'il ne soit point:
Qu'il soit permis au Dieu de qui sujets nous sommes,
D'auoir le cœur muable aussi bien que les hommes.
 Mais si l'intention de ton premier dessin
 Reste encore immuable au profond de ton sein,
Qui donne ceste audace au pouvoir de la Parque
De rompre les arrests du celeste Monarque,
Qu'elle perde donc tout, s'il luy est tant permis:
Que les demy-Dieux mesme à sa loy soyent soumis,

Et que si sa fureur son courage y conuie,
 Elle me vienne aussi despoiller de la vie,
 Encor que ta fauer m'accordant des autels
 Me daigne faire asseoir au rang des immortels:
 Fauve qui maintenant m'est en peine tournée.
 Puis que de tant d'ennuis à toute heure gesnée
 Mon immortalité ne me sert seulement
 Que d'immortaliser ma peine & mon tourment.

Ainsi se complaignoit ceste Reine dolente
 Aux pieds de Iupiter en larmes distillante,
 Quand luy qui patient sa complainche entendit,
 Reprenant la parole ainsi luy respondit:
 Princesse, l'esperance en ton ame conceue
 Du viure de Ronsard à la fin t'a deceue,
 Non pour ce qu'és propos que de luy ie te tins
 Manqua la verité ni la foy des Destins;
 Mais pour ce qu'en ton ame escoutant ma sentence
 Manqua de mes propos la saine intelligence.

Je iuray roirement par les eaux de là bas
 Qu'il viuroit vne vie exempte du trespass:
 Mais ceste vie, ô Nymphé, il la falloit entendre
 De celle-là qui fait qu'on surviue à sa cendre,
 De celle-là qui rend vn renom ennobly,
 Et dont il n'y a point d'autre mort que l'oublly.

Car quant à l'autre vie à la Parque suiette,
 Le Soleil void-il bien quelqu'vn qui se promette
 De ne la point finir, puis que c'est seulement
 Pour prendre quelque fin qu'on prend commencement?
 O Nymphé l'estre humain ce n'est rien qu'un non estre:
 On commence à mourir dès qu'on commence à naistre;
 Et comme nauigner ce n'est que tendre au port,

Ainsi vivre ce n'est qu'aller deuers la mort.

Iette l'œil du penser dessur tout ce qu'enferre
 Dedans son large sein la rondeur de la terre,
 Tu verras que la faulx de la Parque & du Temps
 T'va tout moissonnant comme herbe du Printemps:
 Tu y verras perir les Temples magnifiques,
 Les grands Palais des Rois, les grandes Republiques,
 Et souuent ne rester d'une grande Cite,
 Simon vn petit bruit qu'elle a iadis este.
 Et si non seulement le temps fera resoudre
 Les Temples, les Chasteaux & les hommes en pouldre:
 Mais aussi ce grand Tout, ce grand Tout que tu vois
 Qui ne se fait ou tomber, tombera quelquesfois.
 Va, plains toy maintenant qu'une maison priuee
 Du sac vniuersel ne se soit point saupee,
 Et te desplaies de voir arriver à quelqu'un
 L'accident que tu vois arriver à chascun.

Je scay bien que ta perte estant desmesuree,
 Elle ne se peut voir suffisamment pleurée,
 Et qu'il est difficile en vn si grand mal-heur
 D'imposer promptement silence à ta douleur,
 Mais encor deurois-tu ton angoisse refraindre,
 Quand tu viens à penser qu'en ce qui te fait plaindre
 Tu te vois mesme auoir les Dieux pour compagnons,
 Et qu'aussi bien que toy du sort nous nous plaignons.

Regarde à moy qui suis le Monarque celeste,
 Encor ay-je senty que peult l'heure funeste,
 Encor m'a fait gemir la rigueur de son trait:
 Et bien souuent oultré de dueil & de regret
 Pour mes propres enfans tuez dans les allarmes
La mort iointe à l'Amour m'eust fait iester des larmes.

*Si la grandeur du sceptre enfermé dans mes mains
Me permettoit les pleurs aussi bien qu'aux humains.*

*Mon Sarpedon mourut en la Troyenne guerre,
Et mon Hercule mesme oste-mal de la terre,
Bien qu'il fust destmé pour estre l'vn des Dieux,
Sans passer par la mort ne vint point dans les Cieux,
Ainsi ce que le Sort a de plus lamentable,
En le rendant commun il le rend supportable,
Et la Parque addoucit l'aspreseurte
De ses funestes loix par leur égalité.
Et pourree ô belle R eine appaise ta tristesse,
Permetts que la raison ton courage redresse:
Souffre vn mal necessaire, & pense qu'on ne peut
Brauer mieux le Destin qu'en voulant ce qu'il veult.*

*Tu fais tort à Ronsard & à toy-mesme encore,
Si tu le vas plorant comme il faut que l'on plore
Ceux qui vont tous entiers dedans le monument,
Et ne laissent rien d'eux que des os seulement.
Il n'est pas mort ainsi, sa vine renommée
Suruiuante à sa mort tient sa gloire animée:
Et s'il ne vit du corps, il vit de ceste part
Qui le faisoit estre homme, & mesme estre Ronsard,
Joint que si les honneurs payez à ceux qui meurent
Addoucissent l'ennuy des amis qui demeurent,
Son cœur a bien de quoy consoler ses douleurs:
Car si iamais trespass fut honoré de pleurs,
Non de vulgaires pleurs, mais de pleurs vrayment dignes,
Et des Cygnes François, & du pere des Cygnes,
Son tombeau s'en verra tellement honore,
Qu'un Dieu mort ne scauroit estre autrement ploré,
Vn Temple est à Paris dans l'enclos où commanda*

La moitié de son cœur son cher ami Galande:
 Là se doivent trouuer en vestemens de ducil,
 Pour aller d'eau sacrée arrouasant son cercueil,
 Et payer ce qu'on doit pour le dernier office,
 Les plus rares esprits dont cest âge florisse,
 A l'entour du Tombeau coronné de Cyprés,
 Tuttans au lieu de fleurs des pleurs & des regrets.
 Sur le poinct que la troupe humectant ses paupières,
 Dira sur le cercueil les paroles dernières.
 Je veux que mon Mercure à l'heure vray larron
 Des cœurs & des esprits se change en du Perron,
 En ton grand du Perron la gloire de son âge.
 Je veux qu'il porte ainsi la taille & le visage;
 Et qu'empruntant sa forme, & ne se monstrant Dieu
 Simon en son parler, il s'affée au milieu
 De ceste docte bande attachée à sa langue,
 Et face de Ronsard sa funebre Harangue,
 Consacrant sa memoire, & comme aux immortels
 Euy donnant ce qui donne vn Temple & des Autels.
 Que si jamais on vit, soit dessous sa figure,
 Soit sous vn autre habit Mercure estre Mercure,
 On le sentirà par l'effet du parler,
 Qui comme vn fleuve d'or coulant sans s'escouler,
 Fera lors par essay cognoistre à l'assistance
 Combien absolument les loix de l'eloquence
 Regnent sur les désirs des plus rebelles cœurs,
 Ou commandant la ioye, ou demandant les pleurs.

L'assistance rauie & pleine de merveille
 Reffendant bien qu'un Dieu charmera son oreille
 Plus que jamais Ronsard admirera ton heur,
 D'auoir peu rencontrer un si digne loieur,

Et confessera lors comme esprise d'envie
Que ton trespass t'honore autant comme ta vie.

Au reste, ô belle Reine, asseure ton penser,
Que si iamais beau nom s'est veu styx repasser,
Ou sorti du Tombeau d'avec la froide cendre
Sur tout le large front de la terre s'estendre,
Et trouuer le Ciel mesme estroit pour son venom,
Ce sera de Ronsard le glorieux surnom,
Et n'en sera iamais sur la terre habitable,
Ni de moins envuyé, ni de plus envyable.

Vn iour doit arriver promis par les destins
(Et ce iour n'est pas loing) que des peuples Latins,
Que des champs Espagnols que de ceux d'Allemagne,
Et mesme de ceux-là que la Tamise bague,
Bref de toute l'Europe & des lieux incognus
Où ses escrits seront en volant parvenus,
On viendra saluer le sepulcre où reposé
Son ombre venerable, & sa dessouille enclose,
Seulement pour se voir de cest aise pourueu,
De s'en pouvoir vanter & dire, ie l'ay veu.

Là se celebreront d'une feste ordinaire
Tous les ans au retour de son anniversaire,
Des ieux & des combats entre les beaux esprits,
Où les mieux escriuans emporteront le pris.
Et ie veux que celuy qui par trois nuictz entieres
Veillant sur son Tombeau n'aura clos les paupieres
S'en retourne Poète, & que dans son pais
Rauissant de ses vers les peuples esbahis,
Il monstre que Ronsard l'heur de l'humaine race
Vivant fut vn Phebus, & mort c'est vn Parnasse.
Ainsi dist Jupiter, chateuillant de ces mœve

L'esprit de la Princesse: elle appasiant les flots
 Dont son cœur ondoyoit, ceste responce ouye
 Se leua de ses pieds, à demy resiouye
 R'entra dedans soy-mesme, & remist sur son chef
 Les fleurs qu'elle en osta deplorant son meschief.

O l'eternel honneur de la France & des Muses,
 Qui premier débrouillant les semences confuses
 De nostre Poësie en ordre les rangeas,
 Et leur Chaos antique en ornement changeas:
 Qui luy donnas des fleurs, donnas de la lumiere,
 Reformas la laideur de sa forme premiere,
 De ses diversitez tiras de doux accords,
 Et d'une ame divine animas tout son corps:
 Bel esprit qui n'eus onc ni n'auras en ce monde
 Au mestier d'Apollon d'esprit qui te seconde,
 Et de qui iustement nous pouuons prononcer,
 Sans que les plus sçauans s'en puissent offenser,
 Qu'au iour où ton trespass frauda nostre esperance,
 A ce iour là mourut la mort de l'ignorance.
 Pure & sainte clarté des esprits les plus purs,
 Espoir des temps passez, desespoir des futurs,
 Si quelque sentiment reste encor à ta cendre,
 Tant qu'à trauers le marbre elle nous puisse entendre,
 Entends grand Apollon du Parnasse François,
 Ces vers qu'en ton honneur ie chante à haute voix,
 Et ne t'offense point, si ie romps d'aventure
 Le repos que tu prens dessous la sepulture,
 Maintenant que ie viens pour te dire en ce lieu
 Et le dernier bon-iour, & le dernier Adieu:
 Ains prens en gré mon zele, & reçoy favorable
 Des ces tristes presents l'offerte pitoyable,

De ces tristes presents, qui sont comme les fruitz
 Que ta vigne semence en mon ame a produis:
 Car iour & nuit te lire enchanté de ta grace,
 Non comme l'Ascrean dormir dessus Parnasse,
 M'a fait estre Poète: au moins si m'imposer
 Un nom si glorieux, ce n'est point trop oser.

Je n'auoy pas seize ans quand la premiere flamme
 Dont ta Muse m'éprit, s'alluma dans mon ame,
 Et fist que ma ieunesse entrant en son Printemps
 Tint desia de l'Hyuer, ne prenant pas temps
 Qu'à lire tes escrits, & iugeant prophanée
 L'heure qu'à ce plaisir ie n'auois point donnée,
 Comme un ieune Amoureux qui pense auoir perdu
 Le temps qu'à voir sa Dame il n'a point despendu.

Depuis ie vins à voir les beaux vers de Des-Portes,
 Et lors mon feu nouveau print des flammes plus fortes,
 Allumé d'un espoir qui me fist presumer,
 De pouuoir aisement sa douceur exprimer,
 Espoir qui me trompa: car sa diuine grace
 Qui va cachant son art, & qui de prime-face
 Promettoit tout facile à ma presumption,
 Sesleue pardessus toute imitation.

Lors à toy reuenant & pensant que la peine
 De t'oser imiter ne seroit pas si vaine,
 Je te prins pour patron: mais ie peu moins encor
 Changer mes vers de cuivre en tes vers qui sont d'or,
 Si bien que pour iamais ma simple outrecuidance
 En gardant son desir perdit son esperance.

Adonc plus que deuant i admiray vos esprits,
 Ma main n'usa plus rien que voz diuins escrits,
 A toute heure en tous lieux ie portay vostre image

Deuant mes yeux errante & ferme en mon couraige;
 Je reueray voz nomis, reueray voz hostels,
 Comme les Temples saints des grands Dieux immortels,
 Voyant la palme Grecque en voz mains reuerdiez;
 Briefe vous adoray (s'il faut qu'ansi ie die)
 Tant de vostre bien dire enchanté ie deuins,
 Comme des Dieux humains, ou des hommes diuins.

Il est vray que l'esclair de la viue lumiere
 Que verloit vostre gloire en ma foible paupiere,
 Mesbloiuissant la veue au lieu de m'esclairer
 M'eust fait de vostre suite à la fin retirer
 Rebute pour iamais des rives de Permessie,
 Si de mon vieil espoir confirming la promesse
 Vous n'eusiez mon esprit à poursuivre incité,
 Me redonnant le coeur que vous m'auiez osté.
 Toy principalement belle & generuse ame,
 Dont l'eternel adieu de regret nous entame,
 Qui voyant mon deslin me voüer aux neuf sœurs,
 Me promis quelque fruit de mes premières fleurs,
 M'incitas de monter apres toy sur Parnasse,
 Et m'en donnas l'exemple aussi bien que l'audace:
 Car tu fus lors vn feu de ma crainte vainqueur,
 Qui m'esclaira l'esprit & m'eschauffa le coeur,
 Quand dvn conseil amy m'enseignant quelle voye
 Va droit sur Helicon, & quelle s'en deuoye,
 Tu me dis que Clion m'appereut dvn bon oeil
 Lors que mon premier iour salial e soleil:
 Qu'il me falloit oser: que pour longuement viure,
 Il falloit longuement mourir dessus le liure,
 Et que i'aurois du n'm, si sans estre estonné
 Je i allois poursuivant dvn labeur obstiné.

Vueillent les Cieux amis, ô l'honneur de cest âge,
 Rendre l'euement conforme à ton presage,
 Et ne permettent point que i'aye obtins en vain
 L'heur d'auoir vu ta face & touché dans ta main.

Ce pendant prens en gré, si rien de nous t'agrée,
 Ces pleurs qu'au lieu de fleurs & qu'au lieu d'eau sacrée
 Auec tout la France attains d'un iuste dueil
 Nous versons sur ta Tombe & de l'ame & de l'œil,
 Pleurs que ton cher Binet en soupirant amasse:
 Puis les meslant aux siens en de l'or les enchasse,
 Et dolent les consacre à l'immortalité
 Pour servir de tesmoings de nostre pieté,
 Et pour faire paroistre à ceux du dernier âge
Que nous auons au moins cognu nostre dommage,
 Et que nous l'auons plaint autant que nous pouuions,
Ne pouuans pas le plaindre autant que nous demions.

B E R T A V D.





STANCES FVNEBRES DU SIEVR DE PORCHERES:

*SVR L'A VIE, L'A MORT, ET
les escrits du feu Sieur de S P O N D E.*



*SP R I T tout plein d'honneur, hō-
neur des beaux esprits,
Qui prens deuers le Ciel ta route
souhaitée,
Pourquoy rends-tu si tost d'vn des-
daigneux mespris*

Au plus bas Element la matiere empruntée?

*O bel astre si propre en ce temps refroidi
Que le feu de la foy gele presque les ames:
Soleil qui vas cachant, sans toucher ton Midy,
Au Couchant de la mort, l'Orient de tes flammes,*

*Depuis qu'en l'Occident on te veid abaissé,
Que tu laissas la terre en des ombres funebres;
Mon cœur est au nuage, & mon corps est glacé,
Mes yeux sont à la pluye, & mon ame aux tenebres.*

Nul ne peut mieux que moy discouvrir de ta mort;

Pour en avoir esté le tefmoyn oculaire:
 Mais quand en ce discours ie bande mon effort,
 L'effort de la douleur me constraint de me taire.

Ie diray tes vertus selon ma passion,
 Ou les reciteray selon ma cognoscence:
 Si i'en dis trop de bien c'est mon affection;
 Et si i'en dis trop peu c'est mon insuffisance.

Ce bel esprit alloit au fauorable vent
 Alors que sa raison arresta sa carriere,
 Et comme son credit le poussoit en avant,
 Sa vertu tout ainsi le repoussoit arriere.

Tout le monde l'honore en sa prosperité,
 Pendant que son bon heur son merite seconde:
 Mais en abandonnant toute mondanité,
 Il fust lassé du monde, & delaisssé du monde.

Courage, dit-il lors, c'est ce que i'ay predit:
 C'est tout ce qu'il me faut, puis qu'il faut que ie m'aime:
 Non non, ie sauve tout, en perdant le credit,
 Et que perd-il celuy qui se sauve soy-mesme?

De l'Eglise ie voy le nauire assuré,
 Il faut entrer dedans, pour sortir de l'orage;
 Je veux en ce mal-heur me rendre bien heureé,
 Et pour toucher le port faire un heureux naufrage.

Puis ie voy ce grand R oy des Princes l'ornement
 Fils aisié de l'Eglise, & pere de la France,

A l'Eglise

*A l'Eglise sa mere obeyr seulement,
Et commander à tous par son obeissance.*

*Luy qui pardonne autant, comme il peut surmonter,
Et qui n'est surmonté sinon de sa clemence:
Qui dompte fierement ce qui veut resister,
Indomptable se rend sans faire resistance.*

*Heureux iour R oy des iours, que ce bien-heureuse R oy
Print aux pieds de l'autel ses graces immortelles,
Quand vainqueur de la terre, & vaincu de la foy
Il veit dessous les siens les testes des rebelles.*

*Seul ie ne change pas, ni pour luy seulement;
Te l'admire en cela, plus que ie ne l'imitoie:
Si ie fais comme luy; ce zélé changement
Vient de la cognoissance & non pas de la fuitte.*

*Mais quand pour voir la foy tu desfillas les yeux,
Desponde & que tu mis l'effect en apparence,
Fust ce pour obeir au Monarque des Cieux;
Ou bien pour caisoler le Monarque de France.*

*Car on te reprocha que l'imitation
T'attirant à l'autel, te retroit du Temple:
Mais tu declaras bien que ta conversion
Estoit plus par raison, que non pas par exemple.*

*Apres auoir tiré tous les traits de ton cœur,
Desendu vaillamment ce que tu voulois croire:
Tu vins combre at Beze, & demeurant vainqueur*

Las! tu perdis la vie, au gain de la victoire.

Escrivant contre luy tu trauaillois tousiours:
Mais ah! cruel trauail! diligence inhumaine!
En allongeant ton nom, tu raccourcis tes iours:
Pour renouire au repos, tu meurs en ceste pense.

Encor pour te smoigner au trespas ton amour,
Tu voulus, mais en vain,acheuer ce beau livre,
Qui te donna la nuit en recevant le iour,
Et qui te fist mourir quand tu le faisois vivre.

O livre & quel tourment avez vous merité
De sortir imparfait d'vne ame si parfaicté?
Vous batez vostre maistre; & vostre cruaute
Sonille vostre triomphe en causant sa desfaute.

Enfant aussi cruel que vostre pere est douce;
Posthume parricide, engence de Vipere,
Au morton mutilé las! comment naissiez vous?
Vous naissiez en creuant le flanc de vostre pere.

Vous l'avez veu finir sans qu'il veid vostre fin:
Rendez ceste ame là que vous avez rauie:
Quoy! Phebus se desplaist d'estre immortel; à fin
De mourir en ce dueil, & vous voulez la vie?

Non vous la meritez pour l'auoir r'animé:
Ce Phenix se voulut d'un feu de zele esprendre;
Vous estes le bucher qui l'avez consumé:
Mais il renaist de vous ainsi que de sa cendre.

Et toy de qui l'honneur mesprisant la santé,
A nostre remonstrance eus l'oreille fermée;
Qui venant par la mort à l'immortalité,
Aux despens de tes iours accreus ta renommée.

Ie mourray, disois-tu, ie mourray glorieux
Soldat de Iesus-Christ en si belle escarmouche:
Lors on voyoit sortir les larmes de mes yeux,
Quand i escontois sortir ces propos de ta bouche.

Ce n'est rien, dis-ie alors, craignez vous de mourir?
Ce n'est rien, me dis-tu, puis que c'est la mort mesme.
Ce n'est rien que la mort: ie ne crains de guerir
Tous mes extreſmes maux par ce remedé extreſme.

La Parque arrue à toy, à fin de faire aller
Ton ame sur le Ciel, & ton corps soubs la lame:
Avant que de mourir tu voulus m'accoller,
Mais en prenant mon corps, que ne prins-tu mon ame?

Ceste bouche se cloſt, d'où, quand elle s'ouuroit,
Distilloit le doux miel des facondes abeilles;
Ie croyois fermement, que quand il discouroit,
Nostre souuerain bien fust dedans les oreilles.

Il estoit si facond qu'il eust charmé la mort:
Mais las! il desdaigna de parler avec elle:
La mort fit contre lui tout son plus grand effort,
Cependant qu'il parloit à la vie éternelle.

En parlant il mourut: en mourant il parla,

Et soupira d'un coup la vie, & la parole:
Helas! pour un soupir son ame s'enuola:
Et pour tant de soupirs la mienne ne s'enuole.

Sa mort a donc esté l'eschelle de ses biens,
Et ma vie est encor en mes maux prisonniere:
Mes yeux, qui veistes lors en tenebres les siens
Et quoy voyez-vous bien encore la lumiere?

Cest esprit fust porté sur l'aile des Zephirs,
Qui musquant de parfums les campagnes d'Elise,
Sous l'oreille des fleurs halalent leurs soupirs:
Zephirs qui sont la voix, dont chasque arbre devise.

Qui retournent le son des chantres emplumex,
Et vont remurmurant la parole de l'onde,
Tous parloient de D E S P O N D E, & les bois animex
Inclinoient à ce nom leur cime vagabonde.

Là parmy les Lauriers, les Myrthes, les Palmiers,
Le Myrthe, le Laurier, & la Palme on lui donne:
Le chantre Vandemois se leuant des premiers
Des deux premiers rameaux lui fait une coronne.

La Palme, dit Seneque, est due à tes travaux,
Dont le poids n'a iamais tes vigueurs estouffées:
Tu reuelas tes biens sous le faix de tes maux,
Qui pousserent au Ciel l'honneur de tes trophées.

N'apprihs-tu pas chez moy ce bel enseignement,
Comme il faut que l'esprit en tous mal-heurs se range?

Tu changeas ma parole, & en ce changement
Si tu gaignes beaucoup, ie ne perds rien au change.

I'aime mieux ce François que non pas mon Latin
Et si i'estois mortel ce seroit mon langage:
Mais helas! ie maudis la mort, & le destin,
Qui ne t'ayent permis d'acheuer mon ouvrage.

Homere luy disoit, de S P O N D E studieux,
Je ne suis point ingrat de tes veilles passées,
Quand si ieune expliquant vn Poëte si vieux,
Tu mis à la clarté l'obscur de mes pensées.

Hesiode luy tint presque mesmes propos:
Mais il ne retint pas l'esprit en sa franchise,
Qui s'enuole sans peine au bien-heureux repos,
Et poursuit dans le Ciel le chemin de l'Elise.

Où, le chantre R oyal, qui l'auoit attendu
L'embrassant luy disoit ces paroles benignes:
Je t'estrains tout autant que tu as estendu
Les mystiques replis de mes chansons diuines.

Mais esprit immortel, raconte moy comment,
Et pourquoi tu changeas ta premiere creance:
Heureux, respond de S P O N D E heureux ce changement
Que ie puis bien nommer mon heureuse inconstance.

I'auoiss, irresolu, d'un & d'autre costé
Par diuerses raisons ma foy contre-poussée;
Et pesant l'apparence avec la vérité

I'inclinois çà & là mon ame balancée.

*Alors que du P E R R O N , l'esprit des bons esprits,
Le Démon du sçauoir, le Ciel de la doctrine,
Ciel qui comprenant tout, est du tout incompris,
Démon de forme humaine, & d'essence diuine,*

*Quand, dis- ie, du P E R R O N affermisst à l'instant
Du poids de ses raisons malégerie inconstance:
Je le voy, ie l'escoute, & veus en l'escoutant
La nature du vray en l'art de l'eloquence.*

*Je tasche à contredire à ce qu'il me disoit:
Je demande, il respond: ie m'estonne, il me presse:
Mais de ce bel esprit la force me faisoit,
Pour excuser ma cause, accuser ma foibleſſe.*

*Me voyla sans parole & luy sans contredit:
Si ſa capacité ne m'eut eſté ſuſpecté
Je me fuſſe rendu à celuy qui rendit
Et mon ame eſtonnée, & ma bouche muette .*

*Or quelque temps apres que ie fus en prison,
Eſpluchant de plus près ma creance premiere:
I' estois tout au travail, & tout à l'oraison,
Quand Dieu fauorifa ma peine, & ma priere.*

*Prison, non pas prison: mais pluſtost liberté,
Où i'eus tant de repos, de tant d'inquiétude;
Ie fus illuminé, dans cete obscurité:
Et bien accompagné dans cete solitude.*

I'y changeay done ma soy (bien-heureux & changement
 Que tu fus traueyé de mainte oëillade lousche!)
 Quand ie veis que le monde en parloit faussement,
 Je luy ouuris mon cœur, pour luy fermer la bouche.

Ie tiray du penser iusqu'au dernier reply:
 Puis ie fis vn traicté des marques de l'Eglise:
 Mais la mort m'empescha de le voir accompli,
 En arrestant ma vie avec mon entreprise.

Non rien ne me plenst tant, que de mourir alors,
 Que sortant de l'erreur, i'entray dessous la lame:
 Ainsi quand ie perdis la vie de mon corps
 Ie venois de gaigner la vie de mon ame.

La de S P O N D E se tenuist. Mais ie ne me tais pas,
 Tenant touſieurs ma bouche & mes yeux avec allarmes
 Car le Ciel enfermant ses yeux par vn tressas
 Voulut ouvrir les miens par vne mer de larmes.

Et toutesfois ces pleurs ne font rien que de l'eau,
 Trop debiles tesmoins d'vnè douleur si forte:
 Il faut qu'un inste los luy serue de tembeau:
 Mais pour louir ce mort toute leüange est morte.

Nous auons le sujet, & non pas le peuuoir:
 Qui pourroit bié louer de S P O N D E, que de S P O N D E?
 Celuy qui comprenoit vn monde de ſçauoir,
 Ne peut eſtre compris par le ſçauoir du monde.



SONET DV MESME
SIEVR DE PORCHERES.



ESPONDE ton mal-heur fust ta
felicité;
Tu fis, abandonnant la vanité mon-
daine,
De son incertitude me preuve certai-
ne,
Et trouuas ta constance en sa legereté.

Mon Dieu que ta prison fust bien ta liberté?
O combien de repos tu tiras de la peine!
Que de bon-heur Diuin de l'infortune humaine
Mourant heureusement en ton aduersité!

L'estœuf qu'o pouffe en bas, en hault faulte & s'elace
Receuant de son coup contraire violence;
Et plus fort abbatu ressaulte beaucoup mieux.

Dessponde tout ainsi tombant de la fortune
Tu prins si rude coup, qu'en ta cheute opportune
Repoussé contre-mont tu bondis dans les Cieux.



SONET A M. D. SVR
LA MORT DE SON MARY.



E LAS que ton mary fut digne de sa femme!

Femme par tes vertus digne de ton mary;

Et toy de luy cherie, & luy de toy chery

Vous faisiez dans deux corps de deux ames vne ame.

*Vous bruslastes tous deux d'vne semblable flamme;
De mesmes dons du Ciel chascun fust fauory;
Tous deux blessez d'un traict dont nul ne fust guery,
Et tous deux attachez d'vne divine trame.*

*Mais ton espoux est mort, & tu vis en ton dncil;
Te voyla seule au liet, & luy seul au cercueil,
Et sa mort de ta mort n'est encore suyvie?*

*Non non vous partagez vn reciproque sort:
Il prend dedans ton cœur la moitié de ta vie,
Tu prens dans son tombeau la moitié de sa mort.*

Par le mesme sieur D. P.



 VERS DU SIEVR DE
 SAINT LVC SVR LA MORT
 de sa femme, dont l'esprit vient
 luy parler de la sorte.



 LA M U E de mes desirs si douce & si
 aimée,
 De qui la seule ardeur a peu rendre
 allumée
 La glace qui couvroit mon chaste &
 libre cœur,
 Dont tu sus par vertu, non par Amour vainqueurs.
 Ame, qui tire encor pour vne fois seconde
 L'esprit qui te vient voir en ce terrestre monde,
 Fay cesser ces sanglots, ces pleurs, & ces ennuis,
 Qui rempent vainement le repos de tes nuictz;
 Le dur cœur de la mort ne s'amollit de larmes;
 Pour remire son effort recours à d'autres armes;
 En vn Amour si fort si débiles témoinz
 Pourroient le prophaner & faire estimer moins.
 Celuy que j'ay choisy parmy tant de jeunesse,
 Qui d'agréable port, de courage & d'adresse,
 De dessens estleuez son siecle embellissoit,
 Et au gré de mes yeux les autres surpassoit,
 Ne doit après ma mort me tefnoigner ses flammes
 Par les communs effets des plus communes ames.

I'ay, say luire des feux dignes de ton flambeau,
Capables d'esclairer en mon obscur tombeau,
Et si tu aime encor vne ame deuestue

De tous obiects mondains dont le monde se tuë,
Desponille toy, mon cœur, & delaisse en vivant
Ce que je n'ay laissé qu'au seuil du monument:
Abandonne le monde avant qu'il te delaisse,
Et que ton repentir succede à ta ieunesse:
Prons le soing de l'esprit, laisse celuy du corps,
De l'Amour imparfaict brise tous les efforts,
Où le monde retient encores prisonniere
De ta pure raison la plus claire lumiere.

Laisse de plus ramper avec ton corps mortel,
Par le feu de ton ame esleue toy au Ciel,
Exhale toy parmy ceste essence divine
Qui n'aspire qu'au lieu de sa belle origine.
Ta vie a peu de iours & beaucoup de douleurs,
Esperant tu travaille, ambitieux tu meurs
Avant qu'auoir attauchié un seul bien en la vie,
Dont elle n'ait esté aussi tost assouvie.

Du freste bien mondain, que tu as esprouvé,
Quel durable ou aimable onques as-tu trouué?
Le beau masque d'honneurs est plein d'inquietudes,
Tout sterile en plaisirs, fertile en seruitudes,
Autant que les thresors qu'on vvoid tant souhaiter,
Qui s'vsent en seruant, qui sont vains à garder,
Ou que les dignitez bien souuent confondues
Données sans vertu, & sans vertu perdues.

Mon ame, il y a peu en ce monde d'obiects
Qui ne soyent aux labours plus qu'aux loyers subiects.
La force & la santé de ieunesse se passe,

D'Amours & de plaisirs aisément on se laisse,
 A recevoir affront le plus foible est subiect,
 Du marteau en uieux le puissant est l'obieict,
 Vne fortune basse est touſſours mesprisēe,
 Vne haulte est ſouuent d'elle-mesme brisée,
 Bref, mon ame, tu vois que le mortel destin
 Renge & reduit çà bas toute chose à ſa fin.
 Ainsi comme ſe perd vn flot contre la rive
 A l'inſtant qu'efcumeux & enſlé il arriue,
 Qu'il termine ſon cours luttant contre vn rocher,
 Si toſt qu'il a oſé de ſa base approcher,
 Et qu'vn autre auſſi toſt eſteuē plus au large
 Prend le cours du premier & fait meſme naufrage:
 Ainsi ô flots mondains! nous mourons & naifſons,
 Et n'eſt qu'vn meſme cours en diuerſes façons.
 Chere ame, tu as veu des fortunes hauffées
 En plus grande faueur que les meſmes penſées,
 Et ceux qu'elle portoit en leur felicité
 Pouſſez d'ambition ne l'auoyent ſouhaité.
 Où ſont-ils maintenant? leur vie eſt conſumée:
 Ce qui n'eſtoit çà bas qu'une vaine fumée
 Leur eſt feu violent, qui maintenant leur cuſe,
 Ayans cognu trop tard que telle faueur nuit.
 Le repentir en l'ame, & au cœur la tristesse
 Eſt le fruiet plus certain que le monde nous laisse.
 C'eſte ſalle du bal, dont les lambris d'orez
 D'estoilles comme vn Ciel richement decorez,
 En qu'i tant de flambeaux esclatoient des lumières
 Qui ſurpassoient les feux des estoilles plus claires,
 Qui brillans & luisans, eſbloiuifſoient les yeux
 D'or & d'art en richis, d'or le plus precieux

Des riches mineraux dont l'Indien riuage
 Dessus noz froids climats emporte l'avantage;
 Salle dont l'estrangeur admirroit les grandeurs,
 L'entretien, la merveille à tant d'Ambassadeurs,
 La grand' salle d'Amour, le triomphe des Dames,
 Salle, où leurs vanitez allumoyent tant de flammes,
 Toute pleine de ioye & d'ardentes Amours,
 Pleine de douce grace, & de galands discours,
 De ieunes gens discrets, vaillans & redoutables,
 De braues Cheualiers, de Princes venerables,
 De Roynes, & de Rois, qui en leurs Maiestez
 Contrefaisoyent çà bas les haultes Deitez.

Où sont ils maintenant? où est tant d'harmonie,
 Qui l'oreille enchantoit, qui chatouilloit l'ayre,
 Quand le son des haulis, bois avecques leurs haultsons
 Appelloyent le grand bal, & que les violons
 Soudain recommençoyent, & de gaves cadances
 Varioyent & changeoyent le pas de mille danses?
 Tant de Gardes, d'Archers de hocquetons couverte,
 Tant de Seigneurs debout par respect descouverts,
 Qui d'aestres mouuemens ne rompoient le silence,
 Que du clin de leurs yeux attachez à la dance?
 Tout cela eut çà bas certain cours limite,
 Dont la peine ou loyer dure en eternité.

La faueur de ton Prince vn temps de toy iouye,
 S'est sans scauoir comment de toy esuanoüye,
 Au prie de son humeur plus que de ta vertu
 Tu ens fus pour vn temps paré & reuestu,
 Et dans l'interieur tu ressentois la peine
 Qu'on a de conseruer telle chose incertaine:
 La faueur se passa, & ton maistre est passé.

De son regne pompeux le grand lustre effacé
 Est en terre abbatu, & s'il en est memoire,
 Las! c'est pour le blasmer plustost qu'en faire gloire.
 Il n'est rien plus certain & plus frequent ça bas
 Que la mort, dont vivant ne se souvenir pas
 Fait les hommes tomber en des erreurs cruelles,
 Et pour les ioy's d'un iour perdre les eternelles.

Que les erreurs communs de toy ne soyent si juis
 Sensible à ton salut cependant que tu vis,
 Croy, crains, aimes, & fers, pleure, prie, & contemple,
 Et fay tout par raison plustost que par exemple.
 C'est vivre despourenu, nud de tout ingerement,
 C'est perdre son salut avec consentement
 Que de croire eeluy dont la foible puissance
 De ton salut perdu ne rend la recompence;
 Qui du bien temporel sans plus vit curieux,
 Il se treue en mourant desponillé de tous deux,
 Et que de l'Immortel la suerte & l'esperance,
 De l'autre survialloit la mesme ioyssance:
 Embrasse le travail dont le fruct est certain.
 Si ton Amour fut mien, d'un autre vol haultain
 Tire toy desormais loing de la creature,
 Et vole au Createur de toute la Nature.
 Tire ta Charité de si noire pris'en,
 Et l'estre plus hault au vol de la raison.
 Tu ne verras si test là ton ame envolée,
 Que du dueil que tu fais ell' ne soit consolée
 D'autre contentement qui ne se treue icy
 Que meslé d'amertume & du fiel de soucy:
 Mesmes le monde meurt & va en decadance,
 Les grands Astres n'ont plus leur premiere influence.

Les Cieux sont desreglez, ce sont les derniers ans
 Où la Vertu default, & les maux vont croissans.
 Sans regretter la fin à ma vie ordonnée
 Qui en soy finissoit & en la Destinée,
 Bannissant tes ennuis r'appelle tes vertus
 En l'action du bien, & ne lamente plus.
 Assez i'auray vescu si i'ay vescu année;
 I'estimeray ma vie à propos consommée
 Si le debile fil en a été coupé
 Toy -stant en mes nœuds encores occupé:
 Pour peu que ton Amour sa flamme eut amortie,
 Le desespoir cruel eut emporté ma vie,
 Assez ie t'ay laissé d'enfans à ton desir
 Digne s'd'y occuper ton soin & ton plaisir,
 Et de n'en plus auoir noz prières vries
 D'un sauorable oëtroy sont du Ciel accomplies,
 Comme les chauds souhüts tant & tant de moy faictz,
 Que quand le uur fatal voudroit rendre defaictz
 Les nœuds du saint lien dont i'estoïs asservie,
 Qu'il voulust commencer par le fil de ma vie.

A Dieu, chere ame, à Dieu, ie n'ay plus de loisir
 De rester plus long temps en ce dernier plaisir,
 A Dieu seul des mortels qui reste en ma pensée,
 Dont les tristes regrets à pitié m'ont forcée,
 Renversant des tombeaux les bornes & les loix,
 De venir te reuoir pour la dernière fois,
 Voyant qu'apres la mort, qui de toy m'a rauie,
 Mon Amour croist encor & prend nouuelle vie.

Ainsi dedans le Ciel de ma felicité,
 Ainsi dans le miroir de la dminité,
 Conservant & voyant le cours de ta fortune,

Il obtienne qu'elle soit à ton bien opportune:
Ainsi en noz petits croisse avecque les ans
Leregret vertueux de leurs ayeux vaillans:
I'en ay cinq dans le Ciel, & toy cinq en la terre:
Nous iouyssions la paix, vous au fort de la guerre
Des ennemis mondains, aurez tousiours besoing
Que nous ayons de vous & l'Amour & le soing
Ainsi rveille le Ciel, & qu'en moy ta memoire
Sur les ondes d'oubly puisse obtenir victoire.
Ainsi de mon tressas ton esprit agité
Puisse calmer ainsi que ie l'ay souhaité.
Ainsi addoucissant l'aigreur de ta tristesse,
Sans fin de nostre Amour, que l'ennuy prenne cesse.
Mon esprit ne peut plus rester en ces bas lieux:
De l'ame qui s'en va pren les derniers adieux,
Pren mon dernier soupir, ma dernière parole,
Pren le dernier à Dieu de l'ame qui s'enuole.
Ainsi l'esprit s'en va. L'ombre raine & la voix
Cessa & disparut à vne mesme fois.
L'ame de l'affligé avec l'autre est rauie,
Et delaissé son corps comme priué de vie.
Doucelement enhéiant palle, les yeux estainclz,
Et ayant de la mort tous les signes certains:
Un temps il reste ainsi (profonde letargie!)
Que son visage estoit de la mort l'effigie:
Ses membres, sa chaleur ses esprits perissans,
Le cœur soutient l'effort & les raramassans,
Il r'appelle le sang qui ia estoit en fuite,
Et seul à ceste mort pour luy-mesme résiste.
Les membres & le sang, la chaleur, les esprits
Dans le siege du cœur quelque force ont repris;

Le corps reuient vn peu, il respire, il prend vie,
 Et d'entr'ouvrir les yeux lui reuient quelque envie;
 Il les ouvre & reclost si lentement scillans,
 Qu'encores ils mouroyent ou semblloient sommeillans;
 Il pense deboucher l'organe à son oyse
 Pour recevoir encor la voix esuanoye,
 Pauvre n'ayant senty ni pourquoy ni commens.
 Ses sens estoient priuez de ce contentement.
 De sa main il attaint le rideau de sa couche,
 Il le tire & regarde, & d'une foible bouche
 De ce qu'il recherchoit priué tout à la fois
 D'un foible & triste accent il poussa telle voix:

Sont-ce les derniers mots de tes adieux funebres?
 N'orray-ie plus ta voix en ces sombres tenebres?
 O ma chere moitié, n'obtiendras-tu des Cieux
 Que quelque obiect de toy puisse attaindre mes yeux?
 Ame, r'approche encor, permets que ie te touche,
 Que ie prenne la mort d'un soupir de ta bouche,
 Ou repren de la mienne & vie & mouvement,
 Pour ne remplir qu'un corps ou un seul monument,
 Noz ames unissant s'il faut les corps dissouldre,
 Les cendres de noz os soyent vne mesme pouldre.

Des ombres seulement ses plaints sont entendus.
 Au vague de la nuit: comme il les void perdus,
 Presque encor vne fois il retourne en ce pasme,
 En sanglots & en pleurs il distille son ame.
 Le Ciel pense t'il donc que ie reste sans toy.
 Qu'on puisse subsister en la moitié de soy?
 Pense t'il que sans ame encor ie vucille vture
 Et retarder ça bas plus long temps sans te suyure?
 Si tu mourrois sans moy que feroy-ie en ta morte

Centre de mes desirs, mon seul tranquille port
 Soulas d'afflictions, remede à ma tristesse,
 Trefue de mes douleurs, mon surion d'allegresse,
 Faueur de mes desseins, ayde de mes soucis,
 Qui rendois mes courroux d'un regard addoucis,
 Qui avec tes verus auois formé mon ame,
 Qui n'auois d'imparfaict que le seul nom de femme,
 Qui fus de ma maison le lustre & parement,
 Et dehors le thresor & le double ornement.
 En te perdant, mon coeur, iamais plus ie n'espere
 D'autre aimable compagne, amy si necessaire,
 Tel ayde à ma fortune, un autre second moy,
 Qui m'estoys sans souspçon en conseil & en foy,
 Aimée entre les muens, dont l'ame auoit acquise
 La grace & l'amitié par sa libre franchise.

Plaindray-ie donc sans plus ce qui de tous est plainct?
 Plus qu'aux pleurs & aux plaincts doy-ie pas estre
 Ne sera-il permis à l'ame d'elle aimée attaict?
 De montrer sa douleur d'autres coups entamée?
 Des cœurs, dont l'amitié a faict les biens communs,
 Les traualx & trespass ne doiuent estre qu'vnis,
 Si vnis en souhaits, sentimens & ennuies,
 Mesme moment fatal doit terminer leurs vies.

Si ie vis, sera donc en mes maux violens,
 Touché par ton Amour du soing de tes enfans,
 Qui tout seul me retient au vouloir de surviure,
 Comme le mien me pousse au desir de te suyure.

Si ie vis, ce sera ne respirant qu'ennuis,
 Trainant en ma langueur & les iours & les nuictz,
 N'entreuyant que toy, en qui i'ay r'enfermée
 Ceste douce memoire amere & tant aimée:

Ce sera de mes yeux le transparant crystal,
Ils ne verront iamais qu'au trauers de mon mal:
Aussi bien leur clarte trop ingrate & cruelle
A peu voir en ta mort la mort triompher d'elle.
Si ie vis, ce sera pour plaindre incessamment,
Pour m'affaiblir au dueil de mon esloignement,
Pour rendre à mes longs iours ma douleur esgalée,
Qui chaste en ses ennuis ne sera violée,
Et qui d'objecls nouueaux n'impramera penser.
Capable d'en pouvoir vn seul traict effacer:
Ce sera pour bastir de ton Amour ma gloire
Simon dessus l'espoir, au moins en la memoire,
Pour y construire vn Temple à tes honestetez
Où sera vn tableau de toutes tes beautes,
Là i'appendray l'effect du veuf cours de ma vie,
Si elle dure plus que ie n'en ay d'envie.

De cest obiect aimé finissons le discours
Sans iamais en finir les constantes Amours;
Mes songes peu communs sont vn certain presage
Qu'heureux ie doy bien tost seconder ton voyage,
S'il ne succede ainsi, à tousiours des humains,
O songes bien-heureux, soyez reputez rains;
Mais s'il airue aussi, soyez tenus oracles
Remplis de sens mystic & de profonds miracles,

L'ESPRIT DE LYSIS
 DISANT LE DERNIER
 adieu à sa Flore.
 DIALOGUE.

FL. **V**R le poinct que la nuit pliant son
 noir manteau
S Pour faire place au jour r'appelle ses lumières,
 Et qu'un profond sommeil arroussé de son eau
 Charme de noz ennuis les humaines paupières;
 I entends prez de men liet vne dolente voix,
 Elle estoit à la voix de mon Lysis pareille,
 Je sens un bras plus froid que marbre mille fois,
 Dont l'un en me poussant, l'autre en criant m'esveiller.
 Un ieune homme couvert de playes & de sang
 Se prosterne à mes pieds: ma poitrine se glace,
 Mon cœur saisy d'effroy pantelle dans mon flanc,
 Et à ce triste obiect ie tombe sur la face.
 Madame, ce dit-il, assurez vostre peur:
 Je suis vostre Lysis, qui premier que descendre
 Dans le val tenebreux plein d'eternelle horreur,
 Le funeste deuoir ie vous suis venus rendre.
 Je recongneus sa voix, & ouurant mes deuz yeux
 Je remarquay mains traité de sa beauté première,

Lysis, dy-ie en pleurant, quelle fureur des dieux
T'a faict si tost quitter du Soleil la lumiere?

LYSIS. Les dieux ne sot auheurs du massacre inhumain
Qu'un perside assassin attiré par son maistre,
En sa propre maison a commis de sa main,
Avec plusieurs voleurs compagnons de ce traistre.

F L. Quoy? tant de riches dans dont le Ciel t'honoroit,
Ta force, ta valleur, ta grace, ta faconde,
Et tant d'exploits guerriers que la France admiroit,
N'ete denoyent-ils pas rendre amy tout le monde?

LY. Flore, vous vous tronipez, l'esclat de ma vertus
Est l'vnique venin qui m'a priué de vie,
C'est le foudre cruel dont ie suis abbatu,
Le rocher de ma nef, la butte de l'enuie.

Ceux qu'aujourd huy l'on voit les premiers râgs tenir,
Rodomons de piaffe, & garces en courage,
Ne pouuans de mon los le renom soustenir,
Ont achepé ma mort pour assouvir leur rage.

F L. O detestables meurs! ô siecle rigoureux!
Forge de trahison, eschole d'injustice,
Des siecles le dernier, ô siecle mal-heureux!
Tu esteins la vertu pour auancer le vice.

Lysis mon tout, mon bien, mille & mille trespass
Me feront chascun iour voir d'Acheron la rive,
Si d'un coup seulement ton ombre fuyt là bas,
La gloire de tes faicts restera toujours vine.

L Y. J'eusse fort désiré mourir au liet d'honneur,
Mettant un camp en route, ou forceant une place;
Mais ce qui plus helas! augmente ma douleur,
C'est que mourant ie perds les rais de vostre face.

F L. Le genre de ta mort tesmoigne ta valleur

Et de tes ennemis la coüardise infame:

Tant qu'en moy restera de vie & de chaleur,

Touſiours, mon cher Lysis, tu viur-as en mon ame.

L Y. *Touſiours ie garderay dessous l'obſcur tombeau*

Ta grace, ta vertu dans ma poictume enpraincte,

Et le Lethe oublieux m'abreuant de son eau

Ne fera que i'oublie vne amitié si sainte.

F L. *L'excēſſue douleur ne me permettra pas*

De ſuruiure apres toy: les maux qu'Amour me liure

Sont beaucoup plus cruels que le cruel trefpas;

Tu m'emportes le cœur sans quoy l'on ne peut viure?

L Y. *Quiconque veut guerir eſt iaſin à demy,*

Madame au moins tenez vostre douleur couverte,

Que ſi vous ne pouuez oubliez vostre amy,

Songez au bien paſſé & non pas à la perte.

F L. *Puisque la vertu ſcule en aimant ie poursuis,*

Peu me chaut que chascun fondre en larmes me voye:

Me ſouuenir de l'un ſans l'autre ie ne puis:

Le dueil entre en noz cœurs plus auant que la ioye.

L Y. *A Dieu, Madame, à Dieu, le messager des dieux*

Pour paſſer le noir fleuve importun il me r'appelle:

A Dieu, beaux yeux, plus clairs que les flammes des

D'un eternel à Dieu, à Dieu Flore la belle. (Cieux,

F L. *Lors ie faulte du liet pour ſa fuyte arreſter,*

Mais pensant l'embrasser rien que vent ie n'embrasse:

A Dieu doncques, Lysis, l'eternal Iupiter

Guerdonnant tes vertus te reçoiuue en ſa grace.

O nuict cyuelle nuict, tu me ſeras touſiours

Triste, mal-encontreſſe, & des nuictz la plus noire;

Tu m'as rauy mon tout, les traſs au Dieu d'Amour,

Les attrays à Venus, à Bellone la gloire.



 DIALOGUE SVR LE
 TOMBEAU DV CAPITAINE
 Ernanteillo, qui surprit la ville
 d'Amyens, & y fut tué
 durant le siege de la
 reprise.

LA TERRE.


 C V L P T E V R , laisse ton œuvre, il ne
 faut que tu tailles
 Ce marbre pour dresser vn sepulcre à ce
 corps:
 Car ie veux le vomir du fond de mes entrailles,
 Et le rendre aux viuans pour me venger des morts.
 Respons moy ie te pry', seroit il raisonnابل
 Que luy qui vint troubler ma paix & mon repos,
 R eposast honoré d'vn tombeau venerable
 Dans mon sacré giron faict butin de ses os?
 Non, cela ne peut estre: ainsi qu'en cette vie
 L'Espagnol au François ne se peut accorder:
 Comme on ne void entr'eux aucune sympathie,
 Françoise vn Espagnol ie ne scaurois garder.

L'esprit d'Ernanteillo.

Cuelle, oses-tu bien murmurer ceste iniure
 T'efforçant de priuer mon corps de cet honneur?
 Pretends-tu violer le droit de sepulture
 Pourco que tu n'es plus serue de mon bon-heur?
 T'ay-ie pas iustement par les armes acquise?
 N'ay-ie pas mis ton col soubs le iouz de ma loy?
 Je suis mort ton vainqueur dans la place conquise;
 Voudrois-tu donc nier de n'estre encore à moy?
 Tresspas aduantageux! ô Mort bien fortunée,
 A qui ma viue gloire a desja suruescu,
 Vous accomplistes bien l'heur de ma destinée,
 En me rendant ainsi plus vainqueur que vaincu.

La Terre.

La mort eut bien pouvoir, Esprit, de te distraire
 De ton corps qui mourut pour ta temerité:
 Mais à ton arrogance elle n'a peu soubstraire
 Cela qui te peut faire aimer la vérité.
 Confesse toy vaincu; cede au plus fort la gloire,
 Et te souvienne aussi que celuy n'est vainceur
 De qui la mort, aux siens fait perdre la victoire;
 Et qu'o ne peut pas vaincre en n'ayat point de cœur.
 Mon grand Roy t'a vaincu: t'a il peu prendre enuie
 De mourir plus heureux qu'estre vaincu par lui?
 Tu as eu plus d'honneur en finissant ta vie
 Vaincu d'un si grād Roy, qu'estre vainqueur d'autrui.

Puis

L'esprit d'Ernanteillo.

Puis que Mars & Bellonne & la Fortune mesme
 Souffrent d'estre icy bas commandez par ton R^{oy},
 Je me constrain comme eux, plein d'un regret extreſme
 De souffrir que ſon bras triomphe auſſi de moy.
 Mais, comme eſtant forcé ie ſouffre à leur exemple:
 Terre, ſouffre à la mienne, & permets qu'à mes os
 Enfermez au ſepulcre en l'enclos de ce Temple,
 Succede apres la peine un eternel repos.
 Et que mon effigie en porphire eſteuſe,
 Enfermant de ſa dextre A miens peinçl en or,
 Monſtre de l'autre main en ta langue grauee
 Sa priſe, l'an, le iour, & mon beau nom encor.
 Pour à l'âge futur monſtrer que mon audace
 Fit penetrer l'Espagne en France bien auant:
 Et que pour mon grand R^{oy}, c'eſt guerriere place
 A nul autre qu'à moy ne fut auparauant.

La Terre.

Ces Coloffes viuans, qui iadis entafferent
 Les monts, pour aux grānds Dieux les Cieux faire
 quitter,
 Auecques leurs rochers, à la fin renuerſerent,
 Esprouuans ſur leur chef l'ire de Iupiter:
 Pour memoire à iamais d'une ſi folle guerre,
 Et pour rendre à noz yeux l'acte touſiours nouueau,
 Ces monts poinctus ſeruans de bornes à la Terre,
 Aux Geans infenſez ſeruient de tombeau:
 Ainsſi, chetif Esprit, veux ie bien que ta eendre

Demeure icy touſſours, pour touſſours tesmoigner
 Qu'eftant bien toſt monté, toſt on te veid descendre,
 Et que ſur les Franſois tu n'as rien peu gaigner.

ELEGIE DE LA BELLE
 CINNOPE, SVR LA MORT
 de ſon braue Dares
 Phrygien.

Q V A T R I N E.

PRes d'vn bois ſolitaire oyant pleindre Cinnope
 Quelqu'vn pour ſes beautez touché d'autre ſouzy,
 Jamais, dit-il, ſans ſe urs on ne veid Calliope:
 Son ennuy vient-il point de ſe voir ſeule icy?



ESS E Z ardens ſouſſirs ſans arreſter
 ce cours
 Dont avec mille pleurs coule v n triste
 diſcourſ;
 Aſin que ie raconte en pitoyables car-
 mes

La caufe de mon dueil trop cogneu par mes larmes.

Or quelle que tu fois, Muse, entre les neuf ſœurs
 De nature contrarie aux plaiſirs & douceurs;
 Dont l'œil melancholique & triste fauorise
 Aux funebres eſcrits; aide à mon entrepriſe;
 Façonne ce diſcourſ, où le tourment ſecret,
 La tristesse, l'ennuy, & l'eternel regret

Aigle rongeant mon cœur, sera comme en peincture
 Mis au devant des yeux ainsi que ie l'endure;
 Pour que puisse yn chascun s'estouuoir à pitié
 Voyant la fermeté d'une sainte amitié
 Entre deux cœurs vnis que la Parque barbare
 Ostant l'ame du corps, encore ne sépare.

Loing de moy donc Euterpe & Terpsichore aussi,
 Vostre stille gaillard ne conuient pas icy:
 Melpomene dolente avec sa voix tragique
 Plaindra bien mieux l'estat de ma fortune inique.

Las! ie ne scay doutense en si faschuse mer
 Des sanglots & de pleurs où ie doy ia ramer:
 Les vents de mes soupirs & les flots de mes larmes
 Des-ia deçà delà tiennent en tels allarmes
 La Nef de ma raison, que ie ne puis du port
 Singler en haute mer ni me r'ancrer à bord:
 Mais Dieu! s'esbahit-on si nocher sans estoille
 Par ceste nuit d'ennuis ie ne puis faire voille?
 Et si lors qu'à mes yeux mon bel Astre ne luit,
 Le vogue où la tourmente & la mer me conduit?

Celuy Las! est esteiné dont la viue lumiere
 Esgalloit du soleil la clarté constumiere:
 Son doux regard aussi m'estoit cent fois plus cher
 Que n'est au marmier craignant l'aspre rocher
 De Scylle ou de Charybde au milieu de sa course
 Durant l'obscure nuit, la grande & petite Ourse.

Seul il estoit mon Ourse, & ma Pleyade encor:
 Je ne puis le nommer mon fidele Castor:
 Car s'il l'estoit ô Dieux! long temps a que ma vie
 Pour prolonger la sienne eust esté raccourcie.

Las! quel bon-heur i aurois si s'auois rachepté

D'une part de mes iours telle douce clarté;
 Mais plus heureuse encor, si mon entiere vie
 M'eust pour la sienne esté de la Parque rauie,
 Ou si en mesme iour comme deux vrays Amants,
 Nous eussions acheué noz amours & noz ans.
 Afin d'estre conioincts par mesme destinée,
 Comme ia nous serions d'un heureux Hymenée,
 Si l'enuieuse mort d'un pas trop aduancé
 N'eust tranché de sa faux ce lien commencé.

Ha mort! mort ennemie, aveugle, inexorable,
 Sourde, jalouse mort, cruelle, impitoyable;
 C'est à ceste heure helas! qu'avec preuve ie croy
 Les maux dont tant d'humains se plaignent contre toy:
 Car si tu ne m'estois, comme à tous, ennemie,
 Tu n'eusses pris celuy dont ie fus tant amie:
 Si tu n'estois sans yeux, tu n'eusses pas deffaict
 En la fleur de ses ans, un homme si parfaict:
 Si tu te fleschissois par aucune priere,
 La mienne eust addouci ta rigueur constumicre:
 Si ton oreille sourde eust ouy mes clamours,
 Celuy seroit vivant qui mort fait que ie meurs:
 Si tu n'eusses conceu de mon bien vne enuie,
 Las! un si cher Amant seroit encor envie:
 Si ton cœur n'estoit plein d'extreme cruauté,
 Ton dard auant ses iours ne me l'eust pas osté:
 Bref, si quelque pitié logeoit dedans ton ame,
 Ceste sanglante faux, qui noz trames entame,
 Feust cheute de ton poinct d'un effort gracieux,
 Par les ameres pleurs qui tomboient de mes yeux;
 Plustost que se tremper dans le sang magnanime
 D'un homme si parfaict qu'on l'auoit en estime.

sur son front reluisoit la grace & la douceur;
 Le courage & l'Amour logeoyent dedans son cœur;
 Sa constante vertu le rendoit admirable,
 Il attiroit à soy d'un parler agreable
 Les plus sauvages cœurs, ainsi qu'au temps passé
 On dit un Amphion seul avoir amassé
 Par son luth & sa voix, d'une architecle baleine
 Les pierres pour bastir la muraille Thebeine:
 Et de mesme qu'Orphée expert Musicien,
 Par les mignards accords de son luth Thracien
 Gaigna du fier Pluton la sévère Justice,
 Impétrant le retour de sa femme Eurydice.

Ah! mon cher Amphion, si ainsi tu pouvois
 Rompire le fort destin des douceurs de ta voix,
 Et mouvoir cette pierre où repose enserrée
 Compaigne de tes os nostre amitié murée,
 (Car i'ay souuent ouy gemir si doucement
 Le luth dessous tes doigts, nostre amoureux tourment,
 Qu'Orphée & Amphion, sans te porter ennuis,
 Scroyent mesme ravis de si douce harmonie)
 Dieu, nouvelle Niobe en quel heur ie serois
 Au milieu de mes pleurs, lors que i'embrasserois
 D'un marbre soupirant, dedans ta sepulture
 L'ombre & l'idole sainte de ta belle figure,
 Au lieu du lourd tombeau qui trouble ton repos
 Rendant la terre en bas moins legere à tes os!

N'as-tu pas comme Orphée & l'art & la science
 Pour estre son égal en pareille puissance?
 Et pour me retirer de l'enfer des ennuis,
 Où vivant par ta mort viue & morte ie suis?
 Mais helas! quel erreur de croire en este fable,

Dont le conte inuente n'a rien de véritable,
 Qu'Orphée ait retiré, ou bien peu s'en fallut,
 Sa femme des ensers par la corde d'un luth:
 Non, ce n'est que mensonge; & la mort obstinée
 Ne changera iamais ta dure destinée.

Aussi dit-on bien vray que cent mille chemins,
 Pour descendre là bas, sont ouuers aux humains,
 Mais que pour delaiffer la tenebreuse biere,
 Et retourner le pas deuers ceste lumiere;
 Là est l'œuvre si grand, & si laborieux,
 Que l'homme n'y peut rien sans la faueur des Cieux,
 Non plus que le poisson, qui facilement passe
 Dans la moiste prison d'une trompeuse nasse,
 Dont les souples osiers en pincées ramassez
 Empeschent son retour de leurs bouts herissez,
 Et font que prisonnier aussi tost il demeure
 Au pouvoir du destin qui ordonne qu'il meure.

Ainsi donc, mal-heureuse, en éternelles pleurs
 Il me faudra couler mes ameres douleurs,
 Sans espoir de te voir d'une seconde vie
 Mon ame deliurer aux tourmens asservie:
 Car les dieux enuieux de quoy tes actions
 Surpassoient la grandeur de leurs perfections,
 De peur qu'on t'admirast d'avantage en ce monde,
 T'ont noyé pour iamais en la stygieuse onde.

Jupiter enuieux voulut clorre tes yeux
 Taloux que leur clarté vainquit celle des Cieux:
 Et sa fille Minerue enuia ta sagesse,
 Mercure ton discours, Venus ta gentillesse,
 Apollo ton venom, qu'au premier temps il eut
 De contenter l'oreille au doux air de son luth,

Et Mars encore plus ton courage en allarmes,
 Qui te faisoit, sans peur, entre mille gens-darmes,
 Monte sur vn courfier, le coustelas en main,
 Par les rangs plus espais tantost fendre vn chemin,
 Et tantost de retour, par cent mille ruades
 Par voltes & par bons & par mille passades
 Terrasser l'ennemy, & d'vn fouldroyant pas
 Aduancer à chascun la fuite ou le trespass:
 Car ce guerrier, jaloux d'une telle prouesse,
 Comme vn iour il te veid au milieu de la presse
 A galoper sans cesse & sans cesse courir,
 Ne pouuant t'approcher pour te faire mourir,
 Te desbanda de loing vn impetueux foudre
 Meslé de feu, de plomb, de fumée & de poudre
 Que Vulcain luy forgea (car il le cognoissoit
 Pour l'Amour de Vénus qu'amant il careffoit,)
 Et t'en froissa le bras: hal! cruelle aduenture
 D'un homme destiné pour miracle en Nature!

Le mal d'un cours secret, n'estant auparauant
 Qu'au dessus de la main, passe bien plus auant:
 Du bras il gaigne au corps, & tellement se hausse,
 Qu'en fin il t'abaisse dedans la noire fosse.

Ainsi deuant tes iours tu sus pris de la mort,
 Et, comme par le poing, d'un rigoureux effort
 Tiré dessous la tembe en despit de Nature,
 Qui ne deust qu'au vieillard ouvrir la sepulture:

Ainsi ton ieune bras receut le mortel coup
 Qu'il auoit aux combats fait sentir à beaucoup:
 Mais leur mort à la tienne helas! est dissemblable,
 En ce qu'on void la leur seulement dommageable
 Aux plus malencontreux qui en sont emportez,

Et finissent leurs iours sans estre regrettez;
Ou la tienne est à moy tellement importante,
Qu'absente de tes yeux rien plus ne me contente
Sinon le doux espoir de te suiure là bas,
Et de chercher ma vie au chemin du trespass,
Pour que mesme la mort, qui l'Amour desassemble,
Ne nous puisse empescher de viure encor' ensemble:
Car i'espere mourant, qu'en mon dernier respir
Cessant mon dernier dueil, & mon dernier soupir,
Par vn heureux trespass ie reprendray la vie
Que la Parque m'auoit par la tienne rauie.

Mais ie crains toutesfois que le sort mal-heureux,
Et ce Juge Minos, qu'on tient si rigoureux,
Ne t'oste d'avec moy des forests amoureuses,
Pour te placer au rang des ames generueuses
De ces braues guerriers, qui hardis, de leur temps
Ont acquis de l'honneur vaillamment combataus.
Ma peine esgalleroit le tourment de Tantale
Altcré dedans l'eau dont iamais il n'analle,
Et affanié du fruct qu'il ne peut approcher,
Bien qu'il brusle en son eau du desir d'y toucher:
Ainsi parmi les fruits de ta douce presence,
I'esprouuerois la faim d'une trop aigre absence.

Helas! si ton oreille eust daigné m'escouter,
Et tes yeux voir les miens de larmes degouster,
Quand tu me dis à Dieu, tu ne serois en peine
D'esprouuer de Pluton la rigueur inhumaine;
Ains iouïrois encor du luisant iour des Cieux,
Et moy de la clarté de ton oeil gracieux.

Mais quoy? l'ardent desir de faire par l'armée
Sur vn vaste coursier voler ta renommée

En seruant à ton R oy, passa lors en vigueur
Les feux que Cupidon t'allumoit dans le cœur.

Des-ia tu me laissois, & ton cheual farouche
Rongeant son moiste frein d'une escumante bouche,
T'attendoit en la rué, & de son pied sonnant
Rendoit tout à l'entour le paué resonnant,
Lors que parlant à toy ie tiray demi-mort
D'entre mille soupirs ma voix en telle sorte:

Chetisue doy-ie donc à ceste heure en ce lieus
Prendre congé d'Amour d'un eternel à Dieu?
Faut-il qu'en me laissant tu laisses despouruenç
Mon ame de plaisir, de lumiere ma veue,
Et mon cœur de l'espoir qui seul me consoloit
Quand l'absence autresfois mon ame desoloit?

Las! il me semble en toy voir asiourd'huy reuiure
Celuy, come en valeur, qu'en mal-heur tu veux suisire,
Ce fauor de Mars, de Marsen fin donté,
Dont le sort, de toy-mesme autresfois raconté
Quand le dessein trompeur d'une accorte finesse
Des Dames & d'Amour retira sa ieunesse,
Deust par exemple auoir tes desseins retenus,
Fayant la mort de Mars pour l'Amour de Venus.
Encor' en ce desir prendroy-ie pour excuse
Si quelque Vlysse accort, par l'appas d'une ruse
(Jeune Achille entre nous) te destournoit d'icy,
Mais l'Vlysse & la ruse est qu'il te plaiſt ainsi.

Mon esprit tout confus d'un sinistre presage,
De ce triste despart ne prevoit que dommage:
Face le Ciel plus douce d'un supresme pouvoir
Que rompant le destin ie te puisse reuoir:
Mais un cruel penser qui fascheux me soucie,

Me met devant les yeux l'exemple de Decie
 Dont le cœur genereux de sa mort consolé
 Vole avec son cheval au public immolé,
 Cachant sous la douceur d'une façon modeste,
 Le mal qu'un braue cœur iamais ne manifeste,
 Voyant le bien commun dependre de sa foy
 Et le salut public de la perte de soy.
 Le dangereuse abus de ceste erreur Payenne
 Ne doit estre sujui par une ame Chrestienne.
 Mon cœur si tu m'en crois, mais crois en moy mon cœur,
 (Ainsi de nostre amour s'esloigne la rigueur)
 Esloigne ces fureurs de ta douce pensée,
 Et pense qu'aux plaisirs la vie est mieux passée.
 De vouloir pour son R oy ses moyens auancer
 Il peut estans perdus nous en recompenser:
 Mais il n'a le pouvoir, non mesme de sa vie,
 De rachepter noz iours, quand la nostre est rauie,
 Tel ou pareil propos me dictoit la douleur,
 Presage infortuné de mon proche mal-heur;
 Quand, au lieu d'addoucir du miel de son langage
 L'aigreur de mon regret, il l'accrut d'avantage,
 Desconurant d'autant plus ce precieux thresor,
 Qu'ayant plus recogneu, plus ie regrette encor:
 Quand ie vien le remettre aux yeux de ma pensée,
 De cent traits de douleur mon ame est trauersée,
 Et me resouuenant de ce iour mal-heureux
 Qui change en mille ennuis un desir amoureux;
 Lors que de son parler plein de douce merueille,
 Par raisons, sans raison il deceut mon oreille,
 Et me fit consentir à l'injuste despart
 Qui debugit transporter mon bon-heur autre part;

Je ne perdi (me semble) en ce mal-heur extrême,
Vn aimable Amoureux, mais l'aimable Amour mes-
Si ie pense au propos tesmoing de sa valeur, (me.
Dont il me fit resoultre à mon propre mal-heur;
Je pense auoir perdu Mercure en eloquence,
Et le Dieu de bataille en parfaicte vaillance.

Mon ame (disoit-il) si mon heur destiné
Doit rendre en ton Amour mon Amour terminé;
Permetts que renommé d'une valeur insigne,
De toy par la vertu ie me rende plus digne:
Souffre que mes desirs par les tiens retenus
Pussent me rendre vn Mars pour me rendre à Venus;
Belle endure qu'un cœur où ta gloire est escrité,
Pour mieux te meriter acquiere du merite.

Mais Dieu! quel fort ennuy trouble tant mes esprits?
De quelles passions ay-ie le cœur espris?
Au recit de mes maux la douleur me transporte
Qui d'un propos fini ne permet que ie sorte:
Mon esprit agité d'un extrême tourment,
D'un discoursacheué court au commencement:
Comme on void vn malade en sa fiébure bruslante,
Quand l'accex redoublé d'une ardeur violente
Luy troublant le cerneau, luy trouble son repos,
Et fait que sa raison s'egare en ses propos,
Puis venant au declin du mal qui le bourrelle,
Comme il perd à ce feu sa chaleur naturelle,
Pour un court vsufruit recouurant sa raison,
Il dispose du faict de toute sa maison,
Et sain d'entendement preuoit à toute chose,
Où il veult trespassé que son corps se repose;
Ordonne pour les siens scingne de leur support,

Et pensant à leur vie, il repense à sa mort.

En cela plus heureuse il faut que ie l'imito
 Et qu'apres le tourment dont mon ame s'agit,
 Tant de propos confus, que ie ne manque pas.
 Au dernier souuenir de mon proche trespass.
 D'aceez si violens ie me sens assaillie,
 Mon ame de soupirs & foible & defaillie,
 Que ie tiens ma douleur pour augure certain
 Qu'en brief approchera l'heure de mon destini.
 De nostre Amour sans fin ma fin sera la preuve;
 Nulle envie à la vie où tant de mort se tenuer:
 J'ay trop faict de sermens d'une entiere amitié,
 Pour viure apres la mort de si chere moitié.

Mais pour fin des mal-heurs où ie suis asservie
 Et pour rendre en mourant conte de nostre vie,
 Ces vers soyent engravez dessur nostre tombeau,
 Que fera lire Amour au clair de son flambeau.

CY GISENT DEUX AMANTS QVE
 LA PARQVE CONTRAIRE

N'A PEV BIEN QVE VOVLV, LVN DE
 L'AVTRE DISTRAIRE;

LE DESTIN ENNEMI DE LEVR CON-
 TENTEMENT,

DV LICT IA PREPARE LES VERSE AV
 MON VMENT;

MAINTENANT QVE LES CIEUX A
 LEVR BIEN NE S'OPPOSENT,

TRAVAILLEZ EN LEVR VIE, EN LEVR
MORT ILS REPOSENT.

M. F.

SVR LES REGRETS
DE LA BELLE.
Cinnoppe.

EPIGRAMME.

VOYANT plorer en ces larmes,
Oyant se plaindre en ces carmes
La belle en si grand esmoy,
Ainsi ie dis à part-moy;
C'est Calliope, esgarée
Du chœur des Muses sacré,
Ou bien Venus esplorée
Pour son Amour esgaré.



STANCES FVNEBRES
D'VNE DAME SVR LE TRES-
pas de son Amant.



*A mort ne gaigne rien par si cruelle
ennie,
M'emportant mon Amy: car ie le vay
suyuant,
Voire il en a là sus vne plus belle vie,
Et mon Amour, luy mort, demeure plus viuant.*

*Quel miracle d'Amour, Amants, que vous en semble?
Mon Amy n'estant plus s'est esloigné de moy,
Et toutesfois iamais nous ne bougeons d'ensemble:
Qui ne croid ce mystere est un Amant sans foy.*

*Je suis chez luy là hault, il est en ceste place:
Anges, il vous dira ce qu'on fait en ces lieux;
Humains, ie vous diray ce que là hault se passe:
Sur terre, il est en moy, dans luy ie suis aux Cieux.*

*Alors que mon Amant print au Ciel sa volée,
L'honneur & la vertu prirent mesme party,
Les vertus à l'instant eurent l'aisle esbranlée,
Mais seul le pauvre Amour en deuse fut departy.*

*Mon Amat print sa part, i'eus la mienne sur l'heure
Comme capable sœur des belles amitiez:
L'Amour donc comme nous seul diuisé demeure,
Jusqu'à tant que la mort r'assemble noz moitiez.*

*Esprit de mon esprit, ma douceur & ma gloire,
Encore que tu sois, comme l'on diet, aux Cieux;
Pourrois-tu perdre, helas! de ce lieu la memoire?
Mais quelz Cieux penx-tu voir, esloigné de mes yeux?*

OEUVRES CHRESTIENNES. PSEAUME 19.

Exaudiat te Dominus. Traduit par M. du P.

ET DEDIE'

AV ROY.

P
 VI SSE le Roy des Rois, au iour que
 la tempeste
 De mille flots armez menacera ta teste,
 De tes vœux avoir soing:
 Puisse le tout-puissant t'ombrager de son
 aisle,
 Et du Dieu de Iacob la defense eternelle
 Te courrir au besoing.
 V ueille le souverain qui se fied sur la Nuë
 De sa demeure sainte aux mortels incognue,
 Son secours t'addresser,
 Au port de sa faveur tenir ta Nef ancrée:
 Et du haut de sion sa Montagne sacrée,
 Ton salut embrasser:
 Soyent en sa souvenance escrits tes sacrifices:
 Soyent tournez jour & nuit dessus tes dons propices
 Les rayons de ses yeux:
 Et de ton holocauste, en tout temps pour luy plaire,
 Fumant dessus l'Autel la flamme pure & claire
 Vole jusques aux Cieux.

Daigne sa prouidence ordinaire tutelle
 Des Sceptres & des Rois, faire voir que c'est elle
 Qui t'a voulu choisir,
 Coronnant de bon-heur tes desseins magnanimes,
 Et prospere esgallant leurs succez legitimes,
 A ton iuste desir.

Alors plus que iamais transportez d'allegresse,
 Nous sentirons changez noz longs cris de destresse
 En chants victorieux.

Au Temple du Seigneur noz vœux nous irons rendre,
 Et d'un bras triomphant mille Palmes apprendre.

A son nom glorieux.

C'est ores dirons nous que son aureille saincte
 Pour iamais est ouuerte aux accens de ta plainte,
 T'exauçant de tout poinct:
 C'est maintenant que Dieu surmonté par noz larmes
 Prend en sa seure garde au milieu des allarmes
 Le salut de son Oinct.

De son Palais celeste à noz cris accessible
 Il fait descendre en l'air son armée inuisible

Prompte à le secourir:

Il fait luire son fer aux perils de la guerre,
 Et son Sceptre ordonné pour gouerner la terre,
 Dans ses mains refleurir.

Noz ennemis enflez d'esperances humaines
 Vantoyent leurs Chariots, pesans fardeaux des plainte

Qui soubs eux gemissoyent:

Leurs espaiſſes forests de lances herissées,
 Et leurs gros oſts nombreux, dont les vndes pressées

Les fleuves tarissoyent.

Mais nous foulans aux pieds toute mortelle audace,

Du seigneur pour secours nous implorions la gracie:

Et n'esperions sinon

Aux forces que le Ciel nous auoit preparées,
Sans cognoistre au besoing d'armes plus assurées

Que l'ombre de son nom.

Aussi noz yeux contens ont veu tomber sur l'herbe
Le sacrilege orgueil de leur troupe superbe,

Des Vautours le repas:

Et nostre foible nombre avec vœux & louanges
se charger sur le champ de despouilles estranges
Rouges de leur trespass.

Puisse cette faueur, ô Monarque supresme,
sans fin accompagner le sacré Diadème

De nostre iuste Roy:

Destourne de son chef toutes pointes meurtrieres,
Et nous rendre exaucez aux iours que noz prières
s'addresseront à toy.

PSEAUME CXXXVI.

D V M E S M E.

Super flumina Babylonis, illic, &c.



V A N D loing de Palestine & des
champs Idumées,
Aux eaux de Babylon nous fûmes
arrivez,
Quittant noz plus doux lieux & noz
Isles aimées,

Dont helas ! à iamais nous nous voyons priviez:

Nos yeux furent changez en fontaines de larmes,

Pour appaiser le Ciel contre nous animé:
Et pour pleurer Sion que la fureur des armes
Denoroit comme vn feu nuit & iour allumé.

Aux arbres d'alentour noz Lires nous pendismes
Leur imposant silence en cet esloignement:
Et de noz Luths muets les nerfs nus destendismes,
Repaissant noz esprits de douleur seulement.

Ceux qui nous conduisoyent en cetriste seruage
Où l'ire du Seigneur nous alloit confiner,
Voyans pendre noz Luths aux Saules du rivage,
Nous pressoient de les faire encors resonner.

Recitez (disoient ils) dessus voz Luths d'iuoire
Les Hymnes qu'autres-fois vous auer recitez,
Ce pendant que Sion iouissoit de sa gloire,
Et s'alloit esleuant sur les autres Citez.

Las! commet dirons nous, nous à qui la voix tréble,
Les Hymnes du Seigneur en ces profanes lieux?
Et comment pourrons-nous faire sortir ensemble
Des chants de nostre bouche, & des pleurs de noz yeux?

O fille de Sion si douce à ma pensée,
Pour qui ie coule en pleurs & les iours & les nuëts,
Pourray-ie bien te voir de mon Ame effacée,
Où t'aller oubliant au fort de mes ennuis?

Non, que plustost ma main languisse de paresse,
Oubliant de son Luth le doux rauissement,
Que seule tu ne sois ma ioye & ma tristesse,
Et que rien me console en ce bannissement.

Plustost dans mon Palais ma voix soit estouffée,
Et ma langue se sente à mes dents attacher,
Que le cruel vainqueur r'emporte ce trop hée,
Et que jamais sans toy rien me puisse toucher.]

Mais ô Seigneur aussi ne mets en oublieance
 La famille d'Edom qui triomphoit de nous,
 Quand tu foullois aux pieds ta sacrée alliance,
 Et versois sur les tiens le fiel de ton courroux.

Ruinez (disoient ils) cette Cité superbe,
 Saccagez son sancte Temple & ses beaux ornements;
 Esgallez ses Palais à la haulteur de l'herbe,
 Et destruisez ses Murs insques aux fondements.

Fille de Babylon, race migrate & maudite,
 Heureux qui te rendra le mal que tu nous fais,
 Balançant le salaire à l'egual du merite,
 Et mesurant ta peine à tes propres meffaicls.

Heureux qui de douleur sentant son ame atteinte,
 Ira d'entre tes bras tes enfans arracher,
 Et de leur sang pollu rendra la terre teinte,
 Froissant leurs tendres corps encontre le Rocher.

PARAPHRASE DV
 SIEVR DE BERTAVD,
 sur le Psalme sixiesme.

Domine ne in furore tuo, &c.

EANDIS que le desir d'une iuste vengeance
 Flambe dedans ton cœur,
 Seigneur n'endure point que ton courroux
 eslance
 sur mon coupable chef les traits de ta rigueur.
 Modere vn peu l'arrest qui condamne au supplice
 Ma folle mauuaistie;

Ne le prononce point que premier ta Iustice
Ne s'en soit conseillée à ta douce pitié.

Voy Seigneur de ton Ciel mon esprit qui se pasme
Soubs l'horreur du tourment:
Regarde moy malade & du corps & de l'ame,
Pour me donner santé plustost que chastiment.

Et te ressouuenant que tes œuures nous sommes,
Pardonne à noz pechex,

Non comme aimant le vice, ains comme aimant les
A qui les vices sont de nature attachez. (hommes,

Quelle plus grand douleur sent-on en la torture.

Qu'est celle que ie sens?

Mes os d'avec mes nerfs ont disoint leur ioinelure,
Cent tourmens font la guerre à chascun de mes sens.

Mille bruslans soupirs, mille larmes sanguinantes
Ie verse à tous propos;

Et passe en la douleur de cent peines cuisantes

Et mes iours sans lumicre, & mes nuictz sans repos.
Pardon seigneur pardon: la douleur qui me blesse

Me rend trop tourmenté,

Non trop pour mon offence, ains trop pour ma foiblesse,
Non trop pour ta Iustice, ains trop pour ta bonté.

Las! vault-il pas bien mieue qu'en destournant ta face
De mes transgressions,

Tu effaces plustost le peché par ta grace,

Que le pauvre pecheur par tes punitions.

Helas! ie suis semblable à celuy qu'on va rendre

Au sepulcre enfermé;

Une vivante mort, une image de cendre,

Qui suis en lieu d'espoir, de douleur animé.

Ma bouche incessamment ouverte à mille plaintes

Ne fait que soupirer,
 Et de mes pauures yeux les prunelles estaintes
 Ne me seruent de rien si ce n'est pour pleurer.
 Ce pendant les ingratis me donnent mille allarmes,
 Aises de mon tourment:
 Car du mesme suie et d'où procedoyent mes larmes,
 Procede aussi leur ioye & leur contentement.
 Ma pluye est leur beau temps, mon repos leur misere,
 Mon plaisir leur douleur,
 Et comme s'ils viuoient soubs vn autre Hemisphere,
 Le iour de ma pensee est la nuit de la leur.
 Tenant entre tes mains la grace & le supplice,
 La clemence & la loy:
 Desploye tout-puissant l'une & l'autre Justice,
 De ton siege eternel & sur eux & sur moy.
 Sur eux celle qui tue & condamne à la peine
 Le meschant endure,
 Sur moy celle qui aide à la foiblesse humaine,
 Le pecheur iustifie, & le prend à mercy.

CANTIQUE SVR LA NATIVITE DE NOSTRE Seigneur, du mesme S. B.


 OIT que de vostre corps vous viuiez
 deschargez,
 soit que dans la prison où Dieu vous a
 logez,
 Le lien de la vie encore vous enserrez,
 Espris de qui sa grace est l'espoir & l'appuy,

Iettez des cris de ioye & chantez qu'aujourd'huy
La mort de vostre mort daigne naistre sur terre.

Auourd'huy le Monarque & sauveur des humains
Fait son entrée au monde, apportant en ses mains
Les saintes clefs du Ciel, pour en ouvrir les portes:
Auourd'huy le salut se présente aux perdus,
Le remede aux blessez, la rançon aux vendus,
La roye aux égarez, la vie aux ames mortes.

A ce coup nostre chair est vnie à son Dieu,
Et les extremités conioincées au milieu,
Pour affranchir nostre ame à Sathan asservie;
A ce coup l'œuvre mesme a produit son auteur,
L'injuste prisonnier son iuste Redempteur,
Et l'arbre de la mort le doux fruit de la vie,

Le voicy qui desia souffrant pour le peché,
Pleure dans vne creche, où foible il est couché,
Bien qu'il soit en puissance esgal à Dieu son pere;
Mais pour n' esbloier point noz yeux de sa splendeur,
Sous nostre petitesse il cache sa grandeur
Naissant non en sa gloire ains en nostre misere.

Regardez quels effets d' ardante charité,
L'eternelle splendeur se vest d' obscurité,
Afin que moins luisante elle nous illumine:
Dieu se rend fils de l'homme & sur terre descend
Afin que par l'effet de son sang innocent,
L'homme faict fils de Dieu sur les Astres chemine.

Mortel qui vois icy ton sauveur nouveau né
Gisant si pauurement, n'en sois point estonné:
Ce n'est point impuissance, il luy plaist ainsi naistre,
Il a le mesme bras dont les Cieux il voutoit:
Car il ne cesse pas d'estre ce qu'il estoit,

Mais ce qu'il n'estoit point il commence de l'estre.

Il commence d'estre homme, & poursuit d'estre Dieu,
Cachant pour nostre bien dedans ce pauvre lieu
Les merveilleux effects de sa puissance extreme,
Et se rendant si foible estant devant si fort,
Il vient homme impuissant pour endurer la mort,
Il vient Dieu tout-puissant, pour tuer la mort mesme.

Quel esprit peut comprendre & quelle voix chanter
Combien sa main venant le peché surmonter:
Amasse icy de traits d'admirable puissance?
Fut il onque vn miracle à cestui-cy pareil,
Où l'on void vne estoille enfanter vn soleil,
Vne Vierge accoucher, vn Dieu prendre naissance?

O Dieu que tes bontez font d'estranges effects,
Et qu'ingrat est celuy qui de tant de bien-faits,
L'eternel souuenir dans son ame n'engraue:
Tu t'asseris à l'homme afin de l'affranchir,
Tu t'appauris toy-mesme afin de l'enrichir,
Par la mort de ton fils deliurant ton esclaué.

Quel est nostre merite, ô puissant Roy des Rois
Que tu daignes liurer aux douleurs de la croix
Ton fils Dieu comme toy pour l'homme miserable?
Vas-tu point preferant par ta grande amitié,
A ta seule Justice vne iniuste pitié,
Condamnant l'innocent pour sauver le coupable?

Ah ! Seigneur, ia n'aduienne, à iamais ta bonté
Conseruant de ses faicts l'admirable beauté,
Fera voir ta Justice vne à ta clemence:
Mais comme de tes faits tout discord est banni,
Aussi sont tes conseils vn abysme infini
Que ne sçauoit sonder nulle humaine prudence.

Bien semble il conuenir aux loix de la raison
 Que celuy qui nous veut affranchir de prison,
 Payant le pris fatal de la mortelle pomme,
 Soit ensemble homme & Dieu, qui, pour nous endurant,
 Immortel puisse & doive acquitter en mourant
 Ce que pent le seul Dieu, ce que doit le seul homme.

Pur homme il ne sçauoit noz douleurs secourir,
 Et Dieu pur en substance il ne sçauoit mourir,
 Luy qui doit par sa mort donner vie à nostre ame:
 Et partant homme & Dieu ta main nous l'a donné,
 Comme Dieu tout puissant d'une Vierge il est né,
 Comme vn homme mortel il est né d'une femme.

O bien-heureux enfant payeur de noz rançons;
 Puis que tu nais en vain, si nous ne renaissions
 Eternels heritiers de ta sainte promesse;
 Prends mon cœur pour estable, & pour creche ma foy,
 Me comblant de tant d'heur que de renaistre en moy,
 Afin que de nouveau moy-mesme ie renaisse.

Ainsi chanta peult estre en louiant le sauveur,
 Quelqu'un qui de sa grace adorant la faucent,
 Et d'un feu prophétique ayant l'ame rauie,
 Bien-heureux le veid naistre en ce monde arrivant,
 Quand la vie immortelle en qui tout est vivant
 Se renestit pour nous d'une mortelle vie.

Ce n'est

LES LARMES DE S.
PIERRE, IMITEES DU
Tansille;

ET DEDIEES AVROY, PAR
le sieur Malerbe.

 En'est pas en mes vers qu'une Amante
abusée
Des appas enchanteurs d'un pariure
Thesée;
Apres l'honneur rawy de sa pudicité,
Laissée ingratamente en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidele prenue à l'infidélité.

Les ondes que i'espans d'une eternelle veine,
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine,
Où l'Amour de la terre, & le soing de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussi tost que pecher.

H E N R Y, de qui les yeux & l'image sacrée
Font un visage d'or à ceste âge ferrée:

N e refuse à mes vœux vn favorable appuy:
 Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
 Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrande,
 S'il n'en recevoit point que d'esgalles à lui.

La foy qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes,
 Est le premier essay de tes premières armes,
 Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abbatus,
 Palles ombres d'Enfer, poussieres de la terre,
 Ont cogneu ta fortune, & que l'art de la guerre
 A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
 Vn eternel estat l'Eglise se figure,
 Et croit par le destin de tes iustes combats,
 Que ta main relevant son espaule courbée,
 Vn iour, qui n'est pas loing, elle verra tombée
 La troupe qui l'assault & la veut mettre bas.

Mais le Coq a chanté, pendant que ie m'arreste
 A l'ombre des Lauriers qui t'embrassent la teste,
 Et la source des ia commençant à s'ouvrir,
 A lasché les ruisseaux, qui font bruire leur trace;
 Entre tant de mal-heurs estimant vne grace
 Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'Amour, ce courage invincible,
 Qui n'espéroit iamais vne chose possible,
 Que rien finist sa foy que le mesme trespass,
 De vaillant fait couard, de fidele fait traistre,
 Aux portes de la peur abandonne son maistre,

Et iure impudemment qu'il ne le cognoist pas.

*A peine la parole auoit quitté sa bouche,
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche:
Et mesurant sa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut d'avantage
Que soupirer tout bas, & se mettre au visage
Sur le feu de sa honte, vne cendre d'ennuy.*

*Les arcs qui de plus pres sa poitrine ioignirent,
Les traits qui plus auant dans le sein l'atteignirent.
Ce fut quand du sauveur il se veid regardé:
Les yeux furent les arcs, les œillades les flèches
Qui percerent son ame, & remplirent de bresches
Le rampart qu'il auoit si laschement gardé.*

*Cest assaut comparable à l'esclat d'une foudre,
Pousse & iette d'un coup ses defenses en poudre,
Ne laissant rien chez luy, que le mesme penser
D'un homme qui tout nud de glaive & de courage,
Void de ses ennemis la menace & la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenser.*

*Ces beaux yeux sauverains qui trauersent la terre,
Dieux que les yeux mortels ne trauersent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur iuste courroux,
Entrent victorieux en son ame estonnée,
Comme dans une place au pillage donnée,
Et luy font recenoir plus de morts que de coups.*

La mer a dans le sein moins de vagues courantes,

*Qu'il n'a dans le cerueau de formes differentes:
Et n'a rien toutesfois qui le mette en repos:
Car aux flots de la peur sa Nauire qui tremble
Ne trouue point de port, & tousiours il luy semble
Que des yeux de son maistre il entend ce propos.*

*Et bien, où maintenant est ce braue langage?
Ceste roche de foy? cest acier de courage?
Qu'est le feu de ton zele au besoing deuenu?
Où sont tant de sermens qui iuroyent vne fable?
Comme tu fus menteur, suis-ie pas veritable?
Et que t'ay-ie promis qui ne soit aduenu?*

*Toutes les cruautez de ces mains qui m'attachent:
Le mespris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuves que ie fay de leur impiété,
Pleines esgallement de fureur & d'ordure,
Ne me sont vne poincte aux entrailles si dure,
Comme le souuenir de ta desloyauté.*

*Ie sçay bien qu'au danger les autres de ma fuite
Ont eu peur de la mort, & se sont mis en fuite:
Mais toy, que plus que tous i'aimay parfaictement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton esbatement.*

*Le nombre est infiny des parolles emprainctes
Que regarde l'Apostre en ses lumieres saintes:
Et celuy seulement, que soubs vne beauté
Les feux d'un oeil humain ont rendu tributaire,*

*Lesgera sans mentir quel effect a peu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.*

*Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte,
Ne s'emprisonne pas soubs les clefs d'une porte,
Et que de tous costez elle suyra ses pas:
Mais pource qu'il la void dans les yeux de son maistre,
Il se veut absenter, esperant que peut cestre
Il la sentira moins en ne le voyant pas.*

*La place luy desplaist, où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrages despite;
Et craint tant de tomber en vn autre forfaict,
Qu'il estime des-ia ses oreilles coupables,
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourmens qu'on luy faiet.*

*Il part, & la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couuroit sa violence,
Comm'il se void dehors a si peu de compas,
Qu'il demande tout hault, que le sort favorable
Luy face rencontrer vn amy secourable,
Qui touché de pitié luy donne le trespass.*

*En ce piteux estat il n'a rien de fidele
Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle,
Ses pieds comme ses yeux ont perdu la vigueur;
Il a de tout conseil son ame despouueüe,
Et dit en soupirant que la nuit de sa vené
Ne l'empesche pas tant que la nuit de son cœur.*

sa vie auparauant si cherement gardée,
 Luy semble trop long temps iey bas retardée:
 C'est elle qui le fasche, & le fait consumer:
 Il la nomme pariture, il la nomme cruelle,
 Et tousiours se plaignant que sa faute vient d'elle,
 Il n'en veut faire compte, & ne la peut aimer.

Va, laisse moy, dit-il, va desloyalle vie,
 Si de te retenir autresfois i'eus enuie,
 Et si i'ay désiré que tu fusses chez moy,
 Puis que tu m'as esté si mauuaise compagne,
 Ton infidele foy maintenant ie desdaigne;
 Quitte moy, ie te quitte, & ne veux plus de toy.

Sont-ce tes beauxx desseins, mensongere & meschante,
 Qu'vne seconde fois ta malice m'enchante?
 Et que pour retarder d'vne heure seulement
 La nuit des-ia prochaine à ta courte iournée,
 Je demeure en danger que l'ame qui est née
 Pour ne mourir iamais, meure éternellement?

Non, ne m'abuse plus d'vne lasche pensée:
 Le coup encors frais de ma cheute passée
 Me doit anoir apprins à me tenir debout,
 Et sçauoir discerner de la tresue la guerre,
 Des richesses du Ciel, les fanges de la terre,
 Et d'un bien qui s'envole, un qui n'a point de bout.

si quelqu'un d'aventure en delices abondz,
 Il te perd aussi tost & deslogz du monde:
 Qui te porte amitié, c'est à lui que tu n'as.

Ceux qui te veulent mal, sont ceux que tu conserves;
 Tu vas à qui te suit, & touſiours le reſerues
 A ſouffrir en viuant d'avantage d'ennuis.

On void par ta rigueur tant de blondes ieunefſes,
 Tant de riches grandeurs, tant d'heureufes vieillesſes,
 En fuyant le trefpas au trefpas arriver:
 Et celuy qui chetif aux miferes ſuccombe,
 Sans vouloir autre bien, que le bien de la tombe,
 N'ayant qu'un iour à viure, il ne peut l'acheuer.

Que d'hommes fortunex en leur âge premiere,
 Trompez de l'inconſtance à noz ans conſumiere
 Du depuis ſe font veus en eſtrange langueur!
 Qui fuſſent morts contents, ſi le Ciel amiable
 Ne les abuſant pas en ton ſein variable,
 Au temps de leur repos eufſt couppe ta longueur.

Quiconque de plaixir a ſon ame affourrie,
 Plein d'honneur & de bien, non ſuiet à l'enuie,
 Sans iamais à ſon aife un malaise eſprouuer;
 S'il demande à ſes iours d'avantage de terme,
 Que fait-il ignorant, qu'attendre de pied ferme
 De voir à ſon beau temps un orage arriuer?

Et moy, ſi de mes iours l'importune durée
 Ne m'eufſt en vieillissant la ceruelle empirée,
 Ne deuois-ie eſtre ſage, & me reſſouuenir
 D'auoir veu la lumiere aux auengles rendue,
 Rebailler aux muets la parole perdue,
 Et faire dans les corps les ames reuenir!

De ces faictz non communs la merueille profonde,
 Qui par la main d'un seul estonnoit tout le monde,
 Et tant d'autres encor me deuoyent aduertir,
 Que si pour leur autheur i'endurois de l'outrage,
 Le mesme qui les fit, en faisant d'avantage,
 Quand on m'offenceroit me pourroit garentir.

Mais trouble par les ans, i'ay souffert que la crainte
 Loing encore du mal, ait descouvert ma fainte:
 Et sortant promptement de mon sens & de moy,
 Ne me suis apperceu qu'un destin favorable
 M'offroit en ce danger un subiect honorable
 D'acquerir par ma perte un triomphe à ma foy.

Que ie parte d'enuie à la trouuppe innocente
 De ceux qui massacrez d'une main violente
 Veirent dés le matin leur beau iour accourcy!
 Le fer qui les tua leur donna ceste grace,
 Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
 Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces ieunes guerriers la flotte vagabonde
 Alloit courre fortune aux orages du monde,
 Et des-ia pour roquer abandonnoit le bort;
 Quand l'aguet d'un Pirate arresta leur voyage:
 Mais leur sort fut si bon, que d'un mesme naufrage
 Ils se veirent soubs l'onde, & se veirent au port.

Ce furent de beaux lis, qui mieux que la Nature,
 Meslans à leur blancheur l'incarnate peincture
 Que tira de leur sein le cousteau criminel;

Deuant que dvn hyuer la tempeste & l'orage,
 A leur teint delicat peussent faire dommage,
 S'en allerent fleurir au printemps eternel.

Ces ensans bien-heureux (creatures parfaictes
 Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
 Ayans Dieus dans le cœur ne le peurront louier:
 Mais leur sang leur en fut vn tesmoing véritable;
 Et moy pouuant parler, i ay parlé miserable
 Pour luy faire vergongne, & le desaduoier.

Le peu qu'ils ont vescu leur fut grand avantage;
 Et le trop que ie vei ne me fait que dommage,
 Cruelle occasion du soucy qui me nuit:
 Quand i auois de ma foy l'innocence premiere,
 Si la nuit de la mort m'eut priué de lumiere,
 Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que venant à la guerre
 Pour combatre l'Enfer & defendre la terre,
 Le sauveur inconnu sa grandeur abaissa:
 Par eux il commençal la premiere meslée;
 Et furent eux aussi, que la rage auuglée
 Du contrarie party les premiers offensça.

Qui voudra se vanter, avec eux se compare
 D'auoir receu la mort par vn glaive barbare,
 Et d'estre allé soy-mesme au martyre s'offrir.
 L'honneur leur appartient d'auoir ouuert la porte
 A quiconque osera d'une ame belle & forte,
 Pour viure dans le Ciel, en la terre mourir.

O desirable fin de leurs peines passées!
 Leurs pieds qui n'ont iamais les ordures pressées;
 Un superbe planché des estoilles se font:
 Leur salaire payé les services precede;
 Premier que d'auoir mal ils trouuent le remede,
 Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissemens de rumeur & de presse,
 Que de feux, que de ieux, que de traits de caresse,
 Quand là haut en ce poinct on les veid arriver!
 Et quel plaisir encor à leur courage tendre,
 Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
 Et pour leur faire honneur les Anges se leuer!

Et vous femmes trois fois quatre fois bien-heureuses
 De ces iennes Amours les meres amoureuses;
 Que faicles vous pour eux, si vous les regrettez?
 Vous faschez leurs repos, & vous rendez coupables.
 Ou de n'estimer pas leurs trespasses honorables,
 Ou de porter envie à leurs felicitez.

Le soir fut anancé de leurs belles iournées,
 Mais qu'eussent ils gaigné par vn siecle d'années?
 Ou que leur aduint il en ce viste despart:
 Que laisser promptement vne basse demeure,
 Qui n'a rien que du mal, pour auoir de bonne heure
 Aux plasirs et ernels vne éternelle part?

Si voz yeux penetrans iusqu'aux choses futures
 Vous pouuoient enseigner leurs belles auentures:
 Vous auriez tant de bien en si peu de mal-heurs.

Que vous ne voudriez pas pour l'Empire du monde,
N'auoir eu dans le sein la racine feconde
D'où n'asquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moy puis que les loix me defendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage;
Et qu'il ne faut soy-mesme esteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil & pour armes,
Que d'escouler ma vie en vn fleuve de larmes,
Et la chassant de moy l'enuoyer au tombeau?

Ie scay bien que ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a faict penitence:
Mais quoy? si peu de cas ne me rend satisfait:
Mon regret est si grand, & ma faute si grande;
Qu'une mer eternelle à mes yeux ie demande,
Pour pleurer à jamais le peché que i'ay faict,

Pendant que le chetif en ce poinct se lamente,
S'arrache les cheueux, se bat & se tourmente,
En tant d'extremitez cruellement reduit;
Il chemine tousjours, mais resuant à sa peine,
Sans donner à ses pas vne regle certaine,
Il erre vagabond où le pié le conduit.

A la fin esgaré (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son embrage redouble)
Soit vn cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arriue au jardin où la bouche du traistre
Profanant d'un baisser la bouche de son maistre,
Pour en priuer les bons, aux meschans l'a remis.

Comm' un homme dolent, que le glaive contraire
 A priué de son fils & du tiltre de pere,
 Plaignant deçà delà son mal-heur aduenu;
 S'il arriue à la place où s'est faict le dommage,
 L'ennuy renouuelé plus rudement l'outrage,
 En voyant le sujet à ses yeux renenu.

Le vicillard, qui n'attend vne telle rencontre,
 Si tost qu'au despourueu sa fortune luy monstre
 Le lieu qui fut tesmoin d'un si lasche meffaict:
 De nouuelles fureurs se deschire & s'entame,
 Et de tous les pensers qui trauailient son ame
 L'extreme cruaute plus cruelle se faict.

Toutesfois il n'a rien qu'une tristesse peinte:
 Ses ennuis sont des ieux, son angoisse une feinte,
 Son mal-heur un bon-heur, & ses larmes un ris,
 Au pris de ce qu'il sent, quand sa veue abaissee
 Remarque les endroits où la terre pressée,
 A des pieds du sauveur les vestiges esbris.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'esclatent,
 Ses soupirs ce sont vents, qui les chesnes combattent,
 Et ses pleurs qui tantost descendoyent mollement,
 Ressemblent un torrent qui des hautes montaignes
 Ravageant, & noyant les voisines campagnes,
 Veut que tout l'Univers ne soit qu'un clement.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
 Il se couche dessus, & servit à son aise,
 S'il pouuoit avec euz à iamass s'attacher:

*Il demeure muet du respect qu'il leur porte,
Mais en fin la douleur se rendant la plus forte
Luy fait encor vn coup vne plainte arracher.*

*Pas adorez de moy, quand par accoustumance
Je n'aurois comme i'ay de vous la cognoissance,
Tant de perfections vous descouurent assez:
Vous avez vne odeur des parfums d'Assyrie,
Les autres ne l'ont pas, & la terre flestrie
Est belle seulement où vous estes passez.*

*Beaux pas de ces beaux pieds, que les astres cognoissent,
Comme ores à mes yeux voz marques apparoissent,
Telle autresfois de vous la merueille me prit,
Quand des ia demy-clossoubs la vague profonde,
Vous ayant appellez, vous affermites l'onde,
Et m'assurant les pieds m'estonnestes l'esprit.*

*Mais ô de tant de biens indigne recompense!
O dessus les sablons inutile semence!
Vne peur, ô seigneur, m'a separé de toy:
Et d'une ame semblable à la mienne pariure
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont faict iniure,
Ont laisse ta presence, & t'ont manqué de foy.*

*De douze, deux fois cinq estonnez de courage
Par vne lasche fuite eutierent l'orage,
Et tournerent le dos quand tu fus assailli:
L'autre qui fut gaigné d'une falle auarice,
Fit vn prix de ta vie à l'iniste supplice,
Et l'autre en te niant plus que tous assailli.*

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre;
 Et nul autre que toy ne me l'a p[er]u apprendre,
 Comme à peu ta bonté no[n] outrages souffrir:
 Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
 Sinon qu'à l'homme ingrat, la seule conscience
 Doine estre le cousteau qui le face mourir?

Toutesfois tu sc[ri]ais tout, tu cognois qui nous somimes;
 Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes
 Faciles à flechir quand il faut endurer:
 Si i'ay fait comme vn homme en faisant vne offence,
 Tu seras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
 Et mo[st]er vn subiect de me desesperer.

Au moins si les regrets de ma fante aduenue
 M'ont de ton amitié quelque part retenue;
 Pendant que ie me trouue au milieu de tes pas,
 Desireux de l'honneur d'une si belle tume;
 Afin qu'en autre part ma despouille ne tume,
 Puis que ma fin est prez ne la recule pas.

En ces prepos meurans ses complaintes se meurent;
 Mais viuantes sans fin ses angoisses demeurent,
 Pour le faire en langueur à iamais consumer:
 Tandis la nuit s'en va, ses chandeliers s'esteignent;
 Et desia devant lui les campagnes se peignent
 Du saffran que le iour apporte de la mer.

L'Aurore d'une main en sortant de ses portes,
 Tient un vase de fleurs languissantes & mortes;
 Elle verse de l'autre une cruche de pleurs;

Et d'un voile tissu de vapeur & d'orage,
Courant ses cheveux d'or descouvre en son visage
Tout ce qu'un ame sent de cruelles douleurs.

Le Soleil qui desdaigne vne telle carriere,
Puis qu'il faut qu'il desloge, estoigne sa barriere,
Mais comme un criminel qui chemine au trespass,
Monstrant que dans le cœur ce voyage le fasche,
Il marche lentement, & desire qu'on sache
Que si ce n'estoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux par un despit en ce monde regardent:
Ses chenaux tantost vont, & tantost se retardent,
Eux mesmes ignorans de la course qu'ils font,
Sa lumiere pallit, sa coronne se cache:
Aussi n'en veut il pas, cependant qu'on attache
A celuy qui l'a faict, des espines au front.

Au point accoustumé les oyseaux qui sommeillent,
Apprestez à chanter, dans les bois se resueillent:
Mais voyans ce matin des autres different,
Remplis d'estonnement ils ne daignent paroistre,
Et sont à qui les voit ouuertement cognoistre,
De leur peine secrete un regret apparent.

Le iour est des-ia grand, & la honte plus claire
De l'Apostre ennuié, l'aduertit de se taire,
Sa parole se lasse, & le quitte au besoin:
Il voud de tous costez qu'il n'est veu de personne,
Toutesfois le remors que son ame lui donne,
Tefmoigne assez le mal qui n'a point de tefmoins.

Aussi l'homme qui porte vn ame belle & haute
 Quand seul en vne part il a fait vne faute,
 S'il n'a de iugement son esprit despourueu:
 Il rougit de luy-mesme, & combien qu'il ne sente
 Rien que le Ciel present & la terre presente,
 Pense qu'en se voyant tout le mondē l'a vnu.

SONET.

LARMES qui tesmoignez de si
 griefues douleurs,
 Des iustes regrets & des complaintes
 telles,
 Qu'il faut en vous voyant, larmes
 sainctes & belles,
 Remplir son cœur d'espoir, de merueille & de pleurs.

Vous produisez en l'ame vn beau Printemps de fleurs,
 Et tirant de noz yeux des sources eternelles,
 Vous ferez vne mer, où noz flammes cruelles
 Se verront submerger avecque noz mal-heurs.

De moy ie respandray par mes yeux des riuieres,
 Meslant sans cesser les ardentes prieres
 De mon cœur repenant, plein de crainte & de foy.

Permettez-le moy Seigneur, & jusqu'à l'heure extrēmē,
 Que la mort me viendra separer de moy-mesme,
 Que ie viu en ces pleurs, & que ie meure en toy.

J. CHRESTIEN.



QVATRAIN SVR LES LARMES DE S. PIERRE

NON ie ne diray point que de la source feinte
Du prophane Helicō ces beaux vers soient coulez;
Ils sont avec les pleurs saintement distilez
De celuy qui par eux renouuelle sa plainte.

SAINCT SIXT.

CANTIQUE DE LA VIERGE MARIE, par le Sieur Bertaud.

VAND au dernier sommeil la Vierge
eust clos les yeux,
Les Anges qui veilloient autour de leur
maistresse,
Efleuerent son corps en la gloire des Cieux,
Et les Cieux furent pleins de nouuelle allegresse.
Les plus hauts Seraphins à son aduenemens
Sortoient au devant d'elle & luy cedvoient la place,
Se sentans tous ravis d'aise & d'estonnement
De pouuoir contempler la splendeur de sa face.
Dessus les Cieux des Cieux elle va paroissant,
Les flambeaux estoillez luy seruent de coronne;

*La Lune est soubs ses pieds en forme de Croissant,
Et comme vn vesteinent le Soleil l'environne.*

*Elle est là haut assise aupres du Roy des Rois,
Pour rendre à noz clamours ses oreilles propices,
Et sans cesse l'adiure au sainct nom de la Croix,
De purger en son sang noz erreurs & noz vices.*

*Elle rend noz desirs par ses vœux exaucez,
Et pour mieux impetrer ce dont elle le presse,
Remet devant ses yeux tous les actes passez
Qui le peuuent toucher de ioye ou de tristesse.*

*Et lors elle luy va ses mammelles monstrant,
Qui dedans le berceau son enfance allaiterent,
Dont le doux souuenir va son cœur penetrant;
Et les flancs bien-heureux qui neuf mois le porterent.*

*Elle luy ramenteoit la douleur & l'ennuy,
Les sanglans desplaisirs & les gesnes terribles
Que durant ceste vie elle endura pour luy
Quand il souffrit pour nous tant de peines horribles.*

*Comm' en le voyant lors si rudement traitté
Son cœur fut entamé d'une poignante espine,
Et puis comme à sa mort pleine de cruauté
Le glaive de douleur luy naura la poichtrine.*

*Helas! de quels regrets & de quel desconfort
La Vierge & son esprit se sentit trauersee,
Quand elle veid liurer son cher fils à la mort,
Et de combien de clouz son ame fut perçee!*

*Elle le void meurtrir en tant & tant d'endroits,
Souffrir mille tourments & mille violences,
Et puis comme vn trophée, attacher sur la croix
Toute nostre Injustice & toutes noz offences.*

Elle ferroit la croix de ses bras precieux,

Regardant par pitié ses blesseures cruelles,
Et resphandoit autant de larmes de ses yeux,
Comme il versoit de sang de ses playes mortelles.

L'Air, la Mer & la Terre en sentoient les effets
Et de leurs accidents accompagoient sa plainte:
Les fondements du Ciel ploierent sous leur faist,
Et la terre trembla de frayeur & de crainte.

Le Soleil contristé print vn voile de dueil,
Les Astres de la nuit en plein iour resplendirent:
Les ossements des morts quitterent leur cercueil,
Et des durs monuments les pierres se fendirent.

Ames qui surpassiez les rochers en dureté,
Ames que les plaisirs si vainement affollett,
Vous ne gemissez point de le voir tourmenté,
Et tous les Elements à sa mort se desolent?

Les plus fermes esprits, l'effroy les emporta
Voyant mourir celuy qui la mort espouuante,
Et des plus assureez l'assurance doubla
Seule entre tous les saints la Vierge fut constante.

Pour toute la douleur qui son ame attaignit,
Pour tous les desplaisirs & les regrets funebres,
Iamais dedans son cœur la foy ne s'estaignit,
Mais de moura luisante au milieu des tenebres.

C'est celle dont la foy dure eternellement,
C'est celle dont la foy n'eust iamais de pareille,
C'est celle dont la foy, pour nostre sauvement
Creut à la voix de l'Ange & conceut par l'oreille.

C'est l'astre lumineux qui iamais ne s'estaint,
Où comme en vn miroir tout le Ciel se contemple,
Le luisant tabernacle & le lieu pur & saint
Où Dieu mesme a voulu se consacer vn temple.

C'est le palais Royal tout remply de clarté,
 Plus pur & transparant que le Ciel qui l'enferre,
 C'est le beau Paradis vers l'Orient planté,
 Les delices du Ciel & l'espoir de la terre.

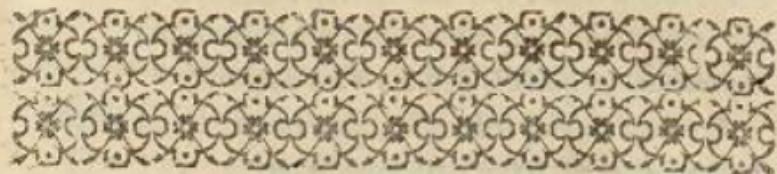
C'est ceste myrrhe & fleur & ce bausme odorant
 Qui rend de sa senteur noz ames consolée,
 C'est ce Jardin reclus si souefuement flairant,
 C'est la Rose des champs & le Lis des vallées.

C'est le rameau qui garde en tout temps sa couleur,
 La branche de Iessé, la tige pure & saincte,
 Qui rapporte son fruct & ne perd point sa fleur,
 Qui demeure pucelie & qui se void enceinte.

C'est l'Aube du matin qui produit le Soleil
 Tout couuert de rayons & de flammes ardentes;
 L'Astre des Nanigans, le Fare non pareil
 Qui la nuit leur esclaire au milieu des tourmentes.

Estoille de la mer nostre seul reconfort,
 Sauue nous des Rochers du vent & du naufrage,
 Ayde nous de tes vœux pour nous conduire au port,
 Et nous monstre ton fils sur le bord du riage.





PSEAUME CIII.

Benedic anima mea Domino, &c.

PAR LE SIEVR DV PERRON.

ESPIRIT qui fais mouuoir mes nerfs &
mes arteres,
Qui forme ma parole & distingues mes
sons,
Qui confacre ma bouche & l'ouures aux mysteres,
Benv le souuerain en tes saintes chansons.

O Seigneur seul authur des ouuures nomparesilles,
Dont le pouuoir s'egalle avec la volonté:
Ton estre & tes effectz sont tout pleins de merueilles,
Et d'un si haut subiet mon style est surmonté.

La Gloire aux aisles d'Or ton saint Throsne enuironne,
Tu fais seoir à tes flancs la pompe & la grandeur:
L'auguste Maiesté de rayonste coronne,
Et comme d'un manteau tu te vests de splendeur.

Pour luisant Pavillon, tout à l'entour du Monde
Tes mains du clair Olympe ont l'AZur respandu,
Congelant au dessus le froid amas de l'vnde,
Dont le cristal coulant en route est suspendu.

sur le mobile appuy des vapeurs de la Nue,

*Tu promene ton Char des mortels redoublé:
Par mainte humide roye à noz yeux inconnue
Du vol des Aquilons dedans l'air emporté.*

*Les vents aux pieds aislez que ton seul frein arreste
Servent à tes decrets d'agiles messagers,
Et les foudres armez de flamme & de tempeste,
Sont de tes mandements les ministres legers.*

*Dessus son prop're poids tu balanças la terre,
D'une chaîne éternelle au centre l'attachant,
Sans que vague jamais de part ni d'autre elle erre
Ses invisibles nœuds tant soit peu relachant.*

*La mer encore alors soubs ses vndes nouvelles
Ainsi qu'un mol estuy tout autour l'enfermoit:
Et le flot ignorant ses bornes naturelles,
Des monts ensueulus les sommets abismoit.*

*Mais soudain que dans l'air ton courroux la menace,
Et que tes mots tonnans il te plaist prononcer,
On void naître des monts l'imperieuse audace,
Et les timides flancs des vallons s'abaisser.*

*L'Ocean pour jamais recognoist ses limites
Environné de prez & riuages diuers:
Sans que le vain orgueil de ses vagues despites
Puisse plus desormais in-vnder l'Uniuers.*

*Dans noz Prez embellis d'un tapis delectable,
A longs plis argentez se traient les ruisseaux,
Qui portent murmurants leur liqueur souhaitable,
Aux pieds des costaux verds umbragez d'arbrisseaux.*

*Là viennent estancher leur flamme immodérée,
Lors que l'ardeur du Ciel va la soif irritant,
Les chamestres troupeauxx de la plaine alterée,
Jusqu'à l'Asne sauvage aux deserts habitant.*

Les Oyseaux esmaillez vestus de plumes peintes,
 Sont venu tout à l'entour leurs tendres nids bastir,
 Animant les buissons de mille aimables plenites,
 Et soubs leurs douces voix oyant l'air retentir.

Pour raffraischir le sein de la terre embrasée,
 Du Ciel sur les hauts monts tu fais couler les pleurs:
 Aux herbes des vallons tu départs la rosée,
 Et le Miel & le Laiet distille sur les fleurs.

De là le Foing espais soubs la Faux se renuerse,
 L'espoir des Animaux qui cultinent les champs:
 De là la nourriture aux plantes se disperse,
 Pour renforcer leur tige & leurs rameaux penchants.

Afin qu'en longs estuis arméz de crestes blondes,
 Le pain sorte à foison des sillons abreueuez:
 Et que le vin regorge aux cuues plus profondes,
 Pour resouvir les coeurs de liesse priuez.

Afin que l'homme aussi du doux suc de l'Olive
 Esclarisse son teint & le rende luisant,
 Qu'il repare sa force au labeur plus actiuë,
 Et du fruit des épices sa faim aille appaisant.

Sur le fameux Liban, d'humeur tu rassasies
 Les Cedres odorants que ta main a planterez:
 Dont les bestes de l'air les cimes ont choisies,
 Attachans aux rameaux leurs Palais esuentez.

La l'orgueilleux Sapin qui sert à la Cicongne
 De seiour esleué pour voisiner les Cieux,
 Roy des verdes forestz, iusqu'aux Astres esloigne
 Sur tous les autres bois, son Chef ambitieux.

Des animaux errants par les ombres secrètes,
 L'Eternel prend le soing en diverses façons:
 Il donne aux Cerfs legers les hauts monts pour retraittes,

Et les Rochers creusez aux picquants Herissons.

*Afin de leur marquer les Mois & les iournées,
Il a formé la Lune au visage inconstant:
Et du soleil en rond les carrières bornées,
Pour aller l'Uniuers tour à tour visitant.*

*Seigneur tu fais couler les tenebres humides:
Et la nuit qui du Ciel vient allumant les yeux,
Conduit à pas muets soubs ses aisles timides,
La crainte & le silence, & le somme oieuex.*

*Alors les fiers troupeaux que nulle horreur n'effraye,
Sortent des Bois couverts par la Faim irritez:
Et le roux Lionceau qui rugit pour la proye,
Te demande Seigneur ses mets ensanglanter.*

*Puis soudain que l'Aurore au matin se resueille
Entr'ouurant l'Orient des pointes de ses rais,
Et semant dedans l'air maistre Rose vermeille,
Ce peuple rauissant se retire aux Forests.*

*Adonc l'homme sans crainte à son labours emploie
Pendant que le sommeil les enchaîne à leur tour,
Jusqu'à tant que le soir qui ses voiles desploye,
Serre & cueille en naissant les reliques du jour.*

*O nompareil ouvrier seul égal à toy-mesme,
Que de tes doigts diuins l'ouvrage est accomplly:
La terre reconnoist ta prouidence extrême,
Et de ton soing second l'Ocean est remply.*

*Cet immense Ocean qui de ses bras liquides
Presse le monde espars en tant de Régions,
Cet Element coulant & ses vndes perfides,
Où le peuple escaillé fend l'eau par legions.*

*Là les grands animaux & les petits se iouient,
Là le Pin vagabond en Nef se trans-formant*

Tend

Tend sa voille inconstante aux vents qui la secouient,
Et remuerse des flots le sillon escumant.

Là l'énorme Balcine en son humide Empire,
Sous le marbre de l'onde exerce ses esbats;
Et son ventre profond qui les vagues respire,
Des poissons engloutis fait ses larges repas.

Tout ce qui vit sur terre ayant poumons & veines,
Tous les monstres plus froids dans l'abîme enfermés;
Et tout le camp volant dont l'air peuple ses plaines,
Te demandent seigneur leurs mets accoustumés.

Lors que de tes thresors l'abondance tu verses,
Pour combler leur désir tour à tour renaissant,
Et que ta dextre s'ouvre à leurs pleintes diuères;
En leurs stilles diuers ils te vont benissant

Destournes tu Seigneur tant soit peu ton visage;
Leurs forces tout à coup se sentent decliner,
L'ame les abandonne, & sous vne autre image,
En leur premiere poudre on les veoit retourner.

Puis comme ton esprit de rechef se pourmeine
Parmy l'air, sur la terre, & dans le sein des eaux;
Ce doux souffle animé, ceste vivante haleine,
Repeuple l'Univers de citoyens nouveaux.

Soit du tres-haut la gloire en tout temps fleurissante,
Et puissent tellement Iuy plaire de forme
Les effets merveilleux de sa main tout puissante,
Que sa sainte fauerur les conserue à iamais.

Du tres-haut qui regarde en furur les campagnes,
Et fait trembler la terre au scul bruit de ses coups;
Qui touche le sommet des superbes Montagnes
Dont le chef embrasé sume sous son courroux;

Tant qu'aux accents du Luth i'auray la main apprise,

On oirra soubs mes doigts son nom retentissant:
Que propice sans plus mes airs il fauorise,
Et jamais autre obiect ne m'ira rauissant.

Puisse la gent impie au contraire estre esteincte,
Et les peruers desseins des meschants oppimez,
Qui n'ont point dans le cœur son respect & sa crainte;
Que leur racine seiche & qu'ils soyent consommez.

A toy qui fais mouuoir mes nerfs & mes arteres,
Qui formes ma parole & distingues ses sons,
Qui consacres ma bouche & l'ouures aux mysteres
Exaltay-ie mon Ame en tes saintes chansons.

FAVTES A CORRIGER

au premier Alphabet

Page.	ligne.	faute.	correction.
15.	22.	rapporlez.	apportez.
30:	19.	Mures.	Maures.
33.	28.	Rapporte.	Rapporter.
67,	3.	offrande.	flame.
71.	11.	Forcée.	Force.
77.	9.	aermes.	larmes.
78.	28.	voyoys ven l'œil.	voyoys l'œil.
80.	24.	l'ardent.	laideur.
87.	3.	Et bref.	En bref.
94.	15.	ramiray.	r'animaç.
111.	28.	Feu generueux.	feu.
128.	21.	Et en cest.	En cest
128.	21.	ont réue.	on treue.
129.	20.	discret.	disert.
170.	2.	permiet.	promet.
192.	31.	noz iours auce.	aucz noz iours
203.	6.	rusee pipeuse.	pipeuse.
211.	5.	donoç en vous.	en vous.
219.	8.	changeroit.	changeois.
219.	10.	rangeoit.	rangeroid.
226.	17.	Le pour.	Et pour.
305.	19.	Or en.	en.

ERRATA DV second Alphabet.

Page.	ligne.	faute.	correction.
21.	10.	beaux cours	beaux jours
27.	24.	en seblem.	ensemble
28.	25.	au Dieu.	aux Dieux
14.	28.	Ceux arlors.	Eux alors
34.	30.	Mon sera.	Non sera
43.	3.	de ses pieds	dessus pieds.
49.	25.	combe ar	combatre.
52.	22.	Tu reuelas	Tu releuaſ
70.	21.	il me r'appelle.	me rapelle.
76.	28	ton pointet.	ton poing.
89.	16.	Et nous rendreſ.	Et nem rends.

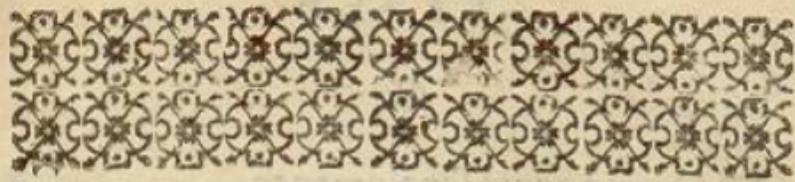


TABLE DES MUSES R' ALLIEES.

A.

PRES tant de combats.	12.
Amour par vos beaux yeux.	47.
A qui me donnez vous.	71.
Amour cherche le beau.	89.
Amour qui me blessant.	91.
Ainsi donc, ô beaux yeux.	154.
Au bord tristement doux.	169.
Adieu plaisirs.	202.
Acheuez donc cruelle.	233.
Ami cocu.	279.
Ah quelle obscure nuit.	315.

B.

BEAUTEZ viuans pourtraits.	79.
Belle à qui sont offerts.	165.
Beaux yeux qui descochez.	199.
Beauté qui ne viuez.	245.
Beauté en qui mon ame.	295.
Bien batu, mal nourri.	311.

T A B L E.

C.

<u>C</u> omme apres l'inclemence.	4.
<u>C</u> e ne sont pas des yeux.	54.
Ceux qui ont autrefois.	95.
Ceux qui au Ciel d'Amour.	112.
Comment pensez-vous que ie viue.	157.
Celuy que ie tenois.	163.
Ce penser dont Amour.	237.
Ces Nymphes estoillées.	281.
Ce gentil & gaillard.	309.
C'est trop peu.	319.

D.

<u>D</u> oux chainons de mon Prince.	52.
D'où vient que d'autant plus.	115.
Douces eaux.	167.
Depuis que le Soleil.	181.
Depuis le triste iour.	215.
Des maux si desplorables.	235.

E.

<u>E</u> n fin ce cœur volant.	136.
En fin cette beauté.	137.
Elle se plaist si fort.	171.
Elle l'auoit bien dit.	230.
Elle vous a repris.	332.

T A B L E.

F.

Fleur qui portez. 294.

G.

Grand Roy dont les mal-heurs. 1.
Grand Duc sont tes trauaux. 318.

H.

HElas que me fert il. 236.

I.

I E me veux confesser.	80.
I e ne croiray iamais.	83.
I l ny a qu'vn Amour.	105.
I e n'ay veu qu'à regret.	145.
I ayme le gay Printemps.	170.
I e plains, je meurs.	194.
I e veux bastir vn temple.	213.
I e suis bien amoureux.	247.
I nvitez que tu es.	252.
I e te rens tous mes vœux.	257.
I e pleure & ie m'embrase.	304.
I e ne veux pas.	286.
I e ne croiray iamais que vous m'ayez.	297.

* ij

T A B L E.

L.

L Es malheurs que le Ciel.	17.
L L'Ange qui destourna.	30.
Lors que le vif amour.	50.
La belle dont le front.	70.
Las ce n'est poin ^t pour moy.	159.
L'an a presqueacheué.	147.
Le feu leger.	222.
Les Dieux en fin.	260.
La femme est vne mer.	265.
Le serf & l'amoureux.	280.
Les fleurs que nul Hyuer.	282.
Le sommeil voulant prendre.	302.
Les bruits qui sont des Dieux.	303.
La grandeur & l'amour.	320.

M.

M On esprit honoré.	65.
M Ma belle languissoit.	93.
Madame estant du Ciel.	126.
Mes desirs qui souloient.	161.
Madame escontez moy.	197.
Mars est passé.	269.
Madame vous & moy.	299.

N.

N E vous offencez point.	58.
Non vous n'estes pas yeux.	125.

T A B L E.

Non, non ne pancez pas.

246

O.

O Beaux yeux qui sçauez.	64.
O On ne se souvient.	75.
O l'estrange combat.	244.
O beau violet.	301.
O voyageur.	307.

P.

P Vis que ie n'ay qu'un cœur.	74.
Pourquoy lors que ie te regarde.	205.
Pour aymer constamment.	224.
Puis qu'il faut desormais.	227.
Puis qu'elle fut si prompte.	250.
Peintre dessus tous nos ouutages.	316.

Q.

Q V'on ne m'accuse point.	55.
Q Qu'un amant trop discret.	67.
Quel l'ame est heureuse.	134.
Qui retarde tes pas.	139.
Que de tourmens à l'amour.	172.
Que n'aymer point du tout.	201.
Que ie t'ayme, ô desdair.	208.
Quand l'infidelle vsoit.	209.
Quand premier ie vis.	210.
Que vous vous abusez.	218.
Quand ie reuis.	219.

**

T A B L E.

<u>Quel estrange malheur.</u>	239.
<u>Qu'est-ce donc que l'amour.</u>	253.
<u>Quiconque admirera.</u>	290.
<u>Quand la nuit dans les bois.</u>	292.
<u>Quand soubs le fer de Mars.</u>	305.

S.

<u>Sire tant de lauriers.</u>	39.
<u>Seul miroir de mes yeux.</u>	48.
<u>Si de pleurs auourd'huy.</u>	69.
<u>Si le plaisir d'Amour.</u>	76.
<u>Si l'amour est vn Dieu.</u>	108.
<u>S'il faut estre puni.</u>	121.
<u>Si tost que le Soleil.</u>	150.
<u>Si tu ne peux voler.</u>	155.
<u>Si Dieu n'eust ordonné.</u>	266.
<u>Six braues Cheualiers.</u>	284.
<u>Si vous estes remplis.</u>	285.
<u>S'il est vray que le Ciel.</u>	300.

T.

<u>Tu demandes mon cœur.</u>	141.
<u>Tu pense en me louant.</u>	204.
<u>Tu veux contrefaire.</u>	312.
<u>Temeraire geant.</u>	308.

V.

<u>Vous qui comme Percée.</u>	3.
<u>Vnique amour.</u>	43.

T A B L E.

Venez, ô chere seul.	44.
Vn amant qui s'embrase.	59.
Vn beau poil, vn bel œil.	79.
Vous qui voyez.	196.
Vous dites que ie change.	217.
Vn Amant qui poursuit.	262.
Vous souuient-il.	274.
Vn pauure seruiteur.	313.
Voicy la belle main.	315.

DISCOVRS FVNEBRES.

C Elle qui fut sur terre.	1.
C Ce n'est point pour moy.	5.
Cfuelle ose tu bien.	72.
Ces Colosses viuans.	73.
Cessez ardans soupirs.	74.
Désia l'an c'est tourné.	8.
Desponde ton malheur.	56.
Esprit tout plain d'honneur.	47.
Flame de mes desirs.	58.
Helas que ton mari.	57.
La mort eut bien pouuoir.	72.
La mort ne gaigne rien.	86.
Puis que Mars & Bellonne.	73.
Pres d'vn bois solitaire.	74.
Quand l'ame de Ronsard.	31.
Seul iour de ma pensée.	15.
Sur le point que la nuit.	68.
Sculpteur laisse ton œuvre.	71.
Voyant plorer en ces larmes.	85.

T A B L E.

OEV VRES CHRESTIENNES.

C E n'est pas en mes vers.	97.
C Esprit qui fais mourir.	117.
Larmes qui tesmoignez.	121.
Non ie ne diray point.	111.
Puisse le Roy des Rois.	87.
Quand loin de Palestine.	89.
Quand au dernier sommeil.	113.
Soit que de vostre corps.	93.
Tandis que le desir.	91.

F I N.

